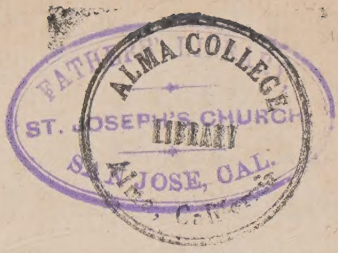
Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/penseesduperebou0002loui



PENSÉES

DU PERE

BOURDALOUE.

PENSÉES
DE
BOURDALOUE.

PENSÉES

DU PÈRE

BOURDALOUE,

De la Compagnie de Jésus,

SUR DIVERS SUJETS

DE RELIGION ET DE MORALE.

TOME SECOND.

Septième édition.

ALMA COLLEGE
252
LIBRARY
B 666
Alma, California

A PARIS,

Aux dépens des libraires associés.

Et chez

LANDRIOT et ROUSSET, imprimeurs de M. l'Évêque et du Clergé, à RIOM et à CLERMONT.

1802.

Avec approbation.

9125

PENSÉES

SUR DIVERS SUJETS

DE RELIGION ET DE MORALE.

DE LA PRIÈRE.

Précepte de la prière.

Saint Augustin s'étonnoit que Dieu nous eût fait un commandement de l'aimer, puisque de lui-même il est souverainement aimable, et qu'indépendamment de toute loi, tout nous porte à ce divin amour et tout nous l'inspire. Conformément à cette pensée du S. docteur, n'y a-t-il pas lieu de nous étonner aussi nous-mêmes, que Dieu nous ait fait un

commandement de prier, puisque tout nous y engage, et que d'abandonner la prière, c'est abandonner tous nos intérêts qui en dépendent.

Commandement certain et indispensable; et sans insister sur tous les autres motifs qui regardent Dieu plus immédiatement, et le culte de religion que nous devons à cette majesté souveraine, commandement fondé, par une raison spéciale, sur la charité que nous nous devons à nous-mêmes. Car à quoi nous oblige étroitement et incontestablement cette charité propre? à prendre tous les moyens que nous jugeons nécessaires pour nous soutenir au milieu de tant de périls qui nous environnent, et pour échapper à tant d'écueils, où sans cesse nous pouvons échouer et nous perdre. Or, entre ces moyens il n'en est point de plus efficace ni de plus absolument requis, que la prière; comment cela? parce que dans l'impuissance naturelle et l'extrême foiblesse où nous sommes, nous ne pouvons nous suffire à nous-mêmes; c'est-à-dire, que nous ne pouvons pas nous-mêmes résister à toutes les tentations, nous préserver de tous les dangers, fournir à tous les besoins, qui dans le cours des choses humaines se succèdent sans interruption les uns aux autres; d'où il s'ensuit qu'il

nous faut donc du secours, et un secours prompt, et un secours puissant, et un secours continuel, qui est le secours de Dieu et de sa grâce. Mais ce secours par où l'obtiendrons-nous ? par la prière. C'est ainsi que le fils de Dieu nous l'a déclaré, et qu'il s'en est expliqué dans les termes les plus formels. *Si vous demandez quelque chose à mon père, et que vous le demandiez en mon nom, il vous le donnera.* Ce qui nous fait entendre, par une règle toute contraire, que si nous ne demandons pas, Dieu ne nous donnera pas. Or, si Dieu ne nous donne pas, nous manquerons de secours; si nous manquons de secours, nous ne nous soutiendrons pas, nous succomberons; si nous succombons, nous périrons et nous périrons par notre faute, puisqu'il ne tenoit qu'à nous de prier, et par conséquent de ne pas périr. Dieu donc qui ne veut pas qu'aucun périsse, et qui par la loi de la charité que nous ne pouvons sans crime nous refuser à nous-mêmes, nous ordonne de n'omettre aucun moyen nécessaire pour éviter notre perte, veut que nous ayons recours à la prière, et nous en fait un précepte.

Précepte qui nous marque deux choses les plus dignes de notre étonnement : l'une de la part de Dieu, l'autre de la part de l'homme. Quelle providence dans Dieu,

quelle bonté, quel excès de miséricorde et de libéralité nous fait voir ce commandement! Tout ce que nous pouvons attendre des maîtres de la terre, et en quoi consiste auprès d'eux notre plus haute faveur, c'est que par une affection particulière et qui ne s'étend qu'à un petit nombre de favoris, ils soient disposés à écouter nos demandes et à nous les accorder. Mais ils s'en tiennent là, et ils ne nous font point une obligation étroite de leur demander quoi que ce soit: ils nous laissent là dessus dans une liberté entière. Vous, mon Dieu, père tout-puissant et tout bon, vous ne vous contentez pas d'une telle disposition de votre cœur à notre égard. C'est trop peu pour vous; et vous ne nous dites pas seulement, *demandez et vous recevrez*: mais vous nous ordonnez de demander; mais vous nous faites un devoir de demander; mais vous nous reprochez comme un crime et un crime capital, de ne pas demander. Hé! que vous importent, Seigneur, tous les vœux que nous formons et que nous vous adressons? Que dis-je, ô mon Dieu! vous nous aimez, et cela suffit. Votre amour veut se satisfaire; il veut s'exercer, et que nous nous mettions en état d'attirer sur nous vos dons et d'en profiter. Point d'autre intérêt qui vous touche que le nôtre.

Joan. c. 16. 24.

D'ailleurs, ce que nous découvre dans l'homme ce même précepte de la prière, n'est pas moins surprenant. C'est l'aveuglement le plus prodigieux, et la plus mortelle insensibilité pour nous-mêmes. Quoi! nous avons continuellement besoin du secours de Dieu; sans cette assistance et ce secours d'en haut nous ne pouvons rien; qu'il vienne un moment à nous manquer, nous sommes perdus: et cependant pour exciter notre zèle et notre vigilance à l'implorer, ce secours du ciel dont nous ne pouvons nous passer, Dieu a jugé qu'il falloit un commandement exprès! D'où nous devons conclure combien sur cela il nous a donc connu aveugles et insensibles. Or, une telle insensibilité, un tel aveuglement ne tient-il pas du prodige?

Oui, sans doute, c'est un prodige; mais toute prodigieuse qu'est la chose, voici néanmoins, j'ose le dire, un autre prodige plus inconcevable: et quoi? C'est qu'après même et malgré le commandement de Dieu, nous recourions encore peu à la prière, et nous en fassions si peu d'usage.

S'il nous survient quelque affaire fâcheuse; si nous craignons quelque disgrâce temporelle dont nous sommes menacés; si nous avons quelque intérêt à ménager dans le monde et quelque avantage à obtenir, que faisons-nous d'abord,

et quelle est notre ressource ? On pense tous les moyens que peut suggérer l'industrie, l'intrigue, la prudence du siècle ; on cherche des patrons en qui l'on met sa confiance, et dont on tâche de s'appuyer ; on intéresse, autant qu'il est possible, les hommes en sa faveur : mais de s'adresser à Dieu avant toutes choses ; de lui recommander les desseins qu'on a formés afin qu'il les bénisse ; de lui représenter dans une fervente prière les dangers où l'on se trouve, et les calamités dont on est affligé ; c'est ce qui ne vient pas à l'esprit, et à quoi l'on ne fait nulle attention : comme si Dieu n'entroit point dans tous les événemens humains ; comme s'il n'y avoit aucune part, et qu'il n'étendît pas jusque-là sa providence ; comme si nos soins indépendamment de lui pouvoient nous suffire, et qu'il y eût moins à compter sur les secours qu'il nous a promis, que sur ceux qu'on attend d'un ami ou de quelque autre personne que ce soit, qui veut bien s'employer pour nous. Outrage dont Dieu se tient, et doit se tenir grièvement offensé.

De là qu'arrive-t-il ? le Saint-Esprit nous l'apprend : *Malheur à celui qui se confie dans la créature aux dépens du Créateur, et qui prend pour son soutien un bras de chair.* Dieu permet que nos projets échouent ; que nos mesures devien-

Jerem. c. 17. 5.

ient inutiles ; que nos espérances soient rompées ; que tous les maux dont on vou- loit se garantir, viennent fondre sur nous : que des parens, des amis, de prétendus protecteurs manquent, ou de pouvoir pour nous soutenir, ou de bonne volonté pour y travailler. Dieu, dis-je, le permet ; et c'est alors que forcés par une dure néces- sité, et n'ayant plus d'autre refuge, nous commençons à lever les mains vers lui, et à réclamer son assistance.

Or en de pareilles conjonctures qu'au- roit-il droit de nous répondre ? S'il pensoit et s'il agissoit en homme, il nous rejeteroit de sa présence ; il refuseroit de nous écou- ter ; il nous renverroit à ces faux dieux que nous lui avons préférés ; il nous aban- donneroit à nous-mêmes ; il insulteroit à notre misère et il s'en feroit un triomphe, bien loin d'y compatir en aucune sorte et de la soulager. Mais c'est ici le miracle et le comble de sa miséricorde. Miracle que nous ne pouvons assez admirer, et qui mérite toute notre reconnoissance. Quoi- qu'il soit le dernier à qui nous allions, et que nous n'allions même à lui que par une espèce de contrainte, il veut bien néan- moins encore nous entendre. Il veut bien nous ouvrir son sein, et prêter l'oreille à nos prières. Il veut bien y condescendre, et devenir notre appui, notre consolateur,

notre restaurateur. Il veut bien, pour no rétablir et nous relever, nous tendre l bras et répandre sur nous ses dons. Voi ce qui n'appartient qu'à une bonté so veraine. C'est être miséricordieux et bie faisant en Dieu.

Sécheresses et aridités dans la prièr Esprit de prière.

QUELLE misère, mon Dieu, quelle co tradiction ! vous êtes pour moi la sourc de tous les biens : dans l'éternité vous se rez toute ma béatitude ; et dès cette vie ne puis prétendre de plus solide bonheu que d'approcher de vous, que d'être e votre présence et devant vous, que de cor verser et de m'entretenir avec vous : je l sais, j'en suis instruit, la foi me l'enseigne la raison me le donne à connoître, l'expe rience me l'apprend et me le fait sentir Toutefois, Seigneur, comment est-ce qu je vais à la prière où je dois vous parler vous écouter, vous répondre ? comment est-ce que je vais et que je demeure à l'o raison, qui ne doit être autre chose qu'un commerce intime entre vous et moi ? J dis entre vous, tout grand que vous êtes ô souverain maître de l'univers ! et mo tout méprisable, tout néant que je suis, vile et abjecte créature.

A peine ai-je plié le genou, à peine suis-
resté quelques momens au pied d'un ora-
oire pour vous offrir mes hommages, que
pense à me retirer. Mon esprit volage et
ns arrêt, m'abandonne et se porte par-
out ailleurs. Mon cœur, comme une terre
ns eau, ou comme une herbe fanée et
ns suc, n'a ni goût, ni sentiment, ni
ouvement. D'où il arrive que je tombe
ans une indifférence et une langueur qui
ne rendent un des plus saints exercices
nsipide et onéreux. J'en devrois faire mon
laisir le plus doux, mais il me devient un
ardeau et une peine.

Voilà, Seigneur, le triste état où je me
ois, et dont j'ai bien sujet de m'humilier.
Quoi, mon Dieu, vous daignez me rece-
oir auprès de vous; vous me permettez
e vous exposer humblement et avec une
spèce de familiarité mes pensées; vous
rouvez bon que je vous adresse mes vœux;
ous prêtez l'oreille pour m'entendre; et
non âme stérile et aride ne m'inspire rien,
te produit rien, ne vous dit rien? Si c'é-
oit par une crainte respectueuse, qui tout
coup me saisît à la vue de vos gran-
leurs, et qui m'interdît; si c'étoit par un
rincipe de religion, par une vive impres-
ion de votre adorable majesté, je ne lais-
erois pas de vous honorer alors, et mon
ilence même vous parleroit. Mais je dois

à ma condamnation et à ma honte, le co
fesser : c'est par une froideur mortell
c'est par une lenteur oisive et paresseus
c'est par un assoupissement que rien
réveille. Ah! Seigneur, ne finira-t-il poin
Il y a long-temps que je me le reproch
et que je souhaite d'en sortir : mais ce
sera qu'avec votre grâce, et de moi-mêm
je ne le puis. Or cette grâce, je vous
demande. Je viens à vous pour cela ; j'
recours à vous : et dans la prière que
vous fais, tout le fruit que je me propos
est d'obtenir de vous l'esprit de prière.

Don précieux, que votre prophète nou
a promis de votre part et en votre nom
C'est par sa bouche que vous avez dit
Zach. c. 12. *Je répandrai sur Jérusalem un esprit d
prière ;* et c'est-à-dire, que vous répan
drez sur l'âme fidèle un esprit d'intelli
gence, un esprit de recueillement, u
esprit de piété. Un esprit de lumière
d'intelligence, qui dans la prière lui dé
couvrira vos éternelles vérités, les lui fer
creuser et approfondir, jusqu'à ce qu'ell
en soit remplie et toute pénétrée. U
esprit de recueillement, qui pendant l
prière effacera de son souvenir toute idé
du monde, la dégagera de toute vue hu
maine, la détournera de tout objet étran
ger et profane, en sorte que des yeux d
la foi elle ne voie que vous, et que toute

es puissances intérieures ne soient occupées que de vous. Un esprit de piété, qui lui donnera un attrait particulier à la prière, qui l'y affectionnera, qui lui en facilitera la pratique; tellement qu'elle en fasse sa nourriture, son repos, sa joie, ses plus chères délices.

Tel étoit l'esprit qui animoit vos saints dans ces longues et ferventes oraisons, où lescendoient sur eux les plus purs rayons de votre clarté céleste; où vous les éleviez aux plus hautes connoissances de vos adorables et innombrables perfections; où ils vous contemploient comme face à face; où ils s'abîmoient et se perdoient amoureusement en vous; où leurs cœurs s'embrasoient du feu le plus ardent, et où ils goûtoient des douceurs ineffables. Aussi avec quel empressement alloient-ils à la prière, avec quel zèle et quelle assiduité! C'étoit leur entretien le plus ordinaire; c'étoit, pour ainsi parler, leur pain de tous les jours, et leur délassement le plus agréable dans les fonctions laborieuses qui les occupoient.

Par votre grâce, ô mon Dieu! cet esprit de prière ne s'est point retiré du christianisme. Il y est encore, et il agit parmi ce petit nombre de justes que vous vous êtes réservés sur la terre. C'est lui qui, selon le langage de votre apôtre, *soutient leur infirmité*. C'est lui qui prie dans eux et

Rom. c. 8. 26.

pour eux, *avec des gémissemens qui ne se peuvent exprimer :* et vous, Seigneur qui sondez le fond des cœurs, *vous savez ce qu'il leur inspire.* Vous voyez leurs larmes, vous entendez leurs soupirs, vous êtes témoin de leurs secrets élancemens vers vous, de leurs désirs enflammés, de leurs saints transports. Hélas ! malgré toute mon indignité, voilà où je pourrois aspirer et parvenir moi-même, si j'apportois à la prière plus de soin, plus de préparation, et si j'apprenois à me faire plus de violence pour recueillir mes sens, pour fixer l'attention de mon esprit, et pour exciter les affections de mon cœur.

Car quoiqu'il soit vrai, que sans égard aux dispositions d'une âme, quelque bien préparée qu'elle puisse être, vous l'éprouvez quelquefois par des sécheresses où sa volonté n'a point de part ; il est certain néanmoins, suivant l'ordre commun de votre providence, qu'à proportion des efforts que nous faisons pour vous chercher dans l'oraison, nous vous y trouvons ; et que c'est aux âmes les plus vigilantes, les plus attentives sur elles-mêmes, que vous vous communiquez avec plus d'abondance. De là donc, aussi négligent et aussi lâche que je le suis et que je me connois, dois-je m'étonner que tout le temps de ma prière se passe en des tiédeurs et des égaremens

remens continuels ; et n'est-ce pas à ma lâcheté et à mon extrême négligence que je dois les imputer ?

Du moins, mon Dieu, n'ai-je point encore perdu l'estime de la prière. Du moins, ai-je encore cet avantage d'en comprendre l'excellence, l'utilité, la nécessité. C'est une ressource pour en allumer tout de nouveau dans moi l'esprit, et pour le ressusciter. Je vois quel besoin nous avons tous de ce secours, et quel besoin j'en puis avoir plus que les autres. Je n'ignore pas ce que les disciples de votre fils bien-aimé lui disoient : *A qui irons-nous, Seigneur, si ce n'est à vous ! vous avez les paroles de la vie éternelle.* Et je sais de plus que pour aller à vous, il n'y a point de voie plus droite que la prière. Je sais que la prière est cette mystérieuse échelle que vit votre serviteur Jacob, laquelle touchoit de la terre au ciel, et par où vos anges montoient et descendoient, pour nous marquer comment l'oraison porte vers vous nos vœux, et attire sur nous vos dons. Je suis persuadé de tout cela ; et dans cette persuasion, je regarde comme un des malheurs pour moi le plus funeste, et comme la ruine entière de mon âme, si, rebuté de la prière, je venois à l'abandonner. Vous ne l'avez point encore permis, et vous ne le permettrez point.

Joan. 6. 60.

Quelque éloignement que j'en puisse avoir par mon indolence naturelle et par ma faute, je ne l'ai point après tout quitté jusqu'à présent, et je ne la veux point quitter. Vous bénirez ma résolution, et vous aurez égard à ma persévérance. Vous m'aiderez à vaincre cette lenteur habituelle qui m'appesantit, et qui rend ma prière si languissante. Vous m'inspirerez vous-même, et vous m'animerez.

Je n'attends pas toutefois, Seigneur, que d'abord vous me traitiez comme tant d'âmes vertueuses, ni que vous me favorisiez des mêmes communications. Ce sont des grâces qu'il faut mériter, et dont vous récompensez notre fidélité et notre constance. Mais du reste, ayez pitié, mon Dieu, de ma foiblesse; et pour seconder mes efforts, faites au moins couler sur moi de temps en temps quelques gouttes de cette rosée qui s'insinue dans les cœurs les plus endurcis, et qui les amollit. Sans cette onction divine, je me défie de ma fermeté et de mon courage. Cependant qu'il en soit ainsi que vous l'ordonnerez, ce sera toujours le mieux, et pour votre gloire et pour mon bien. A quelques épreuves qu'il vous plaise de me mettre, je les accepterai, et dès maintenant je les accepte. Vous ne m'y délaisserez pas; mais vous me soutiendrez, afin que je puisse les soutenir.

Car je l'ai dit, mon Dieu, et souffrez que je m'explique encore devant vous sur un sujet dont il m'est si important de me bien convaincre. Il est vrai que les dégoûts de la prière où nous tombons à certains temps, que ces langueurs sensibles et ces désolations qui nous abattent et semblent nous faire perdre tout courage, sont quelquefois de simples épreuves dont se sert votre providence, pour purifier vos élus et les perfectionner. Vous vous éloignez d'eux en apparence, lors même qu'ils vous cherchent avec l'intention la plus pure et le zèle le plus sincère. Ils vous parlent, et vous ne leur répondez point. Ils vous réclament, et vous êtes comme insensible à leurs vœux. Ils s'écrient sans cesse et vous disent comme cet aveugle de l'évangile : *Seigneur, faites que je voie ;* mais vous les laissez en d'épaisses ténèbres et dans une nuit obscure qu'ils ne peuvent percer : à peine leur reste-t-il quelque lueur pour se conduire. Situation affligeante et presque accablante : il n'y a que ceux qui passent ou qui ont passé par ce désert, qui puissent bien connoître ce qu'il en coûte pour y marcher. Vous avez en cela, mon Dieu, vos desseins toujours adorables et toujours favorables, quoique rigoureux. Vous voulez exercer vos élus par de rudes combats, afin de multiplier

Luc. c. 18. 41.

leurs couronnes, par les victoires qu'ils remporteront. Vous voulez leur apprendre à vous servir pour vous-même, et par un pur esprit de foi et d'amour, et non point pour les consolations intérieures, ni toutes les douceurs spirituelles qui pourroient les attirer à vous et les y attacher. Vous voulez leur fournir de quoi vous prouver leur fidélité et leur constance, et par là même leur fournir les sujets de sanctification et de mérite. Voilà vos vues toutes salutaires et toutes miséricordieuses ; et dès qu'une âme y est bien entrée, qu'elle est bien instruite et bien persuadée de cette vérité; c'est un appui qui la soutient dans ses langueurs involontaires et ses attiédissemens.

Que dis-je, mon Dieu, et n'ai-je pas toujours lieu de me confondre là dessus et de m'humilier? Ces délaissemens apparens et ces aridités dans la prière, j'en conviens, ce sont souvent des épreuves où vous mettez les âmes les plus fidèles ; mais il n'est pas moins ordinaire que ce soient de justes châtimens dont vous punissez les âmes négligentes. Vous ne les écoutez point, ou vous semblez ne les point écouter, parce qu'en mille choses elles refusent ce que vous demandez d'elles, et qu'elles résistent à vos divines volontés. Vous ne vous communiquez point à elles,

parce qu'elles vont à vous sans préparation, et qu'elles demeurent auprès de vous sans réflexion et sans attention. Vous leur fermez votre sein, parce qu'elles ne se sont pas fait la moindre violence pour se recueillir en vous, et pour se rappeler à elles-mêmes. Or n'est-ce pas là mon état, et de quoi pourrois-je me plaindre, quand je ne puis m'en prendre qu'à moi du peu de goût que je sens à la prière, et du peu de fruit que j'en retire? Mais, Seigneur, c'est déjà une heureuse disposition pour guérir le mal, que d'en connoître le principe. Il s'agit d'y apporter le remède, et c'est pourquoi j'implore votre secours. Les apôtres demandoient autrefois à votre fils, leur maître et le nôtre, qu'il leur enseignât à prier : voilà ce que je ne cesserai point de vous demander moi-même. Il y faut de ma part plus de soin, plus de vigilance, plus d'efforts pour fixer mon esprit et pour exciter mon cœur; il y faut plus de ferveur et plus d'assiduité à remplir tous mes devoirs : mais sans vous tous mes soins seroient inutiles. Jetez un regard sur moi du plus haut des cieux. Faites luire sur votre serviteur un rayon de votre lumière. Parlez-lui au cœur ; et par cette parole intérieure que vous lui ferez entendre, daignez le former vous-même à converser utilement et saintement avec vous.

Recours à la prière dans les afflictions de la vie.

Psalm. 75. DANS *l'affliction où j'étois, je me suis souvenu de Dieu, et j'ai senti la joie se répandre dans mon cœur.* C'est ce qu'éprouvoit le prophète royal, et c'est le témoignage qu'il en rend lui-même. Le sceptre ni la couronne qu'il portoit, ne l'exemptoient pas de peines; ou plutôt, n'est-ce pas ce qui l'exposoit aux plus grandes peines? Quoi qu'il en soit, à quoi dans toutes les peines avoit-il recours? à la prière. Il y trouvoit son soutien, son repos, sa consolation. Ressource des âmes affligées, et ressource immanquable. Il faut en avoir fait l'expérience pour le connoître.

En effet, ce n'est jamais en vain qu'une âme s'adresse à Dieu dans la douleur qui la presse. Souvent elle ne sait pas, ni ne peut savoir par où Dieu la consolera. Souvent même, à n'en croire que les sens et que la raison humaine, il lui semble que son mal est sans remède, tant elle en est possédée et accablée. Mais qu'elle ne s'écoute point elle-même, qu'elle se fasse violence pour surmonter un certain dégoût qui l'éloigne de la prière, (car le chagrin dégoûte de tout.) Que dans un

esprit de foi et de confiance elle aille à Dieu, elle se prosterne aux pieds de Dieu, elle se jette dans le sein de Dieu. Qu'elle lui dise comme David : Vous êtes, Seigneur, souverainement équitable dans vos jugemens; mais vous n'êtes pas moins compatissant à nos maux ni moins charitable. Vous exercez sur moi votre justice en m'affligeant : exercez encore sur moi-même votre miséricorde en me consolant. Qu'elle agisse et qu'elle parle de la sorte, Dieu se laissera toucher à cette prière : il y prêtera l'oreille, et elle opérera dans le temps.

Je dis dans le temps marqué de Dieu. Il a ses momens, et ce n'est pas toujours sur l'heure, ni dès le jour même qu'il calme la tempête, et qu'il remet une âme dans sa première tranquillité. Mais au bout de quelques heures, de quelques jours, ou extérieurement il la console par quelque événement auquel elle ne s'attendoit pas, et qui lui présente une scène toute nouvelle et plus agréable, ou il la fortifie intérieurement par quelque réflexion qui lui fait envisager les choses sous des idées moins tristes et moins fâcheuses. Car comme la plupart de nos chagrins ne viennent que d'une imagination blessée, il ne faut assez communément qu'une vue, qu'une réflexion, pour dissiper le nuage

qui enveloppoit l'esprit et qui le plongeoit dans une noire mélancolie. Dans un instant on ne se reconnoît plus, on n'est plus le même ; ce qui sembloit un monstre ne paroît plus qu'un vain fantôme ; on a honte de sa foiblesse passée, et de l'abattement où l'on est tombé; on se relève et on rentre dans la paix. Qui fait tout cela? C'est qu'on n'a pas oublié Dieu et qu'on s'est tourné vers Dieu. De là ce important avis de l'apôtre saint Jacques : *Si quelqu'un est dans la tristesse, qu'il prie.* Peut-être Dieu tardera-t-il un peu à venir et à ramener la sérénité; mais ne cessons point de prier. La prière, comme la parole de Dieu, *produit son fruit dans la patience.*

Jac. c. 13. 5

Fructum afferunt in patientia. Luc c. 8. 15.

C'est de quoi nous avons, sinon un exemple, du moins une figure, dans la personne de Jésus-Christ. Ce divin Sauveur se voyant à la veille de cette sanglante passion, où la justice de son père l'avoit condamné, et sentant le trouble et les agitations de son âme, ne cherche point ailleurs de soulagement à sa peine, que dans la prière. S'il eût suivi l'attrait et le sentiment naturel, il se fût arrêté avec ses apôtres, il leur eût déchargé son cœur, il leur eût représenté l'extrémité des maux qui lui pendoient sur la tête, et la rigueur du supplice qu'il alloit subir. C'eût été pour

pour lui une espèce d'adoucissement, de les entretenir, de les écouter, de recevoir les témoignages de leur zèle, de leur attachement à sa personne, de leur compassion. Mais il connoissoit trop combien il y a peu de fond à faire sur les hommes, et combien peu l'on en peut attendre de solides secours dans les adversités de la vie. Il l'éprouvoit même sur l'heure; à peine ses apôtres faisoient-ils quelque attention à ce qu'il leur disoit, à peine l'écoutoient-ils; ils demeuroient plongés dans le sommeil, et ne lui répondoient pas une parole.

Que lui restoit-il donc? La prière; mais une prière humble et soumise; mais une prière continue et prolongée pendant des heures entières; mais une prière fréquente et réitérée jusqu'à trois fois sur le même sujet et dans la même conjoncture. Et en quoi consistoit-elle, cette prière; à quoi se réduisoit-elle? elle ne consistoit point en de longs discours; mais, selon le rapport des évangélistes, elle se réduisoit à quelques mots entrecoupés qu'il prononçoit et qu'il répétoit de temps en temps; du reste il se tenoit prosterné devant son père, il se soumettoit à ses ordres; il acceptoit ses arrêts; il attendoit dans le silence que ce père tout-puissant et tout miséricordieux jetât sur lui un regard favorable, qu'il

le rassurât, qu'il le fortifiât, qu'il lui rendit la tranquillité et le calme.

Chose admirable, et merveilleux effet de la prière; il sembloit que le ciel fût insensible aux gémissemens et aux vœux redoublés de ce Dieu sauveur. Il prioit, il se remettoit à prier, et sans se rebuter, il recommençoit encore tout de nouveau; mais ses inquiétudes, ses alarmes, ses ennuis, ses combats intérieurs, bien loin de lui donner quelque relâche, croissoient au contraire jusqu'à le faire tomber en défaillance, et à lui causer une sueur de sang. Tout cela est vrai; mais tout cela n'étoit point une preuve de l'inutilité de sa prière. Elle devoit agir dans peu, et le moment approchoit où il en devoit sentir l'efficace. Il vint, ce moment; la prière, ou, pour mieux dire, la grâce d'en haut, fruit ordinaire de la prière, eut bientôt dissipé ses frayeurs, relevé son courage, et fait succéder dans son âme, aux plus violens orages, la sérénité la plus parfaite. Quelle heureuse et quelle subite révolution dans les sentimens et les dispositions de son cœur! Avant que de prier, et jusque dans l'exercice de la prière, il étoit tout interdit, tout abattu, tout désolé; mais sa prière finie, ce fut tout à coup, pour ainsi dire, comme un autre homme. Plus rien qui l'étonnât, plus rien qui le déconcertât,

plus rien qui pût altérer sa fermeté désormais inébranlable, et cette nouvelle force dont il se trouve revêtu.

D'où nous pouvons juger quelle est l'illusion non seulement de tant de mondains, mais de tant de chrétiens même et de personnes pieuses, qui par l'aveuglement le plus déplorable quittent le remède lorsqu'ils en ont un besoin plus pressant; je veux dire, qui dans l'affliction se retirent de la prière et la négligent, lorsque la prière leur est plus nécessaire et qu'ils en peuvent tirer plus d'avantage. Car voilà l'erreur; on est rempli d'amertume, on a dans l'esprit mille pensées qui l'attristent et qui le tourmentent; on a dans le cœur mille mouvemens qui le saisissent, qui l'irritent, qui le soulèvent. Que faire en cette situation pénible et douloureuse? On se persuade pouvoir alors se distraire avec plus de liberté; on se croit en droit de s'émanciper, et de laisser ainsi pendant quelque temps mûrir la plaie et se fermer; on retranche de ses pratiques journalières; on abrège ses prières les plus communes, bien loin d'en ajouter de nouvelles; c'est-à-dire, qu'on se prive de la plus sûre et même de l'unique ressource qu'on puisse avoir, et que par un égarement pitoyable on cherche sa consolation où elle n'est pas, sans la chercher où elle est, et où tant

d'autres l'ont trouvée avant nous. On
trouveroit à un autel ; on la trouveroit
un oratoire et aux pieds du crucifix ; on
trouveroit dans une méditation, dans u
communion ; on la trouveroit partou
dès que l'âme s'élèveroit à Dieu et le r
clameroit en implorant son assistance.

On me dira : mais le moyen de pr
lorsqu'on est sans cesse obsédé du su
qui nous chagrine, et qu'on ne peut pr
que penser à autre chose, ni être touc
d'autre chose ? Dans ce renversement
ce bouleversement de l'âme, pour s'e
primer de la sorte, est-on maître de
cueillir son esprit, et est-on maître d'
fectionner son cœur. Ah ! j'en convien
et telle est notre misère : il y a de
temps orageux où l'on n'est propreme
maître ni de son esprit par rapport à l'a
tention que demande la prière, ni de s
cœur par rapport à une certaine affe
tion. Mais prions au moins comme no
le pouvons : or, nous le pouvons toujou
puisqu'au moins nous sommes toujou
maîtres d'aller nous présenter devant D
et de nous tenir auprès de Dieu. Ce
seule présence parlera pour nous, et d
confusément tout ce que nous ne po
rons dire distinctement et en détail. Ai
le prophète Jérémie, dans une posture
suppliant et prosterné aux pieds du S

gneur, se contentoit de lui représenter sa peine : *Voyez, mon Dieu, considérez en quelle affliction je me trouve.* Ce langage se fait entendre à Dieu : il en démêle tout le sens, et il est très-disposé à y répondre. Thre c. 1.

Mais j'ai prié, et je n'éprouve point que j'en sois mieux ; peut-être n'en êtes-vous pas mieux actuellement, ou peut-être avez-vous quelque lieu de le croire, parce que votre sensibilité est toujours la même ; mais retournez à la prière ; persévérez dans la prière, demeurez-y et attendez le Seigneur. S'il diffère, il saura bien vous dédommager de ce délai : on ne perd rien avec lui, et il ne lui faut qu'un instant pour former le plus beau jour dans la plus épaisse nuit, et pour faire succéder la joie la plus pure aux plus amères douleurs. D'autres que vous en ont fait l'épreuve, et ils en ont tous rendu le même témoignage. Croyez-les, et mettez-vous en état de pouvoir bientôt vous-même en servir comme eux de témoin.

Mais je me sens bien : le chagrin qui me poursuit est plus fort que moi ; je n'en reviendrai jamais. Jamais ! Hé ! qui êtes-vous, homme de peu de foi, pour mettre des bornes à la vertu de la grâce et à la douceur de son onction ? Est-il un cœur si serré qu'elle ne puisse ouvrir

et où elle ne puisse pénétrer? et partout! où elle s'insinue et elle pénètre, est-il une blessure si profonde, si envenimée, si cuisante, dont elle ne puisse amortir le sentiment? Vous avez mille voies, Seigneur, pour la répandre, cette onction sainte. Ces voies nous sont inconnues; mais c'est assez que vous les connoissiez. Votre esprit souffre où il veut, quand il veut, de la manière qu'il veut. Nous ne savons où il va, ni comment il y va; mais enfin il y va lorsqu'on a pris soin de l'y appeler, et il y porte l'abondance de la paix. O! qu'il est doux, cet esprit du Seigneur; et selon la parole de votre prophète, qu'il est
Ps. 30. doux, mon Dieu, pour ceux qui vous craignent: qu'est-ce donc pour ceux qui espèrent en vous, qui vous aiment et qui vous invoquent?

Prière mentale ou pratique de la méditation. Son importance à l'égard des gens du monde.

DANS le dernier entretien que nous eûmes il y a quelque temps, je me hasardai à vous parler de la méditation; mais vous en parûtes surpris et vous me répondîtes d'un ton assez décisif, que cela

ne convenoit guère à un homme du monde, surtout à un homme aussi occupé que vous l'êtes, et qu'il falloit renvoyer ces sortes d'exercices aux solitaires, aux religieux, à un petit nombre de personnes dévotes, qui passent leurs jours dans la retraite. Voilà votre pensée; mais permettez-moi de vous déclarer ici plus expressément la mienne, et d'insister tout de nouveau sur la proposition que je vous ai faite.

A vous en croire, une courte méditation chaque jour n'est point une pratique qui vous soit propre dans votre état: mais pour vous détromper de cette erreur, je vais vous faire quelques questions qui vous sembleront fort étranges, et qui ne seront pas néanmoins hors de propos. Car, quand vous me dites: Me convient-il de m'abandonner à la méditation? Je vous dis moi, et je vous demande: Vous convient-il de vous sauver? Vous convient-il de conserver votre âme nette de tout péché capable de la perdre éternellement et de la damner? Vous convient-il, au milieu de tant de piéges, de tant d'écueils où votre condition vous expose par rapport à la conscience, de les découvrir tous, et de les bien connoître pour y prendre garde et pour les éviter? Vous convient-il de savoir où vous en êtes avec

Dieu, ce que vous devez à Dieu, comment vous vous en acquittez devant Dieu; si dans toute la conduite de votre vie vous agissez selon les principes de l'évangile et de la loi de Dieu? Vous convient-il d'apprendre la religion que vous professez, d'en pénétrer les grandes vérités, et de vous en remplir; de n'oublier jamais les hautes espérances qu'elle vous donne, et les terribles menaces qu'elle vous fait; de vous prémunir ainsi contre mille occasions, mille tentations d'autant plus dangereuses qu'elles sont plus subtiles, et que peut-être vous ne les remarquez pas? Tout cela, dis-je, et le reste vous convient-il dans le monde? Sans doute qu'étant chrétien comme vous prétendez l'être, vous n'hésiterez pas à reconnoître qu'il n'est rien de plus important pour vous, ni rien par conséquent de plus convenable, que tout ce que je viens de vous marquer. Or tout ce que je viens de vous marquer dépend de la méditation; et par une suite incontestable, rien donc, en quelque état que vous soyez, ne vous convient mieux que la méditation.

Sans une sérieuse méditation sur le salut, comment travaillerez-vous solidement et efficacement à une affaire où les illusions sont si fréquentes et les égaremens si communs? Comment vous main-

tiendrez-vous dans l'innocence chrétienne, si vous n'avez la crainte du péché dans le cœur; et comment vous imprimerez-vous dans l'âme cette crainte du péché, si vous ne vous appliquez souvent à considérer les puissans motifs qui vous en doivent inspirer de l'horreur? Comment, assailli de tant de passions également impétueuses et artificieuses, les réprimerez-vous et apercevrez-vous leurs déguisemens et leurs surprises, si par d'utiles retours sur vous-même, vous ne vous étudiez à démêler tous vos sentimens et à rectifier toutes vos intentions? Le moyen que dans l'embarras et la diversité d'occupations qui vous répandent au dehors, vous ayez toujours présente la vue de vos devoirs; et que dans vos délibérations, dans vos résolutions vous ne vous écartiez jamais des voies de la justice ou de la charité, à moins que vous ne preniez sans cesse la balance du sanctuaire pour peser chaque chose devant Dieu, et pour examiner ce qu'il y a de bon et ce qu'il y a de défectueux? Le moyen qu'au milieu de tant de précipices dont vous êtes environné de toutes parts, n'ouvrant jamais les yeux pour mesurer vos démarches, et vous laissant aller au hasard, vous ne fassiez pas de tristes et de funestes chutes; que ne repassant jamais dans votre esprit la loi

du Seigneur, vous en soyez assez instruit pour la pratiquer fidèlement et pleinement; que ne vous retraçant jamais le souvenir des grandes vérités de la foi, des jugemens de Dieu, de ses châtimens et de ses miséricordes, de votre fin dernière, d'une souveraine béatitude, d'un enfer, vous puissiez, sans être appuyé et comme armé de ces considérations, résister aux attaques de vos ennemis invisibles, et repousser leurs traits empoisonnés? Qu'en sera-t-il donc de vous? ce qu'il en est d'une multitude infinie de mondains, qui manquent de réflexion, vivent dans des ignorances criminelles, commettent des fautes très-grièves, négligent les plus essentielles obligations, portent le nom de chrétien et n'ont presque nulle teinture, nulle idée du christianisme; se font des règles et une morale à leur mode; les suivent sans scrupule, et courent à la perdition avec aussi peu d'inquiétude, que s'ils étoient dans le chemin le plus sûr et le plus droit.

En vérité l'on ne vous comprend pas, vous autres gens du monde; et quoique éclairés d'ailleurs, vous êtes, au regard du salut, bien aveugles dans vos raisonnemens; vous tombez en des contradictions monstrueuses; vous êtes les premiers à dire que le salut est une affaire

capitale, et vous ne voulez pas vous donner le loisir d'y penser. Vous dites que c'est une affaire difficile et incertaine, et vous ne voulez faire nulle attention aux moyens d'y réussir et de l'assurer ; vous dites que c'est une affaire indispensable et d'une nécessité absolue, et vous vous croyez dispensés des exercices qu'on y juge les plus propres et qui peuvent le plus y contribuer. Ainsi de tous les autres points que je pourrois parcourir, où vous supposez dans la spéculation les mêmes principes que nous, et vous tirez néanmoins dans la pratique des conclusions toutes contraires.

Vous faites plus ; et pour ne point sortir du sujet dont il s'agit entre nous, vous vous prévalez contre l'usage de la méditation, de cela même qui doit être pour vous une raison plus pressante et plus particulière de vous y rendre assidu. Car vous alléguez le bruit, le tumulte, les soins, les engagemens, les agitations du monde; tout votre temps, dites-vous, s'y consume, et à peine pouvez-vous vous reconnoître. Or voilà justement pourquoi vous avez plus besoin d'une solide méditation ; afin que ce tumulte et ce bruit du monde ne vous jettent point dans un oubli entier de Dieu, et de ce qui lui est dû ; afin que ces soins du monde, comme des

épines, n'étouffent point dans vous le bon grain de la parole de Dieu, et qu'ils ne vous détournent point du soin de votre âme et de sa perfection ; afin que ces engagemens du monde ne deviennent point pour vous des engagemens d'iniquité, et que ce ne soient point des prières de scandale où votre vertu se démente ; afin que ces agitations du monde ne vous troublent point, et, si j'ose m'exprimer de la sorte, ne vous étourdissent point jusqu'à vous endurcir le cœur, et à vous ôter tout sentiment de piété ; car c'est ce qui arrive communément.

Le dirai-je ; et quelle peine aurois-je à le dire, puisque ce n'est point un paradoxe, mais une vérité certaine et indubitable? Un solitaire, un religieux, une personne de piété et séparée du monde, quoique vivant dans le monde, pourroient plus aisément se passer de la méditation ; et la preuve en est très-naturelle, parce que dans le silence du désert, dans l'obscurité du cloître, dans le repos d'une vie pieuse et retirée, il y a beaucoup moins d'objets qui les puissent distraire ; et qu'après tout, au défaut de la méditation, ils ont bien d'autres observances qui les attachent à Dieu, qui leur en renouvellent à toute heure la pensée, qui en cent manières différentes leur remettent devant les yeux

les maximes éternelles, et qui par là leur servent de préservatifs contre la dissipation de l'esprit, et tous les relâchemens où elle seroit capable de les porter. Mais dans le train de vie où vous êtes, et dans la situation où il vous met, si vous rejetez la sainte méthode que je vous prescris, et si vous refusez de vous y assujétir, que vous restera-t-il pour y suppléer ?

Peut-être est-ce le terme de méditation qui vous choque ; car la foiblesse du mondain va quelquefois jusque-là. On est prévenu contre tout ce qui a quelqu'apparence de vie dévote; et c'est assez d'entendre nommer certaines pratiques pour en concevoir du dégoût, et pour traiter ceux qui nous les proposent, d'esprits simples et de gens qui ne savent pas le monde. Et bien, si le nom ne vous plaît pas, laissez-le, j'y consens ; mais retenez la chose ; il importe peu du reste comment vous l'appellerez. Et ne me dites pas que vous ne savez point méditer et que vous n'en avez nul usage ; car je dis moi, au contraire, qu'il n'est rien dont nous ayons plus d'usage que de la modération, et que sans étude nous savons méditer sur tout. Nous savons méditer sur une affaire temporelle, sur un intérêt de fortune ; méditer sur un procès ou à poursuivre, ou à soutenir, ou à décider ; méditer sur une entreprise, sur un emploi, sur

un parti, sur un établissement, sur un mariage; méditer sur une intrigue politique, sur une négociation, sur un traité, sur un commerce; méditer sur un ouvrage d'esprit, sur un point de doctrine, sur une question, une opinion de l'école ; et s'il faut l'ajouter, méditer même sur un crime que nous projetons; c'est-à-dire, que sur tout cela et sur tout le reste, dont le détail seroit infini, nous savons réfléchir, raisonner, chercher des moyens, prendre des précautions, démêler le bien et le mal, le vrai et le faux, ce qui convient et ce qui ne convient pas, ce qui peut profiter et ce qui peut nuire; c'est-à-dire, que nous savons sur tout cela délibérer, examiner, peser les raisons, prévoir les obstacles, faire des arrangemens, former des résolutions ; c'est-à-dire, que nous savons penser à tout cela, en tous lieux, en tous temps, le matin, le soir, le jour, la nuit, et y penser sans ennui, sans distraction, avec l'attention la plus infatigable et la plus constante. Comment n'y aura-t-il que les choses de Dieu et que le salut, à quoi nous ne puissions appliquer notre esprit ni arrêter nos pensées ? Comment sera-ce l'unique sujet sur quoi la méditation nous devienne ou nous semble impraticable? En deux mots, *veillez*, suivant l'importante leçon du Sauveur des hommes, *et priez*. Veillez et ob-

servez attentivement tous vos pas; pourquoi ? parce que vous marchez dans un pays ennemi, et qu'à tout moment vous pouvez être surpris. Priez et implorez humblement la grâce d'en haut; pourquoi ? parce que vous êtes foible, et que sans l'assistance divine vous ne pouvez vous défendre. Veillez, et votre vigilance rendra votre prière plus efficace auprès de Dieu ; priez, et votre prière secondera votre vigilance par les secours qu'elle vous attirera de la part de Dieu. Or pour l'un et pour l'autre, le même Sauveur vous donne encore cet avis, qui est de vous retirer à l'écart, et de rentrer en vous-même; examinant devant Dieu toute votre conduite, vous demandant compte de toutes vos actions, supputant et vos progrès et vos pertes, prenant des mesures pour réparer le passé et pour réformer l'avenir, vous excitant, vous encourageant, vous adressant au ciel et l'intéressant en votre faveur. Il n'est point question d'y employer beaucoup de temps, mais d'être exact et régulier à y donner tous les jours quelque temps. Vous saurez bien le ménager, ce temps, et le trouver, dès que vous le voudrez ; et vous le voudrez dès que vous comprendrez bien le prix de votre âme, et combien il vous importe de la sauver.

Mais c'est ce que vous n'avez point encore compris comme il faut ; et de ce que vous ne le comprenez pas, voilà pourquoi vous y pensez si peu. Vous pensez à tout autre chose ; vous vous occupez de tout autre chose : hé ! ne penserez-vous jamais à vous-même ? jamais ne vous occuperez-vous de vous-même ? Car ce que j'appelle vous-même, ce ne sont point ces biens, ces plaisirs, ces honneurs mondains qui passent si vite, et à quoi vous êtes néanmoins si attentif ; ce ne sont point toutes ces affaires ou domestiques, ou étrangères qui ne regardent que des intérêts temporels, et dont vous avez sans cesse la tête remplie ; tout cela n'est point vous-même, puisque tout cela peut être séparé de vous, et qu'indépendamment de tout cela vous pouvez subsister, et être ou éternellement heureux, ou éternellement malheureux. Mais vous-même, vous dis-je, c'est cette âme immortelle qui fait la plus noble partie de votre être, et que Dieu vous confiée ; cette âme dont la perte seroit pour vous le souverain malheur, quand vous pourriez posséder tout le reste ; et dont le salut au contraire doit être votre souveraine béatitude, quand il ne vous resteroit rien d'ailleurs, et que tout vous seroit enlevé. Voilà encore une fois, et à proprement parler ce que vous êtes, et voilà par conséquent

conséquent ce qui demande toutes vos réflexions. Or, ces réflexions ne se font que par la méditation, et de là vous jugez avec quelle raison on vous recommande une pratique si salutaire.

Usage des oraisons jaculatoires, ou des fréquentes aspirations vers Dieu.

ON demande assez communément des pratiques pour se recueillir au dedans de soi-même dans les différentes occupations de la vie; on se plaint du peu de loisir qu'on a pour vaquer à la prière et pour se réveiller souvent et se renouveler en esprit par ce saint exercice. D'où il arrive que malgré toutes les résolutions qu'on a prises à certains temps, une multitude d'affaires qui se succèdent les unes aux autres, nous fait perdre le souvenir de Dieu; et que dans cet oubli de Dieu, on se dissipe, on se relâche, on devient tout languissant, ou du moins qu'on agit d'une façon tout humaine et sans mérite. Or, le remède le plus aisé, le plus prompt, comme aussi le plus efficace et le plus puissant, c'est ce qu'on appelle selon le langage ordinaire, prières jaculatoires, et dévotes élévations de l'âme à Dieu.

Ce sont certaines paroles vives et af-

fectueuses, par où l'âme s'élance vers Dieu, tantôt pour lui marquer sa confiance, tantôt pour le remercier de ses dons, tantôt pour exalter ses grandeurs, tantôt pour s'anéantir devant ses yeux, quelquefois pour fléchir sa colère et pour implorer sa miséricorde, toujours pour lui adresser d'humbles demandes, et pour réclamer son secours. Ces prières sont courtes, et ne consistent qu'en quelques mots; mais ce sont des mots pleins d'énergie, et, si je l'ose dire, pleins de substance. De là vient qu'on les nomme prières jaculatoires, parce que ce sont comme des traits enflammés qui tout à coup partent de l'âme, et percent le cœur de Dieu.

L'écriture et surtout les pseaumes, nous fournissent une infinité de ces aspirations, et c'est là particulièrement qu'on les peut choisir. Telle est, par exemple, celle-ci, *vous êtes le Dieu de mon cœur;* ou cette autre, *ô mon Dieu et ma miséricorde;* ou cette autre, *qui me donnera des ailes comme à la colombe, pour aller à vous, Seigneur, et me reposer en vous?* ou mille autres que je passe, et dont le détail seroit trop long. Il y en a pareillement un très-grand nombre que Dieu avoit inspirées aux saints, et qu'ils s'étoient rendues familières: comme celle de saint Augustin, *beauté si ancienne et toujours nou-*

Ps. 72. 26.
Ps. 8. 18.
Ps. 54. 7.

velle, je vous ai aimée trop tard; ou celle de saint François d'Assise, *mon Dieu et mon tout*; ou celle de sainte Thérèse, *souffrir ou mourir;* ou celle de saint Ignace de Loyola, *que la terre est peu de chose pour moi, Seigneur, quand je regarde le ciel!*

Quoique ces prières, quelles qu'elles soient, et quelques sentimens de piété qu'elles expriment, puissent être propres à tout le monde, dès-là qu'elles nous élèvent et qu'elles nous portent à Dieu, il est vrai néanmoins qu'il y en a qui conviennent plus aux uns qu'aux autres. Car comme dans l'ordre de la nature les qualités et les talens sont différens; ainsi dans l'ordre de la grâce les dons du ciel ne sont pas les mêmes, mais chacun a son attrait particulier qui le touche davantage, et qui fait sur son cœur une plus forte impression. Celui-là est le plus susceptible d'une humilité et d'une crainte religieuse; et celui-ci, d'un amour tendre et d'une confiance filiale. Or, c'est à nous, dans cette diversité, de prendre ce qui se trouve plus conforme à notre goût et à nos dispositions intérieures. L'expérience et la connoissance que nous avons de nous-mêmes, doit nous le faire connoître.

Et il n'y a point à craindre que la continuité du même sentiment, et une fer-

vente répétition des mêmes paroles ne nous cause du dégoût, et ne nous devienne ennuyeuse. Cela peut arriver et n'arrive en effet que trop dans les sentimens humains. Ils perdent, par l'habitude, toute leur pointe : ils se ralentissent, et n'ayant plus de quoi piquer une âme, ils viennent enfin à s'amortir tout à fait et à s'éteindre. De là ces vicissitudes et ces changemens si ordinaires dans les amitiés et les sociétés du monde. Ce ne sont que ruptures et que réconciliations perpétuelles, parce que le même objet ne plaît pas toujours également, et que d'un jour à l'autre le cœur prend de nouvelles vues et de nouvelles affections. Mais selon la remarque de saint Grégoire, il y a dans les choses de Dieu cet avantage inestimable, que plus on les pratique, plus on les goûte ; de même aussi que par une suite bien naturelle, plus on les goûte, plus on les veut pratiquer. En sorte que le sentiment qu'ils ont une fois inspiré, au lieu de diminuer par l'usage, croît au contraire et n'en a que plus d'onction.

Il n'est donc pas besoin de les interrompre ni de les varier : le même exercice peut suffire dans tous les temps, et il n'y faut point d'autre assaisonnement que celui que la grâce y attache. A quoi se réduisoit toute la prière de ce pieux soli-

taire, dont il est rapporté qu'il passoit les journées et les nuits presque entières à dire seulement : *Béni soit le Seigneur mon Dieu.* Il le répétoit sans cesse, et après l'avoir dit mille fois, il se sentoit encore plus excité à le redire ; car en ce peu de mots il trouvoit un fond inépuisable de douceurs et de délices spirituelles. Il en étoit saintement ému et attendri ; il en étoit ravi, et comme transporté hors de lui-même. Ce n'est pas qu'il fût fort versé dans les méthodes d'oraison, ni qu'il en connût les règles : le mouvement de son cœur, joint à l'inspiration divine, voilà l'unique et la grande règle qu'il suivoit. Avec cela, le sujet le plus simple étoit pour lui la plus abondante matière et une source intarissable.

Il est vrai néanmoins qu'il y a des esprits à qui la variété plaît dans les pratiques même de piété, et à qui elle est en effet nécessaire pour les soutenir, et pour les retirer de la langueur où autrement ils ne manquent point de tomber. Il est encore vrai, que c'est là l'état le plus commun : mais du reste si c'est le nôtre, nous avons là dessus de quoi pleinement nous satisfaire, par l'infinie multitude de ces prières dont nous parlons, et qui sont répandues dans tous les livres saints. Est-on assailli de la tentation, et dans un

danger prochain de succomber ? on peut dire alors comme les apôtres attaqués d'une rude tempête, et battus violemment de l'orage : *Sauvez-nous, Seigneur, sans vous nous allons périr.* Est-on dans le désordre du péché, et pense-t-on à en sortir ? on peut dire, ou avec David pénitent : *Tirez mon âme du fond de l'abîme, ô mon Dieu, et souvenez-vous que c'est mon unique ;* ou avec le même prophète : *Seigneur, vous ne mépriserez point un cœur contrit et humilié ;* ou avec le publicain prosterné à la porte du temple : *Soyez-moi propice, mon Dieu : je suis un pécheur ;* ou avec l'enfant prodigue : *Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous.* Est-on dans l'affliction et dans la peine ? on peut dire, soit en reconnoissant la volonté de Dieu qui nous éprouve : *Tout vient de vous, Seigneur, vous êtes le maître ;* soit en se résignant et en acceptant : *Vous le voulez, mon Dieu ; et parce que vous le voulez, je le veux ;* soit en offrant à Dieu ses souffrances : *Vous voyez, Seigneur, ce que je souffre, et pour qui je le souffre ;* soit en cherchant auprès de Dieu du secours et du soulagement : *Il vous a plu de m'affliger, Seigneur ; et il ne tient qu'à vous de me consoler.* Si nous sentons notre foi s'affoiblir et chanceler, disons :

Matth. c. 8. 25.

Ps. 21. 21.

Ps. 50. 19.

Luc. c. 18. 13.

Luc. c. 15. 18.

Je crois, mon Dieu; mais fortifiez, augmentez ma foi. Si nous sommes dans le découragement, et que nous manquions de confiance, disons : *Qu'ai-je à craindre, Seigneur, et tant que vous serez avec moi, que peut tout l'univers contre moi?* ou, *Je puis tout en celui et avec celui qui me soutient.* Si notre amour commence à se refroidir, et qu'il n'ait plus la même vivacité ni la même ardeur, disons : *Embrasez mon cœur de votre amour, ô mon Dieu; et si je ne vous aime point assez, faites que je vous aime encore plus.* Dans la vue des bienfaits de Dieu, nous nous écrierons : *Qu'est-ce que l'homme, Seigneur, et par où ai-je mérité tant de grâces?* Dans le souvenir et le désir de l'éternelle béatitude où Dieu nous appelle, nous dirons : *Quand viendra le moment, et quand sera-ce que j'entrerai dans la joie de mon Seigneur et de mon Dieu?* Dans la sainte résolution de nous attacher plus étroitement à Dieu, et de le servir avec plus de zèle que jamais, nous lui ferons la même protestation que le roi prophète : *Je l'ai dit, Seigneur, c'est maintenant que je vais commencer;* et nous ajouterons : Cet heureux renouvellement, *ô mon Dieu, ce sera l'ouvrage de votre droite.* Enfin selon les conjonctures, les temps, et selon que

Matth. c. 9. 2

Ps. 3.

Philip. c. 4. 13

Job. 7. 17.

Matth. 25. 21.

Ps. 7 11.

nous nous trouverons touchés intérieurement et diversement affectionnés, nous userons de ces prières, et de tant d'autres que je ne marque pas, mais qu'il nous est aisé de recueillir conformément à notre dévotion, et d'avoir toujours présentes à la mémoire.

Peut-être comptera-t-on pour peu des prières ainsi faites, et peut-être, à raison de leur brièveté, se persuadera-t-on qu'elles ne doivent pas être d'un grand poids devant Dieu. Mais le sauveur des hommes nous a formellement avertis que le royaume de Dieu ne consiste point dans l'abondance des paroles. La droiture de l'intention, la force et l'ardeur du sentiment, voilà à quoi Dieu se rend attentif; voilà à quoi il se laisse fléchir, et c'est en ce sens qu'on peut prendre ce qu'a dit le sage : *qu'une courte prière pénètre les cieux*. David dans un même péché avoit commis un double crime, et le pardon de l'un et de l'autre ne devoit être, ce semble, accordé qu'à de puissantes intercessions long-temps et souvent réitérées : mais dès qu'aux reproches que lui fait le prophète il s'est écrié : *J'ai péché contre le Seigneur*, cette seule confession que le repentir lui met dans la bouche, suffit pour appaiser sur l'heure la colère de Dieu. Bornons-nous à cet exemple :

2. *Reg.* 12. 13.

ple, et ne parlons point de bien d'autres non moins connus ni moins convaincans. On ne traite avec les grands du monde, que par de fréquentes entrevues et de longues délibérations; mais avec Dieu tout peut se terminer dans un instant.

De tout ceci concluons combien nous sommes inexcusables, lorsque nous négligeons une manière de prier qui nous doit coûter si peu et qui nous peut être si salutaire. Car il n'est point ici question de profondes méditations, et il ne s'agit point d'employer des heures entières à l'oraison. Quand on le demanderoit de nous, nous n'aurions communément pour nous en dispenser, que de vains prétextes et de fausses raisons; mais ces raisons, après tout, quoique frivoles et mal fondées, ne laisseroient pas d'être spécieuses et d'avoir quelque apparence. Nous pourrions dire, et c'est en effet ce qu'on dit tous les jours, que nous manquons de temps; que nous sommes chargés de soins qui nous appellent ailleurs; que notre esprit naturellement volage nous échappe, et que nous avons peine à l'arrêter; que mille distractions viennent nous assaillir en foule et nous troubler, dès que nous nous mettons à l'oratoire, et que nous voulons rentrer en nous-mêmes; que d'avoir sans cesse à combattre pour les reje-

ter, c'est une étude, un travail, une espèce de tourment ; en un mot, que nous ne sommes point faits à ces sortes d'exercices si relevés et si spirituels, et qu'ils ne nous conviennent en aucune façon.

Voilà, dis-je, de quelles excuses nous pourrions nous prévaloir, quoiqu'avec assez peu de sujet : mais de tout cela, que pouvons-nous alléguer par rapport à ces dévotes inspirations qui nous devroient être si habituelles? Sont-ce nos occupations qui nous détournent de cette sainte pratique, et qui nous ôtent le temps d'y vaquer? mais il n'y faut que quelques momens. Craignons-nous que cet exercice ne nous devienne ennuyeux? mais quel ennui nous peut causer un instant qui coule si vite et qui se fait à peine sentir? Dirons-nous que nous sommes trop distraits? mais pour un simple mouvement du cœur et pour quelques paroles que la bouche prononce, il ne faut pas une grande contention d'esprit, et il n'est guère à croire qu'on n'y puisse pas donner l'attention suffisante. Tout est terminé avant qu'aucun autre objet ait pu s'offrir à l'imagination et la porter ailleurs. Enfin, nous retrancherons-nous sur le peu de commodité par rapport aux occasions, aux heures, aux lieux convena-

bles ? mais en toute rencontre, à toute heure, partout et en quelque lieu que ce soit, il n'est rien qui nous empêche de rappeler le souvenir de Dieu, de nous tourner intérieurement vers lui et de lui adresser nos vœux. Il n'est point besoin de préparation pour cela ; il n'est point nécessaire de se retirer à l'écart, d'être au pied d'un autel, de quitter un travail dont on est actuellement occupé, ni d'interrompre une conversation où la bienséance nous a engagés et où elle nous retient.

Qu'avons-nous donc encore une fois à opposer, et quel obstacle réel et véritable peut servir à notre justification ? Reconnoissons-le de bonne foi ; la source du mal, c'est notre indifférence pour Dieu et pour tout ce qui regarde la perfection et la sanctification de notre âme. Si nous aimions Dieu, je dis si nous l'aimions bien, notre cœur, aidé de la grâce et entraîné par le poids de son amour, se porteroit de lui-même à Dieu. Il ne faudroit point alors nous inspirer les sentimens que nous aurions à prendre, ni les chercher ailleurs que dans le fond de notre âme ; et comme la bouche parle de l'abondance du cœur, il ne faudroit point nous suggérer des termes pour exprimer ce que nous sentons ; ces expressions vien-

droient assez ; et sans recherche, sans étude, elles naîtroient, si je l'ose dire, sur nos lèvres. Nous en pourrions juger par une comparaison, si elle étoit convenable à une matière aussi sainte que celle-ci. Qu'un homme soit possédé d'un fol amour, et qu'il soit épris d'un objet profane et mortel, faut-il l'exhorter beaucoup et le solliciter de penser à la personne dont il est épris? que dis-je, peut-il même n'y penser pas et l'oublier? tout absente qu'elle est, il ne la perd, en quelque manière, jamais de vue, et elle lui est toujours présente. Hélas! à quoi tient-il que nous ne soyons ainsi nous-mêmes dans une présence continuelle de Dieu, mais dans une présence toute sainte et sanctifiante?

Cette présence de Dieu est un des exercices que tous les maîtres de la vie chrétienne et dévote nous ont le plus recommandé. Ils nous en ont tracé diverses méthodes, toutes bonnes, toutes utiles : mais de toutes les méthodes, je ne fais point de difficulté d'avancer qu'il n'en est aucune ni plus solide ni plus à la portée de tout le monde, que de s'accoutumer, ainsi que je viens de l'expliquer et que je l'entends, à parler à Dieu de temps en temps dans le cours de chaque journée.

La plupart des autres méthodes consis-

tent en des efforts d'imagination qu'il est difficile de soutenir, et dont les effets peuvent être nuisibles : au lieu que celle-ci se présente comme d'elle-même, et ne demande aucune violence.

Elle a encore cet avantage, que sans nous détourner des affaires dont nous sommes chargés, ni des fonctions auxquelles nous sommes indispensablement obligés de nous employer selon notre profession, elle nous met en état de pratiquer presque à la lettre cette importante leçon du Sauveur du monde, *qu'il faut toujours prier et ne point cesser :* car n'est-ce pas une prière continuelle ? Depuis le réveil du matin jusqu'au sommeil de la nuit, d'heure en heure, ou même plus souvent, on pense à Dieu, on dit quelque chose à Dieu, on se tient étroitement et habituellement uni à Dieu. Ce n'est pas sans retour de la part de Dieu, ni même sans le retour quelquefois le plus sensible. Dieu ne manque guère de répondre et de faire entendre secrètement sa voix : on l'écoute, et on se sent tout animé, tout excité, tout pénétré. Il y a même des momens où l'on se connoit à peine soi-même, et c'est bien là que se vérifie ce que nous lisons dans l'excellent livre de l'imitation de Jésus-Christ : *Le Seigneur se plaît à visiter souvent un homme*

intérieur; il s'entretient doucement avec lui, il le comble de consolation et de paix, et il en vient même à une familiarité qui va au delà de tout ce que nous en pouvons comprendre. Heureuse une âme qui, sans bien comprendre ce mystère de la grâce, se trouve toujours en disposition de l'éprouver.

ORAISON DOMINICALE.

Comment elle nous condamne de la manière que nous la récitons, et dans quel esprit nous la devons réciter.

QU'EST-CE que l'oraison dominicale? c'est le précis de toutes les demandes que nous devons faire à Dieu. Nous les lui faisons en effet chaque jour; nous récitons chaque jour cette sainte prière. Ce sont, dans les vues de Jésus-Christ, des demandes salutaires pour nous; mais dans la pratique et selon les dispositions de notre cœur, ce sont autant de condamnations que nous prononçons contre nous, et voici comment.

Sanctificetur nomen tuum.

Nous demandons à Dieu *que son nom soit sanctifié*, qu'il soit connu, béni, adoré par toute la terre; et ce nom adorable du Seigneur, nous le profanons, nous le blasphémons. Ce souverain maître, ce

créateur de toutes choses, que nous reconnoissons digne des hommages de tout l'univers, nous le déshonorons par les désordres de notre vie; nous l'insultons jusqu'au pied de ses autels par nos scandales et nos irrévérences. Bien loin de nous employer à étendre sa gloire dans toutes les contrées du monde, nous ne prenons pas seulement soin de le faire servir et glorifier dans l'étroite enceinte d'une maison soumise à notre conduite; nous ne l'y glorifions, ni ne l'y servons pas nous-mêmes; première condamnation.

Nous demandons à Dieu *que son règne arrive :* c'est-à-dire, que dès cette vie il règne dans nous par sa grâce, et qu'en l'autre nous régnions avec lui par la possession de son royaume céleste. Mais ce règne de Dieu dans nous par la grâce, nous le détruisons par le péché. Sous l'empire de qui vivons-nous et voulons-nous vivre? sous l'empire du monde corrompu, sous celui de nos habitudes vicieuses, de nos passions déréglées. Voilà les maîtres qui nous gouvernent, et dont nous aimons la domination, toute honteuse et tout injuste qu'elle est; tellement qu'au lieu de soumettre notre cœur à Dieu, nous en bannissons Dieu pour y établir en sa place ses plus déclarés ennemis. De là nous ne pensons guère à ce royaume du ciel où Dieu

Adv
niat re
nun
tuum.

nous appelle, et où il nous promet de nous faire régner éternellement avec lui et avec ses saints. Comme de vils animaux, nous avons toujours les yeux tournés vers la terre ; nous ne sommes occupés que de la vie présente ; et c'est à cette vie terrestre et sensuelle que nous rapportons toutes nos vues, tous nos désirs, tous nos intérêts ; seconde condamnation.

Fiat voluntas tua sicut in cœlo et in terra.

Nous demandons à Dieu *que sa volonté se fasse sur la terre comme dans le ciel ;* que toute sa loi soit observée, tous ses préceptes fidèlement gardés ; que nous ayons là dessus la même exactitude, la même diligence, la même pureté d'intention, la même ferveur et la même constance, qu'ont ces esprits bienheureux dont il a fait ses anges et ses ministres ; que de quelque manière qu'il lui plaise disposer de nous en ce monde, il nous trouve toujours dociles, patiens, résignés, et dans une parfaite conformité de cœur aux desseins de sa providence. C'est pour tous les hommes en général, mais spécialement pour chacun de nous en particulier, que nous lui faisons cette prière. Or, de bonne foi, comment pouvons-nous la faire, quand nous transgressons ses commandemens avec tant de liberté et tant de facilité ; quand nous résistons avec tant d'obstination à tous les mouvemens intérieurs,

à toutes les inspirations qu'il nous donne, et où il nous déclare ce qu'il veut de nous; quand nous n'accomplissons au moins qu'en partie et qu'avec des réserves et des négligences extrêmes, ce qu'il nous prescrit et ce que nous savons lui être agréable; quand à la moindre disgrace qui nous arrive, au moindre événement qui nous chagrine et qui nous mortifie, nous nous troublons, nous nous révoltons, nous éclatons en plaintes et en murmures? Allons après cela lui faire des protestations d'obeissance et d'un sincère attachement à son bon plaisir; toute notre conduite, tous nos sentimens démentent nos paroles; troisième condamnation.

Nous demandons à Dieu *qu'il nous donne notre pain de chaque jour*, et qu'il nous le donne *dans le jour et pour le jour présent*: rien davantage. Par où nous lui témoignons que nous nous contentons du nécessaire; que nous ne voulons que le pain, et que notre pain; que nous ne prétendons point avoir le pain d'autrui, mais celui seulement qu'il nous a promis et qui nous appartient comme un don de sa bonté paternelle; que nous ne le voulons même qu'autant qu'il peut suffire dans le cours de la journée à notre subsistance et à nos besoins. Cette demande prise dans son vrai sens, est sans contredit une des

Panem nostrum quotidianum da nobis hodiè

plus raisonnables et des plus modérées? Mais en effet, nous bornons-nous à ce nécessaire? avons-nous jamais assez pour remplir l'insatiable convoitise qui nous dévore? Fussions-nous dans l'état le plus opulent, nous voulons toujours acquerir, toujours amasser, toujours accumuler biens sur biens. Non contens que Dieu nous fournisse l'aliment et le pain, nous portons bien au delà nos prétentions. Il faut que nous ayons de quoi soutenir d'excessives dépenses en logemens, en ameublemens, en équipages, en jeux, en parties de plaisir. Il faut que nous ayons de quoi satisfaire tous nos sens, de quoi leur procurer toutes leurs commodités et toutes leurs aises, de quoi mener une vie molle et délicieuse. Il faut que nous soyons dans le faste, l'éclat, la splendeur. Il le faut, dis-je, selon nos désirs désordonnés; et si les revenus dont on jouit ne sont pas assez amples pour cela, à quelles injustices a-t-on recours? quelles voies prend-on? tantôt de violence ouverte, tantôt d'adresse et d'industrie pour enlever aux autres le pain qu'ils ont reçu de Dieu, et pour se l'approprier. Epargne-t-on le pauvre, l'orphelin, la veuve, et jusqu'où n'étend-on point ses vues dans l'avenir? Il semble que nous nous croyons immortels, et que nous devions au moins passer

de plusieurs siècles cet aujourd'hui, que le fils de Dieu nous a toutefois marqué comme l'unique objet de nos soins, et où il veut que nous les renfermions ; quatrième condamnation.

Nous demandons à Dieu *qu'il nous remette nos offenses ; qu'il nous pardonne, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.* Terrible condition, *comme nous pardonnons !* car nous ne pardonnons rien, ni ne voulons rien pardonner : ou si, peut-être après bien des difficultés et de longues négociations, nous consentons à quelque accommodement, du moins attendons-nous qu'on fasse toutes les avances. Et comment encore pardonnons-nous alors ? nous ne pardonnons que de bouche et qu'en apparence, sans pardonner de cœur ; nous ne pardonnons qu'à demi, voulant bien nous relâcher jusqu'à certain point, mais sans aller plus loin. De sorte que malgré nos retours affectés et imparfaits, il nous reste toujours dans le fond un venin secret et une indisposition habituelle, qui ne se produisent que trop dans les rencontres, et ne se font que trop sentir. D'où s'ensuivent les plus affreuses conséquences, savoir, qu'en demandant à Dieu qu'il nous remette nos offenses, comme nous remettons celles qui nous ont été faites, nous lui demandons

Dimitte nobis debita nostra, sicut et nos dimittimus debitoribus nostris.

qu'il ne nous en remette aucune, puisque de toutes celles que nous pouvons recevoir, il n'y en a pas une que nous voulons remettre. Nous lui demandons que s'il se trouve en quelque manière disposé à se réconcilier avec nous, il nous laisse faire vers lui toutes les démarches, sans nous prévenir et sans nous rechercher par sa grâce : ce qui nous rendroit cette réconciliation absolument impossible. Nous lui demandons que s'il daigne se rapprocher de nous, ce soit seulement une réunion apparente, et que son cœur à notre égard demeure toujours dans le même éloignement et le même ressentiment. Nous lui demandons que si, par l'entremise de ses ministres, il veut bien nous donner l'absolution de nos péchés, ce ne soit qu'une demi-absolution, qu'une absolution limitée, laquelle ne l'empêche point d'agir contre nous à toute occasion, et de travailler secrètement à notre ruine. Quelles prières et quelles demandes! Qui n'en doit pas être effrayé, pour peu qu'on y pense ? Mais elles sont toutes néanmoins comprises dans cette règle, *pardonnez-nous comme nous pardonnons*; et c'est la cinquième condamnation.

Et ne nos inducas in tentationem.

Nous demandons à Dieu *qu'il ne nous expose point à la tentation*, surtout à certaines tentations que nous savons être plus dangereuses pour nous, et où notre

foiblesse est plus en péril de succomber. Car quoique Dieu permette quelquefois que la tentation nous attaque malgre nous, et quoique nous devions alors en soutenir l'effort avec patience et avec courage, il veut du reste que nous la fuyions, autant qu'il dépend de nous, et il trouve bon que nous lui adressions nos vœux pour en être délivrés. Mais voici l'énorme contradiction où nous tombons, et qui nous rend inexcusables : c'est que nous nous exposons aux tentations les plus violentes. On a cent fois éprouvé le danger prochain de telle et telle occasion ; et cependant on y demeure toujours. On ne peut ignorer combien cette liaison, ces conversations, ces entrevues font d'impression sur le cœur, et à quels désordres elles sont capables de conduire, et cependant on n'y veut pas renoncer. On sait que le monde est plein de piéges et d'écueils ; on a l'exemple de mille autres qu'on y a vu, et qu'on y voit sans cesse échouer malheureusement ; on a l'exemple de ses propres chutes, dont peut-être on ne s'est encore jamais bien relevé ; et cependant on veut être du monde, et d'un certain monde ; c'est-à-dire, d'un monde particulier qui plaît davantage, et dont on se sent plus touché ; d'un monde qui excite plus nos passions, qui flatte plus nos inclinations ; d'un monde où

l'innocence des plus grands saints eût fait un triste naufrage, et où la vertu des anges seroit à peine en sûreté. On veut vivre dans ce monde, parmi ce monde, avec ce monde. On veut avoir part à ses divertissemens, à ses assemblées, à ses entretiens, sans égard à tous les risques qu'il a à courir, et sans profiter de la connoissance qu'on a de son extrême fragilité. Il en est de même d'une infinité d'autres engagemens où l'on se jette en aveugle, quoique d'une volonté pleine et délibérée : engagemens de professions et d'états, engagemens d'emplois et de commissions, engagemens d'affaires et d'intérêts. N'avons-nous pas bonne grâce alors de dire à Dieu : Seigneur, détournez de nous les tentations où nous pourrions nous perdre, et ne nous y abandonnez pas? Et Dieu n'a-t-il pas droit de nous répondre : Pourquoi donc les recherchez-vous volontairement? pourquoi donc y restez-vous habituellement? pourquoi donc ne prenez-vous aucune des mesures que je vous inspire pour vous en défendre? Avec cela ne comptez ni sur moi ni sur vous-mêmes : sixième condamnation.

Sed libera nos à malo. Nous demandons enfin à Dieu *qu'il nous délivre du mal.* Le plus grand mal qu'il y ait à craindre sur la terre, c'est sans doute le péché; et de tous les maux,

le plus grand que nous ayons à éviter dans l'autre vie, c'est la damnation éternelle où le péché conduit comme la cause à son effet. C'est donc particulièrement de l'un et de l'autre que nous demandons d'être préservés. Mais voulons-nous, si j'ose parler de la sorte, nous jouer de Dieu? Prétendons-nous l'outrager en le priant, et lui faire insulte? Seigneur, lui disons-nous, que votre grâce nous garde du péché; mais ce péché, nous l'aimons; mais ce péché nous l'entretenons dans nous et nous l'y nourrissons; mais ce péché nous en faisons le principe de toutes nos actions, le ressort de toutes nos entreprises, l'âme de tous nos plaisirs, la douceur et l'agrément de toute notre vie. Je dis plus; nous en faisons notre idole et notre divinité, nous le favorisons, ce péché, nous nous familiarisons avec lui: nous prenons sa défense; et, si l'on veut nous en donner de l'horreur, c'est contre ceux même qui travaillent à nous en détacher, que nous tournons toute notre haine. Ainsi nous laissons-nous entraîner dans cet abîme de malheurs qui en est le terme, et où nous ressentirons éternellement les coups de la vengeance divine. C'est là, c'est dans cette fatale éternité qu'il n'y aura plus à demander que Dieu nous délivre de ce lieu de tourmens où l'arrêt de sa justice nous aura

précipités. Il falloit le demander plutôt et le bien demander. Nous l'aurons demandé pendant la vie, il est vrai : mais nous l'aurons demandé comme ne le demandant pas. Car c'est ne le pas demander que d'y apporter, en le demandant, des obstacles invincibles; et Dieu pourra toujours nous reprocher que nous ne l'aurons pas voulu, ou bien voulu : septième et dernière condamnation.

Où donc en sommes-nous, et que ne sera pas capable de corrompre la malice de notre cœur, quand elle peut de la sorte pervertir la prière même, et la plus excellente de toutes les prières? Je ne dis pas, à Dieu ne plaise, la pervertir en elle-même; c'est une prière toute divine, et qui garde partout son caractère de divinité : mais je dis la pervertir par rapport à nous, et au fruit que nous en devons retirer. Le dessein du fils de Dieu, en nous la traçant, a été que ce fût pour tous les fidèles une source de grâces et de bénédictions; mais par l'abus qu'en font la plupart des chrétiens en la récitant, elle ne peut qu'irriter le ciel, et qu'attirer sur nous ses anathèmes et ses malédictions. Faut-il pour cela nous l'interdire absolument et ne la prononcer jamais? Autre malheur non moins funeste, ni moins terrible : ce seroit nous excommunier nous-mêmes

ce

ce seroit nous retrancher du nombre des enfans de Dieu, en ne l'honorant plus comme notre père ; ce seroit en quelque manière nous séparer du corps de l'église, en ne priant plus avec elle ni comme elle. Nous ne pouvons donc trop user d'une prière qui nous a été si expressément recommandée par Jésus-Christ. Si nous sommes justes, cette prière, dite avec une foi vive et une humble confiance, servira à notre avancement et à notre perfection. Si nous sommes pécheurs, cette prière, accompagnée d'un sentiment de pénitence, servira à fléchir le cœur de Dieu et à nous remettre en grâce auprès de lui par une sincère conversion. Si même nous ne nous sentons point encore touchés d'un repentir assez vif, cette prière, jointe à un vrai désir d'être plus fortement attirés, servira à nous obtenir une grâce de contrition. Mais adressons-nous, pour en profiter, au divin Sauveur qui nous l'a enseignée ; et demandons-lui que, comme il en est l'auteur et qu'il nous l'a mise dans la bouche, il en soit, en nous animant de son esprit, le sanctificateur et le médiateur.

Il sera l'un et l'autre, quand nous prierons selon les intentions que cet adorable maître s'est proposées en nous apprenant lui-même à prier. Étudions-les, méditons-les, pénétrons-les ; et pour y bien entrer,

appliquons-nous chacun en particulier chaque demande, et disons à Dieu :

I. *Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié.* Dieu de majesté, roi des rois et seigneur des seigneurs, grand Dieu, ce ne sont point tous ces titres et tant d'autres que j'emploie pour vous intéresser en ma faveur, et pour trouver accès auprès de vous : vous êtes mon père, cela me suffit. Oui, vous l'êtes, Seigneur, et tout ce que j'ai reçu de vous, me le donne bien à connoître. Vous êtes le père de tous les hommes ; mais j'ose dire que vous êtes encore plus particulièrement le mien, que celui d'une infinité d'autres hommes, puisqu'il y a une multitude innombrable d'hommes et des peuples entiers que vous n'avez jamais prévenus des mêmes grâces que moi, ni favorisés des mêmes dons.

Cependant, mon Dieu, ce titre de père qui m'est si cher et qui m'annonce vos miséricordes, ne me fait point oublier votre pouvoir suprême et votre souveraine grandeur; et s'il excite toute ma confiance, il ne m'inspire pas moins de respect et de vénération ; car vous êtes dans les cieux, ô Père tout-puissant, et dans le plus haut des cieux. C'est là que vous avez établi le trône de votre gloire, là que vous faites

briller toute votre splendeur, là que vous exercez votre empire au milieu de vos anges et de vos élus; et quoique la lumière où vous habitez soit inaccessible, c'est là même néanmoins que vous nous ordonnez d'élever nos esprits, de porter nos cœurs, d'adresser nos vœux. Recevez les miens, Seigneur, je vous les adresse. Ils sont sincères, et ils sont tels que vous le voulez. Par où puis-je mieux commencer que par vous-même; et de toutes les demandes que j'ai à vous faire, quelle est la plus naturelle et la plus juste, si ce n'est que votre nom soit sanctifié?

Ce nom adorable, c'est votre essence divine, puisque vous vous appelez *celui qui est;* ce sont vos infinies perfections; c'est tout ce que vous êtes. Or que tout ce que vous êtes, ô mon Dieu, soit honoré, comme il le doit être; je veux dire, du culte le plus pur, le plus religieux, le plus saint. Que tout l'univers vous connoisse, vous glorifie, vous adore. Que tout ce qui est capable d'aimer, s'attache inviolablement à vous, et ne s'attache qu'à vous. Tel est le désir le plus affectueux de mon cœur et le plus vif. Mais en vous le témoignant, touché d'une pieuse émulation que vous ne condamnerez point, Seigneur, j'ose ajouter que je voudrois, s'il étoit possible, moi seul vous aimer et vous glori-

fier autant que vous glorifient toutes vos créatures, et que vous aiment tous les esprits bienheureux et toutes les âmes justes.

Que dis-je, mon Dieu? ce ne sont là que des souhaits, toujours bons, puisque vous en êtes le principe, l'objet et la fin; mais au lieu de m'en tenir à des souhaits vagues et indéterminés, ce que je dois surtout vous demander, et ce que je vous demande très-instamment, c'est qu'autant qu'il dépend de moi selon ma disposition et mes forces présentes, je vous glorifie dans mon état; c'est que sur cela je ne me borne point à des paroles, mais que je passe à la pratique et aux effets; c'est que par l'innocence de mon cœur, que par la faveur de ma piété, que par la sainteté de mes œuvres, que par l'édification de mes mœurs, je vous présente chaque jour un sacrifice de louanges, et je vous rende jusqu'à la mort un hommage perpétuel.

II. *Que votre règne arrive.* Ah! Seigneur, qu'il arrive dans moi, ce règne si favorable et si désirable pour moi : et comment n'y est-il point encore arrivé? comment, dis-je, ô mon Dieu, n'avez-vous pas plutôt régné sur toutes les puissances de mon âme, sur tous mes sens, soit intérieurs, soit extérieurs, sur tout moi-même? car qu'y a-t-il en moi qui ne

soit à vous, et qui par la plus juste conséquence et l'obligation la plus essentielle, ne vous doive être soumis ?

Il est vrai, vous régnez dans moi et sur moi nécessairement, et par la souveraineté inséparable de votre être. Vous êtes mon Dieu; et puisque vous êtes mon Dieu, vous êtes mon Seigneur ; et parce qu'il ne dépend point de moi que vous soyez mon Dieu, ou que vous ne le soyez pas, il ne dépend point non plus de moi que vous soyez ou ne soyez pas mon Seigneur : mais comme je ne contribue en rien à ce règne de nécessité, dès qu'il est indépendant de ma volonté, il ne sert aussi qu'à relever votre gloire, et ne contribue en rien à ma perfection et à mon mérite. Ce n'est donc point là le règne que je vous demande : je ne vous prie point qu'il s'établisse, puisqu'il est déjà tout établi ; mais, Seigneur, il y a un règne de grâce auquel je puis coopérer, et que vous avez fait dépendre de mon consentement et de mon choix. Je veux dire qu'il y a un règne tout spirituel, où votre grâce prévient une âme, et où l'âme prévenue de cette grâce intérieure, obéit volontairement et librement à toutes vos inspirations, se conforme en toutes choses et sans réserve à votre bon plaisir, exécute avec une pleine fidélité tous vos ordres, et n'a point d'autre règle

de conduite que vos divins commandemens et votre loi. Je veux dire qu'il y a un règne d'amour, où le cœur se donne lui-même à vous, et se met, pour ainsi parler, dans vos mains; afin que vous le possédiez tout entier; afin que vous le gouverniez selon votre gre; afin que vous lui imprimiez tel sentiment qu'il vous plaît; afin que vous le dégagiez de toute affection terrestre, de toute attache humaine, de tout objet qui n'est point vous ou qui ne le porte pas vers vous; afin que vous le changiez en vous et qu'il ne soit qu'un avec vous. Or voilà l'heureux et saint règne après lequel je soupire. Qu'il vienne, et qu'il detruise en moi le règne du péché, le règne du monde, le règne de l'amour propre et de la cupidite, le règne de tous les désirs sensuels et de toutes les passions.

Je n'ai que trop long-temps vécu sous l'empire de ces injustes maîtres, et sous leur tyrannique domination. Je n'ai que trop long-temps gémi sous leur joug également honteux et pesant. En quel esclavage m'ont-ils reduits, et en quel abîme devroient-ils un jour me précipiter? Bénit soit le moment où vous daignez m'éclairer, Seigneur, et où je commence à ouvrir les yeux pour me reconnoître. En rétablissant votre règne au dedans de moi et en

me conduisant, vous me remettrez dans la voie de ce royaume céleste, où vous m'avez préparé un trône de gloire et une couronne d'immortalité. C'est là que vous régnez sur tous les cœurs des anges, et sur tous vos élus, que vous avez rassemblés dans votre sein pour être leur éternelle et souveraine béatitude. C'est là que vous m'attendez, c'est dans ce séjour bienheureux; et quand y entrerai-je?

Hélas! mon Dieu, malgré la vue que la foi me donne de cette sainte patrie où je dois sans cesse aspirer, je sens néanmoins toujours le poids de la misère humaine qui me retient, qui m'appesantit, qui m'attache à ce monde visible et à mon exil, qui me fait craindre la mort et aimer la vie présente. Mais, Seigneur, ce sont les sentimens d'une nature foible et aveugle que je désavoue. Qu'elle y répugne ou qu'elle y consente, tous mes vœux s'élèvent vers le ciel. Que votre règne arrive; que mon âme dégagée des liens de cette chair corruptible qui l'arrête, puisse elle-même arriver bientôt à la terre des vivans. Car ce n'est ici que la région des morts; et je serois bien ennemi de moi-même, si pour une vie périssable et sujette à tant de calamités, je voulois prolonger mon bannissement, et retarder la jouissance de mon unique et suprême bonheur.

III. *Que votre volonté se fasse sur la terre comme dans le ciel.* Ainsi soit-il ô mon Dieu; et est-il rien, Seigneur, de plus conforme à la droite raison et à la justice? est-il rien de meilleur pour moi que l'accomplissement de vos adorables volontés? Être des êtres et Créateur du monde, c'est par votre volonté que tout a été fait, par votre volonté que tout subsiste, et par votre volonté que tout doit agir. Y contrevenir en quelque sujet que ce puisse être, c'est un attentat contre l'autorité la plus légitime, et contre les droits les plus inviolables.

Or voilà les désordres dont je dois néanmoins m'accuser devant vous et me confondre. Vous m'avez donné votre loi, et tant de fois je l'ai violée. Vous m'avez assujéti aux ordonnances de votre église, et tant de fois je les ai transgressées. Vous m'avez pressé intérieurement par les saintes inspirations de votre esprit, et tant de fois j'y ai résisté. Vous m'avez exhorté par la voix de vos ministres, vous m'avez sollicité par leurs avertissemens et leurs instructions, et tant de fois j'ai refusé de les entendre. Si pour fléchir mon cœur rebelle, et pour me faire rentrer dans le devoir d'une obéissance filiale, vous m'avez châtié par des adversités et des souffrances bien loin de me rendre, je n'ai cherché qu'

qu'à repousser vos coups ; et si vous me les avez fait sentir malgré moi, ils n'ont point eu d'autre effet que d'exciter mes impatiences et mes plaintes.

Voilà, mon Dieu, comment j'ai passé toute ma vie dans une indocilité et une rebellion continuelle. J'en rougis, je m'en humilie en votre présence, je vous en témoigne mes regrets : mais ce n'est pas assez. Il faut, Seigneur, qu'une soumission entière et sans réserve répare toutes mes résistances et toutes mes révoltes. Parlez, mon cœur est ouvert pour vous écouter. Ordonnez, me voici prêt, par votre grâce, à tout entreprendre et à tout exécuter. Vous plaît-il de m'abaisser ou de m'élever, de m'affliger ou de me consoler, de traverser mes desseins ou de les favoriser : de quelque manière que vous me traitiez, vous êtes le maître, et je n'ai plus d'autre sentiment à prendre, que celui de J. C. même, lorsqu'il vous disoit : *Mon père, que votre volonté s'accomplisse et non pas la mienne.* Luc. 2.

Et en effet, il est bien de mon intérêt, ô mon Dieu, que ce ne soit pas ma propre volonté qui me gouverne, mais la vôtre. Votre volonté est droite et la droiture même ; elle est sage et la sagesse même ; elle est sainte et la sainteté même ; elle est bienfaisante et la bonté même. Mais qu'est-ce que ma volonté propre ? une vo-

lonté aveugle et conduite par des guides aussi aveugles qu'elle, qui sont les sens et les passions ; une volonté libertine et indocile, qui ne peut s'accoutumer au joug, ni souffrir la gêne et la dépendance ; une volonté capricieuse et sujette à mille changemens, selon le goût et les humeurs qui la gouvernent ; une volonté criminelle et dépravée, que le péché a corrompue, et qui d'elle-même tend encore sans cesse vers le péché. Ah! Seigneur, ne me livrez pas à ces égaremens ni à la fausse liberté dont elle est si jalouse. Ne me livrez pas à moi-même ; mais par quelque voie que ce soit, daignez réduire cette volonté dure, et redoublez, s'il est nécessaire, vos plus rudes coups pour la dompter.

Car il faut que toute volonté humaine vous soit assujétie; et sans parler des autres hommes que vous n'avez point commis à mes soins, il faut que je n'aie plus d'autre volonté que la vôtre. Il faut que vous soyez obéi dans moi et par moi, comme vous l'êtes dans le ciel et par vos anges bienheureux : voilà le modèle que vous me proposez, et que je dois me proposer moi-même; c'est-à-dire, mon Dieu, que je dois avoir la même dépendance, pour ne rien faire que par vos ordres et selon votre bon plaisir ; la même fidélité, pour n'omettre rien de tout ce qui m'est pres

crit, et de tout ce que je sais vous plaire; la même pureté d'intention, pour ne chercher que vous en toutes choses, et pour les rapporter toutes à votre gloire; la même assiduité et la même persévérance, pour ne me point rebuter des difficultés, et ne me lasser jamais de votre service; la même ferveur et le même zèle pour agir toujours avec un amour prompt, vif et fervent. Vous servir autrement, Seigneur, ce ne seroit plus vous servir en Dieu.

IV. *Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour.* Oserai-je le dire? dès que vous êtes notre père, Seigneur, et que vous êtes notre maître, cette double qualité vous engage, et comme père à nourrir vos enfans, et comme maître à entretenir vos serviteurs. Ainsi votre prophète nous l'a-t-il promis de votre part et en votre nom. Parmi les merveilles de votre divine providence et de votre miséricorde infinie, il compte le soin que vous prenez de fournir à la subsistance de ceux qui vous craignent. Mais il n'en dit point encore assez, ô mon Dieu, et vous portez bien plus loin vos soins paternels. Non seulement vous nourrissez vos enfans qui vous aiment et vos serviteurs qui vous craignent, mais vos ennemis même qui vous renoncent et qui vous blasphèment; mais

les plus vils animaux dont vous n'êtes point connu, et jusqu'aux moindres insectes; mais tout ce qui a vie ou dans les airs, ou dans les abîmes de la mer, ou dans toute l'étendue de la terre.

Je viens donc à vous comme à la source de tous les biens. Ce n'est point une avidité insatiable qui m'amène à vos pieds; mais j'y viens comme un pauvre, vous demander le pain qui m'est nécessaire. Je viens, dis-je, Seigneur, vous exposer mon état, même temporel, puisque vous ne vous contentez pas de pourvoir aux nécessités de l'âme, et que votre vigilance vous rend encore attentif aux besoins du corps. Si vous n'y aviez pensé continuellement depuis le moment de ma naissance, aurois-je pu subsister jusqu'à ce jour; et si vous cessiez présentement d'y penser, en quelle indigence tomberois-je bientôt, et à quelles extrémités me trouverois-je réduit? Soyez béni de tout ce que j'ai déjà reçu de votre main secourable, et dans la suite ne la fermez pas jusqu'à me refuser l'aliment dont je ne puis me passer, et le pain qui me doit soutenir.

Car quand je viens vous représenter mon état, Seigneur, et mes besoins temporels, je ne prétends obtenir de vous autre chose que le pain; je veux dire que ce qui me suffit, non seulement pour moi, mais pour

tous ceux qu'il vous a plu me confier, et à qui je suis redevable d'un entretien honnête et conforme à leur condition. C'est là que je borne mes désirs, sans les étendre à un superflu qui me seroit inutile, qui me deviendroit pernicieux et nuisible par l'abus que j'en ferois, qui allumeroit mes passions, qui serviroit de matière à mon orgueil pour s'enfler, à ma sensualité pour satisfaire ses appétits les plus déréglés. Peut-être vous l'ai-je demandé jusqu'à présent, ce superflu; peut-être ai-je travaillé à l'acquérir, et l'ai-je acquis en effet : mais si c'est contre votre gré que je le possède, je ne vous prie point de me le conserver, et je vous prierois plutôt de me l'enlever. Quoi qu'il en soit, et quoi que vous jugiez à propos d'ordonner là dessus, une juste médiocrité pour moi et pour tous ceux dont vous m'avez chargé; voilà, mon Dieu, de quoi je dois être content, et pourquoi j'implore votre assistance. C'est la prière que vous fit autrefois le plus sage des rois d'Israël, et ce fut une prière selon votre cœur.

Ainsi je vous dis comme lui et dans le même sentiment que lui : *Ne me donnez ni la grande pauvreté, ni la grande richesse; mais accordez-moi seulement ce qu'il me faut pour vivre* avec la décence et avec la modestie convenable à mon état. Prov. c. 30. 8.

Encore, mon Dieu, ce que j'ose vous demander, ce n'est point absolument que je le demande, mais autant que vous verrez qu'il me peut être utile et salutaire. Ce n'est point avec inquiétude sur l'avenir, ni par une longue prévoyance : mais c'est seulement pour aujourd'hui, et avec une confiance entière pour le jour suivant. Demain je vous présenterai mes vœux tout de nouveau ; et il est bien juste que chaque jour je reconnoisse devant vous mon indigence, que chaque jour je rende hommage à votre pouvoir souverain, et que chaque jour je sois obligé de recourir à vous pour ce jour-là même. De cette sorte, ô Dieu infiniment libéral et magnifique dans vos dons, je puis me reposer sur vous pour toute la suite de mes jours, et compter sur les trésors de votre providence qui sont inépuisables. Ce ne doit point être une confiance oisive et présomptueuse. Vous voulez que je fasse tout ce qui dépend de moi ; et quand je l'aurai fait et que je me confierai en vous, vous ne me manquerez point, comme vous ne m'avez encore jamais manqué.

V. *Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.* Hé! quoi, Seigneur, malgré toutes ces qualités de créateur, de père,

de maître, de conservateur, que je reconnois en vous et que j'y ai toujours reconnues, ai-je donc pu vous offenser? Ai-je pu m'élever contre vous? ai-je pu me séparer de vous et vous renoncer? Ah! Dieu de miséricorde, il n'est que trop vrai, et je m'en suis déjà confondu à vos pieds. Mais agréez encore l'humble confession que j'en fais, et que je ne cesserai point de renouveler jusqu'au dernier moment de ma vie, dans l'absolue et affreuse incertitude où je suis si vous m'avez pardonné.

Je sais que je suis pécheur, non seulement parce que je puis pécher, mais parce qu'en effet j'ai péché, et que je pèche tous les jours. Je sais que la multitude de mes péchés est sans nombre; et si votre prophète se croyoit chargé de plus d'iniquités qu'il ne portoit de cheveux sur sa tête, à combien plus forte raison puis-je dire de moi ce qu'il disoit de lui-même en s'accusant et se condamnant? Je sais que tout péché est une dette dont le pécheur doit vous rendre un compte exact, et dont vous exigez selon la loi de votre justice une digne satisfaction : d'où il s'ensuit qu'ayant toujours jusqu'à présent accumulé péché sur péché, je n'ai fait dans tout le cours de mes années qu'accumuler dettes sur dettes. Quel poids! quelles obligations! quelle matière de jugement, et

quels sujets de condamnation ! Juge redoutable, il me semble que j'entends tous vos foudres gronder autour de moi ; et que ferai-je pour les conjurer ? il me semble que dans l'ardeur de votre courroux je vous vois prendre le glaive, lever le bras, vous disposer à me frapper ; et comment pourrai-je parer aux coups dont je suis menacé ? Toute mon âme en est saisie de frayeur, tous mes sens en sont troublés. Confus, interdit, tremblant, que vous dirai-je ? Ah ! je me trompe, ô mon Dieu : j'ai votre parole même à vous représenter. Parole authentique, solennelle, infaillible. Car vous avez dit : *Pardonnez et on vous pardonnera ; remettez aux autres leurs dettes, et ce que vous devez vous sera remis.* C'est l'oracle le plus exprès ; et comme il est sorti de votre bouche, et que vous ne pouvez vous démentir, c'est la promesse la plus favorable pour moi, et la plus immanquable.

Luc. c. 6. 37.

De grand cœur, ô mon Dieu, j'accepte la condition. Elle m'est trop avantageuse pour la refuser. Si j'ai été offensé en quelque chose, de quelque part que ce soit et quoi que ce soit, je le pardonne, je le pardonne entièrement ; je le pardonne, non point seulement de bouche, ni en apparence, mais sincèrement, mais affectueusement, mais cordialement ; je le par-

donne pour vous, et par une pleine obéissance à votre divin commandement. Telle est, à ce qu'il me paroît, ma disposition intérieure, ou du moins je veux avec votre aide et par votre aide qu'elle soit telle. Ce n'est pas que malgré moi, il ne puisse rester encore dans mon cœur quelque impression capable de l'aigrir : mais vous savez que je la désavoue et pour l'heure présente, et pour toute la suite de ma vie; vous savez que je veux la combattre en toute rencontre ; vous savez que je veux en réprimer tous les sentimens, et en effacer peu à peu jusqu'aux moindres vestiges. Avec cela, Seigneur, Dieu de charité, Dieu d'amour, vous me permettez de venir à vous et de vous dire : Pardonnez-moi, parce que je pardonne, et comme je pardonne. Je fais ce que vous m'avez ordonné, et j'ose me répondre avec une humble confiance, que vous ferez ce que vous m'avez promis.

VI. *Et ne nous exposez point à la tentation.* Qu'est-ce, mon Dieu, que la vie de l'homme! c'est une guerre perpétuelle. D'être donc exempt de toute tentation, de n'avoir jamais ni efforts à faire, ni victoire à remporter ; de vivre dans un calme inaltérable, et dans une paix parfaite sur cette mer orageuse du monde

où nous passons, c'est à quoi je ne puis m'attendre, et ce que je ne dois pas même vous demander, puisque ce seroit un miracle, et qu'à un pécheur comme moi, il n'appartient pas de vous demander des miracles et de les obtenir. Il est même de votre providence et de notre bien que nous ayons tous nos tentations, afin que nous ayons de quoi vous prouver notre fidélité, et que vous ayez de quoi nous récompenser. Aussi vos saints ont-ils été d'autant plus éprouvés qu'ils étoient plus saints, et sont-ils encore devenus dans la suite d'autant plus saints, qu'ils étoient plus éprouvés. Il n'y a pas jusqu'à l'Homme-Dieu, votre fils adorable et le saint des saints, qui dans les jours de sa vie mortelle a voulu pour notre exemple être assailli de la tentation, et nous apprendre à la surmonter. Après cela, qui refuseroit le combat, refuseroit la couronne; et qui ne voudroit avoir nulle part au travail, ne voudroit avoir, ni n'auroit en effet nulle part à la gloire.

Mais, mon Dieu, si la tentation me doit être salutaire, c'est par votre grâce; car que suis-je de moi-même, qu'un foible roseau ou qu'un vase fragile, toujours en danger de se briser? A chaque pas je tomberois, à chaque occasion je rendrois les armes et je céderois aux attaques de l'en-

nemi, à moins que le secours de votre bras tout-puissant ne me prévienne partout, ne m'accompagne partout, ne me suive et ne me soutienne partout. Or c'est ce secours, c'est cette grâce que je vous demande, quand je vous supplie de ne m'exposer point à la tentation ; c'est-à-dire, de ne m'y point abandonner à moi-même, de ne m'y laisser point succomber, de ne permettre point que je m'engage en certains périls où vous prévoyez que ma vertu me manqueroit, et que je me perdrois ; de redoubler à certains temps, en certaines occurrences plus dangereuses et plus fatales, votre attention sur moi pour veiller à mon salut, et votre divine protection pour me défendre et me garder. Dieu de mon âme et son sauveur, souvenez-vous du prix qu'elle vous a coûté, et ne souffrez pas que le démon, que le monde, que la chair vous enlèvent ce que vous avez racheté de votre sang.

Mais que fais-je? cette âme si précieuse, je la recommande à vos soins ; et de ma part je la néglige, je n'en prends nul soin, je la hasarde tous les jours, sans réflexion, sans précaution, comme si je n'en tenois aucun compte, ou qu'au milieu de tant d'écueils et de tant de piéges, il n'y eût rien à craindre pour elle. Ah ! puissiez-vous, Seigneur, me faire la grâce toute

entière ; puissiez-vous, en veillant vous même à ma conservation, exciter encor ma vigilance pour y travailler avec vous! Car vous voulez que j'y travaille, et si j ne seconde vos soins paternels, ils resté ront sans effet. Vous voulez que j'use d cette armure céleste dont nous parle votr apôtre, lorsqu'il nous dit, et qu'il nous l dit en votre nom : *Revêtez-vous des arme de Dieu, afin de pouvoir résister dan le temps fâcheux. Tenez-vous toujour en état, ayant la vérité pour ceinture autour de vos reins, et la justice pou cuirasse. Prenez en toute rencontre l bouclier de la foi, le casque du salut, e le glaive de l'esprit, qui est la parole d Dieu.* Tout cela, mon Dieu, m'enseigne à mettre en œuvre, pour me préserver tous les moyens que me fournit la sainte religion que je professe. Tout cela m'apprend à me prémunir de la prière, de votre divine parole, de vos sacremens, de tous les exercices que votre église me prescrit et que la piété chrétienne me suggère. Autrement je ne puis voir le monde, ni m'engager dans le monde, sans m'exposer témérairement à la tentation. Or m'y exposer par une aveugle témérité, ce seroit me rendre indigne de votre assistance, ce seroit courir à ma perte, et je ne l'ai déjà que trop connu par de funestes épreuves.

Ephes. c. 6. 11.

Heureux au moins, si de mes malheurs
t de mes égaremens passés je tire cet avan-
age, de savoir mieux désormais me tenir
n garde et me précautionner.

VII. *Mais délivrez-nous du mal.* Vous
ie me défendez pas, Seigneur, de vous
emander la délivrance des maux tempo-
els, de l'infirmité, de la pauvreté, de la
ouleur, de tous les revers et de tous les
ccidens qui peuvent survenir et troubler
repos de ma vie. Je vous dois même de
ontinuelles actions de grâces, et je ne puis
ssez vous témoigner ma reconnoissance
e tous ceux dont il vous a plu jusqu'à pré-
ent me délivrer, sans que je l'aie su, et
e ceux dont vous me délivrez encore tous
s jours, sans que je le voie ni que j'en
ois instruit. Car telle est l'efficace et la
ouceur de votre providence, ô mon Dieu!
ar des voies secrètes et qui nous sont in-
onnues, vous nous sauvez de mille dan-
rs que nous n'apercevons pas, et dont
n'y a que vous qui puissiez nous garantir.
oyez-en loué, béni, glorifié.

Mais, Seigneur, outre ces maux qui ne
egardent que le corps et que la vie pré-
nte, il m'est bien plus important d'être
élivré de ces maux spirituels, de ces
aux éternels, de ces maux extrêmes et
sentiels, qui vont à la ruine totale de

l'homme, et qui lui causent un dommag
infini et irréparable. Tous les autres maux
en comparaison de ceux-ci, ne doivent
plus être même comptés pour des maux
et comme il n'y a proprement qu'un seu
bien, qui est le souverain bien, il n'y
proprement qu'un seul mal, qui est le so
verain mal. Or ce souverain mal, c'est
péché, et en conséquence du péché la dam
nation. Si donc pour me mettre à couver
de l'un et de l'autre, il est nécessaire qu
j'éprouve quelque autre mal que ce soit
ah! mon Dieu, je ne vous demande plu
que vous m'épargniez en ce monde. Fra
pez, s'il le faut, et autant qu'il le faut
renversez, brûlez, tourmentez : je m'offr
moi-même, et je me présente à votre jus
tice. Quelque douloureux et quelque sen
sibles que puissent être ces coups, je les r
cevrai comme des coups de grâce, pourv
qu'ils servent à détruire en moi le péch
à déraciner le péché, à punir le péché,
couper cours au péché, à prévenir les r
chutes dans le péché, à me faire enfin é
ter par là cette affreuse réprobation q
doit être dans l'éternité tout entière
châtiment du péché.

A malo hoc est à maligno.

Pour cela, Seigneur, daignez me del
vrer du malin esprit, je veux dire de l'e
prit d'intérêt et d'avarice; de l'esprit d'am
bition et d'orgueil; de l'esprit d'impure

et d'intempérance ; de l'esprit de colère, de vengeance, d'animosité ; de l'esprit d'erreur, de tromperie, de mensonge; de toutes les habitudes du vice, de toutes les convoitises des sens, de toutes les passions de mon cœur et de toutes leurs illusions : car voilà tout ce que je comprends sous ce terme de malin esprit, capable, en me portant incessamment au péché, de m'entraîner dans le précipice et de me perdre sans ressource avec lui.

Dieu du ciel et de la terre, seul puissant et grand, seul juste et saint, seul bon et miséricordieux, vous écouterez les vœux que je viens de vous adresser. Si de moi-même je les avois conçus et formés, et si je ne vous les adressois qu'en mon nom, ah! Seigneur, je me défierois de mon aveuglement qui pourroit me tromper ; je me défierois de ma bassesse et de mon néant qui me rendroient indigne d'être exaucé. Mais c'est votre fils unique, la sagesse incréée, qui de point en point m'a tracé lui-même tout ce que je devois demander. C'est lui-même qui prie dans moi, qui prie avec moi et pour moi. *Considérez votre Christ ;* jetez les yeux, non point sur une vile créature, telle que je suis, non point sur un pécheur plus vil encore et plus méprisable, mais sur le divin Sauveur dont j'interpose auprès de vous la

Psal. 83.

médiation, et dont j'emploie, pour vou
fléchir, les mérites infinis. De toutes le
demandes que je vous ai faites, il n'y e
a pas une qui n'ait été selon son esprit e
selon le vôtre. Je les ai faites avec con
fiance, et c'est avec le même sentimen
que je les renouvelle, et que j'en attends d
votre grâce l'heureux accomplissement.

Pensées diverses sur la prière.

IL en est de la prière comme de la piété
elle est plus dans le cœur que dans l'es
prit, et elle consiste plus dans le senti
ment que dans le raisonnement. On
donné bien des règles de l'oraison, on e
a tracé bien des méthodes; les livres e
sont remplis, et on en a composé des vo
lumes entiers. C'est à ce sujet que le
maîtres de la vie spirituelle se sont sur
tout attachés, et là dessus ils ont de
ployé toute leur doctrine. Rien de plu
solide que leurs enseignemens; rien d
plus sage ni de plus saint. Etudions-les
respectons-les, suivons-les; mais du reste
sans rien rabattre de l'estime que nou
leur devons, je ne feins point de dire qu
la grande méthode d'oraison, la métho
la plus efficace et la plus prompte, c'e
d'aimer Dieu. Non pas que j'entende i
un amour de Dieu tel que l'ont conç
c

de nos jours de faux mystiques, justement condamnés et frappés des foudres de l'église. Leurs principes font horreur, et les conséquences en sont affreuses; mais j'entends un amour véritable, un amour chrétien; c'est-à-dire, un amour ennemi de tout vice, un amour agissant et fervent dans la pratique de toutes les vertus, un amour toujours aspirant à la possession de Dieu, et se nourrissant des espérances éternelles.

Avec cet amour on est tout à coup homme d'oraison : car faire oraison, c'est s'occuper de Dieu, c'est converser avec Dieu, c'est s'unir à Dieu dans le fond de l'âme; or, tout cela suit de l'amour de de Dieu. Aimons Dieu; dès que nous l'aimerons, nous irons à la prière avec joie; nous y resterons sans dégoût et même avec consolation; quelque temps que nous y ayons employé, nous en sortirons avec peine comme ce célèbre anachorète, saint Antoine, qui le matin se plaignoit que le soleil, en se levant, vînt troubler l'entretien qu'il avoit eu avec Dieu pendant le cours de la nuit. Mais encore que dirons-nous à Dieu? hé! que disons-nous à un ami! Nous faut-il beaucoup d'étude et de grands efforts d'imagination pour soutenir une conversation avec lui, et pour lui témoigner nos sentimens?

Nous dirons à Dieu tout ce que le cœur nous dictera : le cœur, dès qu'il est touché, ne tarit point; réflexions, affections, résolutions ne lui manquent point. Rien ne le distrait de son objet, rien ne l'en détourne. D'un premier vol et conduit par la grâce, il s'y porte, il s'y élève, il y demeure étroitement attaché. Ne cherchons point d'autre guide dans les voies de l'oraison, ne cherchons point d'autre maître que le cœur; nous apprendrons tout à son école, s'il est plein de l'amour de Dieu.

¶ Quand nous prions, ce sont des grâces que nous demandons, et non des dettes que nous exigeons. Qu'avons-nous donc à nous plaindre, lorsqu'il ne plaît pas à Dieu de nous écouter? n'est-il pas maître de ses grâces?

¶ Etrange témérité de l'homme, quand nous trouvons mauvais que Dieu n'ait pas exaucé nos prières, et que nous nous en faisons une matière de scandale. Il est vrai, Jésus-Christ nous fait entendre que tout ce que nous demanderons en son nom, son père nous l'accordera; mais cette promesse, toute générale et tout absolue qu'elle paroît, est néanmoins conditionnelle; c'est-à-dire, qu'elle suppose que nous demanderons ce qu'il convient de demander, et que nous le demanderons comme il convient de le demander. Je dis

ce qu'il convient de demander, soit par rapport à la gloire de Dieu, soit par rapport aux vues de la providence de Dieu, soit par rapport à nous-mêmes et à notre propre salut. J'ajoute, comme il convient de le demander; tellement que notre prière soit accompagnée de toutes les dispositions intérieures et extérieures de l'esprit et du cœur, d'où dépendent son efficace et sa vertu. Qu'une de ces deux conditions vienne à manquer, la parole du Fils de Dieu n'est plus engagée pour nous; elle ne nous regarde plus.

De là il nous est aisé de voir combien nos murmures sont téméraires, toutes les fois que nous nous élevons contre Dieu, parce qu'il semble n'avoir pas agréé nos demandes, et qu'il n'y a pas répondu selon que nous le souhaitons. Car afin que nos plaintes sur cela aient quelque apparence de raison, et que nous puissions les croire en quelque sorte bien fondées, il faut que nous soyons persuadés de deux choses: 1. Que nous avons demandé ce qu'il convenoit de demander; et par conséquent que dans notre prière et dans la demande que nous avons faite, nous avons parfaitement connu ce qui étoit convenable à l'honneur de Dieu, convenable aux desseins de sa sagesse, convenable à notre souverain intérêt et à notre pré-

destination éternelle ; que nous ne nous sommes point trompés là dessus, mais que nous en avons su pénétrer tout le mystère et découvrir tout le secret. 2. Que nous avons demandé comme il convenoit de demander, en sorte que nous y avons apporté toute la préparation absolument requise ; c'est-à-dire, que nous avons prié avec des sentimens assez humbles, avec une réflexion assez attentive, avec une foi assez ferme, avec une ardeur assez affectueuse, avec un respect assez religieux, avec une persévérance assez constante, pour rendre notre prière digne de Dieu et propre à le fléchir. Voilà, dis-je, de quoi nous devons être convaincus, si nous prétendons être en droit de murmurer et d'en appeler à la parole de J. C. Or, compter sur tout cela, n'est-ce pas une présomption insoutenable? n'est-ce pas un orgueil seul capable d'arrêter les grâces de Dieu?

¶ Prions, et prions sans cesse, ainsi que l'ordonne l'apôtre : mais si notre prière demeure sans effet, gardons-nous de nous en prendre à Dieu, et de nous élever pour cela contre Dieu ; disons qu'il a des vues supérieures aux nôtres, et qu'il sait ce qu'il nous faut beaucoup mieux que nous ne le pouvons savoir ; disons qu'apparemment nous nous sommes trompés, en regardant comme un avantage la grâce

que nous lui demandions, et que s'il nous la refuse, c'est qu'il en pense tout autrement que nous, et que suivant les sages dispositions de sa providence, il ne voit pas que ce soit un bien pour nous; disons que c'est à nous de demander, mais à Dieu de rectifier nos demandes en y répondant, non pas toujours selon nos désirs, qui communément sont très-aveugles, mais de la manière et dans le temps qu'il juge plus convenables; disons encore que si notre prière n'a pas été absolument défectueuse, quant au fond, il est bien à craindre qu'elle ne l'ait été quant aux conditions; en un mot, disons et confessons de bonne foi que, quoi que nous fassions, nous sommes toujours indignes des faveurs divines. Nous ne pouvons mieux mériter l'accomplissement de nos vœux, qu'en reconnoissant que nous ne méritons rien.

¶ Comme dans la vie humaine et dans le commerce que nous avons entre nous, il y a des gens féconds en paroles et qui nous font les plus longs discours sans rien dire; il y en a de même, par une espèce de comparaison, dans la vie chrétienne et dans le commerce que nous avons avec Dieu par la prière. Ils récitent de longs offices, ils y passent des heures entières, mais sans recueillement et sans dévotion. Qu'est-ce que cela? c'est parler beaucoup à Dieu et ne le point prier.

¶ Il y a une prière de l'esprit, du cœur, de la parole ; de l'esprit par la réflexion, du cœur par l'affection, et de la parole par la prononciation ; mais outre ces trois sortes de prières, je puis encore ajouter qu'il y a une prière des œuvres par la pratique et l'action, et voici comment je l'entends. St. Augustin disoit : *Celui-là sait bien vivre, qui sait bien prier ;* et je dis en renversant la proposition, celui-là sait bien prier, qui sait bien vivre. La pensée de ce saint docteur est que dans la prière et par la prière, nous nous instruisons de tous les devoirs d'une vie chrétienne, nous nous y affectionnons, et nous obtenons les grâces nécessaires pour les accomplir ; et je veux dire par un retour très-véritable, que d'accomplir fidèlement tous ses devoirs, que de s'occuper, de travailler, d'agir dans son état selon la vocation et le gré de Dieu, c'est prier ; pourquoi ? parce que c'est tout à la fois, et honorer Dieu, et l'engager, en l'honorant de la sorte, à nous favoriser de ses dons, qui sont les fruits de la prière. Observation importante et bien consolante pour une infinité de personnes qui se plaignent de leur condition, parce qu'elle ne leur permet pas, disent-ils, de vaquer à la prière, et qu'elle ne leur en laisse pas le loisir. Outre qu'on peut prier partout, et que partout on en a le temps,

puisque partout on est maître d'élever son âme à Dieu, et de lui adresser les sentimens de son cœur : je prétends que ces mêmes occupations qu'on regarde comme des obstacles au saint exercice de la prière, sont tout au contraire des prières elles-mêmes, et des prières très-efficaces auprès de Dieu, quand on les prend dans un esprit chrétien, et qu'on s'y adonne avec une intention pure et droite ; *car le royaume de Dieu*, et tout ce qui a quelque rapport à ce royaume de Dieu, *consiste non dans les paroles, mais dans les effets*. Dieu vous a chargé d'un emploi, et vous en remplissez avec assiduité les fonctions ; en cela vous priez. La providence vous a confié la conduite d'un ménage, et vous y donnez vos soins ; en cela vous priez : ainsi du reste. *Quand vous ensevelissiez les morts*, dit l'ange à Tobie, *que vous les cachiez dans votre maison, et que la nuit vous les portiez en terre, je présentois au trône de Dieu ces œuvres de charité*, et elles sollicitoient en votre faveur la divine miséricorde. Point d'intercession plus puissante auprès de ce souverain maître, que la soumission à ses ordres et l'accomplissement de ses adorables volontés. *Tob. c. 12. 12.*

¶ Miracle de la prière ! rien ne résiste à son pouvoir, et mille fois elle a changé

l'ordre de la nature, et l'a, pour ainsi dire, forcée à lui obéir. Que dis-je ? elle a mille fois désarmé le ciel même, et en a conjuré les foudres. Que d'événemens merveilleux ! que de prodiges ! Moïse prie, et Dieu retire son bras prêt à frapper. Josué prie, et le soleil s'arrête dans sa course. Daniel prie, et les lions perdent toute leur férocité à ses pieds. Judith prie, et une formidable armée est mise en déroute. Dès qu'Élie a prié, le feu céleste descend, les pluies les plus abondantes arrosent la terre, les malades sont guéris, les morts ressuscitent ; car telle a été dans l'ancienne loi la vertu de la prière, et ce seroit une matière infinie que le détail de tout ce qu'elle a fait dans la nouvelle. Après cela défions-nous de la promesse du fils de Dieu, lorsqu'il nous dit : *Tout ce que vous demanderez à mon père en mon nom, il vous l'accordera.* Que je me figure le plus puissant monarque du monde, et que je le suppose prévenu pour moi de la meilleure volonté, je ne puis néanmoins me répondre d'obtenir de lui tout ce que je lui demanderai, parce que son empire, quelque étendu qu'il soit, est limité, et que je lui demanderai peut-être au delà de ce qu'il peut. Mais tout ce que je demanderai à Dieu, Dieu peut me le donner ; pourquoi ? parce qu'il est Dieu, et qu'étant

Joan. c. 14. 13.

qu'étant Dieu, tout lui est possible. Si donc dans les prières que nous avons à lui faire, nous manquons de confiance, c'est que nous ne connoissons pas le maître que nous prions. Nous en jugeons par notre foiblesse, au lieu d'en juger par l'indépendance absolue et la souveraineté de ce premier Être. Ne bornons point nos espérances, quand nous savons qu'elles sont données sur la parole d'un Dieu dont la fidélité ne se peut démentir, et dont la puissance est sans bornes.

DE L'HUMILITÉ ET DE L'ORGUEIL.

Parabole du pharisien et du publicain, ou caractère de l'orgueil et de l'humilité, et les effets de l'un et de l'autre.

JESUS *proposa cette parabole au sujet de certaines gens qui se confioient en eux-mêmes comme s'ils eussent été des saints, et qui ne regardoient les autres qu'avec mepris.* L'évangile nous fait d'abord connoître le dessein du fils de Dieu, et quels sont ceux qu'il avoit en vue, lorsqu'il proposa cette parabole au peuple qui l'écoutoit. Quoiqu'en général elle puisse s'appliquer à toute âme vaine et orgueilleuse, elle convient particuliè-

Dixit ad quosdam qui in se confidebant tanquam justi et aspernabantur cæteros, parabolam istam. Luc. c. 18. 9.

rement, et selon l'intention de J. C. à une espèce de faux dévots contre qui cet Homme-Dieu a toujours témoigné plus de zèle, et qu'il n'a point cessé d'attaquer pendant tout le cours de sa mission et dans ses divines instructions. Gens remplis d'eux-mêmes et de leur prétendu mérite, qui seuls croient être, avec leurs disciples, les élus du Seigneur; qui parloient, qui décidoient, qui agissoient, comme s'ils eussent été les seuls dépositaires de la loi et ses interprètes, les maîtres de la doctrine, les modèles vivans de la sainteté; qui se disoient suscités de Dieu pour la réformation des mœurs, pour le rétablissement de la discipline, pour la défense de la plus pure morale; qui sous un masque de piété et de sévérité cachoient leurs intrigues, leurs cabales, leurs médisances atroces et leurs calomnies, leurs envies, leurs haines, leurs vengeances, surtout une hauteur d'esprit que rien ne pouvoit fléchir, et un orgueil insupportable; qui par cette vaine apparence d'une vie régulière et austère, éblouissoient les yeux d'une troupe de femmes, dont ils parcouroient les maisons, et dont ils recevoient de puissans secours pour soutenir leur secte et pour accréditer leur parti; qui n'estimoient personne, n'épargnoient personne, ne

faisoient grâce à personne, damnant tout le monde, et traitant avec un dédain extrême quiconque ne se déclaroit pas en leur faveur et n'entroit pas dans leurs sentimens. Car il y avoit des hommes de ce caractère dès la naissance de l'église, et dès le temps même que Jésus-Christ parut sur la terre; il y en a eu dans toute la suite des siècles, et il n'y en a que trop encore dans le nôtre. De sorte que cette parabole n'est pas seulement une figure, mais qu'on peut la prendre pour une histoire commencée dans le judaïsme, continuée dans le christianisme, et par une malheureuse succession, perpétuée d'âge en âge jusqu'à ces derniers jours. Quoi qu'il en soit, entrons dans les vues du fils de Dieu, et profitons des enseignemens qu'il veut ici nous donner.

Deux hommes allèrent au temple pour prier : l'un étoit pharisien, l'autre publicain. C'est au même temple qu'ils allèrent tous deux; c'est à la même heure et dans le même temps; c'est dans le même dessein, qui étoit de faire à Dieu leur prière; mais du reste ce ne fut point à beaucoup près dans la même disposition de l'âme, ni le même sentiment intérieur. De là vient que la prière de l'un eut un succès si favorable; au lieu que l'autre ne fut point écouté, et que sa prière même de-

Duo homines ascenderunt in templum ut orarent; unus pharisæus, et alter publicanus.

vint un crime pour lui, et un sujet de condamnation. Car avec la grâce, ce qui donne le prix à la prière, c'est la disposition intérieure de l'âme; c'est de là qu'elle tire toute sa vertu et tout son mérite. Ces deux hommes n'étant donc pas également disposés par rapport à l'esprit et au cœur, ils ne devoient pas être également reçus de Dieu, qui ne s'arrête point au dehors, et n'a égard ni aux rangs, ni aux qualités, ni aux conditions, ni aux avantages de la naissance ou de la fortune, ni aux lieux, ni aux conjonctures, ni à quelque circonstance extérieure que ce soit; mais qui pèse le cœur et qui ne juge de tout le reste que par le cœur. Voilà pourquoi le Saint-Esprit nous avertit que notre premier soin *avant l'oraison*, notre soin le plus nécessaire et le plus essentiel, est *de préparer notre âme*. Tout autre préparation, sans celle de l'âme, ne peut être de nulle efficace auprès de Dieu; et s'il ne se rend pas alors propice à nos vœux, c'est à nous que nous devons l'imputer, et dans nous que nous devons chercher le principe du mal, puisqu'en effet il est au dedans de nous-mêmes.

Eccli. 18. 29. 2.

Mais ceci posé, il est question de savoir qui des deux, (je dis du pharisien et du publicain) qui, dis-je, étoit dans la disposition convenable pour prier, et qui

n'y étoit pas. A s'en tenir aux apparences, il semble qu'il n'y a point là dessus à hésiter, ni de comparaison à faire. Un pharisien d'une part, et de l'autre un publicain, quel parallèle! Un pharisien, un homme de bonnes œuvres; un homme exemplaire et d'une merveilleuse édification dans toute sa conduite; un homme exact jusqu'aux plus petites observances, et implacable ennemi des moindres relâchemens; un homme révéré, vanté, canonisé du peuple; en un mot, un saint selon la commune opinion. Au contraire, un publicain, un pécheur, et un pécheur par état, puisque son seul emploi de publicain le faisoit regarder comme tel; un homme noté et décrié pour ses injustices, ses fraudes, ses violences, ses concussions; de plus un homme sujet à bien d'autres désordres que ceux de sa profession, et ayant vécu jusque-là dans le libertinage et le scandale. Encore une fois, suivant les vues ordinaires, peut-on balancer un moment entre deux hommes dont la différence est si sensible; et qui est-ce qui tout d'un coup ne prononce pas à l'avantage du premier, et ne conclut pas que l'autre doit être réprouvé de Dieu? Mais les jugemens du Seigneur sont bien au-dessus des nôtres, et l'événement n'est guère conforme à nos idées. Ce pharisien

est condamné, et ce publicain justifié; pourquoi? c'est que ce pharisien, que ce juste est un orgueilleux dans sa prétendue justice; et que ce publicain, que ce pécheur pénitent est humble dans sa pénitence. De sorte qu'en deux portraits racourcis et opposés l'un à l'autre, la parabole nous représente admirablement, et les pernicieux effets de l'orgueil dans le pharisien, et les salutaires effets de l'humilité dans le publicain. Instruisons-nous, et apprenons de là tout ensemble ce que nous devons éviter comme l'écueil le plus dangereux, et ce que nous devons nous efforcer d'acquérir et de pratiquer en toute rencontre comme une des plus excellentes et des plus solides vertus.

Caractère de l'orgueil et ses pernicieux effets dans le pharisien.

Pharisien stans.

I. LE *pharisien se tenant debout.* Il se tenoit debout, et ce n'est pas sans une vue particulière que l'évangile marque cette circonstance : car c'est par là qu'il commence à faire l'opposition du pharisien orgueilleux et de l'humble publicain. Au lieu que le publicain à la porte du temple, ainsi qu'il est dit dans la suite de la parabole, se prosterne d'abord contre terre; le pharisien entre, avance, laisse derrière

lui tous les assistans, approche de l'autel, va prendre la première place; et là, sans plier un moment le genou, le visage assuré, la tête levée, il porte les yeux au ciel, et par son regard fixe et arrêté, semble plutôt venir exiger du Seigneur une dette, que lui demander aucune grâce.

Il n'y a point de vice qu'il nous soit plus important dans l'usage du monde, de tenir au moins caché, si nous en sommes atteints, que l'orgueil, parce qu'il n'y en a point qui nous rende plus odieux. On pardonne plus aisément tous les autres vices, on les tolère; mais l'orgueil est insupportable. Aussi Dieu n'a-t-il pu le souffrir dans le ciel; et dès qu'il le vit dans ses anges, il les précipita au fond de l'abîme. Cependant on peut ajouter que de tous les vices, c'est celui peut-être qui se produit plus naturellement au dehors, et qu'il est plus difficile de dissimuler. Tout le fait paroître; l'air, la contenance, la démarche, le geste, la composition du visage, le tour des yeux, le discours, la parole, le ton de la voix, le silence même, cent autres signes qui frappent la vue et dont on s'aperçoit tout d'un coup.

Un homme n'a donc qu'à se montrer, on le connoît bientôt; son orgueil se répand dans toutes ses actions. S'il est dans une assemblée, il faut toujours qu'il

soit placé aux premiers rangs : il ne balance pas là dessus ; et sans attendre, comme d'autres, et selon l'avis du Sauveur du monde, qu'on lui fasse honnêteté pour l'inviter à monter plus haut, il se croit affranchi de cette loi de bienséance, et prévient de lui-même cette cérémonie. S'il parle dans un entretien, c'est ou en maître qui ordonne avec empire, ou en juge qui décide avec autorité, ou en philosophe qui prononce des sentences et des oracles, ou en docteur qui enseigne et qui dogmatise. Il occupe seul toute la conversation, et ferme la bouche à quiconque voudroit l'interrompre pour quelque temps, et demander à son tour le loisir de s'expliquer. Si par une disposition toute contraire, il se tait et prend le parti d'écouter, l'attention qu'il donne ne fait pas moins voir avec quelle hauteur d'esprit et quel dédain il reçoit ce que chacun dit. Ses réponses les plus ordinaires, ce sont quelques coups de tête, quelques œillades, quelques souris moqueurs, quelques mots entrecoupés, quelques expressions enveloppées et mystérieuses, comme s'il étoit seul au fait des choses; comme s'il avoit seul la clef des affaires ; comme s'il en savoit seul pénétrer le secret et démêler les ressorts; comme si tout ce qu'il entend n'étoit de nul poids et ne méritoit nulle

réflexion ; comme s'il ne daignoit pas y prêter l'oreille, et qu'il le regardât en pitié. Car dans la société humaine on ne rencontre que trop de ces présomptueux, qui n'ont pas même soin de se déguiser, et se laissent emporter aux sentimens de leur orgueil. Orgueil grossier, dont rougit pour eux toute personne sage et pourvue de raison ; mais eux, ils ne rougissent de rien, tant ils sont infatués d'eux-mêmes et prévenus à leur avantage. Ainsi sans qu'ils le remarquent, et par la plus dangereuse séduction, l'orgueil qui les possède, tout visible qu'il est, échappe à leurs yeux et se dérobe à leur connoissance, tandis qu'il se manifeste aux yeux du public et qu'il choque tous les esprits. A les en croire, toutes les prérogatives qu'ils s'attribuent, tout ce qu'ils disent, tout ce qu'ils font, n'est point orgueil, mais ingénuité et franchise, mais justice et vérité : du moins le pensent-ils de la sorte, et sont-ils bien persuadés qu'on le doit penser de même. Erreur déplorable ; mais qui cause plus d'indignation qu'elle ne donne de compassion ; et voilà comment, à force de s'estimer eux-mêmes et de vouloir être honorés et estimés, ils perdent toute l'estime qu'ils pourroient d'ailleurs avoir dans le monde.

Ce n'est pas au reste qu'il n'y ait un

orgueil plus circonspect et plus délicat; on affecte une certaine modestie extérieure; on est honnête, prévenant, affable; on a de la douceur, de la politesse, de la retenue, une conduite, selon les apparences, tout unie. On ne s'enfle point, on ne s'élève point, on n'entreprend point de dominer ni de se distinguer. Mais outre que tout cela n'est assez souvent qu'une modestie fastueuse qui, pour user de cette figure, comme un voile transparent, laisse entrevoir l'orgueil même qu'elle couvre; il y a mille occasions où il trompe toute notre vigilance, et sort malgré nous des ténèbres où l'on tâchoit de le tenir enseveli. En effet, quelque précaution qu'on prenne et quelque attention qu'on ait sur soi-même, il n'est pas moralement possible, dans le commerce de la vie, que mille sujets imprévus ne piquent notre cœur et ne blessent notre orgueil. Or du moment que l'orgueil se sent blessé, il se trouble; et dans le trouble où il est, il éclate et ne garde plus de mesures. La raison en est bien naturelle : c'est que l'orgueil est l'endroit le plus vif du cœur, je dis d'un cœur vain : pour peu qu'on y touche, la douleur nous fait jeter de hauts cris. On voit un homme se déconcerter, s'aigrir, s'animer; il répond sèchement, il parle durement; il s'exprime en des termes fiers et mépri-

sans ; quelquefois la colère l'irrite jusqu'à l'emportement. On ne le reconnoît plus ; et dans la surprise où l'on se trouve, on demande si c'est là cet homme qu'on croyoit si modéré, si patient, si humble.

Ce qui doit encore plus étonner, c'est lorsqu'on vient à découvrir cette sensibilité et cet orgueil dans des âmes pieuses et dévotes, dans des âmes religieuses et consacrées à Dieu, dans des ministres de l'église et des pasteurs du peuple fidèle. Le prophète vit en esprit l'abomination de désolation dans le lieu saint ; et n'est-ce pas ce qui s'accomplit réellement à nos yeux, et de quoi nous sommes témoins, quand nous voyons l'orgueil dans les plus sacrés ministères, l'orgueil dans le sac et sous le cilice, l'orgueil dans le sanctuaire de Jésus-Christ, sous les livrées de Jésus-Christ, à la table, à l'autel de Jésus-Christ? C'est là qu'on le porte ; et au lieu de l'étouffer aux pieds d'un Dieu humilié et anéanti, c'est de là qu'on le rapporte aussi entier et aussi vivant qu'il étoit. Scandale qui confirme le monde dans ses préjugés contre la dévotion, et qui l'autorise à dire, quoiqu'avec une malignité outrée, qu'il suffit d'être dévot pour en être plus jaloux de son rang, plus intraitable sur ses priviléges et sur ses droits, plus sensible à la moindre offense, plus scrupuleux sur le point d'honneur ; en un mot, plus orgueilleux.

Hæc apud se orabat.

II. *Il faisoit en lui-même cette prière.* Pourquoi en lui-même, et qu'est-ce que cela signifie ? Peut-être ce pharisien ne daignoit-il pas se conformer à l'usage, ni s'assujétir comme les autres à prononcer les prières ordinaires. Peut-être aussi cette parole nous fait-elle entendre que dans toute sa prière il n'étoit occupé que de lui-même, et non point de Dieu; qu'il n'envisageoit que lui-même et que ses prétendues perfections, dont il venoit s'applaudir et se glorifier.

De quelque manière qu'on l'explique, une réflexion là dessus se présente, et une vérité, dont on auroit peine à convenir, si l'expérience n'en étoit pas une preuve convaincante; c'est que l'orgueil se mêle jusque dans l'exercice de l'oraison, et voici comment. Car dans l'oraison il y a différentes voies: les unes plus communes, et les autres plus relevées et plus particulières; les unes aisées, connues, à la portée de tout le monde; mais les autres plus secrètes, et propres d'un petit nombre d'âmes que Dieu favorise de certaines communications, et à qui il fait contempler de plus près sa souveraine majesté. Selon ces voies différentes, Dieu dispense différemment les dons de son esprit; de cet esprit de sainteté, qui n'étant qu'un et étant toujours le même, se diversi-

fie néanmoins en tant de manières dans ses divines opérations, et, suivant le langage de l'apôtre, fait prendre à sa grâce toutes sortes de formes pour l'accommoder à tous les sujets où il lui plaît de la répandre. Cependant l'ordre naturel n'est pas que Dieu, dès le premier essai, élève une âme à ces sublimes degrés d'oraison et de contemplation, où les saints sont parvenus. Il a ses règles que sa sagesse lui prescrit, et qu'elle nous prescrit à nous-mêmes, afin que nous les observions ; c'est-à-dire, qu'il veut que nous commencions par les pratiques les plus usitées ; que nous nous y exercions assidûment et constamment ; que nous soyons contens d'en demeurer là, si l'esprit céleste, dont nous devons attendre l'impression, ne nous conduit pas plus avant ; que de nous-mêmes nous ne nous ingérions point dans des mystères qui sont si fort au-dessus de nous ; que nous nous estimions indignes de ces grâces singulières et de ces états qui ne conviennent qu'aux âmes choisies, et aux fidèles serviteurs de Dieu ; enfin que nous comptions toujours pour beaucoup de pouvoir les suivre de loin, et de marcher par les routes les plus applanies. Voilà ce que pense une piété humble ; voilà ce que lui inspire un bas sentiment de soi-même.

Mais il s'en faut bien que ce ne soit assez pour l'orgueil d'une âme qui se croit appelée à quelque chose de plus grand ; car on en trouve ainsi disposées. Leur présomption les emporte d'abord comme d'un plein vol, dans le sein de la Divinité ; et du moment qu'elles se sentent attirées à l'oraison, elles ne craignent point de dire ce que dit l'ange superbe dès l'instant de sa création : *Je monterai, j'approcherai du Très-Haut*, j'irai directement à lui, et je le verrai dans sa gloire. *Isaïe. c. 14. 14.* Qu'un directeur éclairé et instruit des ruses de l'ennemi, qui se transforme en esprit de lumière, s'oppose à une illusion si dangereuse, et dont il prévoit les conséquences ; qu'il entreprenne d'arrêter cette ardeur précipitée, et de rabaisser ces vues abstraites et trop mystiques ; qu'il veuille les assujétir à une certaine méthode, leur tracer certains sujets, leur faire considérer certains points essentiels, et les maximes fondamentales de la perfection chrétienne ; tout cela, à leur goût, n'est bon qu'aux âmes vulgaires, que Dieu laisse aller terre à terre, et marcher pas à pas. Si le directeur insiste, on lui fait son procès ; on le traite d'homme peu versé dans la vie intérieure ; on se détache de lui, et on l'abandonne. Quelle langue parle-t-on ? De s'exprimer simplement et clairement,

ce seroit descendre et se dégrader. On ne parle plus la langue des hommes, mais celle des anges. Belles expressions où l'on se perd, et qu'on a recueillies en de saints auteurs qui comprenoient ce qu'ils disoient, parce qu'ils le disoient de cœur, et non par une puérile affectation. Un des éloges les plus solides que le prophète royal donne au juste, est qu'il ne s'élève point au-dessus de lui-même. Allons à Dieu, et allons-y par la prière; mais notre prière ne peut être agréable, qu'autant qu'elle sera sanctifiée par notre humilité. Or l'humilité nous empêchera de nous émanciper si vite; et plus elle nous tiendra renfermés dans nous-mêmes et dans la vue de nos misères, plus elle engagera Dieu à s'unir à nous, et à nous unir à lui par la connoissance et la vue de ses grandeurs. Tandis que Moïse prioit sur la montagne, il étoit défendu à tout le peuple d'en approcher; et quiconque eût osé même toucher le pied de cette montagne sainte, eût été frappé de mort. Laissons les parfaits goûter les douceurs d'un commerce intime avec Dieu, et s'abîmer dans la contemplation de ses infinis attributs: mais nous, mettons-nous au rang du peuple, et demeurons-y jusqu'à ce que Dieu nous appelle. Autrement notre témérité trop empressée nous exposeroit à de tristes

retours; et il seroit à craindre que la parole
Luc. 10. de l'écriture ne se vérifiât en nous : *Le Seigneur a dissipé les projets que les orgueilleux formoient dans leur cœur, et il a confondu toutes leurs pensées.* Plût au ciel qu'on en eût moins vu d'exemples; et plaise au ciel que les exemples qu'on en a vus dans les siècles passés, servent de leçons aux siècles à venir, et les préservent des mêmes égaremens.

Deus gratias ago tibi. III. *Mon Dieu, je vous rends grâces.* Rendre à Dieu de continuelles actions de grâces, c'est entre les devoirs de l'homme un des plus justes et des plus indispensables. Aussi ce qu'il y a de répréhensible dans le pharisien, ce n'est pas de remercier Dieu, mais de ne le pas remercier par un véritable esprit de religion, ni avec les sentimens dont ce pieux exercice doit être accompagné; car la reconnoissance que nous témoignons à Dieu, doit être une reconnoissance toute religieuse. Or, une reconnoissance vraiment religieuse, en quoi consiste-t-elle? 1. A donner à Dieu toute la gloire des grâces qu'on en a reçues, et à ne s'en point glorifier soi-même; 2. à ne point abuser de ces grâces pour se préférer au prochain, et pour le mépriser; 3. à se confondre même du mauvais usage qu'on a fait de ces grâces, et qu'on en

en fait tous les jours, au lieu qu'en d'autres mains elles profiteroient au centuple; 4. à trembler en vue de ces grâces et du compte rigoureux que Dieu nous en demandera, comme le maître de l'évangile demanda compte à ses serviteurs des talens qu'il leur avoit confiés; 5. à ne se pas contenter de ces grâces, et à ne pas croire qu'on n'a plus besoin de rien; mais à reconnoître malgré ces grâces, notre extrême indigence, et à implorer sans cesse la divine miséricorde pour en obtenir de nouvelles. Telles sont les dispositions d'une âme reconnoissante envers Dieu; tel est l'esprit qui l'anime et qui la conduit.

Mais ce n'étoit pas là, à beaucoup près, l'esprit du pharisien. Il remercie Dieu; pourquoi? non pas pour donner à Dieu la gloire de toutes les perfections dont il se flattoit d'avoir été doué; mais pour se l'attribuer à soi-même, pour se retracer le souvenir de tant de bonnes qualités, pour se les remettre devant les yeux, et pour s'y complaire. De cette estime de lui-même, ainsi que la suite le fait voir, naît le mépris d'autrui. A son gré il n'y a personne qui l'égale, ni qui puisse entrer avec lui en quelque comparaison. Bien loin de se reprocher aucun abus des dons excellens que lui a départis la main libérale du Seigneur, il s'applaudit au contraire d'en

avoir toujours usé le plus saintement, par tout le bien qu'il a pratiqué et qu'il pratique. Bien loin de craindre le jugement de Dieu, et d'être en peine sur le compte qu'exigera de lui ce souverain juge, il semble qu'il veuille le prévenir, et que ce soit ce qui l'amène à l'autel. Il semble qu'il vienne lui-même se présenter pour répondre du bon emploi qu'il prétend avoir fait des rares talens dont il se croit pourvu par la grâce du ciel, et du profit qu'il en a retiré. Enfin, persuadé que rien ne lui manque, et que ce qu'il a lui suffit pleinement, il ne souhaite ni n'attend rien de plus ; et c'est pour cela même qu'il ne demande rien. Chose admirable, remarque saint Augustin! Il est venu dans le temple pour prier ; mais examinez toutes ses paroles, et vous trouverez qu'elles ne tendent qu'à se louer. *Seigneur, dit-il, je vous rends grâces :* mais il n'a garde d'ajouter : *Mon Dieu, accordez-moi encore telle grâce.* Il en a autant qu'il est nécessaire, et il ne lui en faut pas davantage pour faire de lui un homme accompli.

La malignité de notre orgueil ne va pas jusqu'à refuser à Dieu la qualité de premier principe, et à ne vouloir pas l'honorer comme l'auteur de tous les biens. Il y auroit du blasphème et de l'impiété. Nous nous faisons une religion et une obligation

capitale de souscrire à cet oracle de l'apôtre : *Qu'avez-vous que vous n'ayez point reçu?* Mais l'orgueil de notre cœur ne s'accommode guère de ce qui suit : *Or, si vous l'avez reçu, d'où vient que vous vous en glorifiez, comme si vous ne l'aviez pas reçu?* Il est vrai que sur cela nous gardons certaines apparences ; que dans l'occasion nous publions assez hautement combien nous sommes redevables à Dieu ; que nous voulons qu'il en soit loué, qu'il en soit béni; que nous le bénissons nous-mêmes et nous le remercions. Mais que l'orgueil a de retraites cachées pour se sauver ! qu'il sait bien ménager ses intérêts, lors même qu'il paroît les abandonner et y renoncer ! 1. Cor. 4. 7.

Nous remercions Dieu ; mais dans le sentiment de notre reconnoissance, il y a toujours un retour vers nous-mêmes. Nous avons beau protester devant Dieu que la gloire de tout lui appartient : nous le disons des lèvres ; mais dans le fond nous en revenons toujours à nous-mêmes, et nous recueillons avec soin tous les rayons de cette gloire qui peuvent rejaillir sur nous et nourrir notre complaisance.

Nous remercions Dieu, et nous voulons même que d'autres nous aident encore à le remercier. Gloire soit à Dieu, dit-on modestement : joignez-vous à moi pour lui rendre grâces de la bonne issue qu'il a

donnée à mes desseins, et des bénédictions qu'il a répandues sur mes travaux. Rien de plus chrétien, à ne s'en tenir qu'aux expressions et qu'aux dehors : mais que prétend-on par là? on veut informer les gens de ce qu'ils pourroient peut-être ignorer, et qu'on est bien aise qu'ils n'ignorent pas. C'est un tour ingénieux et honnête pour leur faire savoir le succès qu'on a eu dans une affaire dont on étoit chargé, dans une entreprise qu'on avoit formée, dans les fonctions d'un ministère où l'on a été employé.

Nous remercions Dieu, mais aussi nous entendons bien qu'on respectera dans nous les dons de Dieu ; qu'on aura pour nous des égards particuliers ; qu'on ne nous confondra point avec la multitude, mais qu'on nous distinguera; qu'on nous déférera tous les honneurs dûs à notre mérite et à sa supériorité ; que s'il y a un choix à faire pour quelque place importante, c'est sur nous qu'il tombera, et qu'aucun n'osera nous en contester la préférence ; que nous aurons l'ascendant partout et sur tous; que tout se réglera par nos conseils, que tout passera par nos mains, n'y ayant personne que nous n'estimions au-dessous de nous, et que nous jugions capable de conduire les choses avec la même dextérité et la même sagesse que nous.

Car voilà l'opinion où nous sommes ; et si la pudeur nous empêche de nous en déclarer ouvertement, elle ne nous empêche pas dans le secret du cœur de le penser.

Nous remercions Dieu, mais du moins nous rendons-nous en même temps à nous-mêmes l'avantageux et consolant témoignage de répondre, comme nous le devons, aux vues de Dieu, et de faire un saint usage de ses bienfaits ; de n'être point des serviteurs inutiles, mais de coopérer aux œuvres du Seigneur et à l'exécution de ses divines volontés par notre vigilance, notre application, notre habileté, notre industrie ; de ne nous point épargner pour cela, et d'y avoir toute l'assiduité et tout le zèle qui dépendent de nous. D'où nous tirons, sans hésiter, cette conséquence favorable, que nous ne paroîtrons pas au tribunal de Dieu les mains vides ; et que nous pouvons espérer d'être mis au nombre de ces fidèles serviteurs, dont la bonne administration sera éternellement et si abondamment récompensée.

Nous remercions Dieu ; mais de quoi le remercions-nous plus volontiers ? de certaines grâces extérieures, de certaines qualités plus propres à nous relever dans le monde, à nous y faire connoître, à nous en attirer les applaudissemens, à nous donner de l'éclat et de la réputation. Ainsi

les apôtres eux-mêmes prenoient plaisir à raconter au fils de Dieu les miracles qu'ils opéroient, comment ils guérissoient les malades et comment ils chassoient les démons. Mais toutes les autres grâces qui sans ce brillant et sans ce bruit agissent intérieurement sur l'âme, et ne servent qu'à la sanctifier, qu'à lui inspirer l'esprit de piété, de charité, d'humilité, de mortification, de renoncement à soi-même et aux vanités du siècle, ce sont des faveurs célestes et des biens dont nous ne tenons point assez de compte pour en marquer à Dieu notre gratitude, et pour lui en demander l'accroissement. Il n'y a que ce qui frappe la vue, qui nous intéresse et qui pique notre envie : tout le reste nous est indifférent, parce qu'il l'est à l'orgueil qui nous domine, et que nous n'y trouvons rien qui le soutienne.

N'oublions jamais les dons du Seigneur; mais ne nous en souvenons que pour l'honorer. Ayons sans cesse, et dans le cœur et dans la bouche, les paroles du pharisien; mais disons-les autrement que lui et dans un esprit chrétien : *Seigneur, je vous rends grâces.* Oui, mon Dieu, c'est à vous que je rends grâces, et à vous seul, persuadé que tout ce que j'ai et tout ce que je suis, je ne l'ai que de votre libéralité et je ne le suis que par votre miséricorde.

Or, n'ayant rien que de vous, et n'étant rien que par vous, c'est donc à vous que je dois l'hommage de tout, sans pouvoir rien prétendre à la gloire qui vous en revient. Qu'elle soit à vous tout entière; et malheur à moi, vile créature, si je m'y attribuois quelque droit, et si je voulois en détourner sur moi la moindre partie. *Seigneur, je vous rends grâces*, et d'autant plus que je me reconnois moins digne des soins qu'a pris de moi votre providence: car qui étois-je, et qui suis-je? Si donc vous m'avez spécialement choisi; si dans la distribution de vos dons vous m'avez préféré à tant d'autres, ce n'est point une raison de me mettre au-dessus d'eux dans mon estime ni de m'enorgueillir. Combien valoient mieux que moi, étoient mieux disposés que moi, vous auroient mieux servi que moi et auroient mieux répondu à vos adorables desseins? *Seigneur, je vous rends grâces:* mais bien loin de m'élever au sujet de vos bontés infinies pour moi, c'est au contraire ce qui doit me confondre et m'humilier. Le peu d'usage que j'en ai fait, et le peu d'usage que j'en fais; voilà, mon Dieu, mon humiliation, voilà ma confusion. Que de fruits je pouvois produire et que de gloire j'aurois dû vous procurer avec les talens que vous m'avez donnés, avec les moyens que

vous m'avez fournis dans le rang où vou
m'avez placé! Hélas! j'ai tout dissipé, tou
profané, tout perdu. *Seigneur, je vou*
rends grâces : mais peut-être seroit-il à sou
haiter que vous eussiez été moins libéral en
vers moi. Plus je vous suis redevable, plu
vos jugemens me sont redoutables. Je n'a
rien reçu de vous que je ne dusse employe
pour vous et pour moi-même; pour vous
en vous glorifiant; pour moi-même, e
me sanctifiant; et c'est ce qui me saisit d
frayeur, quand je viens à réfléchir sur l
trésor de colère que j'amasse, et sur l
titres de condamnation que je vous me
en main contre moi par un énorme abu
de vos bienfaits. Pensée terrible qui m
retrace dans la mémoire le funeste so
de cet arbre infructueux qui fut coupé
jeté au feu. Pensée capable de rabaiss
toutes les enflures du cœur le plus vain
de renverser toute la confiance de l'âm
la plus présomptueuse. Frappé de cett
pensée, c'est à vous, Seigneur, que
m'adresse : tous les biens dont il vous
plu jusqu'à présent de me gratifier,
dont *je vous rends grâces*, me font en
core tout espérer de votre miséricor
dans l'avenir; moins j'ai profité de v
dons, plus j'ai besoin de votre secours po
réparer mes pertes passées et mes diss
pations. Vous ne me le refuserez pa
Seigneu

Seigneur, et ce sera un nouvel effet de votre amour qui renouvellera toute l'ardeur de mon zèle et toute la vivacité de ma reconnoissance. C'est ainsi qu'on remercie Dieu sans orgueil; et que d'humbles actions de grâces l'intéressent plus que jamais en notre faveur, et l'engagent tout de nouveau à répandre sur nous ses bénédictions les plus abondantes.

IV. *Je ne suis pas comme le reste des hommes, lesquels sont voleurs, injustes, adultères; ni tel que ce publicain.* C'est ici que l'orgueil se découvre dans toute son étendue; et par où? par un esprit de singularité, par un esprit de censure et d'une censure outrée, par un esprit de dureté envers les pécheurs; et de plus, par un aveuglement grossier à l'égard de soi-même. Esprit de singularité: *Je ne suis pas comme le reste des hommes.* Esprit de censure, mais d'une censure outrée: *lesquels sont voleurs, injustes, adultères.* Esprit de dureté envers les pécheurs, *ni tel que ce publicain.* Aveuglement sur soi-même le plus grossier: *Je ne suis pas.* Reprenons tout ceci, et expliquons-le.

Non sum sicut cæteri hominum, raptores, injusti, adulteri: velut etiam hic publicanus.

Esprit de singularité. Le pharisien ne se regarde pas comme un homme du commun. Il prétend faire rang à part; et si l'on

refuse de le distinguer, il sait assez se distinguer lui-même. Car de se confondre dans le grand nombre, d'agir de concert avec les autres, et de se conformer à leurs exemples, ce seroit enfouir son mérite et l'obscurcir. On ne le connoîtroit point, on ne le remarqueroit point, on ne parleroit point de lui, et on ne lui rendroit point les honneurs qui lui sont dûs. C'est pour cela qu'il commence par se séparer : *Je ne suis pas comme le reste des hommes.* On ne voit partout que trop de ces esprits particuliers à qui rien ne plaît, et qui ne peuvent rien goûter à moins qu'il ne soit extraordinaire, à moins qu'il ne soit nouveau, à moins qu'il ne leur soit propre. Ce qui les accommodoit d'abord, et ce qui étoit le plus selon leur sens et selon leur gré, lorsqu'ils étoient seuls à le pratiquer, leur paroît insipide, et perd pour eux tout son agrément et toute sa pointe, du moment qu'il vient à passer en coutume, et que l'usage s'en établit. Encore si l'on n'affectoit cette singularité que dans des choses indifférentes, que dans la conduite du monde, que dans la société humaine et civile; mais on l'introduit dans les choses de Dieu, jusque dans la dévotion, la religion, jusque dans le sanctuaire et les divins mystères. C'est même ordinairement en cela qu'on se rend plus sin-

gulier ; et ç'a été de tout temps l'esprit des novateurs.

D'où sont venues tant de variations dans les pratiques de piété, dans les prières, dans la récitation des offices, dans la lecture des livres, dans les décisions de morale, dans les exercices de pénitence, dans l'approche des sacremens? Il étoit naturel, et il eût été mille fois plus convenable et plus sage, de laisser les fidèles dans les bonnes pratiques qu'ils observoient, dans des dévotions louables en elles-mêmes, autorisées par la tradition de plusieurs siècles, répandues parmi tout le peuple chrétien. Ils eussent bien plus profité des livres qu'on leur mettoit depuis long-temps dans les mains, qui sans être si polis, ni si ornés, édifioient davantage par leur simplicité et leur solidité, et servoient beaucoup plus à leur éclairer l'esprit et à leur toucher le cœur. Ils eussent incomparablement plus avancé dans les voies de Dieu, si l'on n'eût point tant agité et troublé les consciences par des rigueurs extrêmes et de fausses terreurs sur la morale, sur la pénitence, sur la fréquentation des sacremens, et qu'on s'en fût tenu aux maximes et à la conduite des habiles maîtres qui avoient éclairci toutes ces matières. Mais le premier principe d'un novateur, c'est *de n'être pas comme les autres hom-*

mes. Car il n'y auroit point assez de gloire pour lui à ne dire que ce que les autres ont dit, et à ne faire que ce que les autres ont fait. Il veut frapper autrement la vue, et pour cela il fait qu'il relève tout, ou plutôt qu'il renverse tout. De là grand mouvement, grand bruit, merveilles observances, merveilles pratiques, merveilles prières, merveilles offices, merveilles livres, merveilles questions sur la morale évangélique, et merveilles opinions, merveilles théories pour le sacrifice de la messe, pour la confession, pour la satisfaction des péchés, pour la communion, pour [illegible] pour ce que Dieu choisit [illegible] pour ce qu'il veut que le monde [illegible] choisi. Il n'y a rien que [illegible] les saints, et leurs reliques, et leurs faits merveilleux, et les lieux [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] pas, se pressent [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]

va guère jusqu'à cette extrémité, où le Fils de Dieu dans une parabole a voulu nous donner à connoître l'excès de l'orgueil. Nous ne voyons point que cela s'accomplisse à la lettre; et s'il se trouvoit un homme parmi nous, qui eût assez d'assurance et assez de front pour se vanter d'être dans toute la nature l'unique en qui réside la grâce du Seigneur, et qui soit droit, équitable, vertueux, on le traiteroit d'extravagant et d'insensé. Mais du reste l'expérience nous apprend combien il y a eu dans l'église de Jésus-Christ, et combien encore il y a de ces prétendus saints, qui volontiers, ou sans beaucoup de peine, damnent presque tout le monde. Prévenus à leur avantage et préoccupés de leurs maximes, ils se persuadent avoir seuls la science du salut, et être seuls instruits des voies de Dieu. Ne se pas joindre à eux, et ne se pas conduire par eux, c'est, selon leur sens, se pervertir, s'égarer, se perdre.

Et parce que le nombre de ceux qui les suivent n'est pas tel après tout qu'ils voudroient, et que c'est le plus petit en comparaison du reste des fidèles; voilà pourquoi ils s'élèvent avec tant de chaleur et tant de hauteur : ne prononçant que des anathèmes; lançant partout des malédictions; ne cessant point de déplorer l'af-

freux relâchement des mœurs ; s'imaginant voir dans tous les états du christianisme une décadence entière ; l'attribuant à des guides aveugles qui mènent d'autres aveugles ; se regardant avec une pieuse complaisance, eux et leurs élus, comme d'heureux rejetons que la contagion a épargnés dans le champ du père de famille ; bénissant Dieu de les avoir ainsi sauvés du naufrage, et garantis de la corruption universelle. Il est certain que le monde est bien corrompu, et sur ce point leurs déclamations ne sont pas tout à fait mal fondées. Mais avec un peu plus de charité et moins d'orgueil, ils ne pousseroient pas si loin leur censure ; ils ne donneroient pas des arrêts si vagues et si étendus ; ils ne concluroient pas si vite pour la perte de quiconque ne prend pas leurs leçons et n'entre pas dans leurs intérêts ; ils ne se déchaîneroient pas avec tant de violence, ni contre la société humaine en général, ni en particulier contre des gens de bien dont le mérite les incommode ; ils feroient justice à la piété, partout où elle se trouve ; et ils ne se figureroient pas comme le pharisien, qu'elle ne se trouve que chez eux, ou qu'elle ne peut être agréable à Dieu, quelque part qu'elle se rencontre, si elle n'est marquée de leur sceau : car c'est ainsi que l'orgueil, ou s'arroge tout, ou réprouve tout.

Esprit de dureté envers les pécheurs. Le publicain étoit un pécheur, mais c'étoit un pécheur pénitent. Les marques publiques qu'il donnoit d'une douleur sincère, devoient exciter la compassion du pharisien; mais l'orgueil pharisaïque est sans pitié : il n'est touché que de sa propre excellence, et il insulte à la misère d'autrui : *je ne suis pas comme le publicain.* S'il eût consulté l'esprit de Dieu, il eût fait réflexion que ce pécheur n'étoit plus en quelque sorte pécheur, dès-là qu'il étoit contrit et repentant; et la religion lui eût dicté qu'il falloit condescendre aux foiblesses d'un homme nouvellement converti; qu'il falloit l'aider, le relever, le recevoir à miséricorde : mais un pharisien ne sait agir qu'en juge inexorable et jamais en père; il ne sait parler qu'avec dédain et avec empire, et jamais avec douceur et avec bonté : c'est un malheureux, dit-il, je n'ai garde de lui ressembler. Que ces manières hautes et dédaigneuses; que ces paroles dures, dans la suite des temps, ont rebuté de pécheurs, dont il eût été bien plus à propos de seconder les bonnes dispositions par de sages et de salutaires ménagemens! On eût gagné cette âme en la traitant avec plus de circonspection et plus de modération; on l'eût consolée, on l'eût en-

courageé, on lui eût inspiré de la confiance, au lieu qu'on l'a désolée et désespérée. Mais, dites-vous, c'est sa faute; et ce pécheur doit être préparé à tous les reproches qu'on lui peut faire, et à toute la sévérité dont on peut user à son égard: car il n'y a rien là qu'il ne mérite. J'en conviens, c'est sa faute, et dans le fond il doit se réputer digne des plus mauvais traitemens, et les accepter; mais de votre part n'est-ce pas en même temps une faute, et une faute très-condamnable, de ne pas respecter dans votre frère, tout criminel qu'il est, l'image de Dieu et le prix du sang de Jésus-Christ; de l'exposer à une ruine totale, par l'ascendant trop impérieux que vous prenez sur lui, et dont vous lui faites sentir tout le poids par l'amertume de vos expressions et par la terreur de vos menaces; de ne vouloir pas charitablement, quoique prudemment, vous approcher de lui afin de le rapprocher de son devoir; mais au contraire de vous rebuter et vous obstiner contre lui, et de ne tenir nul compte du triste abandonnement où votre inflexible roideur le précipite; de vous croire quitte de son malheur, en disant, c'est son affaire; que m'importe? s'il veut se damner, qu'il se damne. Il se damne en effet; mais n'en êtes-vous pas coupable, lorsque vous pouviez, par des

voies plus insinuantes, par des précautions plus mesurées, par un accueil plus engageant et plus modeste, le retirer de l'abîme et le remettre dans le bon chemin ?

Aveuglement par rapport à soi-même. L'orgueilleux est d'autant plus sujet à se tromper et à se laisser tromper sur ses qualités personnelles, que son erreur lui plaît, parce qu'elle lui est avantageuse : ce qui fait que souvent il est tout ce qu'il croit ne pas être, et qu'il n'est rien de tout ce qu'il croit être. Ce pharisien de l'évangile, se regarde comme un homme irréprochable et sans vice. *Je ne suis pas ;* et quoi ? que n'est-il pas ou que pense-t-il ne pas être ? Il se vante de n'être pas semblable aux autres hommes, et surtout de n'être pas voleur comme eux, injuste comme eux, adultère comme eux. Mais étrange aveuglement de l'orgueil, dit saint Augustin ! Non seulement le pharisien est semblable aux autres hommes, mais il est pire que les autres hommes, puisqu'avec tous ses vices qu'il se déguise à lui-même et qui égalent au moins ceux des autres hommes, il est encore le plus superbe des hommes. Semblable aux autres hommes : car on peut bien juger qu'il n'étoit pas différent de ces autres pharisiens contre qui le Fils de Dieu s'est tant de fois déclaré, et à qui il reprochoit en de

fermes si forts leur obstination, leur envie, leur animosité, leur ambition, leur intérêt, leurs intrigues, leurs cabales, leurs violences, leur mauvaise foi, leur hypocrisie. Pire que les autres hommes, puisqu'à tous ces vices il ajoutoit la présomption, et l'orgueil qui en est le comble. Par où il tomboit encore justement dans les mêmes vices qu'il imputoit à tous les hommes, en les traitant de voleurs, d'injustes, d'adultères. Car, sans savoir si réellement et dans le sens littéral il étoit tout cela, on peut toujours dire, continue saint Augustin, qu'il l'étoit dans un sens plus spirituel et plus mauvais. Et en effet, c'étoit un voleur, puisqu'il déroboit à Dieu sa gloire; c'étoit un injuste, puisqu'en se glorifiant lui-même, au préjudice de Dieu, il usurpoit un bien qui ne lui appartenoit pas, et dont Dieu est jaloux par-dessus toute chose; c'étoit un adultère, puisqu'il abusoit des dons de Dieu, qu'il les profanoit en les faisant servir à son amour-propre et à sa vanité. Or, voilà ce qu'il n'apercevoit pas, et sur quoi l'orgueil lui fermoit les yeux : de sorte qu'avec toutes ses imperfections et tous ses défauts, il ne voyoit rien en lui de répréhensible et de défectueux.

C'est ce qui nous arrive à nous-mêmes, et c'est le déplorable aveuglement où nous

vivons. Nous avons des vices que no
ne connoissons pas ; et pourquoi ne l
connoissons-nous pas ? parce que not
orgueil nous fascine tellement la vue
que découvrant, selon la figure de Jésu
Christ, jusqu'à *un fétu* dans l'œil d'a
trui, nous ne remarquons pas dans le nôt
jusqu'à *une poutre*. Des vices que nous n
connoissons pas, parce que nous ne l
voulons pas connoître ; et pourquoi n
les voulons-nous pas connoître ? pourqu
ne prenons-nous aucun soin de les co
noître ? pourquoi rejetons-nous mêm
tous les moyens de les connoître ? pou
quoi n'écoutons-nous ni conseil, ni r
montrance, ni remords intérieurs, n
réflexions capables de nous les faire co
noître ? c'est que cette connoissance no
traceroit de nous-mêmes une image dés
gréable ; c'est qu'elle nous détrompero
de la bonne opinion que nous avons d
nous-mêmes, et où nous aimons à no
entretenir ; c'est qu'elle nous apprendro
ce que nous ne voulons point savoir, q
est de nous humilier. Des vices que no
ne connoissons pas, mais que le mon
connoît, et qui donnent lieu à ses railleri
et à ses discours : car il n'est rien q
pique davantage le monde, ni qui exci
plus son indignation et son mépris, q
la confiance d'un homme et l'estime qu

émoigne de lui-même, lorsque chacun
oit ses foiblesses, et qu'il n'y a que lui à
ui elles soient cachées. On demande s'il
e se trouvera personne qui l'éclaire, et
on attend pour son bien et pour son
struction, que quelque occasion morti-
nte le désabuse et le tire de l'ignorance
'à il est. Des vices que nous ne connois-
ons pas, parce que nous ne jugeons de
ous-mêmes que par comparaison avec
'autres qui semblent plus vicieux que
ous. Le pharisien se comparoit avec le
ublicain, et nous nous comparons avec
lui-ci ou avec celui-là, gens scandaleux
décriés. Or, dans cette comparaison,
os vices disparoissent : mais bientôt ils
montreroient à nous dans toute leur
fformité et toute leur laideur, si nous
ènions à nous mettre en parallèle avec
ls et tels, dont les exemples nous con-
ndroient. Des vices que nous ne con-
oissons pas, parce que nous ne comptons
our quelque chose que certains vices
rossiers qui corrompent les sens ; que
ertaines actions basses qui portent leur
onte avec elles, et avec leur honte leur
mède.

Mais outre ces vices dont peut-être on
eu le bonheur de se garantir, il y a des
ces de l'esprit, des vices du cœur, des
ces de l'imagination, des vices du natu-

rel, des vices de l'humeur ; il y a des pa
sions, des inclinations, des entêtemen
des caprices, des légèretés, des inconsta
ces, des aversions, des haines, des me
songes, des dissimulations, et le reste.
sont des vices ; mais parce que ce sont c
vices secrets, ou parce qu'ils ont une a
parence moins odieuse, on se les passe
sément, et l'on n'y fait qu'une attenti
très-légère. Ainsi ces vices ne diminue
rien de l'idée qu'on a de soi-même. M
si l'on ne se laissoit pas aveugler par l'o
gueil, on se diroit : Il est vrai, je ne f
tort à personne, non plus que le pha
sien ; je ne suis point un usurpateur,,
ne suis point dans le désordre et la déb
che ; mais du reste j'ai un esprit difficil
mais j'ai une imagination bizarre ; m
j'ai un cœur indifférent ; mais j'ai un n
turel colère et brusque ; mais j'ai une h
meur dure et intraitable ; je suis obsti
dans mes pensées, violent dans mes d
sirs, ambitieux dans mes projets, ma
dans mes jugemens, aigre dans mes r
sentimens, piquant dans mes paroles,
fidèle dans mes promesses, précipité da
mes résolutions, déguisé dans mes d
seins, lâche et négligent dans la pratiq
de mes devoirs. Voilà ce qu'on se diroit
ce qu'on ne se dit pas, parce que notre o
gueil en souffriroit, et qu'on ne veut ri

voir en soi qui puisse lui donner la moindre atteinte. On se considère par le bon côté, et l'on s'arrête là sans rien examiner de plus, ni tourner ailleurs ses regards. C'est pourquoi Dieu, par un trait de miséricorde, permet quelquefois qu'une âme s'oublie en certaines rencontres, et qu'elle s'abandonne à des fautes grièves, qui dans la suite lui deviennent plus utiles que l'état où elle étoit, quoique moins criminel, parce que ces chutes lui apprennent à se connoître, et en se connoissant mieux, à ne plus tant présumer d'elle-même, mais à s'en défier.

V. *Je jeûne deux fois la semaine ; je donne la dîme de tous mes biens.* Autre aveuglement de l'orgueilleux; il croit avoir des vertus qu'il n'a pas. Qu'entend le pharisien quand il dit qu'il jeûne deux fois la semaine, et qu'il donne la dîme de tous ses biens ? il veut dire par là qu'il est fort mortifié et fort pénitent, qu'il est homme religieux et fidèle observateur de la loi ; mais avec tous les jeûnes qu'il pratiquoit, et toutes les dîmes qu'il payoit, il n'avoit ni la vertu de pénitence, ni la vertu de religion; comment cela ? parce que la vertu ne consiste pas précisément dans les œuvres, mais dans l'esprit qui les anime et qui

Jejuno bis in sabbatho. Decimas de omnium quæ possideo.

les sanctifie. Elle n'est vertu, qu'autan
qu'elle procède de Dieu, et qu'elle tend
Dieu ; qu'autant que Dieu en est le prin
cipe, et que Dieu en est la fin ; qu'au
tant que c'est un don de Dieu, et un frui
de la grâce de Dieu. Mais si c'est l'or
gueil qui la produit ; si c'est l'orgueil qu
l'inspire, qui la soutient, qui la fait agir
la grâce alors n'y a plus de part ; Dieu
n'en est plus le motif, et par conséquen
ce n'est plus qu'un fantôme et une om
bre de vertu. Le pharisien pouvoit don
jeûner, et n'avoir pas la vertu de péni
tence ; il pouvoit donner la dîme de tout
ses biens, et n'avoir pas la vertu de reli
gion ; pourquoi ? parce qu'il ne jeûnoit e
qu'il ne payoit si abondamment la dîm
que par orgueil.

Importante vérité, dont nous pouvon
et nous devons faire l'application à tan
d'œuvres chrétiennes que l'orgueil empoi
sonne et qu'il dégrade aux yeux de Dieu
Ce sont de bonnes œuvres, à les regar
der en elles-mêmes, et à n'en considére
que la substance : on prie, on passe les
heures entières devant les autels, on chante
les louanges du Seigneur, on assiste à tou
tes les assemblées de piété, on y est le plus
assidu, et l'on y paroît avec l'extérieur le
plus composé et le plus dévot. Ce sont des
œuvres utiles au prochain : on s'intéresse
pour

pour les pauvres; on les soulage par les aumônes qu'on leur fait et par celles qu'on leur procure ; on visite les malades ; on prend soin des hôpitaux, des prisons, de tout ce qu'il y a d'infirmes et de nécessiteux dans un quartier ; on contribue à des établissemens de charité, et l'on se retranche pour avoir de quoi y fournir. Ce sont des œuvres même toutes apostoliques : on annonce la parole de Dieu ; on instruit les peuples ; on enseigne les ignorans ; on dirige les consciences ; on arrête les procès; on accommode les différents; on rapproche les cœurs et on les réconcilie. Ce sont des œuvres pénibles et laborieuses : on se consume de travaux dans une profession, dans un emploi, dans un ministère ; on s'éloigne du monde, et on se prive de toutes ses douceurs ; on se réforme dans les habits, dans le train, dans les ameublemens, et l'on se réduit à un état simple et sans faste ; on s'assujétit à un genre de vie austère et de la plus haute perfection. Mais tout cela néanmoins, ce ne sont point des œuvres vraiment vertueuses, ni de quelque valeur auprès de Dieu, dès que l'orgueil s'y mêle et qu'il y répand sa contagion. On fait le bien sans être homme de bien, et l'on pratique les devoirs du christianisme sans être chrétien; car le bien qu'on fait, on le fait en mon-

dain, et les devoirs qu'on pratique, on le pratique en païen, puisque c'est pour une gloire tout humaine.

Écueil de la vaine gloire, écueil le plus subtil et le plus dangereux. Il est à craindre pour toutes sortes de personnes ; mais on peut dire qu'il l'est singulièrement pour ceux-là même ou celles qui vivent dans une plus grande régularité et qui semblent s'avancer avec plus de progrès dans le chemin de la vertu. Aussi est-ce à eux que le Fils de Dieu s'adresse spécialement, quand il nous exhorte à nous préserver des atteintes de l'orgueil : *Gardez-vous de faire vos bonnes actions devant les hommes, afin d'en être vus*, et afin qu'ils concoivent pour vous de l'estime. Matth. c. 6. 1.

Il leur est plus aisé de se défendre du piége de l'intérêt, et de toutes les convoitises qui corrompent les sens ; mais le piége de la vaine gloire est si délicat, si imperceptible, et d'ailleurs si engageant et si touchant, qu'il est d'une extrême difficulté de l'éviter. Difficulté qui croît selon que les exercices et les fonctions où l'on s'occupe ont plus d'apparence et plus d'éclat au dehors. Il est si doux de recevoir sans cesse des éloges, et d'être honoré, respecté de tout le monde ; si doux de s'entendre nommer un modèle de piété, de charité, de zèle, le refuge des pauvres, la consol-

tion des affligés, la ressource de l'innocence, l'appui de la justice, le mobile et l'âme de toutes les œuvres saintes, l'exemple de la cour, l'édification d'une ville, l'apôtre d'un pays, le maître de l'éloquence et le premier entre les ministres évangéliques, l'honneur du clergé, le défenseur de la religion, le soutien même et le chef d'une secte; tous ces noms, dis-je, sont si flatteurs, que les plus spirituels s'y laissent prendre, et qu'ils y trouvent un goût dont peut-être ils ne veulent pas s'apercevoir, mais qui ne se fait que trop sentir. Que ce goût, ou plutôt que cette fausse gloire qui le fait naître et qui les pique, vint à leur manquer, c'est alors qu'ils seroient étrangement déconcertés; marque évidente qu'ils y étoient beaucoup plus sensibles qu'ils ne pensoient. Cependant on s'imagine amasser de grands trésors de mérites : on compte ses vertus comme le pharisien, mais ce sont des vertus de pharisien; Dieu ne les reconnoît point, et il ne les récompense point. *Ces riches prétendus, ils se sont endormis; toute leur vie se passe en des songes agréables et en de spécieuses illusions : mais au moment de la mort, où ils commenceront à s'éveiller, quelle sera leur surprise de n'avoir rien dans les mains*, et de voir toutes leurs espérances s'évanouir? Le Ps. 75.

remède à un mal si pernicieux, c'est une sincère et profonde humilité, et c'est aussi ce que l'évangile nous propose dans la pénitence du publicain.

Caractère de l'humilité, et ses effets salutaires dans le publicain.

Publicanus à longè stans.

I. LE *publicain se tenant éloigné.* Voici une image bien différente de l'autre. C'est un publicain et un pécheur; mais un publicain, mais un pécheur humble; et saint Chrysostôme ne craint point de dire que l'état même du péché avec l'humilité vaut mieux que l'état de justice avec l'orgueil, parce que l'orgueil détruit dans peu toute la piété du juste, au lieu que l'humilité efface le péché et sanctifie le pécheur par une parfaite conversion. Quoi qu'il en soit, le publicain commence d'abord à s'humilier par la place qu'il choisit. C'est la plus éloignée de l'autel, c'est la dernière, parce qu'il se regarde comme le dernier de tous. Il se connoît lui-même, et cette connoissance qu'il a de lui-même, est le fondement de son humilité. Il sait de quelle manière il s'est comporté pendant de longues années; il sait de combien d'injustices, de fraudes, de vexations, de crimes il s'est rendu coupable; il le sait, et c'est ce qui lui fait sentir toute son indignité. Or,

ce sentiment de son indignité, c'est en même temps ce qui le porte à se ravaler autant qu'il peut, et à se mettre au plus bas rang. Le pharisien s'étoit placé jusqu'auprès de l'autel, le peuple s'étoit avancé dans le temple; mais lui, il ne se juge pas digne d'y entrer, ni de prier avec eux. Il demeure à la porte, les genoux en terre, la tête penchée, le corps prosterné. Ce n'est pas assez; mais, selon la remarque de saint Chrysostôme, dans cette disposition si humiliante, non seulement il se méprise lui-même, mais consent qu'on le méprise. Le pharisien vient de l'insulter, et il ne répond rien à l'insulte qu'il a reçue. Il pouvoit néanmoins user de récrimination; et de sa part il eût eu bien des reproches à faire à ce faux dévot, qui l'outrageoit si mal à propos, et qui se condamnoit avec tant de témérité. Mais il ne se récrie point contre lui, il ne se plaint point, il se tait; et dans le silence il est prêt d'accepter les traitemens les plus injurieux. Sont-ce même des injures? Il ne les prend point de la sorte; au contraire, il est persuadé que toutes les humiliations lui sont dues, et il ne faut pour l'en convaincre qu'un retour sur soi-même, et que la vue des péchés dont il est chargé.

Nous ne nous connoissons pas nous-

mêmes, et de là vient que nous avons tan de peine à nous humilier ; et parce que nous n'aimons pas à nous humilier, de là même encore il arrive que non seulement nous ne nous connoissons pas, mais que nous ne voulons pas nous connoître. Il ne faudroit qu'un regard sur nous-mêmes pour découvrir le fond de notre misère; et c'est dans ce fond de misère dans ce fumier, selon l'expression de saint Jérôme, que nous trouverions la perle précieuse, qui est l'humilité. Voilà pourquoi saint Augustin faisoit si souvent à Dieu cette prière : *Seigneur, que je vous connoisse, parce que plus je vous connoîtrai, plus je vous aimerai ; mais tout ensemble, ô mon Dieu, que je me connoisse moi-même, parce que plus je me connoîtrai, plus je me mépriserai.* Il souhaitoit ardemment d'acquérir une vertu qu'il savoit être la base de toutes les vertus ; d'ailleurs, entre les moyens de l'acquérir, n'en comprenoit point de plus solide et de plus puissant, que de s'ôter à soi-même le voile de dessus les yeux, de se représenter de bonne foi tout ce qu'on est, et de creuser profondément dans l'abîme de ses foiblesses.

Et en effet, dès que nous nous mettons à creuser cet abîme, quelle idée concevons-nous de nous-mêmes, et quels sujet

d'humiliation se présentent à nous ? le détail en seroit infini. Sans rien dire des infirmités du corps et de tout ce qui a rapport à cette chair terrestre et matérielle, sortie de la poussière et destinée à y retourner, quel est l'état de notre âme ? Que d'erreurs et d'ignorances dans l'esprit ! que de passions et de malignité dans le cœur ! que de corruption dans la volonté ! quel penchant au mal ! quelle inconstance dans le bien ! quels égaremens dans toute la conduite ! Ceci est général ; mais si chacun vouloit en particulier se rendre compte de toutes ses pensées, de toutes ses vues, de tous ses sentimens, de toutes ses inclinations vicieuses, de toutes ses paroles, de toutes ses actions, de tout ce qu'il a commis de péchés et de tout ce qu'il en commet chaque jour, de ses fragilités sans nombre, de ses infidélités, de ses chutes et de ses rechutes continuelles : y a-t-il personne, même parmi les plus spirituels, qui d'un premier mouvement ne s'écriât avec le prophète : *Qu'est-ce que l'homme, Seigneur?* et pour ne parler que de moi, que suis-je, mon Dieu, que suis-je devant vous? Mais que serois-je encore dans l'opinion du public, qui peut-être est prévenu de quelque estime pour moi, parce qu'il ne me connoît que par des dehors trompeurs, s'il pouvoit me connoître, Sei-

gneur, comme vous me connoissez, et voir au dedans de moi ce qu'il y a de plus intime et de plus secret? Or, une âme touchée de cette connoissance d'elle-même, et se jugeant avec les lumières de la grâce, dans la droiture de la raison et de la religion, n'a garde d'ambitionner de vains honneurs, ni de chercher des prééminences qu'elle ne croit point lui appartenir. Que d'autres soient élevés au-dessus de sa tête; que dans une cour, dans une compagnie, on leur defère les premières dignités; que d'eux-mêmes et de leur autorité propre, à l'exemple du pharisien, ils s'emparent de certains rangs, et se donnent certaines distinctions: l'humble chretien se tient à l'écart, reste volontairement en arrière, et se plaît dans son obscurité. Qui que ce soit qu'on lui préfère et qui passe devant lui, il n'en conçoit ni jalousie, ni chagrin. On ne l'entend point se répandre là-dessus en murmures, ni s'épancher en termes amers. Bien loin de cela, il semble, à l'entendre parler, qu'on ne lui fait jamais de tort; et qu'à son égard, ce qui paroît oubli, délaissement, rebut, mépris, est moins une injure qu'une justice qui lui est renduc. Il ne lui faut donc point de consolations humaines, il ne lui faut point de réparations ni de satisfactions. Il consent à tout,

tout, quelque indifférence qu'on lui témoigne, il est content de tout.

Quelle morale pour le monde, et quelle morale surtout pour les grands du monde! quel étrange paradoxe! car voilà ce que toute la philosophie païenne n'a jamais compris, et ce que le monde profane ne peut encore comprendre. Voilà ce qui le scandalise et ce qu'il ose traiter de bassesse. Mais que ce qui est bas et méprisable selon le monde, est sublime et relevé selon Dieu! Le miracle de l'humilité évangélique, et en quoi consiste son excellence, c'est d'avoir pu former de la sorte des hommes supérieurs à toutes les vanités du siècle et à ses frivoles idées; des hommes incapables de se laisser éblouir par un faux lustre et par une grandeur imaginaire; des hommes assez éclairés pour savoir se priser au juste, et assez solides pour ne se point estimer, et ne vouloir point être estimés plus qu'ils ne valent, et que ne vaut tout homme comme eux; des hommes remplis de cette grande maxime de l'apôtre, que *quiconque se figure être quelque chose, quoiqu'il ne soit rien, se trompe lui-même;* des hommes par conséquent ennemis de toute ostentation, de tout faste, et mettant leur gloire et leur bonheur en cette vie, à participer aux opprobres de Jésus-Christ. Tels sont les hum- *Gal.* 6. 3.

bles du christianisme, je dis les vrais humbles. Ils sont rares, mais il y en a eu et il y en a. Plaise au ciel qu'il y en ait toujours dans l'église de Dieu! or il y en aura tant que nous ne nous perdrons point nous-mêmes de vue, c'est-à-dire, tant que nous ne perdrons point le souvenir de notre pauvreté, de notre insuffisance et même de notre néant, soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre de la grâce. Nous ne chercherons plus alors à nous produire ni à dominer.

Nolebat nec oculos ad cœlum levare.

II. *Il n'osoit lever les yeux au ciel.* Une sainte confusion lui faisoit baisser les yeux. Tandis que le pharisien promenoit avec audace ses regards dans toute l'assemblée, le publicain n'avoit pas l'assurance de porter la vue, ni vers le ciel ni vers l'autel, ni vers aucun de ceux qui étoient présens. Touché des remords de sa conscience, tremblant et interdit, il s'imaginoit que tout lui reprochoit ses iniquités, et que tout se tournoit contre lui: le ciel dont il avoit tant de fois allumé la colère, et de qui il ne pensoit pas pouvoir mériter quelque grâce; l'autel où résidoit le Dieu d'Israël, vengeur de la veuve et de l'orphelin qu'il avoit opprimés, et de tous les droits qu'il avoit violés; ceux qui étoient présens et qui assistoient à

cette piété publique, lesquels avoient été si souvent témoins de ses violences et de ses concussions, et dont plusieurs en avoient ressenti les effets. Il ne pouvoit donc jeter nulle part les yeux, qu'il n'y trouvât des accusateurs qui le confondoient, ou des juges qui le condamnoient; et il ne lui restoit que de regarder humblement la terre, et de soutenir, sans entreprendre de se justifier, toute la honte de son état.

Quand l'humilité est dans le cœur, elle se montre jusque sur le visage, et paroît dans tout l'extérieur. Ce n'est pas qu'elle affecte de se montrer et de paroître : ce ne seroit plus humilité, mais orgueil déguisé sous le masque de l'humilité. Un vrai humble est aussi soigneux de cacher son humilité, que toutes ses autres vertus; ou plutôt, il est humble sans savoir qu'il l'est, et il ne le seroit pas du moment qu'il se flatteroit de l'être. Néanmoins, de même que la gloire, selon la parole de saint Jérôme, suit la vertu comme l'ombre suit le corps; de même y a-t-il des signes par où l'humilité se fait voir, tout attentive qu'elle est à se cacher; et c'est surtout par une pudeur modeste qui accompagne toutes les œillades, tous les gestes, tous les mouvemens, toutes les actions d'une personne. Elle ne s'en aperçoit pas; mais

on y fait réflexion sans qu'elle y pense, et on en est édifié. D'où lui vient cette modestie, cette pudeur si engageante et si aimable? Il y en a deux principes : l'un est l'estime dont l'humilité nous prévient à l'égard du prochain, et l'autre est la défiance que l'humilité nous donne de nous-mêmes. Car, de cette estime du prochain, il s'ensuit que si l'on parle, si l'on s'entretient, si l'on traite avec quelqu'un, on ne sort jamais des termes du respect qu'on croit lui devoir; et de cette défiance de soi-même, naît une espèce de timidité qui nous sert de frein pour mesurer nos discours, pour recueillir nos regards, pour régler toute notre contenance et composer toutes nos manières.

Mais où l'humilité devient encore plus respectueuse, et où elle inspire plus de retenue et plus de recueillement, c'est dans l'exercice de la pénitence et dans les pratiques religieuses qui appellent l'âme fidèle en la présence du Seigneur, et devant les autels du Dieu vivant. Comment un pénitent, j'entends un pénitent tel qu'il doit être, c'est-à-dire, couvert de la même confusion que le publicain, pénétré des mêmes sentimens de douleur et des mêmes regrets, rougissant de ses ingratitudes envers Dieu, ne se dissimulant rien, ni de la multitude ni de la griéveté

de ses offenses, se considérant comme un objet de haine, et se reconnoissant digne d'une damnation éternelle; comment, dis-je, ce pénitent approche-t-il du saint tribunal? Comment s'abaisse-t-il aux pieds du ministre de J. C.? Humilié et presque affaissé sous le poids de ses péchés, ose-t-il lever la tête? ose-t-il ouvrir la bouche? et tout disposé qu'il est à découvrir les plaies de son âme par une humble confession, oseroit-il s'énoncer et s'expliquer, si le devoir ne l'y obligeoit, et s'il n'étoit soutenu des exhortations paternelles et des consolations qu'il reçoit du prêtre à qui la Providence l'a adressé? Pudeur et retenue qui de tous les témoignages sensibles d'une sincère pénitence, est un des plus apparens et des plus certains: au lieu que rien ne rend la pénitence plus suspecte, que ces airs ou d'indifférence et de dissipation, ou même de hauteur et de présomption qu'apportent une infinité de mondains à un sacrement dont le caractère essentiel est d'humilier l'homme, et de le réduire au rang d'un criminel sans excuse et sans défense, mais qui réclame la bonté du souverain juge, et qui demande miséricorde.

De plus, comment l'âme fidèle entre-t-elle dans la maison de Dieu? et comment va-t-elle s'acquitter de ses pratiques

de religion ? comment assiste-t-elle à l'adorable sacrifice ? comment participe-t-elle au sacré mystère ? comment prie-t-elle dans le sanctuaire ? Frappée de la majesté suprême du Tout-Puissant, et de la distance infinie qui relève le Créateur au-dessus d'une vile créature, que peut-elle faire autre chose que d'admirer, que d'adorer, que de s'anéantir autant qu'il lui est possible, et de trembler ? Ces anges que vit le prophète auprès du trône du Seigneur, se voiloient la face de leurs ailes, ne pouvant contempler la gloire du Très-Haut, ni soutenir l'éclat de sa grandeur. Or, la foi lui retrace toute cette gloire ; et à cette grandeur divine, l'humilité lui fait opposer toute sa petitesse. Dans cette comparaison, plus Dieu lui paroît grand, plus elle se voit petite et abjecte. Hé ! Seigneur, qu'êtes-vous et que suis-je ? Qu'êtes-vous, Dieu de l'univers ? et que suis-je, moi ver de terre, moi cendre et poussière ? De là, cette frayeur qui la saisit ; et dans ce saisissement, dans cette sainte frayeur, laisse-t-elle un moment ses sens se distraire et s'égarer ? Le respect le plus profond les retient tous ; et tandis qu'elle s'abîme intérieurement, et, pour ainsi parler, qu'elle se concentre tout entière au dedans d'elle-même, on diroit au dehors qu'elle est immobile et sans action.

III. *Mais il se frappoit la poitrine.* Ce n'étoit pas en secret, mais publiquement. Il ne se contente pas de confesser à Dieu ses offenses; mais pour lui en faire une réparation plus authentique, et pour en lever le scandale, il les confesse devant une nombreuse assemblée. Car, quand il se frappe la poitrine à la vue de tout le monde, c'est comme s'il disoit : J'ai péché et j'en fais hautement l'aveu. Que cet aveu coûte à l'orgueil, et que c'est un grand triomphe pour l'humilité!

Sed percutiebat pectus suum.

Nous péchons tous, et nous sommes tous sujets à faire nos fautes. Tel est le malheur de la condition humaine dans cette chair fragile dont nous sommes revêtus, et c'est de quoi les saints gémissoient, et ce qui leur faisoit demander à sortir de cette vie. Mais si nous sommes tous pécheurs, c'est du reste un avantage qui n'est pas donné à tous, de reconnoître les fautes où nous tombons, et d'en convenir de bonne foi, soit devant Dieu dans le fond de la conscience, soit devant les hommes, selon les conjonctures et les occurrences. Il y a des esprits altiers et tellement préoccupés de tout ce qu'ils pensent, de tout ce qu'ils disent, de tout ce qu'ils font, qu'ils se croient en quelque sorte impeccables. Il semble qu'ils soient infaillibles dans toutes leurs paroles, et irré-

préhensibles dans toutes leurs actions? Du moins ont-ils toujours des prétextes pour se persuader que la raison est de leur côté, qu'ils jugent bien des choses, qu'ils parlent bien, qu'ils agissent bien, et que ce seroit très-injustement qu'on voudroit les censurer et les blâmer. D'autres sont avec eux-mêmes de meilleure foi, et ne s'aveuglent point assez pour ne pas remarquer dans les rencontres en quoi ils manquent, et ce qu'il y a dans leur procédé de défectueux et de condamnable. Ils se rendent sur cela, à leur propre tribunal toute la justice qu'ils méritent, et ils ne peuvent ignorer qu'ils se sont mépris en telle affaire, qu'ils se sont engagés mal à propos, qu'ils ont fait une fausse démarche, qu'il leur est échappé une proposition erronée, qu'ils ont embrassé un mauvais parti; en un mot, qu'ils ont tort. Ils le voient; mais de s'en déclarer, mais de l'avouer, mais de dire avec ingénuité, Je me suis trompé, je suis en faute, je me rétracte ou je me repens, ce sont des termes que l'orgueil ne connoît point; plutôt que de les prononcer, on s'obstine à se défendre : bien ou mal, il n'importe. On a mille subtilités toutes prêtes et mille faux-fuyans : on ne passe condamnation sur rien; et en voulant se disculper et se tirer d'embarras, on ne fait que s'embarrasser

davantage, et qu'ajouter à la faute qu'on a commise de nouvelles fautes, ou à l'erreur qu'on a avancée de nouvelles erreurs.

Or un des plus heureux effets de l'humilité, c'est d'éclairer les uns et de les guérir des préjugés avantageux dont ils sont prévenus en leur faveur; et une de ses plus belles victoires, c'est de fléchir l'obstination des autres, et de leur faire surmonter le penchant naturel qu'ils ont à soutenir tout ce qui vient de leur part, et à l'excuser: car si l'humilité est clairvoyante, si elle est ingénieuse, c'est à découvrir dans nous jusqu'aux fautes les plus légères, et même à les grossir et à les exagérer, bien loin de les pallier à nos yeux et de nous les déguiser. Un homme humble n'a point de peine à porter la sentence contre lui-même, et n'a point de juge plus sévère qu'il l'est de lui-même. Tout ce qu'il fait il croit ne le faire que d'une manière imparfaite, et jusque dans ses œuvres les plus saintes il trouve toujours quelque chose à reprendre. Qu'est-ce donc toutes les fois qu'il lui arrive, comme il arrive aux plus justes, de manquer et de faillir véritablement en quelque point? Cherche-t-il à étouffer le remords qu'il en sent? dispute-t-il là-dessus avec sa conscience? et s'efforce-t-il de répondre aux reproches de son cœur par des justi-

fications étudiées ? imagine-t-il des circonstances qui rendent sa chute moins grièvе ? dit-il que c'est surprise et inadvertance, que c'est légèreté et une vivacité pardonnable, que c'est une bagatelle ? l'humilité lui fait prendre bien d'autres sentimens. Tout ce qui est offense de Dieu ou offense du prochain, toute faute de quelque nature qu'elle soit est un crime dans sa personne : c'est une tache dont il se représente toute la laideur ; et en la considérant, il n'est attentif qu'à ne passer pas un seul trait de sa difformité. Au lieu donc de prétendre se disculper en aucune sorte, il est le premier et le plus zélé à s'accuser en la présence de Dieu : heureux dans la douleur que lui causent les fautes dont il s'accuse, d'en tirer au moins cet avantage, d'avoir de quoi s'humilier de plus en plus, et de quoi concevoir pour lui-même un plus profond mépris.

Aussi est-ce par là que les saints sont parvenus à un tel degré d'humilité, que tout saints et grands saints qu'ils étoient, ils s'estimoient les plus grands pécheurs du monde. Témoin St. François d'Assise, qui disoit que sur la terre il ne connoissoit point de plus méchant homme que lui. Témoin saint Bernard, qui s'appeloit la chimère de son siècle, voulant faire

ntendre que dans la profession religieuse qu'il avoit embrassée, il n'étoit rien moins que religieux. Témoin une infinité d'autres. Mais comment avoient-ils d'eux-mêmes de pareilles idées? n'étoit-ce point à de ces façons de parler qui ne sont que dans la bouche? pensoient-ils comme ils s'exprimoient, et le pouvoient-ils? Leurs sentimens ne démentoient point leurs expressions. Ils savoient quelles grâces ils avoient reçues de Dieu, et que ces grâces particulières et si abondantes étoient autant d'obligations de s'attacher à lui plus étroitement, et de le servir avec plus de fidélité et plus de zèle. Ils savoient que plus ils étoient redevables à Dieu, plus ils devenoient coupables, ou en négligeant d'accomplir une seule de ses volontés, fût-ce dans le sujet le moins important, ou en manquant d'acquérir un seul degré de la perfection à laquelle il les appeloit. Ils se persuadoient que le plus grand pécheur, s'il eût été prévenu de Dieu comme eux, en eût beaucoup mieux profité, et qu'il auroit mille fois plus glorifié Dieu qu'ils ne le glorifioient. Ils étoient également convaincus que d'eux-mêmes ils n'étoient que péché, et que si Dieu les eût livrés à la corruption de leur cœur, il n'y eût point eu de pécheurs plus perdus et plus abandonnés à tous les vices. De cette sorte, n'attribuant qu'à

Dieu tout le bien qui étoit en eux ; e
s'attribuant à eux-mêmes tout le mal qu'i
avoient commis ou qu'ils étoient capable
de commettre, ils concluoient qu'il n'
avoit personne à qui ils eussent droit d
se préférer, ni personne au-dessous d
qui ils ne dussent même s'abaisser.

L'humilité ne s'en tient pas encore là
mais elle va plus avant. Ce qu'elle nou
fait penser de nous-mêmes, elle nous l
fait avouer avec ingénuité, quoique tou
jours avec discrétion et avec prudence
Une mauvaise honte ne nous retient poin
alors ; elle ne nous opiniâtre point à sou
tenir notre sens et notre conduite ; elle n
nous engage point dans des contestation
qui ne finissent jamais, et que notre doci
lité pourroit terminer dans un moment
elle ne nous précipite point d'égaremen
en égaremens par une répugnance insur
montable et une inflexible résistance à
céder et à se rendre. On se soumet sans
difficulté, on souscrit à son arrêt, on le
ratifie ; et par cette soumission, droite
sage, chrétienne, on efface tout, on le
répare, et l'on se remet dans la bonne
voie.

C'est de là même que l'humilité est sur-
tout une disposition si nécessaire pour la
confession des péchés dans le tribunal de
la pénitence. Combien de pécheurs et de

pécheresses n'ont pas le courage de révéler
eur état à un confesseur, et de lui faire
connoître les désordres où la passion les
a entraînés ! Ils voudroient se vaincre là-
dessus ; mais il semble qu'ils ne le puis-
ent, tant ils sont dominés par la crainte
qui les arrête. Ils laissent donc couler les
nnées entières sans approcher du sacre-
ment, ou si malgré eux ils en approchent
par certaines considérations, ce n'est que
pour le profaner par des confessions im-
parfaites et dissimulées. Avec plus d'hu-
milité, qu'ils s'épargneroient de troubles,
l'incertitudes, de combats, de remords,
l'abus, de sacriléges ! L'humilité leur ou-
vriroit le cœur, leur délieroit la langue,
leur feroit subir une confusion salutaire,
et seroit ainsi le principe de leur réconci-
liation avec Dieu et de leur justification.
Quand elle n'auroit point d'autre avan-
tage, ne nous suffiroit-il pas pour la ché-
rir singulièrement et pour l'estimer comme
une des vertus les plus importantes, non
seulement dans toutes les conditions du
monde chrétien, mais dans le cloître même
et la retraite religieuse. Car dans la retraite
religieuse, et jusque dans le cloître, comme
partout ailleurs, il peut arriver quelque-
fois qu'on ait à déclarer aux ministres
de la pénitence d'étranges foiblesses, et
qu'on se trouve obligé de former contre

soi-même des accusations qui doivent coûter infiniment à notre orgueil.

Dicens: Deus, propitius esto mihi peccatori.

IV. *Mon Dieu, soyez-moi propice, moi qui suis un pécheur.* C'est ce que disoit le publicain, et c'est toute la prière qu'il fait. Prière courte, mais pleine de foi, animée de cette confiance à laquelle Dieu ne refuse rien. Il sait, ce vrai pénitent, qu'il est un pécheur ; mais il sait aussi que Dieu est encore plus miséricordieux. Le souvenir de ses péchés le confond, mais il ne le décourage point, parce qu'il ne lui ôte point le souvenir des miséricordes divines. Dans la vue de ses miséricordes infinies, ah! s'écrie-t-il, *soyez-moi propice, à moi qui suis un pécheur!* Pour engager Dieu à lui être propice, comme il lui demande, il devoit, à ce qu'il paroît, omettre cette qualité de pécheur; mais au contraire, c'est justement parce qu'il reconnoît en qualité de pécheur ne mériter aucun pardon de la part de Dieu, qu'il mérite que Dieu lui pardonne, et lui pardonne tout.

Exemple d'une grande instruction et d'une grande consolation pour tout ce qu'il y a de pécheurs. Ils se sont retirés de Dieu, et Dieu les rappelle. Ils se sont tournés contre Dieu, et Dieu leur tend les bras pour les rapprocher de lui, et pour

se rapprocher d'eux. Depuis long-temps ils se sont endurcis contre les saintes impressions de l'esprit de Dieu, et Dieu néanmoins les attend encore, et est prêt à les recevoir. Qu'ont-ils donc à faire? c'est d'aller en effet à Dieu, et de lui dire avec la même confiance que le publicain, avec le même sentiment de contrition et la même humilité : *Seigneur, soyez-moi propice*; je me suis égaré, j'ai quitté vos voies, le penchant m'a entraîné et précipité d'abîme en abîme, le poids de mes habitudes m'accable, la multitude et la grièveté de mes offenses m'effraye; mais, mon Dieu, c'est pour cela même que j'ai recours à vous, et que je vous conjure de m'être propice, *à moi qui suis un pécheur*. Oui, Seigneur, je le suis et je l'ai été jusqu'à présent; il n'est que trop vrai : mais plus je l'ai été, plus vous ferez éclater les richesses de votre miséricorde en l'exerçant sur moi. Tant de péchés pour lesquels vous pouviez me perdre, et que vous voudrez bien me remettre, serviront à faire voir combien vous êtes bon et indulgent. Vous me sauverez; et dans ce salut dont je vous serai redevable, vous trouverez votre gloire, au même temps que j'y trouverai mon plus précieux intérêt. Dans cette espérance je me tiens à vos pieds, je lève les mains vers vous, je vous réclame et je

ne me lasse point de vous redire : *Seigneur, soyez-moi propice, à moi qui suis un pécheur ;* je dis, *à moi qui suis un pécheur*, mais qui ne veux plus l'être, mais qui ai horreur de l'être, mais qui gémis amèrement de l'avoir été, et qui dès-là cesse de l'être. Car tel est le sentiment de mon cœur, et sans cette disposition je ne pourrois rien me promettre de vous : mais avec ce cœur contrit, avec ce cœur humilié, avec ce cœur déterminé à tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner désormais, et à tout ce qui vous est dû pour une juste satisfaction, j'ai de quoi vous toucher, ô mon Dieu, et j'ose compter que *vous me serez propice, à moi qui suis un pécheur.*

Au reste, ce seroit un orgueil et une illusion, de croire que cette prière ne convient qu'à des pécheurs scandaleux, qui par état et par un libertinage habituel et déclaré, se sont abandonnés au vice, et ont mené une vie licencieuse et déréglée. Il n'y a point d'âme si sainte qui ne doive se l'appliquer, et ce sont même les plus saintes âmes qui en usent plus souvent et plus affectueusement, parce que ce sont les plus humbles. Quoi qu'il en soit, un des plus solides exercices du christianisme en toutes sortes de professions, et pour toutes sortes de personnes, est de s'exciter chaqu

chaque jour à une vive douleur de ses péchés, et de la renouveler par de fréquens actes de repentir. On ne manque point de matière pour cela, ou plutôt on n'en a que trop ; c'est-à-dire, on n'a que trop de péchés dont la conscience est chargée devant Dieu, et dont on ne peut s'assurer d'avoir obtenu la rémission. Péchés griefs qui ont donné la mort à l'âme, et péchés plus légers dans leur espèce, mais toujours très-dangereux ; péchés d'action, et péchés d'omission ; péchés dignorance, de négligence, de fragilité, et péchés de malice et d'une pleine volonté ; péchés certains, et péchés douteux ; péchés personnels, et péchés d'autrui ; péchés de la jeunesse, et péchés actuels et présens : en voilà plus qu'il ne faut pour avoir lieu de s'écrier à toutes les heures de la journée, et à toute occasion : *Mon Dieu, soyez-moi propice, à moi qui suis un pécheur.* On le dit par-tout et en tout temps, le matin, le soir, avant le repos de la nuit, au réveil, de cœur, de bouche, au pied de l'autel, dans le secret de l'oratoire, en public, en particulier, entrant, sortant, marchant, travaillant, agissant. Plus on a fait de progrès dans l'humilité, plus on le répète, parce qu'on se croit plus digne de la colère du ciel, et qu'on sent plus le besoin où l'on est de l'appaiser. On n'a

point de sujet plus ordinaire de ses entretiens intérieurs avec Dieu ; et sans chercher toujours des points de méditations si relevés et si subtils, on emploie quelquefois tout le cours d'une oraison à repasser en soi-même ces paroles, à les pénétrer, à les goûter, à les prononcer : *Mon Dieu, soyez-moi propice, à moi qui suis un pécheur.*

Descendit hic justificatus in domum suam ab illo : quia omnis qui se exaltat humiliabitur, et qui se humiliat exaltabitur.

V. *Celui-ci s'en retourna justifié dans sa maison, tout au contraire de l'autre. Car quiconque s'élève sera humilié ; et quiconque s'humilie, sera élevé.* Nous l'avons déjà remarqué avec saint Chrysostôme, et dans un sens c'est une maxime constante, qu'un pécheur humble vaut mieux malgré tous les péchés dont il est coupable, qu'un juste orgueilleux avec toutes les vertus et toutes les bonnes œuvres qu'il pratique. Car l'humilité du pécheur lui attire des grâces qui le convertissent et l'élèvent à l'état de juste ; et l'orgueil du juste l'expose, par un châtiment de Dieu, à des chutes qui le pervertissent, et le réduisent à l'état de pécheur. Nous en voyons la preuve dans le pharisien condamné, et le publicain justifié. L'un et l'autre vérifient parfaitement cet oracle du Saint-Esprit, que Dieu *résiste aux superbes, et qu'il se communique aux*

Jac. 4. 6.

humbles, et leur fait part de ses plus riches dons. Dons célestes par où il les éclaire, il leur découvre ses voies, il les ramène de leurs égaremens, il les perfectionne, il les sanctifie. Nous ne devons donc pas nous étonner, conclut saint Augustin, que Dieu ait pardonné au publicain, puisqu'il ne se pardonnoit pas à lui-même, et qu'il s'humilioit en se reconnoissant pécheur. Il s'éloignoit de l'autel; mais plus il sembloit par l'humilité s'éloigner de Dieu, plus Dieu par sa miséricorde s'approchoit de lui. Il n'osoit lever les yeux, et voilà pourquoi Dieu attachoit sur lui ses regards, et l'écoutoit plus attentivement et plus favorablement. Il se frappoit la poitrine, comme ayant mérité les plus rudes coups de la justice de Dieu, et ses plus rigoureuses vengeances, et c'est pour cela même que Dieu le rassuroit, le fortifioit, et répandoit dans son âme les plus douces consolations.

Ainsi Dieu en a-t-il usé de tout temps: car il est maître de sa grâce; et il la donne d'autant plus volontiers aux humbles, qu'ils en retiennent seulement le fruit et lui en rendent toute la gloire; au lieu que l'orgueilleux, voulant en retenir la gloire, en perd tout le fruit, et n'en retire nul avantage. Ainsi Achab, ce roi sacrilége, impie, idolâtre, ce roi barbare et homi-

cide, ce roi vendu au péché, et l'objet de la haine de Dieu, dès qu'il s'humilia, devint un objet de complaisance aux yeux du Seigneur : si bien que Dieu, voulant en quelque sorte s'en glorifier, disoit à son prophète : *N'avez-vous pas vu Achab* 3. Reg. c. 21. 19. *couché par terre, suppliant et soumis? or parce qu'il s'est abaissé devant moi, je l'épargnerai, et je ne ferai point tomber sur sa personne les maux dont il étoit menacé.* Ainsi Nabuchodonosor avoit abusé de sa puissance, et s'étoit élevé contre Dieu ; Dieu l'humilie, le réduit à la condition des bêtes, l'oblige de manger l'herbe qui croît dans la campagne : mais enfin sept ans écoulés dans un état si vil et si misérable, ce prince profitant de son humiliation, revient à lui, rend hommage au Dieu du ciel, et Dieu le rétablit sur le trône, lui donne un règne plus florissant que jamais, et le remplit des sentimens les plus religieux. Ainsi le Sauveur des hommes a-t-il tant de fois opéré des miracles de miséricorde et de grâce en faveur de ceux qui se sont adressés à lui avec humilité. C'est par là que la Cananéenne obtint, non seulement la guérison de sa fille, mais la guérison de son âme. C'est par là que ce seigneur de l'évangile obtint, outre la santé de son serviteur, sa conversion à la foi, et celle de toute sa maison.

C'est par là que Magdeleine, cette fameuse pécheresse, et cette pénitente aussi célebre, obtint l'entiere abolition de tous les déréglemens de sa vie, et qu'elle parvint à un degré si éminent de sainteté.

Heureux donc les humbles de cœur, parce que Dieu les comblera de ses bénédictions, et qu'il les élevera : mais par une regle tout opposée, malheur aux âmes hautaines et présomptueuses, parce que Dieu les confondra, et qu'il les rejettera. Ce que le Fils de Dieu est venu particulierement nous enseigner, c'est l'humilité; et en quoi par dessus tout il s'est proposé à nous comme notre modele, c'est dans la pratique de l'humilité. Il ne nous a pas dit, apprenez de moi à faire des œuvres extraordinaires et toutes miraculeuses, à chasser les demons, à délivrer les possédés, à guérir les malades, à ressusciter les morts; mais *apprenez*, nous dit-il, *que je suis doux et humble*. Leçon générale; car l'humilité est une vertu propre de tous les états. Propre des grands, afin qu'ils ne se laissent point infatuer de leur grandeur, et qu'ils n'oublient point Dieu en s'oubliant eux-mêmes. Propre des petits, afin qu'ils se contentent d'une vie obscure, et qu'ils sachent se contenir et se sanctifier dans la dépendance où le ciel les a fait naître. Propre des pécheurs, afin

Matth. 11. 29.

qu'ils subissent avec moins de peine toutes les rigueurs de la pénitence, et qu'ils se soumettent plus aisément à toutes les réparations qu'elle exige d'eux, tant envers Dieu qu'ils ont déshonoré, qu'à l'égard du prochain qu'ils ont scandalisé. Propre des justes, afin que leurs travaux ne leur soient pas inutiles, et qu'une vaine complaisance ne leur enlève pas le trésor de mérites qu'ils amassent. Mais cette vertu si nécessaire partout, où la trouve-t-on? On voit encore dans le christianisme, de la religion, de la dévotion, de l'assiduité à la prière, de la régularité, de la charité, du désintéressement même, et de la mortification; on y voit des confessions, des communions fréquentes, des aumônes, des visites des pauvres; mais où voit-on une vraie humilité? Formons-la dans nous avec le secours d'en haut, et employons-y tous nos soins. La mesure de nos abaissemens en ce monde sera la mesure de notre gloire dans l'autre.

Solide et véritable grandeur de l'humilité chrétienne.

Vous êtes étrangement philosophe, et quoique je ne doute en aucune manière du fonds de votre christianisme, la proposition que vous me fites il y a quelqu

emps au sujet de l'humilité, ne m'édifia
as, et me parut, s'il faut vous le dire,
ien païenne. Nous parlions de l'ambi-
ion, surtout de l'ambition des gens de la
our, qui sacrifient tout à cette passion,
ont ils sont possédés, et qui se repais-
ent toute leur vie d'honneurs et de fausses
randeurs. Je tâchois de vous inspirer des
entimens plus modestes, et je vous trou-
ois un peu trop occupé du désir de vous
vancer, et de faire une certaine figure
ans le monde. Je ne condamnois pas ab-
olument là-dessus une émulation raison-
able ; et vous accordant en apparence
uelque chose, pour ne vous pas rebuter
'abord par une morale trop relevée, je
n'appliquois à vous amener insensible-
ent aux principes de la religion, et aux
naximes de Jésus-Christ. Mais tout d'un
oup vous prîtes feu, et dans cette petite
aillie dont je n'eus pas de peine à m'a-
ercevoir, il vous échappa de dire d'un
ir assez vif, et même d'un ton assez haut,
u'après tout l'ambition étoit le caractère
es âmes nobles; qu'entre les passions c'é-
oit sans contredit la plus belle, ou du
oins la plus excusable dans un homme
e quelque naissance ; qu'elle élevoit le
œur, et que dans la vie il falloit un peu
'orgueil, pour savoir tenir son rang et
séparer du vulgaire : comme si vous

eussiez voulu me faire entendre, que l'h
milité, quoique sainte du reste et très-re
pectable, ne convenoit guère qu'à des âm
étroites, et qu'à des esprits foibles et p
propres aux grandes entreprises. Car j'
lieu de croire que c'étoit là votre pensé

Nous sommes là-dessus, vous et mo
dans des opinions bien différentes,
quand j'examine à fond ce que c'est q
la vertu d'humilité, en quoi elle consist
sur quels principes elle est établie, p
quelles règles elle se conduit, de quell
foiblesses elle nous guérit, quelle supéri
rité elle nous donne au-dessus des idé
communes, à quoi elle dispose, et quell
victoires elle remporte; enfin ce qu'el
nous fait entreprendre, et ce qu'elle no
fait exécuter : quand, dis-je, j'envisa
tout cela, je conclus bien autrement q
vous, et je prétends qu'entre les vertus
n'en est point qui marque plus de solidi
dans l'esprit, ni plus de fermeté dans l'âm
que l'humilité; que bien loin de retréc
le cœur, elle l'élargit; que bien loin d'
battre le courage, elle le rehausse; q
c'est un préservatif contre mille petitesse
contre mille indignités, et mille lâchet
qui sont si ordinaires dans l'usage
monde; que c'est une disposition aux pl
grands desseins, et que par une constan
inébranlable, elle sait également les fo
m

mer et les accomplir. Voilà ce que j'appelle une vraie grandeur, et ce qui doit sans doute suffire pour vous détromper de l'erreur où vous semblez être.

Allons par ordre, s'il vous plaît; et pour mieux éclaircir le point dont il est question entre nous, expliquons d'abord les termes, et donnons-en une notion juste. Car il est vrai qu'il y a une timidité naturelle qui nous rend doux, dociles, soumis; qui nous retient dans les rencontres, et nous empêche de nous ingérer dans aucune affaire; qui nous ferme la bouche et nous lie en quelque sorte les mains, lorsqu'il conviendroit d'agir, de se déclarer, de se défendre. Ce n'est point là humilité, mais pusillanimité, mais excès de crainte et défiance outrée de soi-même, qui n'a pour principe que le tempérament. Souvent même sous les dehors d'une humilité apparente, il y a dans cette pusillanimité beaucoup d'orgueil qui s'y mêle, et d'un orgueil puéril. Il faudroit parler dans l'occasion; mais on se tait sans prononcer une parole: pourquoi? parce qu'on craint de répondre mal à propos, et de s'exposer à la raillerie. Il faudroit prendre une résolution et la soutenir; mais on se tient oisif et l'on demeure: pourquoi? parce qu'on a peur de ne pas réussir et d'avoir à essuyer la confusion d'un mauvais

succès. Il faudroit résister, et maintenir ses prétentions, dès qu'elles sont raisonnables ; mais l'on cède, et l'on ne fait pas la moindre démarche : pourquoi ? par l'appréhension de succomber, et de donner ainsi plus d'avantage à un concurrent. De sorte qu'on est humble ou qu'on le paroit, non par vertu, mais par une imperfection de la nature, et quelquefois par une fausse gloire.

Traitez cette espèce d'humilité comme il vous plaira ; j'y consens, puisque ce n'est point celle dont je prends ici la défense. Sous le nom d'humilité j'entends une humilité purement évangélique et toute chrétienne, telle que le Fils de Dieu nous l'a enseignée, et telle que les saints, après ce divin maître, l'ont pratiquée. Je veux dire une humilité qui, par les lumières de la raison et de la religion, nous découvre notre néant et le fond de notre misère. Qui nous remplit par là d'un saint mépris de nous-mêmes, et nous fait vivement comprendre que de nous-mêmes nous ne sommes rien, ni ne pouvons rien : par conséquent que nous ne devons rien nous attribuer à nous-mêmes, hors le péché ; mais que nous devons tout rapporter à Dieu comme au souverain auteur, et lui rendre gloire de tout. Qui selon le même sentiment et dans la même vue, nous fait re-

garder avec indifférence toutes les distinctions et tous les honneurs du siècle, parce qu'au travers de leur lustre le plus brillant, nous en découvrons l'illusion et la vanité, et que d'ailleurs nous savons qu'ils sont opposés à l'état de Jésus-Christ dans tout le cours de sa vie mortelle. Qui sans nous mesurer avec le prochain, nous porte à l'honorer, à tenir volontiers au-dessous de lui le dernier rang, et à rester dans l'oubli, tandis que d'autres sont dans une haute estime et dans la splendeur. Enfin, qui ne comptant jamais sur elle-même, compte uniquement sur Dieu, mais avec une confiance d'autant plus ferme et plus assurée, qu'elle a des témoignages plus certains, qu'il prend plaisir à seconder les foibles, et qu'il aime à exercer sa miséricorde et sa toute-puissance en faveur des petits. Telle est, dis-je, l'humilité dont je parle, et que je conçois comme une des vertus les plus propres à former de grandes âmes et à les perfectionner. Peut-être serez-vous obligé d'en juger ainsi vous-même, si vous voulez peser mûrement la chose, et entrer dans quelques réflexions.

I. Car prenez garde, je vous prie, et remarquez d'abord avec moi, de quoi l'humilité nous délivre, ce qu'elle corrige dans nous, ou de quoi elle nous préserve. Per-

sonne n'ignore, et vous ne devez pas l'ignorer, quelles sont les petitesses, pour ne pas dire les bassesses, où l'ambition et l'orgueil nous réduisent. Je ne sais ce que vous en pensez : mais moi, je ne me figure point d'homme plus petit, ni d'âme plus vile, qu'un ambitieux qui se laisse dominer par la passion de s'agrandir, et qui veut par quelque voie que ce soit, la satisfaire ; ou qu'un orgueilleux qui s'infatue de ses prétendues bonnes qualités, et se laisse posséder d'une envie démesurée d'être applaudi et vanté dans le monde. Afin de vous en convaincre par vous-même, suivez-le en esprit, et comme pas à pas, cet ambitieux, dans la route qu'il s'est tracée et qu'il se représente comme le chemin de la fortune. Est-il une démarche si humiliante où il ne s'abaisse, dès qu'il croit qu'elle peut le conduire à son terme ? et dans l'espérance de monter, à quoi ne descend-il point ? Est-il une complaisance si servile où il ne s'assujétisse, pour s'insinuer auprès de celui-ci, et pour se concilier les bonnes grâces de celui-là ? Est-il hauteurs, dédains, rebuts qu'il n'essuie, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à engager l'un dans ses intérêts et à se ménager la protection de l'autre ? Que d'assiduités, que de souplesses, que de flatteries, et si j'ose ainsi m'exprimer, que d'infamies ! Il n'a

honte de rien, pourvu qu'il puisse atteindre où il vise, et réussir dans ses intrigues : et quelles intrigues ? souvent les plus criminelles et les plus lâches, où sont violées toutes les lois de la bonne foi et de l'honneur ; où sont employés l'artifice, la calomnie, la fraude, la trahison. Il en auroit horreur s'il n'étoit pas livré à la passion qui l'aveugle, et s'il en jugeoit de sens rassis. On en est saisi d'étonnement et indigné, quand malgré les soins extrêmes qu'il apporte à tenir cachés tant de mystères d'iniquité, on vient à connoître toutes ses menées, et à percer le voile qui les couvroit. Dites-moi comment vous trouverez là cette noblesse de sentimens, d'où naît, à vous en croire, l'ambition ?

Et d'ailleurs faites quelque attention à toute la conduite de l'orgueilleux. Ce n'est pas pour la première fois que j'en parle, et autant de fois qu'il y a lieu d'en parler, j'en ressens toujours un nouveau mépris. Tâchez à découvrir les différentes pensées qu'il roule dans son esprit, ou plutôt toutes ses imaginations également frivoles et folles. Examinez quel est le fonds, ou de ses joies secrètes et de ses vains triomphes, ou de ses peines les plus vives et de ses déplaisirs les plus piquans. Est-il occupé d'autre chose que de lui-même, de son mérite, de ses talens ? Est-il un avan-

tage si léger dont il ne se prévale, et qui dans son idée ne lui donne sur les autres une prééminence où il n'est pas aisé de parvenir? Est-il rien de bien fait, si ce n'est pas lui qui l'a fait? et est-il rien de bien pensé, s'il n'est pas selon son sens? Ajoutez ces témoignages favorables qu'il se rend perpétuellement et hautement à soi-même; ces fades et ennuyeuses vanteries, dont il fatigue quiconque veut bien l'écouter; cet amour de la louange, même la plus grossière; ce goût avec lequel il la reçoit et ce gré qu'il en sait, en sorte qu'il suffit de le louer pour obtenir tout de lui: au contraire cette vivacité et cette délicatesse sur un mot qui peut l'offenser; ces agitations où il entre, ces mélancolies où il tombe, ces jalousies, ces amertumes de cœur, ce fiel dont il se ronge; ces soupçons et ces ombrages qu'il prend d'un signe, d'une œillade, d'une parole jetée au hasard et sans dessein. En vérité qu'est-ce que cela? et pour omettre cent autres articles, je vous demande si vous comprenez rien de plus mince et de plus étroit, qu'une âme de cette trempe et un esprit disposé de la sorte?

Or, voilà de quoi l'humilité chrétienne est le correctif le plus efficace et le plus certain. De toutes ces foiblesses il n'y en a pas une dont elle ne soit exempte,

et qu'on puisse lui imputer. Qu'est-ce qu'un chrétien vraiment humble? c'est un homme sage et réglé dans toutes ses vues, ou n'en ayant point d'autres que les vues de Dieu et de son adorable providence. Un homme droit dans toutes ses voies, et incapable de prendre aucunes mesures hors des lois de la fidélité la plus inviolable et de la plus exacte probité. Un homme désintéressé et religieux dans ses abaissemens volontaires, ennemi de la flatterie et de toute sujétion mercenaire et forcée. Un homme équitable dans ses jugemens; sans prévention, sans envie; reconnoissant le mérite partout où il est, et se faisant un devoir de le révérer et de l'exalter même à son propre préjudice. Un homme indépendant de tous les respects humains et des vaines opinions du monde, parce qu'il ne cherche point à plaire au monde et qu'il le compte pour rien. De là toujours égal, dans l'humiliation comme dans l'élévation, dans le blâme et dans la louange, dans la bonne et la mauvaise réputation: soutenant l'une et l'autre avec une tranquillité inaltérable; ne se laissant, ni éblouir par l'éclat d'une vie agissante et comblée d'éloges, ni contrister par l'obscurité d'une vie abjecte et inconnue. De là encore, et par la même conséquence, un homme patient dans les injures; les par-

donnant de cœur ; plutôt prêt à faire des avances et à prévenir, qu'à exiger de justes satisfactions : du reste, plein de retenue, de modestie, dans ses entretiens, dans toutes ses manières ; ne disant rien de soi, si ce n'est pour se déprimer et pour s'avilir ; honnête, affable, paisible ; ne contestant avec personne, ne voulant jamais l'emporter sur personne : et tout cela par des motifs supérieurs et divins, malgré les révoltes de la nature et son extrême sensibilité. Observez bien tous ces traits, et j'ose me promettre que vous conclurez avec moi qu'un homme de ce caractère doit être incontestablement réputé pour un grand homme. Mais reprenons.

Un homme sage et réglé dans toutes ses vues, c'est-à-dire, un homme qui s'en tient précisément à ce qui est selon l'ordre du ciel, et n'aspire point au delà ; qui ne s'abandonne point à une ardeur insensée de croître, mais se renferme dans les bornes qu'il a plu à Dieu de lui marquer ; qui dit comme David : *Seigneur, mon cœur ne s'est point élevé ; je ne me suis point évanoui dans mes pensées ni dans mes désirs, et je n'ai point porté mes regards au-dessus de moi.* Ce n'est pas qu'il soit tout à fait à couvert des atteintes d'une secrète ambition. L'orgueil qui nous est si naturel, veut toujours faire de nouveaux

Ps. 130. 1.

progrès, et d'un degré passer à un autre ; il y a même des temps, des conjonctures, où la tentation est difficile à vaincre : mais l'humble chrétien sait la réprimer, sait la surmonter, et par une sainte violence se rendre maître d'une passion dont l'empire néanmoins est si étendu. Il est ce que Dieu l'a fait naître, ce que Dieu veut qu'il soit: cela suffit, et que lui faut-il davantage ? Si dans le cours des années la Providence l'appelle à quelque chose de plus, il la laisse agir, et attend en paix qu'elle se déclare. Jusque-là nul empressement, nulle inquiétude : point d'autre soin que de vivre selon Dieu dans son état, et de fournir saintement sa carrière. Dans une telle modération, qu'il y a déjà de force ! et pour s'y maintenir, qu'il y a de combats à livrer et de victoires à remporter sur soi-même !

Un homme droit dans toutes ses voies. C'est une suite immanquable de la disposition où il est de ne marcher que dans les voies de Dieu, et de ne s'en écarter jamais. Ne voulant rien être que selon le gré de Dieu, et de lui-même ne prétendant à rien autre chose, il n'a pour son avancement propre, ni projets à conduire, ni moyens à imaginer, ni ressorts à faire jouer : d'où il s'ensuit qu'il n'a besoin ni de partis, ni d'industrie, ni de surprises.

Il suit toujours une même ligne, et v
toujours son chemin, sans détours et sar
déguisemens. D'ailleurs instruit des max
mes de l'évangile qui est la vérité même
il n'a garde, en quelque rencontre que c
soit, d'avoir recours au mensonge qu
l'évangile condamne; et libre de tout dés
de se pousser, qui pourroit le séduire et l
corrompre, il est bien éloigné de mettr
en œuvre de criminelles pratiques dont
voit toute l'imposture et toute la honte.

Un homme religieux et désintéress
dans ses abaissemens volontaires. Car
y a une humilité prétendue qui n'a d
l'humilité que les apparences, et il y
de feints abaissemens qui ne consisten
qu'en de fausses démonstrations et des de
hors trompeurs. Souvent le mondain s'hu
milie, il s'abaisse : mais pourquoi? je l'a
dit et je le répète, c'est par une fragil
espérance, c'est par une flatterie basse
c'est par un vil et sordide esclavage. La
religion inspire au chrétien humble, jus
que dans ses soumissions les plus pro
fondes, bien plus de générosité et plus de
dignité. Il rend honneur au prochain : il a
pour le prochain toute la déférence, tous
les ménagemens et tous les égards possi
bles; il ne refuseroit pas, s'il le falloit,
de ramper sur la poussière et sous les pieds
du prochain : mais en cela qu'est-ce qu'il

nvisage? est-ce l'homme? non certes, puisqu'il n'attend ni ne veut rien de l'homme; mais dans l'homme il n'envisage que Dieu. C'est à Dieu qu'il obéit en obéissant à l'homme : c'est à Dieu qu'il offre son encens en rendant hommage à l'homme; c'est devant Dieu qu'il se prosterne en s'inclinant devant l'homme : Dieu est le seul objet de son culte, comme il en doit être l'unique récompense.

Un homme équitable dans ses jugemens : et voici, j'ose le dire, un des plus nobles efforts de l'humilité. Parce que nous sommes ordinairement préoccupés, soit en notre faveur par notre amour-propre, soit contre le prochain par une maligne envie, on ne peut guère compter sur l'équité des jugemens que nous portons, ou de nous-mêmes, ou des autres. Mais par une règle toute contraire, parce que l'humble chrétien est dégagé de ces préventions qui nous aveuglent, il est beaucoup plus en état de juger sainement; et comme il ne sait point dissimuler ni trahir la vérité qu'il connoît, il parle selon qu'il pense, et communément il pense bien. Si donc il s'agit de lui-même, il ne cherche point à se faire valoir au delà de son prix, et s'il est question du prochain, il lui fait une justice entière, et bien loin de vouloir le rabaisser ni obscurcir ses

avantages, il est le premier à les publi

Nous en avons dans l'évangile un exc
ple des plus célèbres; et quiconque ex
minera bien la conduite de Jean-Baptis
à l'égard de Jésus-Christ, y trouvera u
bonne foi, et dans cette bonne foi un c
ractère de grandeur, qu'on ne peut ass
admirer. Jean prêchoit aux peuples la pé
tence; toutes les rives du Jourdain rete
tissoient du bruit de son nom; on s'asse
bloit en foule auprès de lui, et il s'étc
fait une nombreuse école, qui le suiv
et recevoit ses enseignemens comme d
oracles. Jamais crédit ne fut à un pl
haut point. Mais après tout Jean-Baptis
n'étoit que le précurseur du Messie, et
n'avoit été envoyé qu'en cette qualit
Aussi est-ce à cette qualité seule que s
borne toute l'idée qu'il a de lui-même
qu'il en donne à ces députés qui de la par
de la synagogue viennent l'interroger pou
Joan. c. savoir qui il est? *Êtes-vous le Christ*
1. 21. lui demandent-ils; *êtes-vous Élie? êtes
vous prophète?* Que l'occasion étoit déli
cate pour un homme qui eût été moin
humble! mais à ces demandes il répon
simplement, et sans hésiter, qu'il n'est n
23. le Christ, ni Élie, ni prophète. *Qui êtes
vous donc?* répliquent ces envoyés: *Je
suis*, leur dit-il, *la voix de celui qui
crie dans le désert, préparez le chemin*

Seigneur; voilà tout ce que je puis
us apprendre de moi.

Ce n'est point encore assez : mais la
ème équité qui le fait juger si modeste-
nt de lui-même, lui fait rendre à Jésus-
rist en cette rencontre, et en toutes les
tres, le plus juste et le plus glorieux té-
oignage. Il annonce aux députés de Jéru-
em la venue de ce Messie : *Il est au* Ib. 26.
*lieu de vous ; mais vous ne le con-
issez point. C'est lui qui doit venir
rès moi, qui est avant moi, et dont je
suis pas digne de délier les souliers.*
'écrie en le voyant, et l'appelle le Sau-
ur des hommes : *Voilà l'agneau de
ieu ; voilà celui qui efface les péchés
monde.* Il fait plus : quand ses disci-
s, s'apercevant que l'école de leur maî-
commençoit à déchoir, et que celle
Jésus-Christ s'établissoit de jour en
r et s'accréditoit, témoignoient là-des-
quelque jalousie, il leur déclare que
ormais ils doivent s'attacher à ce nou-
u maître ; il les lui envoie : car *c'est* Joan. 3,
ui de croître, conclut-il, *et à moi de* 30.
ninuer. Qu'on me dise s'il est rien de
s grand qu'un tel procédé, et si ce n'est
ainsi que pensent les plus solides es-
s, et les cœurs les mieux placés?

De tout cela il est aisé de comprendre
mment un chrétien humble est indépen-

dant de tous les respects humains, et des vaines opinions du monde, dès-là qu'il ne se soucie ni de l'estime du monde, ni de sa faveur, et qu'il peut dire comme l'apôtre : *Pour moi, il m'importe peu que vous me jugiez, vous ou quelqu'autre homme que ce soit ; je n'ai qu'un juge*, à proprement parler, *et ce juge c'est Dieu*. Comment il garde toujours la même égalité d'âme, et la même paix au milieu de toutes les vicissitudes où il est exposé puisque ni l'une ni l'autre fortune ne fait impression sur lui. Comment il endure les plus mauvais traitemens, avec une patience à l'épreuve de tout : parce qu'il n'y a point d'outrages dont il ne se croie digne et que d'ailleurs il acquiert par là plus de ressemblance avec le sacré modèle qu'il fait gloire d'imiter, et qui lui est proposé dans la personne adorable de son Sauveur. Comment on ne l'entend jamais faire parade de ses bonnes œuvres, vanter ses prétendus exploits ; étaler en de longs récits les affaires où il a eu part, et de quelle manière il s'y est comporté ; censurer celui-ci ; railler celui-là ; entrer continuellement en dispute, et s'ériger en homme habile et important. Comment au contraire on le voit à toute occasion, se tenir autant qu'il peut, à l'écart, user de réserve, donner à chacun une attention fa-

1. Cor. 4. 3.

orable, approuver, excuser, tourner les choses en bien, et devenir ainsi du meilleur commerce, et de la société la plus aimable. Voilà, dis-je, ce qu'on ne doit point avoir de peine à comprendre; et voilà par où la même humilité qui nous abaisse, sert à nous relever. Comme donc l'ecclésiastique a dit, *plus vous êtes grand, plus vous devez vous humilier*, Eccli. 20. 3. je ne fais nulle difficulté de renverser la proposition; et sans altérer en aucune sorte cette divine parole, j'ajoute : *plus vous vous humilierez, plus vous serez grand.*

II. Mais n'en demeurons pas là : car il s'agit présentement de savoir, si l'humilité n'est point un obstacle aux grandes actions, et à certaines entreprises où il faut de la magnanimité et une résolution que rien n'ébranle. La raison de douter est, que l'humilité a pour fondement la connoissance de notre foiblesse et une conviction actuelle et habituelle de notre insuffisance : d'où viennent les bas sentimens, et la défiance que l'on conçoit de soi-même. Un homme véritablement humble est persuadé qu'il n'est rien, qu'il ne peut rien, et que de son fonds il n'est bon à rien. Or, dans cette persuasion il n'est pas naturel qu'il forme des projets au-dessus de lui, ni qu'il veuille s'engager en des ministères

et des fonctions qui demandent des talens rares et singuliers. Cela ne paroît pas naturel; mais il n'en est pas moins vrai, selon le mot de saint Léon, que *rien n'est difficile aux humbles;* qu'il n'y a point de si vaste dessein dont l'exécution les étonne; qu'ils sont capables de tout oser et d'affronter tous les périls avec l'assurance la plus ferme, et l'intrépidité la plus héroïque; que plus ils se croient foibles, plus en même temps ils s'estiment forts; et que plus ils se défient d'eux-mêmes, plus ils sentent redoubler leur zèle, et portent loin leurs vues. Sont-ce là des paradoxes? sont-ce des vérités? Je prétends qu'il n'est rien de plus réel, que ces merveilleux effets de l'humilité chrétienne; je prétends que c'est à quoi elle nous dispose, et ce qu'elle produit en nous. Je vais vous développer ce mystère, et voici comment nous devons l'entendre.

Car autant qu'un chrétien humble se défie de lui-même, autant il se confie en Dieu; moins il s'appuie sur lui-même, plus il s'appuie sur Dieu. Or, il sait que rien n'est impossible à Dieu. Il sait que Dieu prend plaisir à faire éclater sa gloire dans notre infirmité, et que c'est aux plus petits, dès qu'ils ont recours à lui, qu'il communique sa grâce avec plus d'abondance. Muni de ces pensées, et comme revêtu

revêtu du pouvoir tout-puissant de Dieu même, est-il rien désormais de si laborieux et de si pénible, rien de si sublime et de si grand, dont il craigne de se charger, et dont il désespère de venir à bout? Que Dieu l'appelle, il n'hésitera pas plus que le prophète Isaïe, à lui répondre, *me voici, Seigneur, envoyez-moi.* Que Dieu en effet l'envoie, il ira partout. Il se présentera devant les puissances du siècle, il entrera dans les cours des princes et des rois, il leur annoncera les ordres du Dieu vivant, et ne sera touché, ni de l'éclat de leur pourpre, ni de leurs menaces, ni de leurs promesses. Il plantera, selon les expressions figurées de l'écriture, et il arrachera; il bâtira, et il détruira; il amassera, et il dissipera. *Isaïe*, 6. 8.

Quelle espèce de prodige, et quel admirable accord de deux choses aussi incompatibles, ce semble, que le sont tant de défiance d'une part, et de l'autre tant de confiance et de force! Car au milieu de tout cela, le même homme qui agit si délibérément et si courageusement, ne perd rien de son humilité: c'est-à-dire, qu'il conserve toujours le souvenir de sa foiblesse; qu'il se regarde toujours comme un serviteur inutile, comme un enfant; qu'il dit toujours à Dieu dans le même sentiment que Jérémie, *Ah! Seigneur, mon inca-* *Jerem.* 1. 6.

pacité est telle, que je ne puis pas même prononcer une parole. Non, il ne le peut de lui-même et par lui-même : mais tandis qu'il en fait la confession la plus affectueuse et la plus sincère, il n'oublie point d'ailleurs ce que lui apprend le docteur des nations, qu'il *peut tout en celui qui le fortifie.* De sorte qu'il ne balance pas un moment à se mettre en œuvre et à commencer, quel que soit l'ouvrage où la vocation de Dieu le destine. Qu'il y voie mille traverses à essuyer, et mille oppositions à vaincre; que le succès lui paroisse non seulement douteux, mais hors de vraisemblance, il espère contre l'espérance même. Ce n'est point par une témérité présomptueuse, puisque son espérance est fondée sur ce grand principe de saint Paul, que *Dieu fait choix de ce qui paroît plein de folie selon le monde, pour confondre les sages ; qu'il choisit ce qui est foible devant le monde, pour confondre les forts ; et qu'il se sert enfin de ce qu'il y a de plus bas et de plus méprisable, même des choses qui ne sont point, pour détruire celles qui sont.*

Philip. 4. 13.

1. *Cor.* 1. 27.

Ainsi, quand ce jeune berger qui d'un coup renversa Goliath, vit approcher de lui ce Philistin d'une énorme stature : *Tu viens à moi*, lui dit-il, *avec l'épée, la lance et le bouclier ; mais moi, je viens*

1. *Reg.* 17. 45.

à toi au nom du Seigneur, et tout désarmé que je suis, je me tiens certain de la victoire? Car voici, ajoute-t-il, ce que je te déclare : *Le Seigneur te livrera entre mes mains; je te donnerai la mort, et je te couperai la tête, afin que toute la terre sache qu'il y a un Dieu en Israël, et que ce n'est ni par l'épée ni par la lance qu'il sauve.* Ainsi le même David se trouvant investi d'ennemis qui l'assailloient de toutes parts, s'écrioit avec une sainte hardiesse : *Le Seigneur est notre ressource; nous combattrons, et il réduira en poudre tous ceux qui nous persécutent.*

Tel est par proportion le langage des âmes humbles : d'autant plus assurées de la protection divine, qu'elles se répondent moins d'elles-mêmes; et du reste d'autant plus tranquilles sur la réussite de leurs entreprises, qu'étant humbles, elles craignent moins de subir la honte des fâcheux événemens que Dieu quelquefois, pour les éprouver, peut permettre. Un homme du monde, suivant son orgueil, comme nous l'avons déjà remarqué, ne se hasarderoit pas si aisément. Il ne voudroit pas exposer son honneur; et pour se déterminer, il lui faudroit de serieux examens et de longues délibérations. Mais dès qu'on a l'humilité dans le cœur, on n'est plus si jaloux d'un vain nom, ni si sensible aux

reproches qu'on s'attirera, supposé qu'on vienne à échouer. On s'abandonne à la conduite de l'esprit de Dieu, et du reste on se soumet à tout ce qui en peut arriver pour notre humiliation devant les hommes.

Ce ne sont point là de simples spéculations: on en a vu la pratique. Fut-il jamais une entreprise pareille à celle des apôtres, lorsqu'ils se partagèrent dans toutes les contrées de la terre pour travailler à la conversion du monde entier? Les plus fameux conquérans dont l'histoire profane a vanté les faits mémorables, ont porté leurs armes et étendu leurs conquêtes sur quelques nations : mais ces saints conquérans, ou, pour mieux dire, ces saints et zélés propagateurs de la loi chrétienne, se proposèrent de soumettre généralement tous les peuples à l'empire de Jésus-Christ. Dans ce vaste projet ils n'exceptèrent ni âge, ni sexe, ni rangs, ni qualités, ni états. A en juger selon la prudence du siècle, c'étoit un dessein chimérique, et l'on sait néanmoins avec quelle ardeur ils s'y employèrent, avec quelle constance ils le soutinrent, avec quel bonheur ils l'accomplirent.

Or, qu'étoit-ce que ces apôtres? de pauvres pêcheurs, petits selon le monde et humbles selon l'évangile. Leur humilité ne borna point leurs vues, elle ne leur

resserra point le cœur, elle ne les affoiblit ni ne les arrêta point. Avec cette humilité, ils ont passé les mers, ils ont parcouru les provinces et les royaumes, ils ont répondu aux juges et aux magistrats, ils ont résisté aux grands, ils ont confondu les savans, ils ont instruit les infidèles et les barbares, ils ont triomphé de l'idolâtrie et du paganisme; et dans la suite des temps combien ont-ils eu d'imitateurs et de successeurs, humbles comme eux, et appliqués sans relâche à perpétuer les fruits de leur zèle! Combien en ont-ils encore de nos jours, qui par une sainte alliance réunissent dans leurs personnes, et la même humilité et la même élévation de sentimens!

Pour en revenir aux apôtres, et pour dire en particulier quelque chose de saint Paul, on ne peut lire ses épîtres, et ne pas voir que ce fut un des esprits les plus sublimes, et une des plus grandes âmes. Quel feu, quelle vivacité, et tout ensemble quelle solidité! Pense-t-on plus noblement? s'exprime-t-on plus éloquemment? Que n'a-t-il pas fait! que n'a-t-il pas souffert! supérieur à tout, aux dangers, aux embûches, aux persécutions, aux trahisons, aux calomnies, aux opprobres, aux fers, à la faim, à la soif, au glaive, à la mort; car, disoit-il, *nous sommes au-dessus de tout cela.* Saint Chrysostôme en étoit ravi [37]. Rom. 8.

d'admiration, et n'avoit point de termes pour faire entendre ce qu'il en concevoit. Cependant ce vaisseau d'élection, ce grand apôtre, quel mépris faisoit-il de lui-même, et comment en parloit-il? Il se traitoit de pécheur, de blasphémateur, de persécuteur de l'église, d'homme indigne de l'apostolat, d'avorton : tant l'humilité lui représentoit vivement ses misères, et tant elle le rabaissoit dans son estime.

Que ne pourrions-nous pas ajouter de ces sociétés et de ces ordres religieux qui sont pour l'un et pour l'autre sexe des écoles de perfection, et dont la sainteté est l'édification du monde chrétien? Que n'en a-t-il pas dû coûter pour former ces grands corps, pour en rassembler tous les membres, pour les assortir et les régler? Que d'études et de soins! que de méditations, de réflexions, de conseils! Mais aussi quels progrès surprenans! ces sociétés se sont multipliées; ces ordres religieux se sont répandus dans tous les lieux éclairés de la foi et soumis à l'église de J. C. Comme autant de républiques, ils ont leur forme de gouvernement, leurs lois, leurs statuts, leurs offices, leurs fonctions, leurs observances qu'il a fallu ordonner avec une pénétration et une sagesse qui descendît aux moindres détails, qui prévît toutes choses et ne laissât rien

échapper. Voilà par où ils se sont main-
enus depuis des siècles, et ils se main-
iennent. Or, après Dieu et la grâce de
Dieu, je demande à qui nous sommes re-
levables de ces saints établissemens. Est-
e à d'habiles politiques et à leurs intri-
ues? est-ce à des philosophes fiers de leur
cience et pleins d'eux-mêmes? Là-dessus
e ne puis mieux répondre que par les pa-
oles du Fils de Dieu à son père: *Seigneur,* Luc. c.
ère tout-puissant, je vous bénis et vous 10. 21.
ends grâces d'avoir caché ces choses
ux sages selon la chair et aux savans,
ais de les avoir révélées aux petits;
l'y avoir employé d'humbles instituteurs,
n humble François d'Assise, un humble
François de Paule, et d'autres. Parce
u'ils étoient humbles, ils n'en ont été
ue plus propres à entrer dans les grandes
ues de la providence sur eux, et que
nieux préparés à les seconder.

Je finis, car peut-être n'en ai-je déjà que
ropdit; mais quoi qu'il en soit, apprenez à
éformer vos idées touchant une des ver-
us les plus essentielles du christianisme,
ui est l'humilité. Autant qu'elle nous
orte à nous mépriser nous-mêmes, autant
evons-nous l'estimer. Puissiez-vous en
ien connoître le mérite, et plaise au ciel
u'au milieu de tous vos honneurs, vous
ravailliez désormais à l'acquérir.

Illusion et danger d'une grande réputation.

Eccli. 41. 15. PRENEZ *soin de vous établir dans une bonne réputation et de vous y maintenir*, c'est l'avis que nous donne le Saint-Esprit, et cette maxime, telle que nous devons l'entendre, est fondée sur de très-solides raisons. Car, suivant le sens de l'écriture, qu'est-ce qu'une bonne réputation, et en quoi consiste-t-elle ? A être exempt de reproche, chacun dans notre état ; je dis de certains reproches qui flétrissent un nom et qui éloignent de la personne : à être réputé dans l'opinion commune, homme de probité et de bonnes mœurs ; homme équitable, droit, fidèle ; homme sensé, judicieux, capable dans sa condition de remplir les devoirs de son emploi, de sa charge, de son ministère ; en deux mots, honnête homme selon le monde, homme chrétien selon Dieu. Or, il nous est d'une extrême conséquence d'avoir sur tout cela une réputation saine et sans tache : pourquoi ? parce qu'en mille rencontres il y va de la gloire de Dieu et de l'honneur de la religion que nous professons ; parce qu'il y va de notre propre intérêt et de l'avantage personnel que nous y trouvons ; parce qu'il n'y va pas moins de l'u-

tili

tilité du prochain dont nous sommes chargés, et auprès de qui nous nous employons.

En effet, rien ne sert plus à glorifier Dieu et à relever l'honneur de son culte, que l'estime qu'on fait de ceux qui le servent, et l'édification qu'on tire de leurs exemples. C'est pour cela que le prince des apôtres, saint Pierre, recommandoit tant aux fidèles de garder parmi les gentils une conduite régulière, afin, disoit-il, que malgré leurs préjugés contre notre sainte loi, venant à examiner votre vie et n'y voyant rien que d'édifiant, ils rendent gloire à Dieu, et que vous fermiez la bouche à ceux qui voudroient parler mal de vous. De plus, à n'envisager que nous-mêmes, il est évident qu'une bonne réputation nous est très-avantageuse, et même nécessaire, pour notre établissement et notre avancement, soit dans l'église, soit dans le monde ; car on ne s'accommode nulle part d'un homme noté et décrié. Aussi quand les apôtres proposèrent aux disciples de choisir entr'eux des diacres, et de leur commettre le soin de distribuer les aumônes, la première condition qu'ils leur marquèrent, fut qu'ils prendroient pour cette fonction *des hommes d'une vertu reconnue*. Enfin, considérant la chose par rapport au prochain, il est aisé de voir que sans une réputation à couvert de la

Act. 6. 3.

censure, il n'est guère possible que nous fassions aucun fruit auprès de lui, puisque nous ne le pouvons faire qu'autant que le prochain a de créance en nous, et qu'il n'en peut avoir quand il n'est pas bien prévenu en notre faveur. Comment un père, par exemple, inspirera-t-il à ses enfans l'horreur du vice, s'ils sont témoins de son libertinage et de ses désordres? comment un prédicateur prêchera-t-il l'humilité, et en persuadera-t-il la pratique à ses auditeurs, s'ils le connoissent pour un homme vain et enflé d'orgueil? comment un directeur, un pasteur de l'église ramenera-t-il les âmes égarées, et les fera-t-il rentrer dans les voies de la foi, si l'on sait qu'il est égaré lui-même, ou s'il est au moins d'une doctrine suspecte? il en est de même d'une infinité d'autres sujets.

Il est donc non seulement permis, mais à propos, surtout en certaines situations et en certaines places, de conserver sa réputation et de la défendre. Et c'est ce qui faisoit dire à saint Augustin : *Je me dois à moi même, et pour mon propre bien, le mérite de ma vie ; mais je dois au public et à son progrès dans le chemin du salut l'intégrité de ma réputation :* morale dont il avoit le modèle dans saint Paul. On pourroit être surpris d'abord, que ce doc-

Aug.

teur des nations racontât lui-même les grâces extraordinaires qu'il avoit reçues, ses révélations, son ravissement jusqu'au troisième ciel; que lui-même il fît le récit de ses courses évangéliques, de ses combats, de ses travaux immenses, et qu'il ne feignît pas même d'ajouter qu'il avoit plus travaillé que le reste des apôtres. Ce n'étoit point là blesser l'humilité, comme il le montre assez ailleurs. Mais il savoit combien il lui étoit important pour la conversion des infidèles, et pour le soutien de ceux qui avoient déjà embrassé l'évangile, de s'accréditer dans leurs esprits, afin qu'ils devinssent par là plus dociles à l'écouter et à profiter de ses instructions. Voilà pourquoi il croyoit devoir ménager sa réputation; de sorte qu'étant condamné au fouet, il se tint obligé, pour éviter la honte de ce châtiment, de déclarer qu'il étoit citoyen romain; et que se voyant cité à Jérusalem pour répondre devant le proconsul Festus, il refusa d'y comparoître, et en appela à César.

Mais outre cette bonne réputation dont il ne s'agit point ici précisément, il y en a une autre que nous appelons, selon le terme ordinaire, une grande réputation. La bonne réputation est, sans contredit, un bien précieux dans l'estime de tout le

monde, et néanmoins elle ne suffit pas aux âmes ambitieuses et orgueilleuses : car il lui manque quelque chose qui contente leur orgueil et qui flatte leur vanité. J'explique ma pensée. Une bonne réputation, quoique honorable, n'a rien dans le fond qui nous distingue beaucoup ; c'est un état commun à une multitude de gens raisonnables, parmi lesquels nous vivons, et dont le nombre dans la société humaine n'est pas petit. Ils sont réguliers ; ils se conduisent bien ; ils s'acquittent bien, chacun dans sa profession, de leurs exercices, et remplissent fidèlement leurs obligations. On les approuve et l'on a pour eux toute la considération qui leur est due : mais cette considération, après tout, ne leur donne pas ce lustre, cet éclat, cette vogue qui fait la grande réputation. On ne dit point d'eux, comme on le dit de quelques autres, c'est un grand homme, un grand magistrat, un grand politique, un grand théologien, un grand écrivain, un grand orateur, un grand prédicateur : noms fastueux et brillantes qualités qui éblouissent, et dont on est souverainement jaloux. Ainsi la grande réputation est au-dessus de la bonne réputation. Or, en matière de réputation et d'honneur, dès qu'on n'est pas au plus haut point, on compte communément assez

peu tout le reste. Mais moi, je prétends que dans ces grandes réputations il y a souvent bien de l'illusion. Je prétends, lors même qu'elles sont le plus justement acquises, comme quelques-unes peuvent l'être, qu'il y a du moins bien du danger, et qu'il est infiniment à craindre, que par les sentimens qu'elles inspirent, elles ne deviennent plus pernicieuses qu'elles ne sont glorieuses et avantageuses. Je n'avance rien sans preuve, et de toutes les preuves la plus sensible, c'est la connoissance que nous avons du monde, et ce que l'usage de la vie nous apprend.

I. Illusion : car si nous observons bien sur quoi sont établies ces réputations qui font tant de bruit, nous trouverons que la plupart n'ont pour fondement que l'occasion et le hasard ; que la conjoncture favorable des temps ; que le défaut de compétiteurs et de gens de mérite ; que le caprice et le mauvais goût du public ; que quelques dehors spécieux, accompagnés de beaucoup de confiance et de présomption ; que des secours étrangers et cachés ; que la distinction de la naissance et du rang ; que l'inclination, la faveur, et particulièrement l'intrigue. Gardons-nous de blesser personne : ce n'est pas mon dessein ; à Dieu ne plaise. Je parle

en général, et quiconque voudroit faire là-dessus des applications odieuses, ne doit les imputer qu'à lui-même, et ne peut m'en rendre responsable.

Mais cette déclaration faite de ma part, et sans entrer dans aucun détail, je reprends ma proposition, et de bonne foi je demande combien on a vu de ces prétendus grands hommes, qui devoient toute leur réputation à un succès où je ne sais quelle heureuse aventure avoit eu plus de part que le génie et l'habileté. Tel dans les armes est devenu célèbre par une victoire qu'il a remportée, ou plutôt qu'on a remportée pour lui et en son nom. Elle lui est attribuée, parce qu'il avoit le commandement; et il en a l'honneur, sans en avoir, à bien dire, ni soutenu le travail, ni couru le péril.

Il en est de même dans le maniement des affaires; de même dans la magistrature et la dispensation de la justice; de même dans les lettres et les sciences, soit divines, soit humaines; de même, (le croiroit-on, si l'expérience ne nous en convainquoit pas!) dans le ministère évangélique, dans la direction des consciences, dans la pratique de la perfection et de la sainteté chrétienne. L'un est regardé comme un esprit supérieur, comme un homme intelligent, sage dans ses en-

treprises, solide dans ses vues, juste dans ses mesures. Il réussit, et parce qu'il est ordinaire de juger par les événemens, de là vient la haute estime qu'on en fait. On ne cesse point de l'admirer et de l'exalter; mais ces lumières si pures, mais ces vues si droites, ces mesures si justes, est-ce de son fonds qu'il les tire, ou ne sont-ce pas peut-être des amis qu'il consulte, des subalternes auxquels il se confie, qui secrètement et quelquefois sans qu'il l'aperçoive lui-même, le guident dans toutes ses démarches et l'éclairent dans toutes ses délibérations et toutes ses résolutions? L'autre se fait écouter comme un maître, tant il paroît avoir acquis de connoissances et être versé en tout genre d'érudition. On le met entre les savans, au premier rang; et il est vrai qu'il n'y a point de matière sur quoi il ne s'explique d'une manière à imposer. Je dis à imposer; car tout cet appareil de doctrine n'est souvent autre chose qu'une belle superficie, sous laquelle il y a beaucoup de vide et fort peu de substance. A force de tout savoir ou de vouloir tout savoir, il arrive assez qu'on ne sait rien. On se fait néanmoins valoir par une facilité de s'énoncer, et une abondance de paroles qui ne tarit point; par un ton décisif et assuré, qui semble ne pas permettre le moindre

doute, et prévenir toutes les difficultés; par un étalage de termes, de noms, de raisonnemens, de faits qui ne peuvent guère être contredits, parce que la plupart de ceux qui les entendent n'y comprennent rien, et que n'étant pas en état d'en voir le foible, ils deviennent adorateurs de ce qu'ils ignorent.

Que dirai-je de ces orateurs dont la vaine et spécieuse éloquence attire à leurs discours les villes entières? on les suit avec empressement. Le concours croît de jour en jour; ce sont les oracles de tout un pays. Heureux d'avoir eu à se produire dans des temps de décadence et de disette; je veux dire, dans des temps où le goût dépravé du siècle ne discernoit ni l'excellent, ni le médiocre, mais les confondoit ensemble, et négligeoit le solide et le vrai pour s'attacher à de fausses lueurs; dans des temps où tout le talent se bornoit au son de la voix dont l'oreille étoit flattée, et à certain extérieur qui frappoit les yeux; surtout dans des temps où de secrets intérêts engageoient un puissant parti à soutenir l'orateur, et à le mettre dans un crédit dont l'éclat réjaillît sur le parti même, et servît à l'illustrer et à l'autoriser.

Ce n'est pas pour une fois que se sont ainsi formées les plus grandes réputations,

non-seulement en matière d'éloquence, mais, l'oserai-je dire! en matière de mœurs, en matière de direction et de conduite des âmes, en matière de piété et de religion. On transforme en anges de lumière des hommes très-peu éclairés dans les choses de Dieu. On les propose comme les dépositaires de la plus pure morale de l'évangile; comme les seuls guides instruits des voies du salut, et capables de les enseigner. On répand leurs ouvrages comme autant de chef-d'œuvres et comme le précis de toute la vie spirituelle. Mille esprits aisés à séduire, se laissent préoccuper de ces idées. De l'un elles se communiquent à l'autre : c'est bientôt une opinion presque universelle et une réputation hors de toute atteinte.

Du moins si des gens qui se voient préconisés de la sorte, rentroient en eux-mêmes; s'ils se rendoient quelque justice, et qu'ils reconnussent de bonne foi combien ils sont au-dessous de ce qu'on pense d'eux, et combien leur réputation passe leur mérite : c'est ce que l'humilité demanderoit, et ce que la seule équité naturelle ne manqueroit pas de leur inspirer, s'ils la consultoient. Ils seroient peu touchés alors des applaudissemens qu'ils reçoivent: s'ils ne se tenoient pas toujours obligés de les arrêter au dehors, en se déclarant,

ils les désavoueroient dans le fond de l'âme; ils les tourneroient même à leur confusion, bien loin de s'en faire une gloire, parce qu'ils sentiroient combien peu ils leur sont dûs, et quelle en est l'illusion. Ils iroient encore plus avant; et par la comparaison qu'ils feroient d'eux-mêmes avec d'autres qui valent mieux qu'eux, et qui demeurent dans l'oubli, ils comprendroient que ce ne sont pas toujours les vrais mérites qui éclatent. Ils les honoreroient jusque dans leur obscurité; ils les respecteroient, et se garderoient bien de leur témoigner le moindre mépris, ni de s'arroger une supériorité dont ils se déporteroient volontiers en leur faveur. Telles sont, dis-je, les dispositions où ils devroient être; mais par l'aveuglement et l'enchantement de notre orgueil, tout le contraire arrive, et voilà, outre l'illusion, quel est encore le danger d'une grande réputation.

II. Danger : car un homme s'enivre de son succès. Il n'examine point comment, ni par où il est parvenu : peu lui importe de le savoir, et même il se plaît à en perdre le souvenir. Il jouit de sa réputation, bien ou mal acquise; il en perçoit et en goûte les fruits; c'est assez. Que dis-je? il va même aisément jusqu'à

se persuader qu'il y a en effet dans sa personne quelque chose qui le relève, et qui lui donne rang à part. Il l'entend dire si communément, et ce langage lui est si agréable, qu'il n'a pas de peine à le croire. De là donc les retours sur soi-même, les complaisances secrètes où il aime à s'entretenir ; de là les hauteurs d'esprit, les airs impérieux, les paroles sèches et dédaigneuses : de là il s'attend bien qu'on le ménagera, qu'on aura pour lui des égards ; que dans une société, dans une compagnie on lui accordera des priviléges, parce qu'il fait honneur au corps et qu'il en est un des premiers ornemens : de là il ne peut souffrir que dans les mêmes fonctions et le même emploi, qui que ce soit ose s'égaler à lui. Il trouveroit même fort étrange que quelqu'un entreprît d'en approcher, voulant qu'il ne soit parlé que de lui, et concevant pour autrui la même jalousie qu'il excite dans les autres à son égard. Enfans des hommes, que vous êtes vains, en recherchant, comme vous faites, la vanité ; et qu'il y a d'erreur et de mensonge dans ce que vous poursuivez avec plus d'ardeur !

Ceci, au reste, ne regarde pas seulement ces grandes réputations que j'ai dit être mal fondées, mais celles même qui sont le plus justement et le plus solide-

ment établies. Car il y en a ; il y a de ces hommes singuliers et rares, qui emportent avec raison tous les suffrages, et à qui la plus maligne envie est forcée de rendre une espèce d'hommage par son silence et par son estime ; elle plie devant eux et elle se tait. On en fait mention de tous côtés ; partout on les reçoit avec agrément ; grands et petits, tout le monde leur témoigne du respect et de la vénération. Or, par là ils sont exposés à la même tentation que les autres ; et quoique quelques-uns peut-être, par le bon caractère de leur esprit, se préservent de ce danger, il n'y en a que trop qui y succombent.

Et à dire vrai, il en est d'une grande réputation comme d'une grande fortune : il est également difficile de bien soutenir l'une et l'autre, et de ne s'y point oublier. Quand on se voit dans un certain degré d'élévation et de distinction, il semble qu'on ait été tout à coup métamorphosé dans un nouvel homme. Ce sont des pensées, des affections, des sentimens tout différens : c'est une conduite tout opposée à celle qu'on avoit tenue jusque-là. On étoit d'un commerce aisé, commode, honnête ; on se familiarisoit avec des amis : mais les temps sont changés, et il s'est fait le même changement dans le cœur.

On est devenu homme trop important pour entretenir désormais de pareilles liaisons. On a pris son vol bien plus haut, et l'on ne s'associe plus qu'avec les grands; comme si, à l'exemple de ces pharisiens qui se séparoient du peuple, on disoit au reste du monde, tenez-vous loin de moi. On le dit, non pas de vive voix ni d'une façon si grossière; mais on le donne assez à entendre par un visage froid et composé, par une réserve affectée, par une conversation sérieuse, par mille témoignages qui se font tout d'un coup apercevoir. Pitoyable foiblesse, où se laissent aller les meilleurs esprits! Il n'est point de poison plus subtil que l'orgueil: il a corrompu jusque dans le ciel les plus sublimes intelligences; ne nous étonnons pas que sur la terre il puisse pervertir les âmes d'ailleurs les mieux constituées et les plus fermes.

Encore si ce n'étoit là qu'une de ces foiblesses humaines qui n'ont nul rapport au salut, et qui n'y causent aucun dommage; mais en est-il une plus pernicieuse, puisqu'elle est capable de nous enlever devant Dieu tout le fruit d'une vie passée dans les plus longs et les plus rudes travaux? car il n'en coûte pas peu pour se faire une grande réputation, et pour la conserver. Que la nature nous ait doués

des plus belles qualités, cela ne suffit pas: ces qualités naturelles sont des talens, mais il les faut cultiver; c'est une bonne terre, mais il y faut planter, il y faut semer, il y faut faire germer et croître le grain. Sans cette culture tout dépérit, et rien ne profite.

Aussi sommes-nous témoins des soins infinis, de l'application continuelle, des études, des recherches, des fatigues d'un homme qui veut, par la voie du mérite, se signaler dans sa profession, et rendre son nom célèbre. Toute son attention va là. Il ne pense qu'à cette réputation, il n'est en peine que de cette réputation, il ne mesure ses avantages et ses progrès que par cette réputation. Si cette réputation augmente et se répand, il se tient heureux. Si quelque événement l'arrête, et qu'elle ne soit pas aussi prompte à s'avancer qu'il le désire, il en est désolé. Et parce qu'il n'est rien de plus délicat que la réputation, ni rien de plus facile à blesser, est-il précautions qu'il ne prenne pour la ménager? est-il efforts qu'il ne redouble pour la rétablir, du moment qu'elle commence à déchoir et à tomber? Si bien que l'unique objet de ses vœux, c'est cette réputation; que l'unique fin de ses actions, c'est cette réputation; que son idole et comme sa divinité, c'est cette réputation.

Je n'exagère point. Je ne dis que ce que

nous observons dans tous les états et tous les jours. Or, de là que s'ensuit-il? un grand désordre, et un grand malheur : c'est-à-dire, que nous rapportons tout à notre gloire, et non à la gloire de Dieu; voilà le désordre : et que ne faisant rien en vue de Dieu et de sa gloire, tout ce que nous faisons n'est rien devant Dieu; voilà le malheur. Malheur et désordre d'autant plus déplorables, que les plus saints ministères ne sont pas exempts de l'un ni de l'autre; et n'est-ce pas ce que je puis justement appeler l'abomination de la désolation dans le lieu saint?

Car pour nous instruire nous-mêmes, nous ministres et prédicateurs de l'évangile, et pour apprendre à nous garantir de la plus mortelle contagion que nous ayons à craindre, est-il rien dans nos fonctions apostoliques de plus fréquent, que de se laisser surprendre à l'attrait d'une grande réputation? En prêchant la parole de Dieu, on la profane, parce qu'on l'emploie, non point à faire connoître et honorer Dieu, mais à se faire honorer et connoître soi-même. Peut-être avoit-on eu d'abord des vues plus épurées. Peut-être en recevant sa mission, et se mettant en devoir de l'exercer, avoit-on dit comme l'apôtre : *Nous ne nous prêchons point nous-mêmes, mais nous prêchons Jésus-Christ.* 2. Cor. 4. 5.

notre Seigneur. On avoit été élevé dans ces sentimens, on les avoit apportés au saint ministère, et l'importance étoit d'y persévérer: mais bientôt l'ennemi est venu jeter l'ivraie dans le champ du père de famille. Ce n'est point à la faveur des ténèbres, mais au grand jour d'une réputation naissante et brillante. Une foule d'auditeurs qu'on traîne après soi; leur assiduité, leur attention, leurs acclamations; toutes les chaires ouvertes au nouveau prédicateur; tous les honneurs qu'on lui rend; les personnes du plus haut rang qui l'appellent auprès d'eux, et l'accueil favorable qu'elles lui font dès qu'il se présente: tout cela met à d'étranges épreuves la pureté de son zèle et la droiture de ses intentions. Insensiblement ses premières vues s'effacent, et le monde prend dans son cœur la place de Dieu. Car autant qu'il plaît au monde, et parce qu'il plaît au monde, le monde commence à lui plaire. Je veux dire qu'il s'attache au monde, et qu'il aime à voir le monde, à converser avec le monde, à se faire d'agréables sociétés dans le monde; non point pour la sanctification du monde, mais pour sa propre satisfaction. Et comme on devient bon avec les bons, méchant avec les méchans, il devient mondain avec les mondains: de sorte que malgré la sainteté de son

n ministère, qui de soi-même ne tend
'à rendre gloire à Dieu et à procurer le
lut des âmes, il n'a que des idées mon-
ines, et n'est touché que de sa réputa-
n et des agrémens qu'elle lui fait goûter
rmi le monde.

Voilà, dis-je, le grand intérêt qui l'a-
me, et qui le soutient dans ses labo-
euses occupations. Voilà le grand prin-
pe qui le meut; qui l'engage à ne se donner
cun relâche ni aucun repos; qui d'année
année le pique d'une ardeur et d'une
mulation toujours nouvelles : voulant
urnir avec le même honneur et la même
time toute sa carrière, et ne craignant
en davantage que de laisser apercevoir
lui quelque changement, et de dégé-
rer dans l'opinion publique. De cette
anière ses jours s'écoulent, son âge
vance, la mort approche, et il est enfin
uestion de se disposer à paroître devant
ieu, et à subir ce terrible examen où
ieu lui demandera compte des talens
ont il avoit été si libéralement pourvu.
r, qui peut exprimer de quel étonnement
de quelle frayeur il sera saisi, lorsque
fléchissant sur lui-même, il entendra
ans le secret de l'âme la voix de sa cons-
ence, qui lui redira ce que le Sauveur
u monde disoit à ses disciples : *Prenez garde de ne point faire vos bonnes œu-* Matth. 6. 1.

vres devant les hommes, pour en être vu et considérés ; autrement vous n'en recevrez nulle récompense de votre père céleste? Il aura beaucoup travaillé ; il aura fait de violentes contentions d'esprit et de corps, et il se sera consumé de veilles ; mais avec quelle douleur verra-t-il s'accomplir en lui ce reproche du prophète

Agg. 1. 6. Aggée : *Repassez sur toute votre vie, faites réflexion sur votre conduite ; vous avez beaucoup semé et vous n'avez rien recueilli?* A juger de vos actions par le dehors et selon les apparences, *vous devez avoir amassé beaucoup de mérites* ; mais comme un homme qui mettroit son trésor *dans un sac percé*, ce que vous avez gagné d'une part, vous l'avez perdu de l'autre.

Ce n'est pas assez. Il aura même produit beaucoup de fruits par l'efficace et la vertu de la grâce attachée à la divine parole ; il aura opéré beaucoup de conversions, beaucoup fléchi d'âmes endurcies, éclairé d'âmes aveugles, fortifié d'âmes foibles, excité d'âmes lâches, élevé d'âmes pieuses et justes : mais avec quelle confusion et quel triste retour sur soi-même se représentera-t-il le sort de ces faux prophètes, qui dans le jugement dernier diront au Fils de Dieu : *Seigneur, nous avons prophétisé, chassé les démons et*

Matth. 7. 22.

votre nom ; et qui n'auront pour toute réponse que ce formidable arrêt : *Retirez-vous de moi, ouvriers d'iniquité.* Car c'étoit une iniquité de dérober à Dieu la gloire qui lui appartenoit ; de n'agir pas uniquement pour Dieu, dont il étoit l'ambassadeur et le ministre ; de renverser ainsi les desseins de Dieu, qui ne l'avoit choisi que pour le sanctifier, en l'employant à l'édification de son église, et à la sanctification du prochain. Contre des réflexions si touchantes et si affligeantes, quelle pourroit être sa ressource? Seroit-ce une immortalité chimérique; c'est-à-dire, la vaine espérance de vivre, même après la mort, dans la mémoire des hommes? Frivole consolation! *Hélas*, s'écrie là-dessus un saint docteur parlant de ces fameux personnages que l'antiquité a tant honorés, et dont le souvenir s'est perpétué jusqu'à nous, *on les loue où ils ne sont plus ; et ils endurent de cruels tourmens là où ils sont*, et où ils seront pendant toute l'éternité.

Tirons de là des conséquences bien raisonnables, et bien véritables : savoir, 1. Qu'une grande réputation est communément un grand obstacle au salut et à la perfection, surtout de ceux que leur vocation a appelés au ministère évangélique. 2. Que plus nous réussissons dans ce sacré

ministère, et plus nous sommes connus dans le monde, bien loin de nous enorgueillir, plus nous devons trembler, nous humilier, veiller sur nous-mêmes, dans la juste crainte qu'une fausse gloire ne nous ravisse le fruit solide et le mérite de nos peines. 3. Qu'au lieu d'envier aux autres leur réputation, et de les en féliciter comme d'un avantage, nous avons plutôt sujet de les plaindre, et de nous féliciter nous-mêmes de n'être pas exposés à la même tentation. 4. Qu'il n'est point d'état plus digne d'envie, parce qu'il n'en est point de plus tranquille ni de plus assuré, que celui d'un homme qui, dans une retraite volontaire, sert Dieu et le prochain sans éclat, sans nom, content d'un travail obscur, pourvu qu'il soit utile et conforme aux vues de la Providence. 5. Que s'il plaît au Seigneur, qui selon les conseils de sa sagesse élève et abaisse, de nous mettre sur le chandelier pour faire luire notre lumière aux yeux du monde, il n'est pas toujours nécessaire ni même à propos de la cacher sous le boisseau, et de nous ensevelir dans les ténèbres : mais que le devoir d'un vrai ministre de Jésus-Christ demande alors qu'il ne fasse nul autre usage de l'estime dont on est prévenu à son égard, que pour agir plus efficacement et pour mieux accomplir l'œuvre de Dieu

qui lui est confié. 6. Que nous ne pouvons graver trop profondément dans nos cœurs, ni suivre trop régulièrement dans la pratique, la grande leçon du Fils de Dieu aux septante disciples qu'il avoit envoyés prêcher son évangile, lorsqu'au retour de leur mission, leur entendant dire avec quelque sentiment de complaisance que les démons même leur étoient soumis, il leur fit cette admirable réponse : *J'ai vu Satan qui tomboit du ciel comme un foudre. Il est vrai, je vous ai donné le pouvoir de marcher sur les serpens et d'abattre toutes les forces de l'ennemi, sans que rien soit capable de vous nuire ; cependant il ne faut point vous réjouir de ce que les esprits se soumettent à vous,* ni de ce que cela vous fait craindre et révérer sur la terre ; *mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits dans le ciel.* Luc. 10.

Pensées diverses sur l'humilité et l'orgueil.

Nous aimons tant l'humilité dans les autres : quand travaillerons-nous à la former dans nous-mêmes ? Partout où nous l'apercevons hors de nous, elle nous plaît, elle nous charme. Elle nous plaît dans un grand, qui ne s'enfle point de sa grandeur. Elle nous plaît dans un inférieur, qui re-

connoît sa sujétion et sa dépendance. Elle nous plaît dans un égal; et quoique la jalousie naisse assez communément entre les égaux, si c'est néanmoins un homme humble que cet égal, et que la Providence vienne à l'élever, nous lui rendons justice, et ne pensons point à lui envier son élévation. Or, puisque l'humilité nous paroît si aimable dans autrui, pourquoi donc, lorsqu'il s'agit de l'acquérir nous-mêmes, et de la pratiquer, y avons-nous tant d'oppositions? Quelle diversité et quelle contrariété de sentimens! Mais voici le mystère, que je puis appeler mystère d'orgueil et d'iniquité. Car que fait l'humilité dans les autres? elle les porte à s'abaisser au-dessous de nous, et voilà ce que nous aimons: mais que feroit la même humilité dans nous? elle nous porteroit à nous abaisser au-dessous des autres, et voilà ce que nous n'aimons pas.

¶ On s'est échappé dans une rencontre: on a parlé, agi mal à propos. C'est une faute; et si d'abord on la reconnoissoit, si l'on en convenoit de bonne foi, et qu'on en témoignât de la peine, la chose en demeureroit là. Mais parce qu'on veut se justifier et se disculper; parce qu'on ne veut pas subir une légère confusion, combien s'en attire-t-on d'autres? Vous contestez, et les gens s'élèvent contre vous;

ils vous traitent d'esprit opiniâtre ; et piqués de votre obstination, ils prennent à tâche de vous mortifier, de vous rabaisser, de vous humilier. Avec un peu d'humilité, qu'on s'épargneroit d'humiliations !

¶ Il s'est élevé bien des savans dans le monde, et il s'en forme tous les jours. Quelles découvertes n'ont-ils pas faites, et ne font-ils pas encore ? Depuis l'hysope jusqu'au cèdre, et depuis la terre jusqu'au ciel, est-il rien de si secret, soit dans l'art, soit dans la nature, où l'on n'ait pénétré ? Hélas ! on n'ignore rien, ce semble, et l'on possède toutes les sciences, hors la science de soi-même. Selon l'ancien proverbe, cité par Jésus-Christ même, on disoit et l'on dit encore : *Médecin, guérissez-vous vous-même :* ainsi je puis dire : Savans, si curieux de connoître tout ce qui est hors de vous, hé ! quand apprendrez-vous à vous connoître vous-mêmes ! *Luc. 4. 23.*

¶ Il est vrai : vous ne parlez de vous que dans les termes les plus modestes, et les plus humbles ; vous rejetez tous les éloges qu'on vous donne ; vous rabaissez toutes les bonnes qualités qu'on vous attribue ; vous paroissez confus de tous les honneurs qu'on vous rend ; enfin vous ne témoignez pour vous-même que du mépris. Tout cela est édifiant. Mais du reste, ce même mépris de votre personne, que quelque autre

vienne à vous le marquer, ou par une parole, ou par un geste, ou par une œillade, vous voilà tout à coup déconcerté : votre cœur se soulève, le feu vous monte au visage, vous vous mettez en défense, et vous répondez avec aigreur. Que d'humilité et d'orgueil tout ensemble ! mais tout opposés que semblent être l'un et l'autre, il n'est pas mal aisé de les concilier. C'est qu'à parler modestement, et à témoigner du mépris pour soi-même, il n'y a qu'une humiliation apparente, et qu'il y a même une sorte de gloire : mais à se voir méprisé de la part d'autrui, c'est là que l'humiliation est véritable, et par là même qu'elle devient insupportable.

¶ Humilions-nous, mais sincèrement, mais profondément, et notre humilité vaudra mieux pour nous, que les plus grands talens; mieux que tous les succès que nous pourrions avoir dans les emplois même les plus saints, et dans les plus excellens ministères; mieux que tous les miracles que Dieu pourroit opérer par nous : comment cela ? parce que notre humilité sera pour nous une voie de salut beaucoup plus sûre. Plusieurs se sont perdus par l'éclat de leurs talens, de leurs succès, de leurs miracles; nul ne s'est perdu par les sentimens d'une vraie et solide humilité.

Ainsi vous ne pouvez vous appliquer à l'oraison,

l'oraison ? humiliez-vous de la sécheresse de votre cœur, et des perpétuelles évagations de votre esprit. Votre foiblesse ne peut soutenir le travail ? humiliez-vous de l'inaction où vous êtes, et du repos où vous vivez. Votre santé ne vous permet pas de pratiquer des austérités et des pénitences ? humiliez-vous des ménagemens dont vous usez, et des soulagemens dont vous ne sauriez vous passer. De cette sorte l'humilité sera devant Dieu le supplément des œuvres qui vous manquent. Supplément sans comparaison plus méritoire que ces œuvres même. Car au-dessus de toutes les œuvres, ce qu'il y a dans le christianisme de plus difficile, ce n'est pas de faire oraison, ce n'est pas de travailler, ni de se mortifier, mais de s'humilier.

¶ Vous vous plaignez de n'avoir pas reçu de Dieu certains dons naturels qui brillent dans les autres, et qui les distinguent; mais surtout vous ajoutez que ce qui vous afflige, c'est de ne pouvoir pas, faute de talens, glorifier Dieu comme les autres le glorifient : illusion. Car si vous examinez bien le fond de votre cœur, vous trouverez que ce qui vous afflige, ce n'est point précisément de ne pouvoir pas glorifier Dieu comme les autres ; mais de ne pouvoir pas, en glorifiant Dieu comme les autres, vous glorifier vous-même. Que

notre orgueil est subtil, et qu'il a de détours pour nous surprendre! jusque là si la gloire de Dieu il nous fait desirer et chercher notre propre gloire.

¶ Quand on voit dans le ministère évangélique un homme doué de certaines qualités, d'un génie élevé, d'un esprit vif, d'une imagination noble, d'une éloquence forte et naturelle, on conclut que c'est un sujet bien propre à procurer la gloire de Dieu; sans examiner d'ailleurs s'il a le fonds d'humilité nécessaire, qui doit servir de base à toutes les œuvres saintes, et les soutenir. Mais Dieu en juge tout autrement que nous. Car si cet homme manque d'humilité, si c'est un homme vain et présomptueux, on peut dire de lui ce que Samuel dit de chacun des six enfans de Sénei, frères de David et ses aînés: *Ce n'est point là celui que le Seigneur a choisi.* Sur qui donc tombera son choix? sur un homme modeste et humble, *voilà l'homme de sa droite;* voilà le digne sujet qu'il emploîra aux plus merveilleux ouvrages de sa grâce, et de qui il tirera plus de gloire. Mais c'est un mérite médiocre, ou, pour ainsi parler, ce n'est rien selon les idées du monde. Je réponds qu'indépendamment de tout autre mérite, il a devant Dieu le mérite le plus essentiel, qui est celui de l'humilité: et de plus,

1. Reg. 16. 3.

j'ajoute que n'étant rien ou presque rien dans l'estime commune, c'est cela même qui relève davantage la gloire de Dieu, à qui seul il appartient de faire de rien les plus grandes choses.

On peut m'objecter ce que l'expérience après tout nous fait connoître : par exemple, de deux prédicateurs; car sans être le plus humble, nous voyons toutefois que l'un, avec les avantages qu'il a reçus de la nature, réussit beaucoup mieux dans l'opinion du public, et l'emporte infiniment sur l'autre. On goûte le premier, on le suit; au lieu que l'autre, dépourvu des mêmes dispositions et des mêmes dons, travaille dans l'obscurité, et qu'il n'est fait de lui aucune mention. Je sais tout cela : mais je sais aussi que nous donnons ordinairement dans une erreur grossière sur ce qui regarde la gloire de Dieu. Nous croyons la trouver où elle n'est pas, et nous ne la cherchons pas où elle est. Être admiré, vanté, écouté des grands, produit aux yeux des plus nombreuses et des plus augustes assemblées; voilà où nous faisons consister la gloire de Dieu : mais souvent elle n'est point là. Où donc est-elle? dans la conversion des pécheurs, dans l'instruction des ignorans, dans l'avancement et l'édification des âmes : et un bon missionnaire, homme

sans nom, sans réputation, mais humble, zélé, plein de confiance en Dieu, vivant parmi les sauvages, parcourant les villages et les campagnes, convertira plus de pécheurs, instruira plus d'esprits simples, gagnera plus d'âmes à J. C. et les avancera plus dans les voies de Dieu, que le plus célèbre prédicateur. Disons en deux mots : L'un fait beaucoup plus de bruit ; mais l'autre beaucoup plus de fruits. Or, ce bruit ne sert communément qu'à glorifier l'homme; mais ce fruit, c'est ce qui glorifie Dieu.

¶ Un père a eu raison de dire que le souvenir de nos péchés, nous est infiniment plus utile que le souvenir de nos bonnes œuvres. Pour entendre la pensée de ce saint docteur, il faut bien distinguer deux choses : nos actions et le souvenir de nos actions. Or, il n'en est pas de l'un comme de l'autre, et ils ont des effets tout opposés. Nos bonnes actions nous sanctifient; mais le souvenir de nos bonnes actions nous corrompt, parce qu'il nous enorgueillit : au contraire, nos mauvaises actions nous corrompent; mais le souvenir de nos mauvaises actions sert à nous sanctifier, parce qu'il sert à nous humilier. De là, double conséquence. Pratiquons la vertu; et dès que nous l'avons pratiquée, que l'humilité nous mette un voile sur les

yeux, pour ne plus voir le bien que nous avons fait. Et par une règle toute différente, fuyons le péché; mais quand nous avons eu le malheur d'y tomber, que l'humilité nous tire le voile de dessus les yeux, pour voir toujours le mal que nous avons commis. Ainsi nous serons vertueux sans danger : et ce ne sera pas même sans fruit que nous aurons été pécheurs.

¶ Il y a un monde au-dessus de nous, un monde au-dessous de nous, et un monde autour de nous. Un monde au-dessus de nous, ce sont les grands ; un monde au-dessous de nous, ce sont ceux que la naissance ou que le besoin a réduits dans une condition inférieure à la nôtre; un monde autour de nous, ce sont nos égaux. Selon ces divers degrés nous prenons divers sentimens. Ce monde qui est au-dessus de nous, devient souvent le sujet de notre vanité, et de la vanité la plus puérile. Ce monde qui est au-dessous de nous, devient ordinairement l'objet de nos mépris et de nos fiertés. Et ce monde qui est autour de nous, excite plus communément nos jalousies et nos animosités. Il faut expliquer ceci, et reprendre par ordre chaque proposition.

Le monde qui est au-dessus de nous, devient souvent le sujet de notre vanité. Je ne dis pas qu'il devient le sujet de notre

ambition : cela est plus rare. Car il n'est pas ordinaire qu'un homme d'une condition commune, quoiqu'honnête d'ailleurs, se mette dans l'esprit de parvenir à certains états d'élévation et de grandeur. Mais du reste il tombe dans une foiblesse pitoyable, c'est de vouloir au moins s'approcher des grands ; de vouloir être connu des grands, et les connoître ; de n'avoir de commerce qu'avec les grands, de ne visiter que les grands, de s'ingérer dans toutes les affaires et toutes les intrigues des grands, de s'en faire un mérite et un point d'honneur. Ecoutez-le parler, vous ne lui entendrez jamais citer que de grands noms, que des personnes de la première distinction et du plus haut rang, chez qui il est bien reçu, avec qui il a de fréquens entretiens ; qui l'honorent de leur confiance, et par qui il est instruit à fond de tout ce qui se passe. Fausse gloire, et vraie petitesse, où, voulant s'élever au-dessus de soi-même, l'on se rabaisse dans l'estime de tous les esprits droits et de bon sens!

Le monde qui est au-dessous de nous, devient ordinairement l'objet de nos mépris et de nos fiertés. Dès qu'on a quelque supériorité sur les autres, on veut la leur faire sentir. On les traite avec hauteur, on leur parle avec empire ; on ne s'explique en leur présence qu'en des termes, et qu'a-

vec des airs d'autorité ; on les tient dans une soumission dure, et dans une dépendance toute servile : comme si l'on vouloit, en quelque manière, se dédommager sur eux de tous les dédains qu'on a soi-même à essuyer de la part des maîtres de qui l'on dépend. Car voilà ce que l'expérience tous les jours nous fait voir : des gens humbles et souples jusqu'à la bassesse, devant les puissances qui sont sur leur tête; mais absolus et fiers jusqu'à l'insolence, envers ceux qu'ils ont sous leur domination.

Le monde qui est autour de nous, excite plus communément nos jalousies et nos animosités. On ne se mesure ni avec les grands, ni avec les petits, parce qu'il y a trop de disproportion entre eux et nous : mais on se mesure avec des égaux; et comme il n'est pas possible que l'égalité demeure toujours entière, et que l'un de temps en temps n'ait l'avantage sur l'autre, de là naissent mille envies qui rongent le cœur, qui même éclatent au-dehors, et se tournent en querelles et en inimitiés. Car c'est assez qu'un homme l'emporte sur nous; ou, sans qu'il l'emporte, c'est assez qu'il concourre en quelque chose avec nous, pour nous indisposer et nous aigrir contre lui ; et n'est-ce pas là ce qui cause entre les personnes

de même profession, et jusque dans les états les plus saints, tant de partis et tant de divisions ? Étrange injustice où nous porte notre orgueil! Ayons l'esprit de Dieu, et suivons-le. Conduits par cet esprit de sagesse et d'équité, de charité, d'humilité, nous rendrons au monde que la Providence a placé au-dessus de nous, tout ce qui lui est dû; mais sans nous en faire esclaves, et sans nous prévaloir, par une vaine ostentation, de l'accès que nous aurons auprès de lui. Nous conserverons sur le monde que le ciel a mis au-dessous de nous, tous nos priviléges et tous nos droits; mais sans le mépriser, ni lui refuser aucun devoir de civilité, d'honnêteté, d'une charitable condescendance. Et nous vivrons en paix avec le monde qui est autour de nous, sans le traverser mal à propos dans ses desseins, ni lui envier le bien qu'il possède.

¶ Des gens de bien, ou réputés tels, se font un prétendu mérite d'une sorte d'indépendance, qu'ils confondent mal à propos avec l'indépendance chrétienne. S'établir dans une sainte indépendance selon l'évangile, c'est mourir tellement à toutes choses, et à soi-même, que rien de tout ce qui n'est pas Dieu, ne touche l'âme ni ne l'affectionne : d'où vient qu'elle est au-dessus de toutes les prétentions,

de tous les intérêts, de tous les événemens humains. La prospérité ne l'enfle point, l'adversité ne l'abat point. Elle ne craint que Dieu, elle n'aime que Dieu, elle n'espère qu'en Dieu, elle ne cherche à plaire qu'à Dieu; et elle verroit ainsi tout l'univers ligué contre elle, qu'elle demeureroit tranquille et en paix dans le sein de Dieu. Ce n'est pas qu'elle veuille par là s'affranchir de certains devoirs envers le monde, de certaines bienséances, et de certains égards, ni qu'elle se propose de suppléer seule à tous ses besoins, et de n'avoir recours à personne : mais comme en tout cela elle n'envisage que Dieu, qu'elle n'agit que selon le gré de Dieu, et qu'avec une pleine conformité à toutes les dispositions de sa providence, rien aussi de tout cela, quelque chose qui arrive, ne fait impression sur elle, et n'est capable de l'altérer. Telle a été l'indépendance des saints, et telle est celle du vrai chrétien. Mais de dire : Je veux prendre des mesures pour ne dépendre de qui que ce soit, parce que la dépendance m'est onéreuse; j'aime mieux vivre dans une retraite entière et dans l'obscurité, sans me mêler de rien, ni avoir part à rien; j'aime mieux me passer de tout, et n'avoir ni vues, ni desseins, ni espérances, pour ne devoir rien à personne, et pour n'être point obligé à des

assiduités et à des ménagemens qui m
déplaisent : penser de la sorte, et se con
duire suivant ces principes, c'est une in
dépendance toute naturelle, une indépen
dance de philosophe, une indépendanc
d'orgueil. Dieu veut au contraire qu'il
ait entre nous un rapport mutuel et con
tinuel ; que nous ayons affaire les un
des autres, que nous nous demandions c
nous prêtions secours les uns aux autres
que nous sachions nous assujettir, nou
captiver, nous faire violence les uns pou
les autres. Voilà l'ordre de sa sagesse, e
c'est ce qui entretient la subordination
ce qui maintient la charité et l'union, sur
tout ce qui rabaisse notre présomption; en
fin ce qui nous fait mieux sentir la grandeu
du Dieu que nous adorons, puisqu'il n'ap
partient qu'à lui de se suffire à lui-même
et d'être seul tout-puissant et indépen
dant.

¶ La ressource de l'orgueilleux, lors
que l'évidence des choses le convainc mal
gré lui de son incapacité et de son insuf
fisance, est de se persuader qu'elle lui es
commune avec les autres. Ce qu'il n'es
pas capable de bien faire, il ne peut croire
qu'il y ait quelqu'un qui le fasse bien. Un
mauvais orateur ne convient qu'avec des
peines extrêmes qu'il y en ait de bons. Il
reconnoîtra aisément qu'il y en a eu au-

fois, parce qu'il n'entre avec ceux d'au-
fois en nulle concurrence. Il les exal-
a même comme des modèles inimita-
s ; il les regrettera, il demandera où
sont, il s'épanchera là-dessus dans les
mes les plus pompeux et les plus ma-
ifiques. Mais pourquoi ? est-ce qu'il
ntéresse beaucoup à la gloire de ces
orts ? non certes ; mais pour une ma-
ne consolation de son orgueil, il vou-
oit, en relevant le mérite des morts,
bscurcir le mérite des vivans, et le ra-
isser.

¶ S'humilier dans l'humiliation, c'est
ordre naturel et chrétien ; mais dans
umiliation même s'élever et s'enfler,
est, ce semble, le dernier désordre où
ut se porter l'orgueil. Voilà ce qui ar-
ve tous les jours. Des gens sont humi-
és ; on ne pense point à eux, on ne parle
oint d'eux, on ne les emploie point, et
n ne les pousse à rien. En sont-ils moins
rgueilleux ? et est-ce à eux-mêmes qu'ils
en prennent des mauvais succès qui leur
nt fait perdre tout crédit, ou à la cour,
u ailleurs ? Bien loin de cela, c'est alors
ue leur cœur se grossit davantage, et
u'ils deviennent plus présomptueux que
amais. S'ils demeurent en arrière, ce
'est, à ce qu'ils prétendent, que par l'in-
stice de la cour, que par l'ignorance du

public. A les en croire, et par la se
raison qu'on ne les avance pas, tout
renversé dans le monde. Il n'y a plus ni
compense de la vertu, ni distinction
personnes, ni discernement du mér
Que l'orgueil est une maladie difficil
guérir ! l'élévation le nourrit ; et l'hur
liation, qui devroit l'abattre, ne sert s
vent qu'à le réveiller et à l'exciter.

¶ Notre vanité nous séduit, et nous f
perdre l'estime du monde dans les cho
même où nous la cherchons, et par
moyens que nous y employons. U
femme naturellement vaine, s'ingère da
les conversations à parler de tout, à r
sonner sur tout. Elle juge, elle prononc
elle décide, parce qu'elle se croit femm
spirituelle et intelligente ; mais elle aur
beaucoup plus de raison et plus d'espri
si elle s'en croyoit moins pourvue ;
voulant trop faire voir qu'elle en a, c'e
justement par là même qu'elle en fa
moins paroître.

¶ On loue beaucoup les grands, car i
aiment à être loués et applaudis. Mais
bien considérer les louanges qu'on le
donne, on trouvera que la plupart de
choses dont on les loue, et qui semblent e
effet louables selon le monde, sont dan
le fond, et selon le christianisme, selo
même la seule raison naturelle, plutôt de
vices que des vertus.

Tel auroit été un grand homme, si on l'avoit jamais loué; mais la louange l'a du. Elle l'a rendu vain; et sa vanité l'a tomber dans des foiblesses pitoyables, n mille simplicités qui inspirent pour du mépris. Je dis en mille simplicités; quelque fonds de mérite qu'on ait d'ail-s, il n'y a point ni dans les discours, ni s les manières d'agir, d'homme plus ple qu'un homme vain. On lui fera ac-re toutes choses, dès qu'elles seront à louange. Est-il chagrin et de mauvaise neur? louez-le, et bientôt vous lui ver-reprendre toute sa gaîté. Les gens le arquent, le font remarquer aux autres, 'en divertissent. C'est ainsi que sans ouloirni l'apercevoir, il vérifie dans sa onne cette parole de l'évangile, que *ui qui s'élève, sera abaissé et humi-* Matth. 23. 12.

Comme donc l'ambition, selon le mot ût. Bernard, est la croix de l'ambi-x, je puis ajouter que souvent l'orgueil ent l'humiliation de l'orgueilleux.

Cet homme est toujours content de t, n'eût-il eu aucun succès, il se per-le toujours avoir réussi le mieux du nde. Contentez-vous de savoir ce qui st, et d'en croire ce que vous devez; s du reste, pourquoi cherchez-vous à tromper de son erreur, puisqu'elle le fait et qu'elle ne nuit à personne? Ce

n'est pas qu'il n'y ait quelquefois des
sons qui peuvent vous engager à lui
vrir les yeux, et à lui faire connoître l'i
sion où il est : mais, avouez-le de bo
foi, c'est une malignité secrète; c'est
espèce d'envie qui vous porte à l'hum
et à lui faire perdre cette idée dont il s
laissé prévenir en sa faveur. Car mille g
sont ainsi faits : non-seulement ils son
loux de la réputation solide et vraie qu
a dans le monde; mais de plus, par
délicatesse infinie de leur orgueil, ils s
en quelque manière jaloux de la bo
opinion, quoique mal fondée, qu
homme a de lui-même.

¶ Qu'il me soit permis de faire
comparaison. Il y a des mérites, et en t
grand nombre, qui ne devroient se p
duire à la lumière qu'avec la précau
dont on use à l'égard de certaines étof
pour les débiter. On ne les montre
dans un demi-jour, parce que le gr
jour y feroit paroître des défauts qu
rabaisseroient le prix. Combien de g
peuvent s'appliquer la parole du prop
Mon élévation a été mon humiliatio
c'est-à-dire, qu'ils semblent ne s'
élevés que pour se rendre méprisab
que pour laisser apercevoir leur foi
que pour perdre toute la bonne opi
qu'on avoit conçue d'eux. Tant q

se sont tenus à peu près dans le rang où la Providence les avoit fait naître, ils réussissoient, on les honoroit, on parloit d'eux avec eloge; mais par une manie que l'orgueil ne manque point d'inspirer, ils ont voulu prendre l'essor, et porter plus haut leur vol. C'est là qu'on a commencé à les mieux connoître, et qu'en les connoissant mieux, on a appris à les estimer moins. En un mot, ils étoient auparavant dans leur place, et ils y faisoient bien; mais ils n'y sont plus, et tout ce qui n'est pas dans sa place, blesse la vue.

DE LA CHARITÉ CHRÉTIENNE ET DES AMITIÉS HUMAINES.

Caractère de la charité chrétienne.

JE dois aimer mon prochain dans Dieu, pour Dieu et comme Dieu l'aime: l'aimer dans Dieu, en sorte que Dieu soit le principe de ma charité; l'aimer pour Dieu, en sorte que Dieu soit le motif de ma charité; l'aimer comme Dieu l'aime, en sorte que Dieu soit le modèle de ma charité. Trois points essentiels dont voici le sens.

I. Je dois aimer mon prochain dans

Dieu : c'est-à-dire, que je dois l'aime
comme étant l'ouvrage de Dieu, qui il
créé par sa toute-puissance ; comme étan
l'image vivante de Dieu, qui l'a formé
sa ressemblance ; comme étant la con
quête et le prix des mérites d'un Dieu
qui l'a racheté de son sang ; comme étan
sous la garde de la providence de Dieu
qui veille sur lui sans cesse, et s'appliqu
à le conserver et à le conduire ; comm
ayant Dieu, aussi-bien que moi, pour fi
dernière ; et comme étant appelé à vivr
avec moi dans la gloire et le royaume d
Dieu. De sorte que je puis et que je do
considérer ce vaste univers comme la ma
son de Dieu ; et tout ce qu'il y a d'hom
mes dans le monde, comme une grand
famille dont Dieu est le père. Nous som
mes tous ses enfans, tous ses héritiers
tous frères, et tous, pour ainsi parler, ras
semblés sous ses ailes et entre ses bra
D'où il est aisé de juger quelle union
doit y avoir entre nous, et combien nou
devenons coupables, quand il nous arriv
de nous tourner les uns contre les autre
jusque dans le sein de notre Père céleste
N'est-ce pas, si j'ose m'exprimer en ce
termes, n'est-ce pas déchirer ces en
trailles de charité où il nous porte, et o
il nous embrasse tous sans distinction
N'est-ce pas, par proportion, lui cause
de

des douleurs pareilles à celles que ressentit la mère d'Esaü et de Jacob, lorsque ces deux enfans, avant que de naître, se combattoient l'un l'autre dans le sein même où ils avoient été conçus?

Or, voilà néanmoins le triste spectacle que nous avons continuellement devant les yeux. Il semble que le monde soit comme un champ de bataille, où de part et d'autre on ne pense qu'à s'entre-détruire et à se perdre. On y emploie tout: la force ouverte et les violences, les intrigues et les cabales secrètes, la malignité de la médisance, les artifices de la chicane, le poids de l'autorité, le crédit et la faveur, le mensonge, les trahisons et les plus insignes perfidies; car c'est là que tous les jours on se laisse entraîner par les différentes passions qui nous dominent, et qui, pour se satisfaire, étouffent dans les cœurs tout sentiment de charité, et souvent même tout sentiment d'humanité. Tellement que dans la société humaine, au lieu que chaque homme devroit être, à l'égard des autres hommes, un frère pour les aimer et les traiter en frères; un soutien pour les appuyer et les aider dans les rencontres; un patron pour s'intéresser en leur faveur, et les défendre; un conseil pour leur communiquer ses lumières, et les diriger; un confident

à qui ils pussent ouvrir leur âme, et déclarer avec assurance leurs pensées ; un consolateur qui prît part à leurs peines, et qui s'employât à les soulager : on peut dire au contraire, quoiqu'avec la restriction convenable, que par le renversement le plus affreux, et selon l'expression commune, la plupart des hommes sont, au regard des autres hommes, comme des loups ravissans, qui ne cherchent qu'à surprendre leur proie et à la dévorer.

Homo homini lupus.

On se hait et l'on s'offense mutuellement les uns les autres ; on se décrie et l'on se ruine de réputation les uns les autres ; on se dresse des embûches, et l'on travaille à se tromper, à se supplanter à se dépouiller les uns les autres. Que voyons-nous autre chose que des querelles et des divisions ? et de quoi entendons-nous parler plus ordinairement que de procès, de contestations, d'inimitiés, de calomnies, de fourberies, d'impostures d'injustices, de vexations ? D'où il arrive que quiconque aime la paix, et veut assurer son repos, se tient, autant qu'il peut éloigné de la multitude, comme si la compagnie des hommes et leur présence étoient incompatibles avec la douceur et la tranquillité de la vie.

Que ces désordres règnent dans les cours des princes, je n'en suis point sur

pris : car on sait assez quel est l'esprit de la cour ; et parce que les intérêts y sont beaucoup plus grands que partout ailleurs, les passions y sont aussi beaucoup plus vives et plus ardentes. Qu'est-ce en effet que la cour ? le siége de la politique, mais d'une politique la plus intéressée. On n'y est occupé que de sa fortune, et l'on n'y a d'autre vue ni d'autre soin que de s'avancer, de s'élever, de se maintenir aux dépens de qui que ce soit, et par quelque voie que ce soit. Telle est l'âme qui anime tout ; tel est le mobile qui remue tout ; tel est le principal agent qui met tout en œuvre. Et de là même, qu'est-ce communément que ce qui s'appelle gens de cour ? gens sans charité et sans amitié, malgré les apparences les plus spécieuses et les plus belles démonstrations ; gens obligés d'être toujours sur la réserve, toujours dans la défiance, toujours en garde, parce que chacun jugeant des autres par soi-même, ils se connoissent tous, et qu'aucun d'eux n'ignore cette maxime générale, que dans le train de la cour il y a sans cesse quelque mauvais coup à craindre, et de nouvelles attaques, ou à livrer, ou à repousser.

Qu'on voie encore ces mêmes désordres dans des états du monde moins relevés, et jusque dans les dernières conditions,

je n'ai point de peine à le comprendre. Eu égard à la diversité des esprits, à la différence des tempéramens, à la variété et même à la contrariété absolue des idées et des prétentions, où l'un pense d'une façon et l'autre tout autrement, où l'un veut ceci et l'autre cela, il n'est guère possible que le monde ne soit pas perpétuellement agité de discordes et de dissensions : pourquoi? parce que le seul lien capable d'unir les cœurs, malgré tous les sujets de désunion qui naissent, et le seul moyen qui pourroit prévenir tous les troubles et les arrêter, c'est un esprit de christianisme et de charité, et que cet esprit de charité, cet esprit chrétien est presque entièrement banni du monde, et qu'il n'y a plus ni vertu ni action.

Mais voici ce qui me paroit bien déplorable et bien étrange. Ce n'est pas seulement à la cour ni dans le monde profane et corrompu, que la passion suscite ces guerres et cause ces mésintelligences : mais elles ne sont que trop fréquentes au milieu même de l'église, jusque dans le sanctuaire de Jesus-Christ, et entre ses ministres ; jusque dans la solitude du cloître, et dans le centre de la religion. Le fils de Dieu nous a dit à tous, dans la personne de ses apôtres : On connoîtra que vous êtes mes disciples, par l'affection

mutuelle que vous aurez, et que vous témoignerez les uns envers les autres. Suivant ce principe, et pour donner à leur divin Maître cette preuve d'un attachement inviolable, les premiers chrétiens n'avoient rien plus à cœur que la charité et que le soin de la conserver entr'eux. Mais, dans la suite des temps, la charité de plusieurs étant venue à se refroidir, et la paix ayant commencé à se troubler parmi le troupeau fidèle, du moins lui restoit-il, ce semble, un asile en certains états plus parfaits et spécialement dévoués à Dieu par leur caractère et leur profession. Qui l'eût cru, que jamais on dût voir ce qu'on a vu tant de fois, je veux dire parmi des hommes d'église, parmi des prêtres du Dieu vivant, dans des retraites et des monastères, les animosités, les jalousies, les partis, les brigues et tous les maux qui en sont les suites funestes et scandaleuses? Où donc la charité pourra-t-elle se retirer sur la terre, et où sera-t-elle à couvert? Qui la maintiendra, si ceux-là même qui selon leur ministère devroient donner tous leurs soins à l'entretenir; qui devroient être autant de médiateurs pour concilier les esprits et terminer les différents; qui, par l'exemple d'une modération inaltérable et d'un plein désintéressement, devroient appren-

dre aux fidèles à réprimer leurs sentimens trop vifs, et à sacrifier sur mille points peu importans leurs droits prétendus, plutôt que de les défendre aux dépens de la tranquillité et du repos commun; si, dis-je, ceux-là même s'échappent comme les autres dans les rencontres, et ont leurs démêlés et leurs aversions. N'insistons pas là-dessus davantage : on n'en est que trop instruit; mais on n'en peut assez gémir.

II. Je dois aimer mon prochain pour Dieu : c'est-à-dire, que je dois l'aimer en vue d'obéir à Dieu qui me l'ordonne; en vue de plaire à Dieu, qui semble n'avoir rien plus à cœur, et ne nous recommander rien plus expressément; en vue de marquer à Dieu ma fidelité, ma reconnoissance, mon amour, puisqu'un des témoignages les plus certains que je puis lui en donner, et qu'il attend de moi, est de renoncer pour lui à mes propres sentimens, quelque justes d'ailleurs qu'ils me paroissent, et d'étouffer tout chagrin, toute haine, toute envie, toute antipathie qui m'indisposeroit contre le prochain, et m'en éloigneroit. Motif excellent, qui relève notre charité au-dessus de tout amour purement humain, et qui en fait une charité surnaturelle et toute divine. Motif universel, qui donne à notre

charité une étendue sans bornes, et qui la répand sur toutes sortes de sujets, grands et petits, riches et pauvres, domestiques, étrangers, amis, ennemis. Motif nécessaire, et sans lequel il n'est pas possible d'accomplir tout le précepte de la charité chrétienne. Car nous aurons beau consulter la raison, jamais la raison seule ne nous déterminera à certains devoirs que la charité néanmoins exige indispensablement de nous. Il n'y a qu'une vue supérieure qui puisse nous y engager, et c'est la vue de Dieu. Sous cet aspect tout nous devient, non-seulement praticable, mais facile; et la charité ne nous prescrit rien alors de si héroïque, qui nous étonne. A tout autre considération nous pouvons opposer des difficultés: mais il n'y a point de réplique à celle-ci; et que pourrions-nous alléguer pour notre défense quand on nous dit: Dieu vous le demande; faites-le pour Dieu?

De là donc il est aisé de voir l'illusion qui nous séduit, et la fausseté de nos excuses, quand nous voulons nous prévaloir des défauts du prochain, ou des offenses que nous pensons en avoir reçues, pour autoriser notre indifférence à son égard, et le ressentiment que nous lui témoignons par notre conduite et nos manières. On dit: C'est un homme inquiet

et bizarre ; d'un moment à l'autre on n
le connoît plus ; et, quoi qu'on fasse, o
ne peut le contenter. Le moyen d'essuy
toutes ses humeurs, et d'être sans ces
exposé à ses caprises ? On dit : C'est u
homme violent et emporté ; on ne sauro
lui dire une parole, qu'il n'éclate tout d'u
coup, et qu'il ne vous brusque sans modé
ration et sans ménagement. On dit : C'e
un mauvais cœur et un ingrat ; on a bea
lui faire du bien, il n'en a nulle recon
noissance, et ne voudroit pas vous rendr
le plus léger service, après qu'on lui e
a rendu d'essentiels. On dit : C'est un ma
lade bien importun ; il ne vous entretien
que de ses infirmités ; et à force de s
plaindre, il devient fatigant, et ne donn
pour lui que du dégoût. On dit : C'est mo
ennemi ; il a pris parti contre moi e
plus d'une affaire, et je n'en ai jamais e
que des désagrémens. Enfin, que ne dit-o
pas ? car il n'est point de matière où l'o
soit plus éloquent, que lorsqu'il s'agit de
autres et de leurs imperfections. Les rai
sons, vraies ou apparentes, ne manquen
point pour les mépriser et les condamner
On s'établit là-dessus, et l'on demande
Comment vivre avec des gens de ce carac
tère, et comment aimer ce qui n'est pa
aimable ?

Comment l'aimer ? A cette question l
réponse

réponse est aisée et prompte: la voici telle que je l'ai déjà fait entendre, et elle est sans réplique. Comment, dis-je, l'aimer? pour Dieu; point d'autre raison: et si cette raison ne nous suffit pas, nous cessons d'être chrétiens, et, en perdant la charité du prochain, nous perdons la charité de Dieu. Développons ceci, et rendons cette importante leçon plus intelligible. Si je vous disois d'aimer le prochain, parce que l'un est homme de mérite, et qu'il a d'excellentes qualités; parce que l'autre est un esprit doux, patient, accommodant; parce que celui-ci est d'une probité reconnue, d'une piété exemplaire, d'une vertu consommée; parce que celui-là, prévenu en votre faveur, vous comble de grâces, et ne cherche qu'à vous obliger et à vous faire plaisir: vous pourriez alors mesurer votre charité selon la diversité des talens et la différence des personnes; vous pourriez la borner à un certain nombre, et en exclure ceux qui n'auroient pas les mêmes avantages, et seroient sujets à des vices tout opposés. Vous auriez droit de vous en tenir à la règle que je vous aurois prescrite, et vous pourriez me représenter que tels et tels ne vous conviennent point, et qu'ils n'ont rien d'engageant pour vous; qu'ils sont fiers et hautains, qu'ils sont critiques et médisans,

qu'ils sont faux et menteurs ; que ce sont de petits génies, sans lumière et sans connoissance ; que ce sont des âmes dures, sans condescendance et sans pitié ; qu'ils n'ont ni retenue, ni pudeur, ni crainte de Dieu, ni religion ; que plus d'une fois même ils vous ont personnellement attaqué et insulté, et que tout cela justifie assez l'indifférence avec laquelle vous les regardez, et le peu de part que vous prenez à ce qui les touche.

Ces considérations, je l'avoue, ne sont pas tout-à-fait déraisonnables, à en juger suivant les vues purement humaines. Aimer ceux qui nous aiment ; ceux qui nous marquent de l'estime, de la confiance, de la bienveillance ; ceux avec qui nous sympathisons et qui nous plaisent, ceux qui dans la société ont des manières plus liantes et plus propres à nous attacher : au contraire, mépriser qui nous méprise ; fuir qui nous déplaît, qui nous ennuie, qui nous gêne, qui nous choque ; se ressentir d'une injure, et user de retour envers celui qui nous blesse ; le traiter comme il nous traite, ou le délaisser comme il nous délaisse : voilà ce qu'inspire la nature ; mais ce n'est point ce que l'évangile nous apprend. Ce n'est point là seulement ce qu'exige de nous la loi de Dieu ; et puisque je parle ici en

qualité de ministre de Dieu et de son évangile, la charité que je prétends vous enseigner, ne connoît point toutes ces distinctions, et ne les souffre point, parce que le motif sur quoi elle est fondée, s'étend à tout sans distinction, et qu'il comprend généralement tout ce qu'il y a d'hommes sur la terre, sans exception de personne.

Car je vous dis précisément d'aimer le prochain, soit qu'il ait toutes les perfections qu'on peut désirer dans un homme accompli, ou qu'il n'en ait aucune; soit qu'il possède tous les dons d'intelligence, de science, de sagesse, de probité, d'équité, de politesse, d'honnêteté, ou qu'il en soit absolument dépourvu; soit que sa naissance, sa fortune le relève, ou que sa condition et sa misère l'avilissent. En un mot, quel qu'il soit, et en quelque situation que vous le supposiez, c'est toujours votre prochain; et comme votre prochain, Dieu veut que vous l'aimiez. Il le veut, dis-je, et il vous dit : Si ce n'est pas pour lui-même que vous l'aimez, aimez-le pour moi. De ne l'aimer que pour lui-même, ce seroit une charité toute profane, sujette à mille exceptions et à mille variations; mais de l'aimer pour moi, c'est ce qui doit rehausser le prix de votre charité, et la sanctifier. Afin de nous ôter tout prétexte, et de donner à notre charité un mérite su-

périeur, en lui proposant un objet tout sacré et tout divin, Dieu se substitue à la place du prochain. Il nous déclare, dans les termes les plus exprès et les plus touchans, que tout le bien que nous ferons à autrui, fût-ce au plus petit et au dernier des hommes, il l'acceptera et le comptera comme fait à lui-même, dès que nous le ferons en son nom? Qu'aurions-nous là-dessus à répondre ? et si nous sommes insensibles à cette raison souveraine, il faut que nous ne connoissions, ni ce que nous devons à Dieu, ni ce que nous nous devons à nous-mêmes.

Je dis, ce que nous devons à Dieu : car pour appliquer ici ce que saint Paul écrivoit à son disciple Philémon, en lui renvoyant Onésime, et lui recommandant de recevoir avec douceur et avec bonté cet esclave fugitif, il me semble que Dieu, dans le fond de l'âme, nous adresse les mêmes paroles au sujet de chacun de nos frères : *Usez-en envers lui comme si c'étoit moi-même. Peut-être vous a-t-il fait tort, et peut-être vous est-il redevable en quelque chose ; mais je prends tout sur moi, et si vous voulez, c'est moi qui vous le dois ; je vous satisferai, pour ne pas dire que vous vous devez vous-même tout à moi.*

v. 18.

J'ajoute, ce que nous nous devons à

nous-mêmes. Et en effet, nous sommes doublement intéressés à maintenir cette loi de charité établie de Dieu : car, en premier lieu, la même loi qui nous ordonne d'aimer le prochain, sans égard à toutes les raisons qui, selon le sentiment naturel, pourroient nous indisposer contre lui, et nous retirer de lui, ordonne pareillement au prochain d'avoir pour nous la même indulgence, et de nous rendre les mêmes devoirs de la charité évangélique. En second lieu, cette vue de Dieu que nous devons nous proposer dans l'amour du prochain, c'est ce qui consacre, pour ainsi parler, notre charité, et ce qui y attache le mérite le plus excellent. Nous pouvons faire à Dieu bien des sacrifices, par la pénitence et les austérités, par la patience dans les adversités, par le renoncement au monde et à toutes ses vanités; mais de tous les sacrifices, j'ose dire qu'il n'en est point de plus méritoire devant Dieu, que le sacrifice de notre cœur et de ses affections par la charité. Supporter le prochain pour Dieu, pardonner au prochain pour Dieu, modérer pour Dieu nos ressentimens, adoucir nos aigreurs, réprimer nos colères, surmonter nos répugnances; que c'est une vertu peu connue des personnes même qui font une plus haute profession de piété! ou, pour mieux dire,

sans cette vertu y a-t-il une piété solide et de quelque prix auprès de Dieu ?

III. Je dois aimer mon prochain comme Dieu ; c'est-à-dire, que je dois l'aimer de la même manière par proportion que Dieu l'aime. Grand et divin modèle que Jésus-Christ lui-même nous a proposé dans son évangile, lorsqu'instruisant ses disciples sur la charité du prochain, et en particulier sur le pardon des injures et l'amour des ennemis, il conclut : *Soyez donc parfaits comme votre Père céleste est parfait.* Car, selon le texte sacré, cette perfection en quoi Dieu veut surtout que nous l'imitions, autant qu'il est possible à notre foiblesse, aidée du secours de la grâce, c'est la perfection de la charité ; et c'est aussi conformément à cette même règle, et dans le même sens, que le Sauveur du monde disoit aux apôtres : *Je vous fais un commandement nouveau, qui est de vous entr'aimer, comme je vous ai aimés.* Commandement nouveau, non point que la charité n'ait pas été une vertu de tous les temps, mais parce qu'elle est singulièrement et plus excellemment la vertu du christianisme. Or, comment Dieu, comment Jésus-Christ, fils de Dieu et vrai Dieu, nous a-t-il aimés ? d'un amour sincère, d'un amour efficace, et, pour m'ex-

Matt. 5. 48.

Joan. 13. 34.

primer de la sorte, d'un amour salutaire et sanctifiant ? D'un amour sincère, par une bienveillance et une affection véritable du cœur. D'un amour efficace, et mis en œuvre par mille bienfaits. Enfin d'un amour que j'appelle salutaire et sanctifiant, parce que dans les vues de Dieu il ne tend qu'à notre sanctification et à notre salut, et que c'en est là le dernier et le principal objet. Trois qualités de la vraie charité. Plût au ciel qu'elles fussent aussi communes, qu'elles sont conformes à l'esprit de la religion et à cette loi d'amour qu'un Dieu-homme est venu établir parmi les hommes !

Charité sincère et du cœur. A juger par les dehors, jamais siècle ne fut plus charitable que le nôtre, puisque jamais siècle n'eut plus l'extérieur et toutes les apparences de la charité. On est civil, honnête, poli ; on a des airs affables, gracieux, insinuans ; on affecte une complaisance infinie dans la société ; on sait, et l'on se pique de savoir se conformer au goût, aux inclinations, à toutes les volontés des personnes avec qui l'on est en relation. Voilà en quoi consiste la science du monde. Ce ne sont que promesses obligeantes, qu'expressions affectueuses, que protestations de service et d'un dévouement sans réserve. Mais dans le fond qu'est-ce que tout cela, sinon un langage ? Langage qui dit tout,

et qui ne dit rien ; qui embrasse tout, et qui ne va à rien ; où le cœur paroît s'épancher dans les plus beaux sentimens, et ne sent rien. Langage dont le monde n'est point la dupe : car, avec le moindre rayon de lumière, on perce tout d'un coup au travers de ces apparences, et l'on entend tout ce qu'elles signifient. On réduit les paroles à leur vrai sens ; les empressemens étudiés, les témoignages les plus spécieux à leur juste valeur. Ce sont, selon l'opinion commune, des complimens ; ce sont des bienséances, des usages, des façons d'agir ; rien davantage. De sorte que quiconque feroit fond sur cela, et voudroit tirer de là quelque conséquence en sa faveur, seroit regardé comme un homme sans expérience, et dépourvu de toute raison.

En effet, si nous pouvions pénétrer dans le secret des âmes, et en découvrir les dispositions intérieures, de quoi serions-nous témoins, et sous ce voile de charité que verrions-nous ? l'indifférence la plus parfaite, à l'égard de ceux-là même pour qui il semble qu'on brûle de zèle. Encore est-ce peu que cette indifférence ; et si du moins on s'en tenoit-là, ce seroit un état plus tolérable, et le mal seroit moins grand : mais je dis plus, et sous cet extérieur charitable et officieux, que verrions-nous ?

les soulèvemens de cœur, les mépris, les jalousies ; les desseins de nuire, de traverser, d'abaisser, de perdre; les mesures prises à cette fin ; les moyens imaginés, médités, préparés de loin et concertés ; les intrigues formées en secret, conduites avec art, avancées peu à peu et sans bruit, soutenues jusqu'au bout, aux dépens de toute équité, et au préjudice de tout autre intérêt que le sien propre. Je n'exagère point, et, au lieu d'outrer la chose, peut-être en dis-je trop peu. Or, est-ce là charité? ou n'est-ce pas artifice, dissimulation, mauvaise foi? n'est-ce pas imposture et tromperie? De là vient qu'il n'y a presque plus de confiance entre les hommes, et que par sagesse on est obligé de se tenir toujours en garde les uns contre les autres. A qui se fier, dit-on? On le dit, et on a bien sujet de le dire. Dieu vouloit que la charité nous unît tous. Il vouloit que par une confiance réciproque la charité ouvrît les cœurs, et que dans ces ouvertures de cœur les hommes pussent avoir entr'eux de sûres et d'utiles communications. C'étoit la douceur de la société humaine; c'en étoit l'avantage le plus solide: mais il falloit pour cela une charité sans fard et sans déguisement, une charité intime et véritable? Or, où la trouver? et tant qu'elle sera aussi rare qu'elle l'est, il

n'est pas surprenant que chacun, de part et d'autre, se tienne si resserré, et qu'entre les esprits il y ait si peu d'accord et de bonne intelligence.

Charité efficace et pratique. Parce que Dieu nous a aimés, et qu'il nous aime sincèrement, il nous a aimés, et il nous aime efficacement. L'un suit de l'autre, et en est l'effet immanquable. Car aimer sincèrement, c'est vouloir sincèrement du bien à celui qu'on aime ; et dès qu'on lui veut du bien sincèrement, on le fait du moment qu'on le peut, et selon qu'on le peut. Aussi quels biens n'avons-nous pas reçus de notre Dieu? quels biens n'en recevons-nous pas tous les jours? et que nous réserve-t-il encore dans l'avenir? Marque essentielle par où le Fils de Dieu donnoit à juger de l'amour de son Père pour nous : Voulez-vous savoir, disoit-il à un docteur de la loi, comment Dieu a aimé le monde? *Joan. 3. 16.* *Il l'a aimé, jusqu'à livrer son Fils unique pour le monde.* Marque sensible et convaincante à quoi l'apôtre saint Paul reconnoissoit l'amour de Jésus-Christ même pour lui en particulier : *Il m'a aimé*, s'écrioit ce maître des gentils, saisi d'étonnement et comme ravi hors de lui-même ; il m'a aimé, ce Dieu Sauveur, et la preuve de son amour la plus incontestable et la plus touchante, est de *s'être livré pour* *Gal. 2. 20.*

oi. Il est vrai que la charité ne nous engage
s toujours à ces sortes de sacrifices ; il
t vrai qu'elle ne nous oblige pas toujours
exposer notre vie ni à la perdre pour le
ochain. Il y a des rencontres où nous le
vons : mais ces rencontres, après tout,
s occasions ne sont pas fréquentes, et
veux bien ne les point compter parmi
s devoirs communs de la charité. Je me
rne à ces devoirs ordinaires, dont les
jets se présentent presqu'à toute heure,
dont je ne fais point le détail, parce
'il seroit infini. Une âme que la charité
ime, n'a pas besoin qu'on les lui fasse
nnoître : elle les aperçoit d'elle-même ;
pour les découvrir, elle devient aussi
irvoyante et aussi ingénieuse, que sa
arité est prompte et ardente. Elle sait
évenir, servir, faire plaisir selon toute
tendue de son pouvoir. Elle sait assai-
nner les services qu'elle rend, par des
anières encore plus gracieuses, que les
âces même qu'elle fait. Elle sait com-
tir aux maux du prochain, le soulager,
i prêter secours et l'aider à propos. Elle
it, par l'esprit de charité qui l'inspire et
ui la conduit, parler, se taire, agir, s'ar-
ter, se gêner, se mortifier, relâcher de
s intérêts, et renoncer à de justes pré-
ntions. Elle sait, dis-je, tout cela, parce
u'elle s'affectionne à tout cela, parce

qu'elle s'étudie à tout cela ; parce qu'i
térieurement portée à tout cela, elle
pense incessamment, et ne laisse ri
échapper à son attention et à sa vigilan
Mais, par une règle toute contraire, q
la charité vienne à se refroidir, ou mêm
à s'éteindre dans nos cœurs, tout cela d
paroît à nos yeux et s'efface de notre so
venir. On n'est bon que pour soi-mêm
et l'on ne se croit chargé que de soi-mêm
Qu'ai-je affaire, dit-on, de celui-ci et
celui-là ? Que puis-je faire pour eux ? (
ne le voit pas, parce qu'on ne le veut p
voir, parce que, dans une indolence et u
insensibilité que rien n'émeut, on ne ve
pas, pour qui que ce soit, se donner
moindre peine, ni se causer le moind
embarras. On est amateur de son repo
quiconque peut le troubler, passe po
importun, et fatigue par sa présence.

Charité sanctifiante et toute salutair
je m'explique. Je ne dis pas seuleme
salutaire et sanctifiante à l'égard de cel
qui la pratique, et qui en a le mérite deva
Dieu ; mais je dis sanctifiante et salutai
pour celui même vers qui elle s'exerce,
qui en est le sujet. Car, de même que
charité de Dieu envers les hommes a po
fin principale leur sanctification et le
salut, et que toutes les vues de sa prov
dence sur nous se rapportent là ; de mêm

t-il de notre charité de procurer, autant
'il nous est possible, le salut du pro-
ain, et de nous intéresser dans la plus
ande affaire qui le regarde. Non pas que
us soient appelés à prêcher l'évangile
mme les apôtres, ni que tous aient été
stinés à conduire les âmes comme les
inistres et les pasteurs de l'église. C'est
ie vocation particulière et spécialement
opre de certains états : mais, outre cette
cation spéciale, il y a une vocation com-
une et générale à laquelle nous avons
us part, et qui se trouve exprimée dans
t oracle du Saint-Esprit : *Dieu les a*
us chargés les uns des autres. Et certes
c'est pour nous un devoir de charité,
assister le prochain dans ses besoins tem-
orels, n'en est-ce pas un encore plus im-
ortant de l'assister dans ses besoins spi-
tuels, quand nous le pouvons, et de la
anière que nous le pouvons. Or, il y a
ille conjonctures où nous le pouvons :
, dis-je, nous pouvons donner au pro-
ain d'utiles conseils par rapport au salut;
, par de sages remontrances, nous pou-
ns détourner le prochain des voies cor-
mpues du monde et l'attirer dans les voies
salut; où nous pouvons, en de pieux en-
etiens, instruire le prochain, l'éclairer,
difier, le porter à de saintes résolutions
uchant le salut, et l'y confirmer. Il n'est

Eccli. 22. 17.

point pour cela nécessaire que nous soyo
revêtus de certaines dignités, ni que no
ayons l'autorité en main : d'égal à é
on peut de la sorte se communiquer l'
à l'autre ses pensées et ses sentimens ;
peut être, pour ainsi dire, l'apôtre l'
de l'autre. Zèle d'autant plus digne de
charité chrétienne, que le salut est
bien plus excellent, et que c'est le so
verain bien. Par là combien de mauv
exemples la charité feroit-elle cesser? co
bien de scandales retrancheroit - elle
combien écarteroit - elle de dangers
d'obstacles du salut ? Elle sanctifieroit
monde, comme elle le sanctifia dans c
heureux temps de l'église, où les fidè
vivoient ensemble avec la même uni
que s'ils n'eussent eu qu'un cœur et qu'u
âme. C'est ainsi que nous espérons viv
éternellement dans le ciel, et c'est ain
que dès maintenant la charité doit no
disposer à cette vie bienheureuse et in
mortelle où nous aspirons.

*Deux sortes d'amitiés ; les unes solid
ou prétendues solides, les autres se
sibles et prétendues innocentes.*

RIEN de plus louable ni de plus co
forme, non-seulement à la raison, ma
à la religion même de l'homme, que l'

mitié bien entendue et prise selon les vraies
dées que nous en devons concevoir. C'est,
it le Saint-Esprit, un trésor dont le prix est
nestimable. C'est une protection contre
'injustice, c'est un remède contre les
ccidens et les revers de la fortune, c'est
ne source de lumières et de conseils, c'est
'assaisonnement des biens, c'est l'adou-
issement des maux. Que d'avantages ! et
ui croiroit que d'un si bon fonds il dût
aître tant de mauvais fruits ? Mais, par
ne malheureuse destinée, les meilleures
hoses sont sujettes à dégénérer et à se
orrompre, comme nous le voyons dans
'amitié. Car, à ne parler même que des
mitiés les plus honnêtes en apparence, et
elon l'opinion du monde, il y en a de
eux sortes : savoir, des amitiés solides et
es amitiés sensibles. Amitiés solides ou
prétendues solides, qui ne consistent point
n certains sentimens tendres et affec-
ueux, mais dans un attachement réel à la
ersonne d'un ami, et dans un dévoue-
nent parfait à son service. Amitiés sen-
ibles, qui font une impression plus vive
ur le cœur, qui le touchent, qui l'affec-
ionnent; mais du reste, à ce qu'il paroît,
ans altérer en aucune manière son inno-
ence, et sans le porter au-delà des règles
u devoir le plus rigoureux. Or, examinons
n peu les unes et les autres, telles que le

monde les imagine, telles que le mond
les demande, telles que le monde les au
torise, telles qu'il les approuve et qu'il le
vante, jusqu'à les ériger en vertus : quel
désordres dans la pratique ! quels abu
énormes n'y trouverons-nous pas ? C'es
ce que l'usage le plus ordinaire de la vi
ne nous fait que trop connoître, et de quo
nous allons encore ici nous convaincre.

Amitiés prétendues solides.

Un ami solide, belle qualité. Un am
qui, sans s'arrêter à des paroles, à de spé
cieuses démonstrations, à de vains senti
mens d'une affection et d'une tendress
puériles, agit efficacement pour son am
dans toutes les rencontres, et ne lui man
que jamais au besoin: caractère digne d'un
âme bien née, et qu'on ne peut assez esti
mer. Mais, dans ce caractère si estimable
il y a néanmoins des limites où il faut se
contenir, et des extrémités dont on doi
se garantir. Or, ce sont ces limites que l
monde ne connoît point, et c'est dans ce
extrémités même que le monde met la
perfection de l'amitié. Car, qu'est-ce qu'un
solide ami selon les principes du monde?
Qu'est-ce qu'un ami sur qui l'on compte
de qui l'on se tient assuré comme de soi-
même, en qui l'on a une confiance sans
réserve, et dont on ne sauroit trop exalter
la

la droiture, la fidélité, le bon cœur? Qu'est-ce, dis-je, que cet ami? C'est un homme prêt à entrer dans tous les intérêts de son ami, fussent-ils les plus mal fondés et les plus injustes; prêt à entrer dans toutes les passions de son ami, fussent-elles les plus déréglées et les plus violentes; prêt même à entrer dans toutes les erreurs de son ami, fussent-elles les plus contraires à la religion et les plus fausses. Voilà ce que le monde appelle être solidement ami; voilà, selon le monde, le modèle des amis; mais quel renversement! Considérons la chose plus en détail.

I. On entre dans tous les intérêts d'un ami, et l'on s'y croit obligé par devoir: première maxime sur laquelle on règle sa conduite, et qui n'a rien, à ce qu'il semble d'abord, que de raisonnable. Mais parce que les interêts de cet ami se trouvent souvent malheureusement attachés à des entreprises pleines d'injustices, à des prétentions sans fondement, à des usurpations, à des vexations, à des subtilités de chicane et à des poursuites qui blessent toutes les lois de la conscience; en se portant pour ami, et voulant en faire l'office, on devient par amitié le fauteur et le complice de l'iniquité, de l'intrigue, de la fraude, de l'oppression, des plus

criminels et des plus indignes procédés.

Par exemple, cet ami est engagé dans une affaire. C'est un procès qu'il intente mal à propos. Dès qu'on est son ami, on conclut qu'il faut le servir ; et pour cela que ne fait-on pas ? quels ressorts ne remue-t-on pas ? y a-t-il voie que l'on ne tente, adresse que l'on n'emploie, crédit et faveur que l'on n'épuise ? Combien de brigues, combien de prières, combien de sollicitations et d'intercessions, pour appuyer un prétendu droit que l'amitié seule soutient ? On y réussit, on en vient à bout : mais de quels crimes se trouve-t-on chargé devant Dieu, pour avoir donné sa protection à une cause qui damnera tout à la fois, et celui qui l'a gagnée, parce qu'elle le met en possession d'un bien mal acquis ; et celui qui l'a perdue, parce qu'elle le jette dans le désespoir ; et celui qui en a connu, parce qu'il a trahi son ministère ; et l'ami qui en a pris soin, parce qu'il s'est rendu responsable de tous les dommages qui en doivent provenir ? N'est-ce pas là ce qui se passe tous les jours ? ne sont-ce pas les preuves que le monde attend d'un attachement véritable et effectif ? ne sont-ce pas dans son langage les coups d'ami ? Coups d'ami ! c'est-à-dire, détours, artifices, mensonges, fourberies. Coups d'ami ! c'est-à-dire, vols et brigandages,

cabales formées contre le pauvre et l'innocent, contre la veuve et l'orphelin. Coups d'ami! c'est-à-dire, inhumanités, cruautés, tyrannies.

Cependant n'exagérons rien : et sans sortir de notre exemple et du fait particulier que je rapporte, exposons-le dans les termes les plus simples et les plus favorables. Je sais que dans l'amitié dont je parle, il y a divers degrés d'abus et de désordres. Je sais que cette amitié mondaine n'agit pas également sur toutes sortes de sujets; qu'elle ne corrompt pas jusqu'à ce point tous les amis, et qu'il y en a d'une conscience assez timorée pour ne vouloir pas s'abandonner ouvertement à de semblables excès. Voilà de quoi je conviens; mais du reste, dans la distinction que je veux bien faire de ces degrés différens, et dans les tempéramens même qu'on prend, et où l'on croit pouvoir s'en tenir, je prétends qu'il n'y en a aucun qui puisse être justifié en quelque manière par le prétexte de l'amitié, parce qu'il n'y en aucun qui puisse en quelque manière s'accorder, non-seulement avec le christianisme le plus exact et le plus étroit, mais avec le christianisme le plus modéré et le moins sévère.

En effet, les uns, quoique d'ailleurs ils ne manquent pas de probité, s'embarquent, pour user de cette expression, té-

mérairement et en aveugles, dans l'affair
d'un ami, sans savoir s'il a droit ou s i
ne l'a pas; sans prendre soin de s'en éclair
cir, ne voulant pas même s'en faire ins
truire, et croyant que ce respect est dû
l'amitie. C'est mon ami, dit-on. Je sup
pose qu'il est homme d'honneur, et qu'i
n'a rien entrepris que dans l'ordre. Je l'of
fenserois de temoigner là-dessus le moin
dre doute, et d'en venir à une discussion
qui lui seroit injurieuse. C'est ainsi qu'on
raisonne; et, rassuré par ce faux raison
nement, on met tout en œuvre pour
cet homme réputé ou supposé honnête
homme. On agit pour lui avec la même
chaleur et le même zèle, que si l'on étoit
convaincu qu'il a raison, et que la justice
est de son côté. Mais est-il donc permis
de se mettre si aisément au hasard de la
violer, cette justice qu'on ne connoît pas,
et qui peut être toute pour une partie ad
verse que l'on accable? Dieu tient sans
cesse la balance en main pour peser ce qui
appartient à chacun: souffrira-t-il qu'im
punément l'équité soit exposée de la sorte
aux indiscrétions d'une amitié zélée, qui
donne à tout sans discernement? car si cet
ami a tort, si cet ami est mal établi dans
ses demandes, si cet ami veut avoir ce qui
n'est point à lui, et que par votre secours
il l'obtienne contre le bon droit, les con

séquences n'en peuvent être que très-pernicieuses. Mais à qui pernicieuses ? sera-ce seulement au juste et au foible que le poids de votre autorité a fait succomber ? ne sera-ce pas encore plus à vous-même ? Quand Dieu, comme s'exprime l'écriture, viendra juger les justices ; quand il faudra lui rendre compte de cette sentence, de cet arrêt, qui, pour seconder les criminelles intentions d'un ami, lequel abusoit de votre crédulité, vous a coûté tant de démarches et tant de soins, quelle excuse et quel titre de justification aurez-vous à produire ? En serez-vous quitte pour dire : Seigneur, c'étoit mon ami ; je ne pensois pas qu'il fût capable d'attaquer personne sans sujet, ni qu'il voulût enlever le bien d'autrui : je ne le savois pas. Mais si vous ne le saviez pas, pourquoi ne vous en informiez-vous pas ? mais si vous ne le saviez pas, pourquoi vous êtes-vous ingéré avec tant d'ardeur dans une cause dont le fonds vous étoit inconnu, et dont les suites devoient retomber sur vous ?

D'autres sont plus éclairés. L'affaire de leur ami leur paroît insoutenable, et ils n'ont garde aussi de la défendre. Ils en auroient trop de scrupule, et ce seroit même se déshonorer dans le public, et se couvrir de confusion. Mais après tout, que faire, disent-ils ? c'est un ami : le voilà

dans un mauvais pas ; l'amitié veut qu'on l'en tire le moins mal qu'il sera possible. Quel est donc l'expédient qu'on imagine ? c'est de lui ménager un accommodement qui arrête le cours d'une affaire si épineuse et si fâcheuse, qui en prévienne le jugement, qui assoupisse tout, et qui lui ouvre une belle porte pour sortir d'un embarras où il étoit en danger de se perdre. Ce n'est pas assez, et l'on va plus avant : car la même amitié demande que cet accommodement qu'on médite, on tâche de le rendre, à l'ami qu'on sert, le plus avantageux ou le moins onéreux qu'il le peut être ; qu'on lui en épargne les avances, les frais, les charges ; qu'au moins on les réduise à l'égalité, quoique les droits soient si inégaux ; enfin, qu'on ajuste si bien les choses, ou plutôt qu'on les embrouille tellement, qu'il ne paroisse jamais qui des deux avoit plus lieu que l'autre de se plaindre. Mais la partie lésée en souffrira : c'est à quoi l'on n'a point d'égard, selon la maxime générale qu'on pense pouvoir suivre, et qu'on applique très-faussement à l'affaire présente, savoir, qu'en matière d'accommodement il est nécessaire que chacun se relâche, et qu'alors la perte, comme le gain, doit être partagée. Mais si cette partie offensée n'y consent pas? si cet homme, voyant les con-

itions dures et hors de raison qu'on lui ropose, refuse de s'y soumettre, et les ejette ? on saura bien l'y faire venir. On ormera tant d'oppositions, on suscitera nt d'incidens, on le fatiguera par tant e délais, on l'intimidera par tant de me- aces, on le pressera par de si fortes ins- nces, on l'endormira par de si agréables romesses, on l'éblouira par des espé- ances si engageantes, en un mot on le ournera de telle façon, qu'on lui arra- hera un aveu forcé, et qu'on l'amenera resque malgré lui à ce qu'on avoit en vue, ui étoit de dégager cet ami, et de le sau- er d'un écueil où il alloit infailliblement chouer. L'affaire est donc ainsi conclue, t l'on s'en applaudit, on en fait gloire, on n triomphe. Gloire dont les grands et les uissans du siècle sont surtout jaloux. Dès u'une fois ils ont pris quelqu'un sous eur protection, dès qu'ils l'ont honoré de eur faveur, il semble que ce soit désor- nais une personne sacrée. Il faut prendre arde à ne la pas heurter le moins du monde. Ce seroit s'attaquer à eux-mêmes, t oublier le respect dû à leur grandeur t à leur rang. Ce seroit assez pour encou- ir toute leur indignation, et pour s'atti- er de leur part d'étranges retours.

De là vient qu'il y a des gens contre ui l'on ne peut jamais espérer de justice.

Quelque dommage qu'on en reçoive, c
aime mieux, sans éclat et sans bruit,
tenir dans le silence et ne rien dire, q
d'avoir aucun démêlé avec eux. Et en effe
c'est souvent le parti le plus sûr et le pl
sage : pourquoi ? parce qu'ils ont des am
qu'ils vous mettront en tête, et qu'à l'ab
de ces protecteurs, ils sont en état de r
pousser tous vos coups, et de résister
tous vos efforts.

De là même vient encore qu'il y a d
gens qui, sans nul avantage naturel, sa
talent, sans service, sans nom, parvien
nent à tout, tandis que d'autres, avé
les meilleures dispositions et d'excellente
qualités, demeurent en arrière et ne pe
vent s'avancer. Dans une concurrence
un homme de rien, et peut-être, pou
n'user point d'une expression plus forte
un mal-honnête homme l'emportera su
un homme de naissance et plein de vertus
Un ignorant occupera une place que l
plus habile ne peut obtenir : commen
cela ? c'est que celui-là est porté par de
amis qui le poussent; au lieu que celui-c
n'a pour patron ni pour soutien, que lui
même, et que son mérite. Or, le mérite
sans les amis ne fait rien; comme au con
traire, indépendamment du mérite, il n'y
a rien où l'on ne puisse prétendre avec le
secours des amis. Car ce sont encore là
les

les services d'ami, d'élever un ami, de lui procurer des emplois utiles et lucratifs; de l'établir dans des postes honorables et importans, sans considérer s'il y est propre, ou s'il ne l'est pas: de se servir pour cela de la confiance de ceux qui distribuent les grâces, et de les tromper en leur représentant cet ami comme un homme incomparable et un très-digne sujet; d'écarter et de supplanter quiconque pourroit se trouver en son chemin, et lui faire obstacle; de ne ménager personne, et de sacrifier le bon ordre et le bien public à nos affections particulières, et à la fortune d'un seul qu'on veut pourvoir.

Servons nos amis; ayons du zèle pour leurs intérêts; mais un zèle réglé; mais un zèle selon la conscience, la justice, la raison, la prudence. Si dans leurs vues et dans leurs projets ils s'éloignent du devoir, et qu'ils quittent les voies droites et permises, bien loin de les autoriser, faisons-leur entendre qu'en de pareilles conjonctures ils ne doivent point compter sur nous. Découvrons-leur avec autant de fermeté et de liberté, que de charité et de douceur, leurs égaremens; tâchons de les redresser par nos représentations et nos remontrances: s'ils nous écoutent, nous en bénirons Dieu, et ils en profite-

ront; s'ils ne nous écoutent pas, nous en gémirons : mais du reste nous aurons la consolation, que sans nous rendre complices de leurs mauvaises pratiques et de leurs injustes desseins, nous nous serons acquittés d'une des plus essentielles obligations de l'amitié, qui étoit de les avertir et de leur donner de bons conseils; c'est ainsi qu'on est, ou qu'on doit être ami solide.

II. On entre dans toutes les passions d'un ami, fussent-elles les plus déréglées et les plus violentes. La complaisance mutuelle entre les amis, la conformité des inclinations, la simpathie des humeurs, mêmes connoissances, mêmes habitudes, mêmes sociétés, c'est ce qui lie l'amitié et ce qui l'entretient. Mais après tout, cette complaisance ne doit point aller trop loin : cette conformité d'inclinations, cette simpathie d'humeurs ces connoissances, ces habitudes, ces sociétés, tout cela peut être très-dangereux et très-pernicieux, si l'on n'y met certaines barrières où l'on se renferme étroitement, et hors desquelles on se fasse une loi inviolable de ne sortir jamais. Voilà pourquoi le choix qu'on fait de ses amis demande tant de circonspection et de précaution : car il est d'une conséquence

infinie de ne se point unir d'amitié avec des gens vicieux, débauchés, passionnés, parce qu'insensiblement l'amitié et la familiarité nous entraînent dans tous leurs vices, nous plongent dans tous leurs désordres, nous inspirent toutes leurs passions.

Et le moyen de s'en défendre, quand on se trouve communément ensemble, qu'on traite librement les uns avec les autres; qu'on n'a rien de particulier les uns pour les autres, et que d'ailleurs on est imbu de ces beaux principes du monde: Qu'il faut vivre avec ses amis, qu'il faut s'accommoder à eux, faire comme eux, ou rompre avec eux; que d'être si facile à se séparer, ce seroit être un ami bien foible; que d'être si scrupuleux et si régulier, ce seroit être un ami bien importun; qu'une solide amitié est un lien indissoluble et un engagement irrévocable, où l'ami est tout à son ami; que c'est un commerce, une espèce d'association où l'on s'unit réciproquement pour agir toujours de concert, et pour se conduire selon les mêmes maximes; que c'est comme une ligue offensive et défensive, pour se prêter la main dans l'occasion envers tous et contre tous. Car telles sont les idées du monde, et suivant ces idées, comment parle-t-on d'un ami? comment le définit-on? On dit: Voilà un ami sur qui

je puis faire fonds ; c'est un homme à moi : mais qu'est-ce à dire, un homme à moi ? A bien prendre le sens des termes, c'est-à-dire, un homme disposé à devenir le compagnon de toutes mes débauches ; l'entremetteur de toutes mes liaisons criminelles et de tous mes plaisirs même les plus infâmes ; l'agent de toutes mes cabales et de toutes mes prétentions ; le ministre de toutes mes iniquités et de toutes mes vengeances ; le coopérateur et l'exécuteur de toutes mes volontés et de tout ce que peut me suggérer ou l'orgueil qui me possède, ou l'ambition qui me dévore, ou la cupidité qui me brûle, ou l'envie qui me pique, ou la haine qui m'anime, ou le ressentiment et la colère qui me transportent.

Ce ne sont point là des exagérations : on en peut juger par la pratique. Qu'un ami soit un homme de bonne chère ; que ce soit un homme ennemi du travail et plongé dans une vie molle, sensuelle, tout animale ; il n'y a point d'excès ni d'intempérances où l'on ne s'abandonne pour lui tenir compagnie et pour lui complaire. Que dis-je ? on est le premier à l'exciter et à le réveiller. Excès où l'on s'abrutit dans les sens, où l'on éteint toutes les lumières de sa raison, où l'on ruine sa santé, où l'on se perd d'honneur et de

réputation, où l'on se porte même souvent sans goût et contre le penchant naturel et l'inclination. Mais il n'importe, (belle réponse qu'on fait aux remontrances qu'on entend quelquefois là-dessus), il n'importe : c'est un ami, nous ne nous quittons point. Et n'est-ce pas ainsi qu'on voit dans le monde, surtout parmi la jeunesse, toutes ces sociétés d'amis oisifs et sans occupation, dont les années s'écoulent et tout le temps se consume en des réjouissances et de vains divertissemens, qui tour à tour se succèdent? Avec les talens que plusieurs ont reçus de la nature, ils pourroient s'employer honorablement, faire leur chemin, se rendre utiles au public, et encore plus utiles à leurs familles, à leurs proches, à eux-mêmes, à leurs propres intérêts : mais le malheureux engagement où ils se trouvent, et la liaison qu'ils ont entr'eux, les arrête et leur fait oublier, non-seulement le soin de leur salut, mais le soin de leur établissement et de leur fortune.

Qu'un ami soit joueur, on est de toutes les parties de jeu qu'il propose. On y passe avec lui les journées, et souvent les nuits entières ; tellement que la vie n'est qu'un cercle perpétuel du jeu à la table, et de la table au jeu. D'où il arrive qu'au lieu de corriger cet ami d'une passion si ruineuse,

et pour l'âme, et pour le corps, et pour les biens temporels, on l'y entretient ; et qu'au lieu de s'en préserver comme d'une contagion très-mortelle, on la prend soi-même, et l'on devient joueur de profession et d'habitude, après ne l'avoir été d'abord que par trop de facilité et trop de condescendance. Passion qui n'est réputée entre les amis que pour un amusement honnête et un délassement ; mais l'expérience de tous les temps a bien montré quels en sont les funestes effets, et combien même elle est dommageable à l'amitié, par les contestations qui naissent, et par les ruptures qui les suivent.

Qu'un ami soit querelleur, on épouse toutes ses querelles ; et dès-là l'on ne se croit plus permis de voir des gens avec qui néanmoins on n'a jamais rien eu de personnel à démêler. On ne s'informe point s'ils sont en faute ou non, s'ils sont offenseurs ou offensés. C'est assez qu'ils soient mal avec notre ami, c'est assez qu'il ne soit point content d'eux, et qu'ils aient encouru sa disgrace ; fussent-ils du reste les plus honnêtes gens du monde, on s'en éloigne, on les évite, on se déclare contre eux en toute rencontre, et sur quelque sujet que ce puisse être. C'est de quoi nous avons des exemples plus fréquens et plus marqués dans le grand monde, ou dans

ceux qui approchent les grands du monde. Soit jalousie d'autorité, soit tout autre cause, on sait combien il est ordinaire que la diversité des intérêts divise les grandes maisons, et qu'elle les soulève l'une contre l'autre.

Divisions qui éclatent au dehors, et qui ne deviennent que trop publiques. Divisions, pour ainsi dire, héréditaires, qui des pères se communiquent aux enfans, et se perpétuent de génération en génération. Or, selon la coutume et le train du monde, quelle conduite doivent tenir tous ceux que le lien de l'amitié attache à l'une de ces maisons? il faut qu'ils se retirent absolument de l'autre, et qu'ils s'en séparent. Il faut que, sans avoir jamais reçu de cette maison le moindre déplaisir qui les touche en particulier, et qui les regarde, ils lui fassent toutefois une guerre ouverte, et qu'ils en soient ennemis par état. Il faut qu'ils lui suscitent mille contradictions, qu'ils s'opposent à tous ses desseins, qu'ils s'affligent de ses prospérités, qu'ils se réjouissent de ses malheurs, qu'ils travaillent de tout leur pouvoir à l'abaisser et même à l'opprimer. Mais c'est encore bien pis, si la vengeance s'empare tellement du cœur d'un ami, qu'elle le porte à ces combats particuliers, défendus par les lois divines et humaines; à ces duels

qui ont fait répandre tant de sang, et qui ont ruiné tant de familles, et damné tant d'âmes. C'est là que paroît avec plus d'éclat, ou, pour mieux dire, avec plus d'horreur, toute la tyrannie de la fausse amitié. Car, à en juger selon l'estime du monde profane et corrompu, vous vous voyez dans une espèce de nécessité de seconder cet ami, de lui offrir votre secours, de l'accompagner; et contre qui? quelquefois contre des parens, du moins contre des adversaires, à qui, dans le fond, vous ne voulez point de mal et qui ne vous en veulent point. Cependant on en vient aux mains, et ce seroit un opprobre de reculer : on se pousse avec acharnement; on se porte des coups mortels; on s'arrache la vie l'un à l'autre. Qu'est-ce que cette amitié sanguinaire et meurtrière? n'est-ce pas une fureur? n'est-ce pas une barbarie et une brutalité?

Quoi que ce soit, ce ne peut être une solide amitié. Un ami solide est un ami sage, un ami éclairé, capable de démêler les véritables intérêts de son ami, et incapable de se livrer, sans considération et sans égard, à ses violences et à ses déréglemens. Il s'efforce d'ouvrir les yeux à cet ami qui se dérange, qui s'égare, qui se perd. Il lui fait voir à quoi le mène la passion qui l'aveugle, et en quel abîme

elle le conduit. Il ne craint point de le contrister par des reproches salutaires et par d'utiles contradictions. Voilà ce que l'amitié lui inspire, et où il exerce volontiers son zèle ; mais elle ne lui gâte point le cœur ; elle ne le corrompt point. Il laisse à son ami les vices dont il voudroit et dont il ne peut le guérir : mais pour lui-même, il se tient étroitement renfermé dans sa propre vertu, et sait résister généreusement à tout ce qui pourroit l'intéresser en quelque sorte, et l'entamer.

III. On entre dans toutes les erreurs d'un ami, fussent-elles les plus contraires à la religion, et les plus mal fondées. On dit communément, *ami jusqu'aux autels*, pour signifier que dans toutes les autres choses qui n'ont nul rapport à la religion, et qui d'ailleurs ne sont pas mauvaises en elles-mêmes, on peut s'accorder avec un ami : mais que dès qu'il s'agit de notre foi, il n'y a point d'ami qu'on ne doive abandonner pour la soutenir, puisque l'évangile nous ordonne même de renoncer pour cela père, mère, frères et sœurs, tout ce que nous avons de plus cher dans la vie. Et certes cette loi est bien équitable : car il est question alors du culte de Dieu, qui est au-dessus de toute comparaison ; et il y va du plus grand de nos intérêts, qui est celui de notre éternité. Mais comme

on a vu des hérésies dans tous les temps
depuis la naissance du christianisme, on
a vu aussi dans tous les temps des héré-
tiques, ou des fauteurs d'hérésies, qui ne
l'étoient que par certains engagemens d'al
liance et d'amitié. Tellement qu'on pou-
voit dire d'eux dans un vrai sens, mais
bien different de l'autre, qu'ils étoient
amis jusqu'aux autels: c'est-à-dire, qu'ils
l'étoient jusqu'à quitter par amitié leur
première et ancienne croyance; jusqu'à
embrasser, par le même principe, des
doctrines étrangères et erronnées; jusqu'à
défendre des dogmes proscrits et con-
damnés; jusqu'à se mêler dans des
partis révoltés contre l'église, et frappés
de ses anathèmes.

N'est-ce pas ce qui s'est encore passé
dans ces derniers siècles, et sous nos yeux
au sujet des hérésies qui s'y sont élevées?
Mille gens se sont attachés et s'attachent
à des nouveautés, avec une opiniâtreté que
rien ne peut vaincre. On a beau leur op-
poser les décisions les plus formelles, les
censures des pasteurs et des juges ecclé-
siastiques, qui sont le pape et les évêques;
on a beau raisonner, et tâcher de les con-
vaincre par une multitude de preuves
dont ils devroient être accablés, ils n'en
sont pas moins fermes, ou, pour parler
plus juste, ils n'en sont pas moins obstinés

ns ces nouvelles opinions, dont ils se
nt laissés préoccuper. D'où procèdent
tte obstination et cet aheurtement? Est-ce
'un ange est venu du ciel leur révéler
s vérités inconnues à toute l'église? mais
surément ce ne sont pas des saints à
vélation ; et d'ailleurs l'apôtre saint
aul nous marque expressément, que si
n ange du ciel nous apportoit une doc-
ine contraire à celle de l'église, nous
evrions le réprouver avec la doctrine qu'il
ous enseigneroit. Est-ce qu'ils ont des
ues plus pénétrantes que les autres, et
'ils ont mieux approfondi ces sortes de
atières, que les plus habiles théologiens,
les docteurs les plus consommés? mais
ouvent ils avouent eux-mêmes qu'ils n'y
omprennent rien : et comment y com-
endroient-ils quelque chose, n'en ayant
mais fait aucune étude, et n'étant point
ns leur état à portée de ces sciences
ostraites, et trop relevées pour eux ?
omment un homme du monde, une
mme du monde, qui peut-être savent à
eine les points fondamentaux, et comme
s élémens de la religion, seroient-ils
ffisamment instruits sur des questions
ui, pendant de longues années, ont de
uoi occuper toute l'attention et toute la
éflexion des esprits les plus clairvoyans et
s plus intelligens ? N'est-il donc pas

merveilleux, qu'au lieu de se soumett
là-dessus avec docilité, et avec simp
cité, au jugement de l'église, ils osen
prendre parti contre elle et contre ses d
finitions, et qu'ils se portent pour défe
seurs de ce qu'elle a noté publiquemen
et qualifié d'erreur ? Il est bien évide
qu'ils n'agissent point en cela avec co
noissance de cause, et que ce n'est poi
la raison qui les conduit. Qu'est-ce donc
l'amitié; et voilà le nœud de l'affaire :
ont des amis partisans de ces erreurs ;
tiennent par le sang ou par quelque rappo
que ce soit, à tel et à tel qui professe
ces erreurs : sans autre motif, ni aut
discussion, c'est assez pour les détermi
ner. Ainsi d'amis en amis l'erreur se com
munique, et répand de tous côtés so
venin.

O la belle preuve pour un catholi
que, enfant de l'église, pour un ministr
même des autels, que ce qu'on enten
dire à quelques-uns : Cet homme est d
mes amis; il est naturel que je me jo
gne à lui! O les belles conséquences d
l'admirable suite de raisonnemens ! c'es
mon ami; donc je dois lui assujétir m
foi, et la régler selon ses vues et ses pré
ventions. C'est mon ami; donc son autor
rité doit l'emporter dans mon esprit su
celle des souverains pontifes et des pré

s, dépositaires de la saine doctrine. est mon ami; donc je dois lui être plus èle qu'à l'église même, et lui prouver on attachement aux dépens de ma reli- on. C'est mon ami; donc, s'il se per- rtit, je dois me pervertir comme lui; s'il est rebelle à la vérité, je dois, par on suffrage, lui fournir des armes pour combattre. Certainement ce seroit un al bien pernicieux dans la vie humaine dans le christianisme, que la solide nitié, si elle exigeoit des amis une pa- lle déférence. Mais ce n'est point là ce 'elle veut, ni à quoi elle se fait con- ître. Ce qu'elle demanderoit plutôt en semblables occasions, c'est qu'après oir fait tous les efforts possibles pour re- ttre un ami dans la bonne voie, et pour chir la dureté de son cœur, on eût ssurance de lui faire cette déclaration écise et positive : Je suis à vous, il est ni; je suis votre ami, mais je dois l'être core plus de Dieu; encore plus de l'é- se; encore plus de la foi que j'ai reçue ns mon baptême, et que je veux con- ver pure; encore plus de mon devoir, i est d'obéir et de croire; encore plus mon âme, dont le salut dépend de ma holicité et de ma soumission.

Un ami de cette trempe est proprement ami solide; et de tout ceci, il faut

conclure que, quoiqu'il n'y ait person
qui ne se pique d'être solide dans ses a
tiés, il y en a néanmoins très-peu qui
soient véritablement, parce qu'il y
a très-peu qui aient l'idée juste d'u
solide amitié.

Amitiés sensibles et prétendues inn centes.

Comme il y a des cœurs plus sensibl
les uns que les autres, il y a aussi d
amitiés beaucoup plus affectueuses et pl
tendres; et c'est surtout entre les perso
nes de différent sexe, que ces sortes d
mitiés sont plus communes. Amitiés d'e
time mutuelle, d'inclination naturelle
de conformité d'humeurs, de simpathi
sans qu'il y entre de la passion : car c'e
ainsi qu'on se le persuade. Amitiés q
ne servent, ce semble, qu'à la société,
l'entretien, au délassement de la vie,
où l'on ne voudroit pas permettre qu'il
glissât le moindre désordre. De là am
tiés dont on ne se fait aucun scrupul
parce qu'on se flatte d'y garder toute l'ho
nêteté et toute l'innocence chrétienne
Mais que cette innocence est suspecte!
de tous les piéges que doivent craind
certaines âmes, qui d'elles-mêmes ne so
pas vicieuses, et qui ont un fonds d'ho

ieur et de vertu, voilà sans contredit le plus ubtil et le plus dangereux. En effet, selon a disposition la plus ordinaire de notre œur, il est bien difficile, et même pres- que impossible, que ces amitiés prétendues nno: entes ne soient pas ou peu à peu ne leviennent pas criminelles en plus d'une nanière. Criminelles, par le péril qui y st attaché et où l'on s'expose volontai- ement; criminelles, par le scandale sou- ent qu'elles causent et à quoi l'on n'a point ssez d'égard; criminelles, par les impres- ions qu'elles font sur l'esprit et sur le œur, et par les sentimens qu'elles produi- ent; enfin criminelles, par les extrémités ù elles entraînent et les chutes funestes ù elles précipitent. Vérités dont il ne fau- lroit point d'autre preuve que l'expé- ience. Heureux si, déplorant le malheur l'autrui, nous savions en profiter pour ous-mêmes!

I. Amitiés criminelles par le péril qui est attaché et où l'on s'expose volontai- ement. Car, qu'est-ce qui forme ces ami- iés sensibles et tendres? ce n'est pas la aison; mais c'est le penchant du cœur, e sont les sens: d'où vient que ces ami- iés sont quelquefois si bizarres et si mal ssorties? parce que les sens sont aveugles, t que le cœur, dans ses affections, bien

loin de consulter toujours la raison, agit souvent contre elle et la combat. Quoi qu'il en soit, toute liaison où les sens ont part, et où le cœur n'est attiré que par le poids de l'inclination et la pente de la nature, doit être d'un danger extrême : pourquoi ? c'est que les sens, non plus que le cœur, ne tendent qu'à se contenter ; et que dans les progrès qu'ils laissent faire à leurs désirs tout naturels et tout humains, ils ne mettent point de bornes. Non pas que le cœur tout d'un coup ni que les sens prennent tellement l'empire sur la raison, qu'ils en éteignent toutes les lumières, et qu'ils l'obligent de se taire ; non pas qu'ils entreprennent d'abord de nous porter au delà du devoir, et de nous faire franchir les lois de la conscience. Tout charnels et tout grossiers qu'ils sont, ils y procèdent avec plus d'adresse, et c'est ce qui rend leurs atteintes d'autant plus dangereuses et plus mortelles, qu'elles se font moins apercevoir.

Cette amitié, dans sa naissance, n'est qu'une estime particulière de la personne, de sa modestie, de sa retenue, de sa sagesse. Elle plaît, parce qu'avec des manières engageantes elle a du reste de la fermeté dans l'esprit, de la droiture dans le cœur, une régularité irréprochable dans la conduite. Quel sujet y auroit-il donc

de

de s'en défier? et quel péril peut-il y avoir à entretenir une connoissance fondée sur de si excellentes qualités : sur la probité, l'ingénuité, la candeur d'âme, les bonnes mœurs, le mérite? C'est ainsi qu'on se rassure : mais cela même où l'on pense trouver sa sûreté, c'est justement ce qui doit inspirer plus de défiance, puisque c'est ce qui augmente le danger. Car, sans que ce soit une proposition outrée, il est certain qu'une personne mondaine, dissipée, d'une vertu équivoque et réputée telle, seroit beaucoup moins à craindre. On en concevroit du soupçon et du mépris; on s'en garderoit; on s'en dégoûteroit. Mais celle-ci, qu'on estime, touche d'autant plus le cœur, qu'elle paroît plus estimable et qu'elle l'est. On s'y attache; et si l'attache devient réciproque, eût-on d'ailleurs les intentions les plus pures, et fût-on de part et d'autre dans les plus saintes résolutions, on ne peut plus guère compter ni sur cette personne ni sur soi-même.

Voilà pourquoi il est alors d'une conséquence infinie d'user d'une grande réserve à se voir et à se parler; et c'est aussi pour cela que les pères et les saints docteurs se sont toujours si hautement récriés contre les longues et fréquentes conversations des personnes de sexe différent. Ils n'ont

point distingué là-dessus les états, les caractères, les emplois. Ils n'ont point considéré si c'étoient des personnes pieuses, ou ayant la réputation de l'être; si c'étoient des personnes libres ou dévouées à Dieu; si c'étoient des personnes du monde ou des personnes d'église, des personnes séculières ou des personnes religieuses. Ils ont compris que dans toutes les conditions et toutes les professions, partout nous nous portions nous-mêmes, et avec nous-mêmes, toute notre fragilité. Ils se sont donc expliqués en général, et sur ce point ils nous ont tracé les règles les plus sévères, et en même temps les plus nécessaires. Mais en quoi l'on commence à se rendre criminel, c'est qu'on croit pouvoir rabattre de cette rigueur, et qu'on ne veut point s'astreindre à des lois si salutaires, ni en reconnoître la nécessité. On se recherche l'un l'autre. Il n'y a presque point de jour qu'on ne passe plusieurs heures ensemble. On se traite familièrement, quoique toujours honnêtement. On se fait des confidences. Souvent même tout le discours roule sur des choses de Dieu. Un homme d'église, un directeur forme par ses leçons la personne qu'il conduit, et lui étale avec une abondance merveilleuse les principes de sa morale. Hé bien, disent-ils, quel mal y a-t-il à tout cela? nous n'y en trouvons

point, et nous n'y en cherchons point. Le mal, ce n'est pas précisément l'inclination que vous vous sentez l'un pour l'autre ; car ce sentiment ne dépend pas de vous : mais c'est de ne pas prendre les mesures convenables, pour vous précautionner contre cette inclination, et pour prévenir les suites mauvaises qu'elle peut avoir. Le mal, c'est que, par une confiance présomptueuse, et par un attrait que vous suivez trop naturellement, vous vous mettiez de vous-même dans un danger où Dieu peut-être, pour vous punir, permettra que vous succombiez.

Mais ce danger, nous ne le voyons pas. Vous ne le voyez pas ; mais c'est que vous ne le voulez pas voir ; mais on vous en a averti plus d'une fois ; mais si vous n'avez reçu là-dessus aucun avis personnel, et qui vous regardât spécialement, les maximes générales que vous avez si souvent entendues sur cette matière, doivent vous suffire ; mais vous-même, malgré vous, vous l'avez entrevu, ce péril, en plus d'une rencontre où votre conscience vous l'a représenté et vous l'a reproché ; mais enfin il ne tient qu'à vous de vous en convaincre par deux réflexions les plus palpables, et qui sont sans réplique : la première est, que ces conversations où engage une amitié sensible, ne sont ni si

longues ni si fréquentes, que parce que le cœur y trouve du goût, et je ne sais quel goût sensuel; car s'il n'y en trouvoit pas, bientot elles deviendroient fatigantes, et vous auriez cent raisons pour les abréger, ou pour vous en dispenser. Faites-y une attention sérieuse, et vous conviendrez de ce que je dis. La seconde réflexion est, que ce goût du cœur, joint à la diversité des sexes, à la familiarité des entretiens, à leur durée et à leur privauté, mène insensiblement, mais immanquablement, au vice, et y est la disposition la plus prochaine. Or, de se mettre dans l'occasion du péché, et dans une occasion si prochaine, de s'y mettre sans besoin, et par le seul désir de se satisfaire, qui peut douter que ce ne soit un péché? et n'est-ce pas déjà en ce sens que se vérifie la parole du Saint-Esprit: *Celui qui aime le péril, y périra?* *Eccl.* 3. 27.

II. Amitiés criminelles par le scandale souvent qu'elles causent, et à quoi l'on n'a point assez d'égard. Il n'est pas moralement possible que deux personnes se voient avec trop d'assiduité, sans qu'on le remarque, comme il n'est pas non plus possible, qu'en le remarquant, on en raisonne. Chacun en juge à sa manière; mais de tous ceux qui en sont témoins, il n'y en a aucun qui ne blâme une amitié si

peu discrète, et qui n'en prenne une sorte de scandale. Les uns, plus modérés et plus charitables, l'attribuent seulement à légéreté, à vivacité, à imprudence, à un manque de considération et de circonspection. Mais d'autres, plus rigoureux dans leurs jugemens, ou plus malins, n'en demeurent pas là ; et selon l'expérience qu'ils ont du monde, ils vont jusqu'à tirer des conséquences dont la vertu des personnes intéressées et leur réputation doit beaucoup souffrir. C'est le sujet de mille railleries, de mille paroles couvertes, lesquelles, quoiqu'enveloppées, n'en sont pas moins expressives, ni moins intelligibles. Si celle-ci entre dans une compagnie, on conclut que celui-là ne tardera pas, et que dans peu il arrivera. Si quelqu'un demande où est un tel, on répond, sans hésiter, qu'il est avec une telle, ou qu'une telle est avec lui. Les signes de tête, les ris moqueurs, les œillades, les gestes, tout parle sur cela, et ne fait que trop bien comprendre ce que la langue ne prononce qu'à demi, et ce que la bouche n'ose tout à fait déclarer. Injurieuses idées qui peuvent être fausses, mais qui ne sont ni injustes ni téméraires; car elles ne sont pas sans fondement. Et en vérité, que peut-on penser, quand des gens se livrent ainsi au penchant de leur cœur, et ne gardent aucuns dehors, ni aucunes règles de bienséance?

Ce qu'il y a de plus déplorable : (je l'ai déjà marqué en passant, et je ne fais point ici difficulté de le redire, et de m'en expliquer; les mondains verront au moins par là, que s'il se glisse des abus dans l'église, on ne les y approuve pas, et qu'au contraire on les reconnoît de bonne foi, et on les condamne :) ce qu'il y a, dis-je, de plus déplorable, c'est que des ministres de Jésus-Christ, occupés à conduire les âmes, donnent lieu quelquefois eux-mêmes à de pareils discours, pour ne pas dire à de pareils scandales, jusque dans les plus saints exercices du sacré ministère, jusque dans la confession même, et la direction. Il est vrai que leurs fonctions sont toutes apostoliques, et que, pour les remplir dignement, ils doivent être disposés à recevoir toutes sortes de personnes, à les écouter et à leur répondre. C'est ce qu'ont fait les saints : mais les saints les faisoient sans exception et sans distinction. Mais les saints ne bornoient pas leur zèle au soin d'une personne qui leur fût plus chère que les autres. Mais les saints n'étoient pas continuellement avec cette même personne, et ne perdoient pas des temps infinis à l'entretenir. Encore, malgré toute leur vigilance et toute leur réserve, quelques-uns n'ont pas été à couvert de la censure du monde, et de la

nalignité de ses raisonnemens. Que sera-
e d'un directeur, qui semble n'avoir reçu
nission de Dieu que pour une seule âme,
laquelle il donne toute son attention ;
ui, plusieurs fois chaque semaine, passe
égulièrement avec elle les heures entières,
u au tribunal de la pénitence, ou hors
u tribunal, dans des conversations, dont
n ne peut imaginer le sujet, ni concevoir
utilité ; qui expédie tout autre dans l'es-
ace de quelques momens, et l'a bientôt
ongédiée, mais ne sauroit presque finir
ès qu'il s'agit de celle-ci ; qui s'ingère
nême dans toutes ses affaires tempo-
elles, en ordonne comme il lui plaît, et
s prend autant et peut-être plus à cœur,
ue si c'étoient les siennes propres ! Est-ce
onc là ce qu'inspire un zèle évangélique ?
Ce ne sont point seulement les maîtres de
morale chrétienne qui en jugent autre-
ient, mais le monde le plus mondain.
a peine à se figurer qu'il n'y ait rien
ans une semblable conduite que de sur-
aturel, et il ne seroit pas aisé de lui en
onner des preuves bien certaines. Il pour-
oit interpréter les choses plus favorable-
ient ; mais dans le fond on ne sait qui est
plus coupable, ou le monde qui porte
rop loin sa critique, ou ceux qui lui en
ournissent l'occasion.

Toutefois des gens ne s'étonnent point

des bruits qui courent sur leur compte et ne s'en inquiètent point. Ils se contentent du témoignage qu'ils se rendent à eux-mêmes, et disent tranquillement avec saint Paul : *Il m'importe peu que vous me condamniez, vous ou quelque autre homme que ce soit ; Dieu est mon juge*, et il connoît mon cœur. Mais ils ne prennent pas garde à ces paroles du même apôtre : *Tout m'est permis, mais tout n'est pas pour cela convenable ni expédient.* Ils ne se souviennent pas de ce que disoit encore ce docteur des nations : *Si mon frère se scandalise de me voir user de telle nourriture, toute ma vie je m'en abstiendrai*, quoiqu'elle ne me soit pas défendue. Ils n'ont nul égard à cette grande leçon qu'il nous a faite, de ne pas fuir seulement ce qui est mal, *mais d'éviter même jusqu'à l'apparence du mal.* Dans l'engagement où ils sont, et qui leur fascine les yeux, rien n'est capable de les ébranler. Or, pour ne point parler de tout le reste, cette obstination n'est-elle pas condamnable ? et quand ils seroient, dans le secret de l'âme et dans toutes leurs vues, aussi purs et aussi innocens qu'ils prétendent l'être, ne seroit-ce pas toujours devant Dieu une offense plus grièvе qu'elle ne leur paroît, d'exposer de la sorte sa réputation, et de manquer à l'édification publique ?

1. *Cor.* 4. 3.

1. *Cor.* 6. 12.

1 *Cor.* 8. 13.

1. *Thes.* 5. 22.

III.

III. Amitiés criminelles par les impressions qu'elles font sur l'esprit et sur le cœur, et par les sentimens qu'elles y produisent. C'est une erreur en matière d'impureté, de ne compter pour péché que certaines fautes grossières. Tout ce qui ne va point jusque-là, on le traite de bagatelles, ou tout au plus de menus péchés. Mais qu'est-ce néanmoins que ces menus péchés? qu'est-ce que ces bagatelles, où l'on se laisse aller si aisément et habituellement dans le cours d'une amitié sensible et tendre? Ce sont mille idées, mille pensées, mille souvenirs d'une personne dont on a incessamment l'esprit occupé : mille retours et mille réflexions sur un entretien qu'on a eu avec elle, sur ce qu'on lui a dit, et ce qu'elle a répondu, sur quelques mots obligeans de sa part, sur une honnêteté, une marque d'estime qu'on en a reçue, sur ses bonnes qualités, ses manières engageantes, son humeur agréable, son naturel doux et condescendant; en un mot, sur tout ce qui s'offre à une imagination frappée de l'objet qui lui plaît, et qui la remplit. Ce sont, en présence de la personne, certaines complaisances du cœur, certaines sensibilités où l'on s'arrête, et qui flattent intérieurement; qui excitent, et qui répandent dans l'âme une joie toujours nouvelle. Ce sont,

dans toute la conversation, des termes de tendresse, des expressions vives et pleines de feu, des protestations animées et cent fois réitérées, des assurances d'un dévouement parfait et sans réserve. Ce sont, dans toutes les façons d'agir, des airs, des démonstrations, des attentions, des soins, de petites libertés, ou, pour les mieux nommer, des badineries et des puérilités, souvent indignes du caractère des gens, et dont ils devroient rougir. Or, je demande si l'on peut croire raisonnablement, que dans les impressions que tout cela fait et doit faire sur l'esprit, sur le cœur, sur les sens, il n'y ait rien qui puisse blesser la plus délicate de toutes les vertus, qui est la pureté chrétienne? Comment, si près de la flamme, n'en ressentir nulle atteinte? Comment, dans un chemin si glissant, ne tomber jamais? Comment, au milieu de mille traits, demeurer invulnérable? Est-il rien qui nous échappe plus vite que notre esprit; rien qui nous emporte avec plus de violence, que notre cœur; rien qu'il nous soit plus difficile de retenir, que nos sens? A peine une vertu angélique y suffiroit-elle. Du moins les âmes les plus retirées et les plus pures, malgré la solitude où elles vivent, malgré leur vigilance continuelle, malgré toutes leurs austérités et toutes leurs pénitences, ont en-

core de rudes combats à soutenir, et craignent en bien des momens de s'être laissé vaincre : que faut-il conclure des autres ?

Mais ces âmes si timorées se font une conscience trop scrupuleuse. Voilà ce que disent des mondains séduits par la fausse prudence de la chair, et qui se conduisent par les principes les plus larges, dans un point où la religion est plus resserrée et moins indulgente. Car, selon la morale du christianisme, c'est assez d'une pensée, d'un sentiment, d'un consentement passager, pour corrompre l'âme, et pour lui imprimer une tache mortelle. Ce qui, posé comme une vérité constante, nous apprend de combien de péchés qu'on ne connoît pas et qu'on refuse de connoître, une amitié telle que je viens de la représenter, est la source inépuisable.

Mais nous résistons à toutes ces idées; nous désavouons tous ces sentimens; nous renonçons à toutes ces impressions, qui préviennent la raison et qui sont dans nous malgré nous. Si vous y renonciez réellement et sincèrement, vous renonceriez au sujet qui les fait naître, vous l'éloigneriez, vous observeriez ce grand précepte du Fils de Dieu : *Arrachez votre œil, coupez votre bras, votre pied, s'ils vous scandalisent.* Quand donc vous prendrez de telles mesures pour vous préserver; *Matth.* 18. 8.

quand vous vous tiendrez à l'écart, et que par une sage précaution vous vous privercz du vain contentement que vous cherchiez dans une liaison trop naturelle et trop intime; alors, si la tentation vient vous assaillir jusque dans votre retraite, et que vous vous efforciez de la surmonter, vos résistances ne me seront plus suspectes, et je ne douterai point que vous ne soyez dans une vraie volonté de repousser les attaques de l'ennemi qui vous poursuit. Mais autrement je dirai que vous résistez à peu près comme saint Augustin confesse lui-même qu'il prioit, avant qu'il se fût tout-à-fait dégagé de ses habitudes, et converti à Dieu. Il demandoit au ciel d'être délivré d'une passion qui l'arrêtoit; mais en même temps il craignoit que le ciel ne l'exaucât; c'est-à-dire, que ce qu'il demandoit, il ne le vouloit qu'à demi: or, ne le vouloir qu'à demi, c'étoit, quant à l'effet, ne le point vouloir du tout. Voilà de quelle manière on resiste, et c'est une des plus subtiles illusions. On a encore, à ce qu'il paroît, assez de conscience d'une part, pour ne vouloir pas entretenir une société où l'on croit qu'il y a de l'offense de Dieu. D'autre part, on n'a pas assez de résolution pour quitter cette personne avec qui l'on est actuellement engagé. Cependant on entre quelquefois en inquiétude

sur tout ce qu'on ressent dans le cœur. Mais à quoi a-t-on recours pour se tranquilliser ? on se répond à soi-même qu'on ne consent à rien de mauvais ; que tous ces fantômes dont on est troublé, que toutes ces images, toutes ces sensibilités, ne sont point dans la volonté. On le pense, ou l'on veut ainsi le penser : mais Dieu qui sonde les cœurs, n'en juge pas comme nous. *Les cieux même ne sont pas purs devant lui, et il a trouvé de la corruption jusque dans ses anges.* La vertu se forme difficilement ; mais elle s'altère très-aisément. Raisonnons tant qu'il nous plaira : il sera toujours certain, que de ne pas remédier aux principes, lorsqu'on le peut et qu'on le doit, c'est vouloir toutes les suites où ils sont capables de porter.

Job. 4. 18.

IV. Amitiés criminelles par les extrémités où elles entraînent, et les chutes funestes où elles précipitent. Gardons-nous de descendre ici dans un détail qui pourroit troubler les âmes vertueuses et chastes, et ne révélons point des horreurs qui ne serviroient qu'à décréditer les plus saintes professions, et qu'à déshonorer la religion. Il est moins surprenant qu'une amitié trop sensible et trop tendre, dégénère bientôt entre des mondains et des mondaines dans l'amour le plus passionné,

et qu'elle se termine enfin aux derniers excès où peut emporter l'aveuglement de l'esprit et le déréglement du cœur. Mais ce qui doit nous saisir d'étonnement et nous remplir de frayeur, c'est que des gens élevés dans l'église de Dieu aux ordres les plus sacrés, employés à la célébration des plus augustes mystères, revêtus du sacerdoce de J. C. ses vicaires, ses substituts, que des personnes adonnées à toutes les bonnes œuvres, et regardées comme des modèles de sainteté, en viennent quelquefois par des chutes éclatantes aux mêmes extrémités. Les exemples en sont connus, et les âmes zelées ont souvent gémi de voir, parmi le peuple fidèle et dans le lieu saint, de si déplorables renversemens et une si affreuse désolation.

Is. 14. 12. *O vous qui teniez entre les anges du Seigneur le premier rang, vous qui brilliez avec tant d'éclat, comment êtes-vous tombés du ciel?* Vous faisiez fonds sur vous-mêmes, et, considérant la dignité de votre caractère, l'excellence de votre vocation, l'ardeur qui vous animoit dans la pratique de vos devoirs, vous disiez *Ibid.* avec confiance : *Je monterai* à la perfection la plus sublime; *je m'asseoirai sur la montagne de l'alliance ; je me placerai au-dessus des nuées, au-dessus même des astres ; je serai semblable au*

Très-Haut, ou je tâcherai d'acquérir toute la ressemblance que je puis avoir avec ce Dieu des vertus et ce Saint des saints. Vous le disiez, et vous le vouliez : mais vous voilà tout à coup *déchu de cette gloire, et plongé dans l'abîme le plus profond.* On le sait, et l'on en est dans une surprise qu'on ne peut exprimer. *Est-ce là cet homme?* sont-ce ces personnes pour qui l'on étoit prévenu d'une si haute estime? Quel prodigieux changement! et d'où est-il arrivé? Hélas! il n'a fallu pour cela qu'une inclination mutuelle, dont ils ne se défioient en aucune sorte. De là est venue une fréquentation très-réservée dans ses commencemens et très-circonspecte. *L'ange de Satan s'est transformé* à leurs yeux *en ange de lumière*, pour leur justifier une amitié qui paroissoit n'être que selon Dieu, et ne tendre qu'à Dieu. 2. *Cor.* 11. 14.

Cependant le feu s'allumoit. C'étoit un feu caché; mais souvent un feu caché n'en est que plus vif. Il prenoit toujours de nouveaux accroissemens d'un temps à l'autre, et une fatale occurrence l'a fait éclater. Dieu l'a permis, et leur présomption leur a attiré ce châtiment. Si leur vigilance ne s'étoit point relâchée; s'ils avoient su se modérer et user des préservatifs qu'une prudence chrétienne leur suggéroit; s'ils avoient mieux reçu les

conseils qu'on a voulu quelquefois leur donner, ou qu'ils eussent écouté ce que leur propre conscience leur dictoit dans les rencontres, Dieu les eût aidés de sa grâce, je dis d'une grâce spéciale, et les eût fortifiés contre l'occasion. Mais ils n'en ont voulu croire qu'eux-mêmes, et Dieu aussi les a livrés à eux-mêmes. Ils se sont oubliés, et jusqu'à quel point ! Or, si une amitié tendre et sensible est si contagieuse et si pernicieuse pour les plus justes, combien le doit-elle être encore plus pour les pécheurs, je veux dire, pour ceux que leur condition engage dans le monde, et dans un certain monde où les passions dominent avec plus d'empire, et où la loi du Seigneur a moins de pouvoir, et est tous les jours violée avec plus d'impunité ?

Quoi qu'il en soit, la sensibilité du cœur n'est point un crime en elle-même, mais c'est le principe de bien des crimes : car aisément elle se change en sensualité. Il y a néanmoins une sensibilité qui est toute, pour ainsi dire, dans la raison, et celle-là ne porte à aucun désordre. On est sensible sur ce qui concerne un ami ; on ressent ses prospérités et ses adversités, ses avantages et ses disgrâces : mais ce sentiment est tout spirituel. La sensibilité n'est donc si pernicieuse, que lorsque

les sens y ont part: mais comme souvent il est difficile de démêler quelle part ils y ont, et s'ils y en ont en effet quelqu'une, le plus sûr et le meilleur est de tourner toute la sensibilité de notre cœur vers Dieu; de n'aimer que Dieu dans nos amis, et de n'aimer nos amis qu'en Dieu et que par rapport à Dieu. Telle est l'amitié chrétienne. Amitié d'autant plus pure, que Dieu en est le sacré lien; et d'autant plus solide, que la mort ne la peut rompre, et qu'elle doit durer éternellement par cette charité consommée qui unit ensemble tous les bienheureux.

Pensées diverses sur la charité du prochain et les amitiés humaines.

CET homme est sujet à mille foiblesses, c'est un esprit difficile. Je l'avoue; mais que s'ensuit-il de là? Le moyen donc, conclurez-vous, de bien vivre avec lui? Fausse conséquence et illusion: car Dieu vous ordonne d'aimer le prochain tel qu'il est, et avec toutes ses foiblesses; et ce sont les foiblesses même du prochain qui doivent être la matière de votre charité. Si les gens étoient sans défauts, qu'aurions-nous à en souffrir? et n'ayant rien à souffrir de personne, comment accomplirions-

Gal. 6. 2. Cor. 3. 13. nous cette divine leçon de S. Paul: *Supportez-vous les uns les autres?* Mais que cet homme ne se corrige-t-il? De se corriger, c'est son affaire; mais de le supporter, quoiqu'il ne se corrige pas, c'est la vôtre. Faites ce qui est pour vous du devoir de la charité; et du reste n'examinez point si les autres font ce qu'ils doivent, ou s'ils ne le font pas, puisque vous n'aurez point à en rendre compte.

¶ Ce qui cause les plus grandes divisions, et ce qui excite les plus grands troubles, c'est le peu de soin qu'on a de ménager les esprits, et de ne pas aigrir imprudemment les passions d'autrui. Mais faut-il donc ne rien dire à un homme? et n'est-il pas bon de lui faire connoître ses défauts, et de les lui faire sentir, afin qu'il y prenne garde? Cela est bon en général; mais en particulier, il y a une infinité d'esprits, avec qui l'on n'a point d'autre parti à prendre que celui du silence. Quoi que vous disiez, vous ne les changerez pas. Au contraire, vous les porterez à des éclats qui vous donneront de la peine; et vous aurez bien plutôt fait de vous taire sagement et charitablement. Il est vrai: ils pourront abuser de votre facilité et de votre condescendance; mais vous profiterez devant Dieu de votre patience et de votre charité.

¶ Nous nous faisons de l'amitié une religion, et de la charité nous nous faisons tous les jours un sujet de profanation. C'est une charité, dit-on, d'humilier ces gens-là, de les mortifier et de leur apprendre leur devoir : beau prétexte dont on s'autorise pour les traiter dans toute la rigueur, pour les poursuivre à outrance, pour les calomnier, les décrier, les confondre ; c'est-à-dire, pour venger contre eux ses propres querelles, pour contenter ses ressentimens, ses antipathies, ses envies. Car voilà souvent où se réduit cette prétendue charité. Or, employer la charité à de tels usages, est-ce la pratiquer? est-ce la profaner?

¶ Qu'est-ce que ces airs de franchise, de simplicité, de cordialité, que nous affectons quelquefois en parlant au prochain, et lui disant certaines vérités très-désagréables ? Est-ce un adoucissement que nous prétendons mettre aux avis que nous lui donnons, pour en tempérer l'aigreur, et pour les lui faire mieux goûter ? Rien moins que cela : mais tout au contraire, c'est souvent une voie plus subtile, plus adroite, que notre malignité nous inspire, pour mieux contenter, en l'outrageant et l'humiliant, la passion qui nous anime. On dit à une personne les choses les plus dures et les plus piquantes, de la manière,

à ce qu'il semble, la plus douce et la plus naïve ; et l'on prend plaisir à lui enfoncer le trait dans l'âme, d'autant plus avant et plus sensiblement qu'on paroît le faire plus charitablement et plus amiablement.

¶ On se réconcilie au lit de la mort. On fait appeler des personnes qu'on ne voyoit point depuis plusieurs années, et qu'on regardoit comme ennemis. On se remet en grâce avec eux : on leur pardonne, et on leur demande qu'ils nous accordent le même pardon. On en use ainsi par principe de religion et de conscience, et l'on ne se croiroit pas autrement en état de recevoir les derniers sacremens de l'église, et d'aller paroître devant Dieu. Tout cela est bien : mais du reste, pourquoi attendre si tard ? l'obligation de ne garder nulle inimitié dans le cœur, n'est pas moins indispensable pendant tout le cours de la vie, qu'à la dernière heure ; et n'est-ce pas l'aveuglement le plus étrange, de vouloir vivre dans des dispositions et des sentimens où l'on ne voudroit pas mourir ?

¶ Je veux un ami véritable, et, autant qu'il se peut, un ami sincère, et tel dans le fond de l'âme qu'il est dans les apparences. Un ami zélé pour mon bien, et désintéressé pour lui-même ; qui s'attache à ma personne, et non à ma fortune, à

mon crédit, à mon rang, à tout ce qui est hors de moi, et qui n'est point moi. Un ami vigilant, prévenant, compatissant, auprès de qui je trouve de la consolation dans toutes mes peines, et du soutien dans toutes mes disgraces. Un ami fidèle, sur qui je puisse compter; discret, à qui je puisse me confier; prudent et sage, que je puisse consulter, et qui soit capable de me conduire et de m'éclairer; droit, juste, équitable, qui m'inspire la vertu, et avec qui je puisse utilement et saintement communiquer. Un ami constant, que l'humeur ne domine point, que le caprice ne change point, toujours le même malgré la diversité des temps, des événemens, des conjonctures et des situations où je puis me rencontrer. Enfin un ami qui seul, et jusqu'au dernier moment de ma vie, ait de quoi me suffire, quand il ne me resteroit nulle autre ressource, et que je ne pourrois attendre d'ailleurs ni recevoir aucun secours. Voilà encore une fois l'ami que je cherche; mais où est-il, et de qui viens-je de tracer ici la peinture? Ah! Seigneur, je le sais, je le sens, mon cœur me le dit, et à ces traits, c'est vous, mon Dieu, que je reconnois, et ce n'est que vous. Assez d'amis parmi les hommes, mais quels amis! Assez d'amis de nom; assez d'amis d'intérêt; assez

d'amis d'intrigue et de politique; assez d'amis d'amusemens, de compagnie, de plaisir; assez d'amis de civilité, d'honnêteté, de bienséance; assez d'amis en paroles, en expressions, en protestations; et si peut-être quelques-uns sont mieux disposés, à ce qu'il paroît, on n'éprouve que trop néanmoins dans l'occasion, combien sur ceux-là même il y a peu de fonds à faire. Voilà de quoi le monde se plaint tous les jours, et de quoi il a bien sujet de se plaindre. Heureux, s'il en profitoit pour s'élever vers vous, Seigneur, et ne s'appuyer que sur vous.

¶ La plupart des hommes sont beaucoup plus vifs dans leurs haines, que dans leurs amitiés. D'où vient cela? de notre amour-propre, qui nous fait tout rapporter à nous-mêmes, et tout mesurer par nous-mêmes. Comme donc les offenses qui excitent notre inimitié et notre haine, nous regardent spécialement, et s'attaquent à nos personnes; et qu'au contraire le caractère de l'amitié est de nous détacher en quelque sorte de nous-mêmes, pour nous attacher au prochain, il arrive de là communément que nous sommes tout à la fois, et de froids amis, et de violens ennemis.

¶ Rien de plus fragile que les amitiés humaines. Il faut des années pour les for-

mer; il ne faut qu'un moment pour les rompre. Encore s'il étoit facile de les renouer: mais souvent, ce qu'un moment a détruit, des siècles ne le rétabliroient pas. Les amitiés chrétiennes sont beaucoup plus fermes et plus durables: pourquoi? parce que le christianisme nous rend beaucoup plus patiens, plus désintéressés, plus humbles, et par conséquent beaucoup moins vifs et moins sensibles sur tout ce qui fait les ruptures et les divisions.

¶ On dit communément, et on a raison de le dire: L'ami de tout le monde n'est ami de personne. Il y a en effet des gens de ce caractère. Ils vous aperçoivent; ils viennent à vous avec un visage ouvert, vous tendent les bras, vous saluent, vous embrassent, vous font les plus belles offres de service. Mais enfin, après mille protestations d'amitié, ils vous quittent, et demandent au premier qu'ils rencontrent, comment vous vous appelez et qui vous êtes.

¶ Une heure de prospérité fait oublier une amitié de vingt années. Depuis longtemps vous étiez lié avec cet homme, de connoissance et de société, parce que vous vous trouviez à peu près dans le même rang. Mais la faveur l'a fait monter, et l'a placé au-dessus de vous. Allez désor-

mais vous présenter à lui : il ne vous connoît plus ; et comment vous connoîtroit-il, puisqu'infatué de sa nouvelle grandeur, il ne se connoît plus lui-même ?

¶ Hérodes et Pilate devinrent amis, mais aux dépens de Jésus-Christ. Hélas! combien de grands se sont liés de même et accordés ensemble aux dépens du pauvre et de l'innocent ?

¶ Vous croyez faire un grand sacrifice à Dieu, parce que vous vivez retiré du monde, et que vous ne voyez presque plus personne. Cela est bon, et je conviens que vous ne voyez presque personne. Mais vous voyez trop une seule personne, que vous ne devriez plus voir. Voyez le reste du monde, et ne voyez point celle-là. Tout le reste du monde vous sera moins dangereux : celle-là seule est le monde pour vous, et le monde le plus à craindre.

DE L'ÉGLISE

ET DE LA SOUMISSION QUI LUI EST DUE.

Devoirs indispensables de chaque fidèle envers l'église.

Nous devons obéir à l'église comme ses sujets, nous devons l'aimer comme ses enfans, et nous devons la soutenir et l'appuyer

l'appuyer comme ses membres. En qualité de sujets, nous devons lui obéir comme à notre souveraine; en qualité d'enfans, nous devons l'aimer comme notre mère; et en qualité de membres, nous devons la soutenir et l'appuyer comme le corps mystique de Jésus-Christ où nous sommes aggrégés. Elle est notre souveraine, puisque Jésus-Christ l'a substituée en sa place, et qu'il l'a revêtue de toute sa puissance. Elle est notre mère, dit S. Augustin, puisqu'elle nous a engendrés à Jésus-Christ, qu'elle nous a donné une éducation chrétienne, qu'elle nous a instruits, élevés dans la foi. Et elle est le corps mystique de J. C. puisqu'il se l'est associée, et qu'il en a prétendu former une communauté dont il est le chef. Comme souveraine elle impose des lois, elle fait des décrets, elle prononce des jugemens, et nous gouverne toujours selon les maximes de l'évangile les plus pures et les plus saintes. Comme mère elle nous porte dans son sein; elle nous fournit tous les secours spirituels; elle pourvoit à tous nos besoins, et prend de nous les soins les plus affectueux et les plus constans. Comme corps mystique de J. C., elle nous lie à ce chef adorable; elle lui sert de canal pour faire couler sur nous les divines influences de sa grâce; elle nous communique tous les mérites de

son sang, et nous conduit enfin à sa gloire. Que de raisons pour nous attacher à cette église! mais, hélas! il est bien déplorable qu'il faille si peu de chose pour nous en détacher. Développons encore ceci, et donnons-y quelqu'éclaircissement.

I. Comme sujets nous devons obéir à l'église: pourquoi? parce qu'elle a sur nous un pouvoir souverain. Pouvoir évidemment et formellement exprimé dans ces paroles du Sauveur du monde à ses apôtres, qui dès-lors représentoient l'église:

Matth. 16. 19. *Tout ce que vous lierez sur la terre, sera lié dans le ciel; et tout ce que vous delierez sur la terre, sera délié dans le ciel*; c'est-à-dire, tout ce que vous jugerez, tout ce que vous déciderez, tout ce que vous ordonnerez, ou pour la doctrine ou pour les mœurs, sera confirmé et ratifié dans le ciel. Si bien que tout jugement de l'église, en tant qu'il est prononcé par l'église, devient un jugement du ciel; et que tout ordre de l'église, en tant qu'il est émané de l'église, devient pareillement un ordre du ciel même.

Pouvoir d'une telle étendue, que dans toutes les parties de la terre, il n'y a point de puissance qui ne lui soit subordonnée. Non pas qu'elle entreprenne de passer les bornes que Jésus-Christ so

époux lui a prescrites, ni qu'elle prétende porter plus loin son empire. Ce divin Sauveur nous a expressément déclaré que son royaume n'étoit pas de ce monde, voulant par là nous faire entendre que ce n'étoit pas un royaume temporel. Ainsi l'église, bien loin de s'élever au-dessus des puissances humaines, ni d'affoiblir leur domination, est au contraire la plus zélée à maintenir leurs droits et l'obéissance qui leur est due. Car voilà sur quoi elle s'est expliquée le plus hautement et le plus ouvertement par deux de ses plus grands oracles, l'un le docteur des nations, et l'autre le prince même des apôtres : *Que toute personne soit soumise aux puissances supérieures, parce qu'elles sont établies de Dieu. Quiconque ose leur résister résiste à Dieu même, et s'attire une juste condamnation.* C'est la leçon que nous fait Saint Paul. *Rendez-vous obéissans à vos maîtres : soit au roi, comme à celui qui est au-dessus de tous ; soit aux commandans, comme à ceux que le prince a envoyés et qu'il a revêtus de son autorité.* C'est ce que saint Pierre nous enseigne. Mais du reste, dès qu'il s'agit de la puissance spirituelle, il faut alors que tout plie, que tout s'humilie ; que depuis le monarque qui domine sur le trône, jusqu'au plus vil sujet qui rampe

Rom. 13. 1.

1. *Pet.* 2. 13.

dans la poussière, depuis le grand jusqu'au plus petit, depuis le savant jusqu'au plus simple, tous reconnoissent la souveraineté de l'église, et se tiennent à son égard dans une dépendance légitime. Point là-dessus d'exception ni de lieux, ni de rangs, ni de conditions.

Pouvoir d'une telle prééminence, que nul autre parmi les hommes ne l'égale, ni ne peut atteindre au même degré. De tous les rois, de tous les princes, et de tous les potentats du siècle, aucun n'a le même droit sur les opérations de mon âme, ni dans la même étendue : je veux dire qu'aucun ne peut m'ordonner de croire tout ce qu'il croit, de penser tout ce qu'il pense, de condamner intérieurement tout ce qu'il condamne, d'approuver tout ce qu'il approuve. Au dehors ils peuvent exiger de moi, ou un silence respectueux, ou certaines apparences d'un acquiescement extérieur. Je dois même, dans le fond du cœur, et par un esprit d'obéissance, me conformer, autant qu'il est possible, à ce qu'ils jugent et à ce qu'ils ordonnent. Mais du reste, dans la persuasion où je suis, qu'étant hommes comme les autres, ils ne sont pas plus exempts d'erreur que les autres, s'ils se trompent en effet, je puis ne penser point comme ils pensent. Il n'appartient qu'à l'église, à cette église

souverainement dominante, de nous dire, croyez ceci, et de nous imposer par là une obligation étroite de le croire; de le croire, dis-je, de cœur, sans qu'il nous soit permis de douter, de raisonner, de former des difficultés, et de disputer sur ce qu'elle a une fois jugé et défini. Elle a parlé, c'est assez. A cette seule décision, le plus sublime génie et l'esprit le plus borné doivent également se rendre, et il n'est pas plus libre à l'un qu'à l'autre d'entrer dans un examen qui leur est interdit. Quiconque refuseroit à l'église cette soumission, elle est autorisée à le traiter de rebelle, à le retrancher de sa communion, et à le frapper de ses anathèmes. Triste état où l'indocilité de tant d'hérétiques les a réduits. Ce sont des brebis errantes et perdues, à moins qu'il ne plaise à Dieu de les ramener par sa grâce. Demandons-lui pour eux ce retour si nécessaire; mais surtout demandons-lui pour nous la simplicité de la foi, et une docilité d'esprit qui nous préserve des mêmes égaremens.

II. Comme enfans de l'église nous devons l'aimer, puisqu'elle est notre mère. Le prophète disoit, *Une mère peut-elle oublier l'enfant qu'elle a mis au monde?* Isaïe. 49. 19. et renversant la proposition sans la contredire, j'ajoute et je dis de même, Un enfant

peut-il oublier la mère qui l'a conçu dans son sein, et à qui il est redevable de la vie et de la naissance ? Une mère qui abandonneroit son enfant, et lui refuseroit ses soins, seroit indigne du nom de mère; et un enfant qui renonceroit sa mère, ou la regarderoit avec indifférence, démentiroit tous les sentimens naturels et toute l'humanité. Or, que l'église soit mère, et notre mère; qu'elle ait pour nous toute l'attention, toute la tendresse de mère; c'est, selon l'esprit, et non selon la chair, l'aimable qualité et l'illustre prérogative qui ne lui peut être contestée pour peu que nous considérions toute sa conduite envers chacun des fidèles.

Dès notre naissance elle nous a régénérés en Jésus-Christ par le baptême. Elle nous a marqués du sceau de Dieu et du caractère de la foi. Elle nous a recueillis dans ses bras, et elle s'est chargée de nous donner la nourriture spirituelle. Y a-t-il moyen qu'elle n'emploie dans tout le cours de nos années, pour nous former, pour nous instruire et pour nous éclairer, pour nous diriger dans les voies de Dieu et nous y avancer, ou pour y appeler ceux qui ont eu le malheur d'en sortir? Que de ministres elle députe pour cela! que de secours elle nous fournit! que de prières elle adresse à Dieu! qu

d'offrandres et de sacrifices elle présente, toujours attentive à nos besoins, et toujours sensible à nos véritables intérêts, qui sont les intérêts du salut! C'est ainsi qu'elle nous conduit dans les divers âges de notre vie, et qu'elle ne cesse point de veiller sur nous ni d'agir pour nous.

Elle fait plus, et c'est surtout à la mort, à ce passage si dangereux, qu'elle redouble sa vigilance et qu'elle déploie, dans toute son étendue, son affection maternelle. Elle ouvre en notre faveur tous ses trésors. Elle donne aux prêtres qui nous assistent, tous ses pouvoirs; elle ne se réserve rien, et elle leur confère toute sa juridiction pour pardonner et pour absoudre. Il n'y a qu'à l'entendre parler elle-même. En quels termes s'exprime-t-elle dans cette recommandation qu'elle fait à Dieu de l'âme d'un mourant? Est-il rien de plus vif? est-il rien de plus tendre et de plus touchant? Encore n'en demeure-t-elle pas là. Ses enfans lui sont toujours chers jusqu'à la mort, et après la mort. Ils disparoissent à ses yeux, mais leur mémoire ne s'efface point de son souvenir. Elle veut que leurs corps reposent dans une terre sainte, et que leurs ossemens soient conservés avec la décence convenable. Cependant elle s'intéresse encore plus pour leurs âmes; et parce qu'elle a un juste su-

jet de craindre que ces âmes, quoique fidèles, redevables à Dieu, ne soient détenues dans un feu qui les purifie et où elles doivent souffrir jusqu'à ce qu'elles aient satisfait à la justice du Seigneur, elle les aide, autant qu'il est en elle, de ses suffrages; ne cessant point de prier, de solliciter, d'agir, tant qu'elle est incertaine de leur état, et qu'il lui reste là-dessus quelque doute.

Or, à un tel amour, par quel amour devons-nous répondre? Supposons un fils bien né, et qui ne peut ignorer le zèle, les soins infinis d'une mère à laquelle il doit tout : que sent-il pour elle, ou plutôt, que ne sent-il pas, et que ne lui inspire pas un cœur reconnoissant? Est-il témoignage d'un attachement inviolable qu'il ne lui donne? Est-il honneur qu'il ne lui défère? Est-il devoir qu'il refuse de lui rendre? Si nous aimons l'église, voilà notre modèle; et pouvons-nous ne l'aimer pas, dans la vue de tous les biens que nous en avons reçus, et que nous en recevons tous les jours? Pour peu que nous y pensions et que nous les comprenions, nous nous tiendrons éternellement et inséparablement unis à cette mère des croyans. Dans le même esprit que David, et encore à plus juste titre, nous lui dirons ce que ce saint roi disoit à Jérusalem qui n'en étoit que

la

la figure : *Plutôt que de vous oublier jamais, que j'oublie ma main droite et que je m'oublie moi-même. Plutôt que de perdre un souvenir qui me doit être si doux, et dont je dois faire le principal sujet de ma joie, que ma langue se desséche et qu'elle demeure collée à mon palais.* Point sur cela de respect, point de considération humaine : pourquoi ? parce que rien dans notre estime n'entrera en comparaison avec l'église, et que, par un intime dévouement, nous n'aurons avec elle qu'un même intérêt. Ps. 136. 5.

III. Comme membres de l'église nous devons la soutenir et l'appuyer. L'église est un corps, je dis un corps mystique et moral. Ce corps a un chef, qui est Jésus-Christ : et il a des membres, qui sont les fidèles. Ainsi l'apôtre saint Paul nous l'enseigne-t-il en divers endroits, mais surtout dans son épître aux Ephésiens, où il parle de la sorte au sujet de Jésus-Christ : *Dieu lui a mis toutes choses sous les pieds, et il l'a établi chef sur toute l'église, laquelle est son corps et le représente tout entier, lui qui a dans tous ensemble toute sa perfection.* Comme si le grand apôtre disoit : Mes frères, nous ne faisons tous qu'un même corps avec Jésus-Christ et en Jésus-Christ. L'assemblée de tous Eph. 1. 22.

les fidèles unis à Jésus-Christ par la foi, voilà le corps de l'église : mais ces mêmes fidèles, pris séparément et considérés chacun en particulier, voilà les membres de l'église. Plus ces membres croissent et se fortifient, plus le corps prend d'accroissement et acquiert de force ; et c'est ainsi que le chef reçoit lui-même plus de perfection en qualité de chef, à mesure que le corps, par l'union des membres, se fortifie et se perfectionne.

Quoi qu'il en soit, ce caractère, non-seulement d'enfans de l'église, mais de membres de l'église, est un des plus beaux titres dont nous puissions nous glorifier devant Dieu et selon Dieu. Comme membres de l'église, nous appartenons spécialement à Jésus-Christ, puisqu'en vertu du baptême que nous avons reçu, et par où nous fûmes aggrégés au corps de l'église, nous avons contracté avec Jésus-Christ une alliance plus étroite et plus prochaine. Comme membres de l'église, nous ne sommes point *des étrangers ni des gens de dehors ;* mais nous sommes les *domestiques de la foi ;* nous sommes *de la cité des saints et de la maison de Dieu ; les pierres vivantes du nouvel édifice bâti sur le fondement des apôtres et des prophètes, où Jésus-Christ lui-même est la première pierre de l'angle.* Comme

Eph. 2. 16.

membres de l'église, nous participons à toutes les grâces qui découlent de son divin Chef, et qu'il lui communique sans mesure; car elle est dépositaire de ces sources sacrées du Sauveur où nous puisons avec abondance les eaux du salut. Elle est la dispensatrice de son sang précieux et de ses mérites infinis; et n'est-ce pas sur nous qu'elle les répand par une effusion continuelle? Or, de là nous voyons combien il est de notre intérêt que cette église subsiste, et combien il nous importe de travailler tous, et de concourir à son affermissement.

Je sais qu'indépendamment de nous, cette église subsistera en effet jusqu'à la fin des siècles, et que, selon la promesse du Fils de Dieu, les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle: mais ce corps, qu'il n'est pas au pouvoir des hommes de détruire, peut après tout, selon la mauvaise disposition des membres qui le composent, avoir ses pertes et ses altérations, soit par la désertion de quelques-uns de ses enfans, soit par l'affoiblissement de la charité du plus grand nombre; et voilà sur quoi tout notre zèle doit s'allumer. Tel fut le zèle des apôtres, quand, au péril même de leur vie et au prix de leur sang, ils s'employèrent sans relâche à former l'église naissante, et à l'é-

tendre dans toutes les parties du monde. Tel est encore de nos jours, et parmi nous, le zèle de tant d'hommes apostoliques, qui se consument d'études et de veilles pour la défense de l'église ; qui, dans les chaires, dans les tribunaux de la pénitence, dans les entretiens publics et particuliers, consacrent leurs talens et leurs soins à l'édification de l'église ; qui passent les mers, et vont prêcher l'évangile aux barbares et aux idolâtres, pour l'avancement du royaume de Dieu sur la terre, et le progrès de l'église. Tel enfin doit être, par proportion, le zèle de chaque fidèle, qui, selon le mot de Tertullien, devient soldat dès qu'il s'agit de l'église, et est indispensablement obligé de combattre pour sa cause, autant qu'il est en son pouvoir.

Car, suivant la figure dont se servoit saint Paul sur un autre sujet, et qui ne convient pas moins à celui-ci ; de même que dans le corps humain chacun des membres contribue à la bonne constitution du corps, de sorte que tous s'aident au besoin les uns les autres : ainsi dans le corps de l'église devons-nous tous, par une sainte unanimité, être tellement liés ensemble, que jamais nous ne permettions qu'on n'y donne la moindre atteinte, et que nous nous opposions comme un mur

impénétrable à tous les coups que l'erreur, l'incrédulité, l'impiété pourroient entreprendre de lui porter. Devoir propre de certains états et de certaines fonctions dans le gouvernement de l'église; mais d'ailleurs, sans nulle différence de fonctions, ni d'états, devoir commun et universel. Si ce n'est pas par le ministère de la parole que nous soutenons l'église, et si nous n'avons pour cela ni le don ni la vocation nécessaire, soutenons-la par la pureté de nos mœurs, et rendons témoignage à la vérité de sa foi par la sainteté de nos œuvres. Si ce n'est pas par la pénétration de nos lumières, ni par l'étendue de nos connoissances, soutenons-la par la docilité de notre soumission, et par une fermeté inébranlable à ne nous départir jamais ni de ses jugemens ni de ses commandemens. Si ce n'est pas contre les tyrans, soutenons-la contre les artifices de l'hérésie, contre les insultes du libertinage; et de quelque part que ce puisse être, ne souffrons point qu'elle soit attaquée impunément en notre présence. Nous lui devons tout cela : et quand nous nous sommes engagés à elle, nous lui avons promis tout cela. A Dieu ne plaise que nous démentions un engagement si saint et si solennel : ce seroit nous démentir nous-mêmes. Gardons-nous d'a-

bandonner, par une lâche désertion, cette église militante où nous vivons présentement, afin qu'éternellement nous régnions avec cette église triomphante, que forment dans le ciel les élus de Dieu et les héritiers de sa gloire.

Marque essentielle et condition nécessaire d'une vraie obéissance à l'église.

Il en est de l'obéissance d'un fidèle à l'égard des décisions de l'église, à peu près comme de l'obéissance d'un religieux à l'égard des ordres qu'il reçoit de son supérieur. Qu'un religieux obéisse, quand on ne lui ordonne rien que de conforme à ses inclinations, c'est une obéissance très-équivoque, parce que la nature peut y avoir autant de part que l'esprit de Dieu. Mais qu'il se montre également prompt à obéir, lorsqu'on lui donne des ordres tout opposés à ses désirs, et qui le gênent, qui le mortifient, c'est là ce qu'on peut sûrement appeler une obéissance religieuse, puisqu'il n'y a qu'une vraie religion qui en puisse être le principe. D'où vient que ce grand maître de la vie monastique et régulière, saint Bernard, donnoit à ses religieux cet important avis : Mes frères, ne vous abusez pas, et gardez-vous d'une illusion bien dangereuse et bien commune

dans le cloître; souvent on n'a de l'obéissance que le dehors et que le nom, sans en avoir la vertu ni le mérite. Quiconque, ou par adresse, ou par importunité, ou en quelque manière que ce soit, fait en sorte que ce qu'il souhaite et ce qui est de sa volonté propre, son supérieur le lui enjoigne, se trompe alors, et se flatte en vain d'être obéissant: car, à proprement parler, ce n'est point lui qui obéit au supérieur, mais le supérieur qui lui obéit.

Or, nous devons raisonner de même au regard de l'obéissance que nous rendons à l'église. Qu'un fidèle, ou un homme réputé tel, se soumette aux décisions de l'église, et qu'il les accepte, quand elles sont selon ses vues, et selon son sens particulier; quoique sa soumission puisse être bonne et méritoire, elle n'est pas néanmoins à l'épreuve de tout soupçon. Car ce peut être quelquefois autant une simple adhérance à son propre sentiment, qu'une véritable soumission au tribunal d'où ces définitions sont émanées. Mais que je voie cet homme aussi soumis d'esprit et de cœur, quand l'église décide contre lui, quand elle prononce des jugemens qui le condamnent, qui l'humilient; c'est alors que je canonise sa foi, et que je lui applique, avec toute la proportion convenable, ce que le Fils de Dieu dit au prince

Matt. 16. 17. des apôtres : *Vous êtes heureux* dans votre obéissance, *puisque ce n'est point la chair ni le sang qui vous l'a inspirée, mais qu'elle ne peut venir que d'en haut, et de la grâce du Père céleste.*

Cette remarque regarde tous les temps, et spécialement le nôtre. Je demanderois volontiers à des gens : Pourquoi ce partage que vous faites ; et pourquoi, contre la défense du Saint-Esprit, avez-vous un poids et un poids ? Ou soumettez-vous à l'autorité de l'église en tout ce qui concerne la foi, ou ne vous y soumettez en rien, et retirez-vous. Car c'est la même autorité qui définit un article aussi-bien que l'autre ; et elle n'est pas plus digne, ou, pour mieux dire, elle est aussi digne de créance sur l'un que sur l'autre.

En effet, dès que nous entreprendrons d'examiner les décisions de l'église, et que nous nous croirons en droit de discerner les unes des autres ; dès que nous voudrons, pour ainsi dire, partager notre soumission, et que selon notre sens nous recevrons celles qui nous plairont, ou nous rejetterons celles qui ne nous plairont pas ; nous détruirons l'autorité de ce souverain tribunal, et la foi que nous y avons. Car la foi que nous devons avoir aux oracles de l'église, cette foi ferme et inébranlable, n'est fondée que sur son infaillibilité, de

même que son infaillibilité est établie sur cette promesse de Jésus-Christ, *Voilà que je suis avec vous en tout temps jusqu'à la consommation des siècles.* Or, du moment que nous refuserons notre créance à un seul point décidé par le jugement de l'église, nous ne la regarderons plus comme infaillible, puisque nous prétendrons qu'en ce point particulier, non-seulement elle a pu faillir, mais qu'elle a failli en effet. Nous adhérerons, je le veux, à tous les autres; mais ce qui nous y déterminera, ce ne sera point précisément l'église, ni son témoignage. Nous y souscrirons, parce qu'ils se trouveront conformes à nos raisonnemens et à nos principes : de sorte que dans notre adhésion et notre soumission, nous ne nous réglerons point tant sur ce que l'église aura jugé, que sur ce que nous aurons jugé nous-mêmes. Matth. 28.

Car si l'autorité de l'église étoit, comme elle doit l'être, la règle de notre obéissance, quoi qu'elle prononçât, nous n'aurions là-dessus ni doutes à former, ni difficultés à opposer. Il nous suffiroit de savoir qu'elle a parlé : sa parole fixeroit toutes nos incertitudes, et arrêteroit toutes nos contestations. Peut-être sur tel article ou sur tel autre, notre esprit, naturellement indocile, auroit-il de la peine à plier,

et peut-être, préoccupé de ses opinions, seroit-il porté à disputer et à se défendre : mais bientôt nous le réduirions sous le joug, et nous réprimerions ses révoltes. Nous nous dirions à nous-mêmes: En cette décision, ou c'est l'église qui se trompe, ou, malgré mes prétendues connoissances et mes préjugés, c'est moi qui suis dans l'erreur et qui m'égare. Il n'y a point de milieu. Or, de penser que sur aucun point qui appartienne aux dogmes de la religion, et à la doctrine chrétienne, l'église de Dieu, l'épouse de Jésus-Christ, l'organe vivant et l'interprète de l'esprit de vérité, ait pu se méprendre et ait manqué de lumière, c'est de quoi, dans une sainte catholicité, je ne puis avoir le moindre soupçon. Par conséquent, c'est moi qui me suis trompé jusqu'à cette heure, et non point l'église, toujours éclairée d'en haut. Elle a pris soin de s'expliquer ; cela suffit. Pourquoi me persuaderois-je que l'assistance du ciel dans la question présente lui ait été refusée, et que Dieu dans cette conjoncture particulière l'ait abandonnée ? Comment irois-je jusqu'à cet excès de présomption, de m'imaginer que je suis mieux instruit qu'elle du sujet dont elle vient de connoître ; que je l'ai mieux approfondi, et que j'en ai une notion plus juste ? Avant qu'elle se déclarât, et tandis que la ques-

tion étoit entière, je pouvois raisonner à ma façon, je pouvois réfléchir, méditer, user de recherches, alléguer mes preuves, et m'y attacher : mais maintenant il faut que l'autorité l'emporte ; et si la raison ose encore tenir, et ne veut pas se soumettre, il faut que ce soit une raison aveugle, prévenue, éblouie d'une fausse lueur qui la séduit, ou que ce soit une raison opiniâtre et inflexible dans son obstination. Voilà, dis-je, les leçons qu'on se feroit à soi-même ; et conformément à ces leçons, on ne prendroit plus garde si ce sont nos sentimens que l'église a proscrits, ou si ce sont ceux d'autrui ; si c'est ceci, ou si c'est cela. On s'humilieroit sous le poids d'une autorité si respectable et si vénérable : on y reconnoîtroit l'autorité de Dieu même ; et l'on auroit dans son obéissance un mérite d'autant plus excellent, qu'elle nous coûteroit un sacrifice plus difficile, et plus contraire à l'orgueil de l'homme, qui est celui de notre propre jugement et de nos pensées.

Telle fut l'obéissance des premiers chrétiens dans une célèbre matière qu'ils agitèrent entr'eux, et que saint Luc rapporte au quinzième chapitre des actes des apôtres. Le fait est mémorable, et plût à Dieu que dans toute la suite des temps on eût profité de l'exemple de soumission que

donnèrent pour lors les premiers fidèles. Il s'agissoit de savoir si les gentils convertis à la foi devoient être assujétis aux cérémonies judaïques : s'ils devoient observer la loi de Moïse, et s'ils étoient obligés à la circoncision. Les esprits ne convenoient pas; il y avoit des raisons de part et d'autre, et chacun s'arrêtoit à celles qui le touchoient davantage. Dans cette diversité d'opinions on contestoit, on s'animoit, et la chaleur de la dispute causoit du bruit parmi le troupeau. Or, pour rendre la paix à l'église, et pour rompre le cours d'une controverse dont les suites étoient à craindre, quel parti prirent les apôtres? ce fut de s'assembler à Jérusalem, de discuter à fond et de concert le point en question, d'en faire un examen juridique, et d'en donner une résolution solennelle, qui réunît tous le corps des fidèles, juifs et gentils, dans une même créance et une même pratique. Tout s'exécute ainsi qu'on se l'étoit proposé. Sous la garde et la direction de ce divin esprit qui préside à tous les conseils de l'église, Pierre, vicaire de Jésus-Christ au nom duquel il s'énonce, se lève dans l'assemblée, parle, non point en homme simplement, mais en homme plein de Dieu qui l'inspire et qui l'autorise; déclare où l'on s'en doit tenir, et résout en peu de mots toute la difficulté.

Mes frères, dit-il, *Dieu n'a mis nulle différence entre nous et les gentils, et ce n'est point par la loi de Moïse qu'il purifie leurs cœurs, mais par la foi. Maintenant donc*, continue l'apôtre, *pourquoi tentez-vous le Seigneur, jusqu'à charger les disciples d'un joug que nos pères ni nous n'avons pu porter?* Act. 25. c'étoit l'ancienne loi et toutes ses observances. Jacques, évêque de Jérusalem, prend ensuite la parole, et se joint au prince des apôtres qui tous ensemble jugent et décident comme lui. Le décret est envoyé au nom d'eux tous. Alors plus de dispute, consentement unanime de toute la multitude; et c'est ce que l'historien sacré nous fait admirablement entendre dans une parole des plus courtes, mais en même temps des plus énergiques: *Alors toute la multitude se tut.* Nul qui entreprît de répliquer; nul qui se crût en droit de renouveler une affaire finie: tant on étoit persuadé qu'après le jugement d glise, il n'y a plus rien à revoir, et qu'elle est également incapable d'erreur, soit qu'elle décide pour nous, ou contre nous.

Que n'en sommes-nous persuadés nous-mêmes, et que ne portons-nous jusque-là notre obéissance! Avec cette obéissance pleine et sans réserve, qu'on eût épargné jusqu'à présent de combats à l'église, et

qu'on eût prévenu de scandales et de troubles parmi le peuple de Dieu! Mais quel a été le désordre de tous les temps, et quel est encore celui de ces derniers siècles! C'est une chose merveilleuse de voir avec quels éloges et quel zèle, on reçoit dans les rencontres une décision qui paroît nous favoriser et noter nos adversaires. On n'a point de terme assez forts pour en relever la sagesse, l'équité, la sainteté, et là-dessus on épuise toute son éloquence. On voudroit la faire retentir dans les quatre parties du monde, et qu'il n'y eût pas un enfant de l'église qui n'en fût informé. Enfin, conclut-on, refuser de souscrire à une vérité si authentiquement reconnue, ce seroit une révolte, un attentat insoutenable. Tout cela est beau; mais le mal est que tout cela ne se soutient pas, et l'occasion ne le fait que trop connoître. Car dans la suite, et sur d'autres sujets, que l'église vienne à nous juger nous-mêmes, et à condamner nos opinions nouvelles et erronées, c'est assez pour la défigurer tellement à nos yeux, qu'elle nous devient méconnoissable. Par quelque organe qu'elle tâche alors de se faire entendre, sa voix est trop foible, et ne peut parvenir jusqu'à nos oreilles. Ce n'est plus, à nous en croire, cette voix si intelligible et si distincte; mais c'est une voix obscure

et sombre, qu'il faut éclaircir. De là donc, cette autorité de l'église qu'on portoit si loin, et qu'on faisoit tant valoir, on la conteste, on la restraint, on lui prescrit des bornes, et des bornes très-étroites; c'est-à-dire, qu'on prétend la régler selon son gré, et qu'au lieu de dépendre d'elle, on veut la faire dépendre de nous et de nos idées. En vérité, est-ce là obéir? et quelque soumis que l'on soit d'ailleurs ou qu'on le paroisse, n'est-ce pas ici qu'il faut dire avec saint Jacques : *Celui qui péche dans un point, se rend coupable sur tout le reste?* Jac. 10.

Actions de grâces d'une âme fidèle et inviolablement attachée à l'église.

GRACES immortelles vous soient rendues, Seigneur, de m'avoir fait naître au milieu de votre église; de m'avoir mis au nombre des enfans de votre église; de m'avoir nourri du pain, je veux dire, de la doctrine de votre église; de cette église formée du sang de votre Fils adorable, son chef invisible, dont saint Pierre, et après lui ses successeurs, tiennent la place en qualité de chefs visibles; de cette église catholique, apostolique, romaine, la seule vraie église; de cette église la colonne de la vérité, et contre laquelle toutes les puissances de l'enfer n'ont ja-

mais prévalu ni ne prévaudront jamais
Voilà, mon Dieu, le choix qu'il vou
a plu faire de moi parmi tant d'autres qu
vous avez laissés dans les ténèbres de l'in
fidélité et de l'erreur; et voilà ce que j
dois regarder comme une marque de pr
destination dont je ne puis assez vous be
nir, ni vous témoigner assez ma recon
noissance. Combien de peuples sont né
dans l'idolâtrie, et ont reçu depuis leu
naissance une éducation toute païenne
La nuit s'est répandue sur la terre ; elle
enveloppé dans ses ombres les plus vaste
contrées : les pères ont méconnu le vra
Dieu ; et les enfans, instruits ou plutô
séduits par leurs pères, ont prodigué
comme eux, leur encens à de fausses di
vinités. Vous l'avez permis, Seigneur, c
vous le permettez encore par un de ces ju
gemens où nos vues ne peuvent pénétrer
et où nous n'avons point d'autre recherch
à faire, que d'adorer en silence la profon
deur de vos conseils éternels. Combie
même, jusqu'au milieu du christianisme
sont nés dans l'hérésie ; l'ont sucée, ave
le lait, y ont vécu, et ont eu le malheu
d'y mourir ! Pourquoi n'ont-ils pas été
éclairés de votre lumière comme moi? o
pourquoi ne suis-je pas tombé comme eu
dans un sens réprouvé ? C'est une dis
tinction que je dois estimer par-dessu
tou

tout, et dont je dois profiter : mais du reste, c'est un secret de providence qui passe ma raison, et dont il ne m'appartient pas de découvrir le mystère.

Vous avez encore plus fait, Seigneur ; et me faisant naître dans le sein de votre église, vous m'avez donné une religieuse et pieuse affection pour cette sainte mère, pour ses intérêts, pour son honneur, son affermissement et son agrandissement. Car si je me trouve aussi sensible que je le suis, et que je fais gloire de l'être, à tout ce qui la touche, à tout ce qui peut blesser ses droits, à tout ce qui peut affoiblir son autorité, c'est à vous que je me tiens redevable de ces sentimens ; c'est vous, mon Dieu, qui me les avez inspirés, et c'est ce que je compte pour une de vos grâces les plus particulières.

Hélas ! entre les enfans même que l'église a élevés, qu'elle a tant de fois reçus à ses divins mystères, pour qui elle a employé tous ses trésors, nous n'en voyons que trop qui la traitent avec la dernière indifférence, et je pourrois ajouter avec le dernier mépris. Gens toujours déterminés à railler de ses pratiques ; à censurer la conduite de ses ministres, et à se faire un divertissement et un jeu de ses troubles, de ses scandales, de ses afflictions et de ses pertes. Ah ! Seigneur, si

votre apôtre veut que nous pleurions avec ceux qui pleurent, et que nous nous réjouissions avec ceux qui ont sujet de se réjouir, fussent-ils d'ailleurs nos plus déclarés ennemis, à combien plus forte raison devons-nous prendre part et nous intéresser aux divers états de notre mère, à ses avantages et à ses disgrâces ?

Pour moi, mon Dieu, quoique le plus indigne de ses enfans, j'ose le dire, et je ne perdrai rien de l'humilité et de la basse estime de moi-même qui me convient, en me rendant devant vous et à votre gloire ce témoignage, que tout ce qui part de votre église m'est et me sera toujours respectable, toujours vénérable, toujours précieux et sacré; que tout ce qui s'attaque à elle me blesse dans la prunelle de l'œil, ou plutôt par l'endroit le plus vif de mon cœur; et que dans toutes ses épreuves et toutes ses douleurs, elle ne sent rien que je ne ressente avec elle. Oui, Seigneur, je le dis encore une fois, et dans cette confession que je fais en votre présence, et que je serois prêt de faire en présence du monde entier, je trouve une consolation que je ne puis exprimer, parce que j'y trouve un des gages les plus certains de mon salut.

Cependant, Seigneur, puisque j'ai commencé à raconter vos miséricordes envers

moi, je n'ai garde d'omettre celle qui m'est encore la plus chère, et qui me découvre plus sensiblement les vues de votre aimable providence, sur ma destinée éternelle: c'est, mon Dieu, cet esprit de docilité dont je me sens heureusement prévenu à l'égard de l'église et de ses décisions. Vous nous l'avez prédit, Seigneur, que dans tous les temps il y auroit des contestations, des schismes, des partialités; et votre parole s'accomplit de nos jours, comme elle s'est accomplie dans les siècles qui nous ont précédés. Je vois bien des mouvemens et des agitations; j'entends bien des discours et des raisonnemens. L'un me dit, *le Christ est ici*, l'autre, *il est là*. Mais dans ce tumulte, et parmi tant de questions qui partagent les esprits, je vais à l'oracle, je consulte l'église, et je m'arrête à ce qu'elle m'enseigne. Dès qu'elle a parlé, je me soumets et je me tais. Je n'écoute plus ni celui-ci ni celui-là; ou je ne les écoute, que pour rejeter l'un, parce qu'il n'écoute pas l'église, et pour me joindre à l'autre, parce qu'il fait profession comme moi de n'écouter que l'église.

Par là, mon Dieu, je me dégage de bien des embarras, et dans un moment je lève toutes les difficultés: car j'en ai tout d'un coup la résolution dans mon

obéissance à l'église. Par là ma foi devient plus pure, plus ferme, plus assurée et plus tranquille. Au milieu de toutes les tempêtes et de tous les orages, je me jette dans la barque de Pierre; et toute battue qu'elle est des flots, j'y goûte la douceur du calme le plus profond. Je passe à travers les écueils, et je ne crains rien : pourquoi ? c'est que je sais que dans la barque de Pierre, il n'y a pour moi ni écueils ni naufrages à craindre.

Ce n'est pas là sans doute, Seigneur, une de vos moindres faveurs. Que dis-je ! et ne puis-je pas avancer que cet esprit docile et soumis est le premier caractère de vos élus ? Quand j'aurois tous les autres signes qui les font connoître, si je n'avois pas ce caractère essentiel, toutes mes espérances seroient renversées. Mais, mon Dieu, si d'autres me manquent, ah ! du moins j'ai celui-ci, et vous ne permettrez pas que jamais je vienne à le perdre. De cette sorte, quelque peu de bien que je fasse, je le ferai avec confiance, parce que je le ferai dans votre église. Hors de là que ferois-je sur quoi je puisse compter ? car une vérité capitale et un principe incontestable dans la religion, c'est qu'il n'y a point de salut hors de l'église. Vous nous l'avez ainsi déclaré vous-même dans votre évangile, et dans les termes les plus

exprès, lorsque vous nous avez donné pour maxime de regarder comme un publicain, et comme un païen, quiconque n'est pas uni à l'église, et ne lui rend pas le devoir d'une obéissance filiale. Or, puisque hors de l'église il n'y a point de salut, il doit s'ensuivre que tout le bien qui ne se fait pas dans sa communion, n'est qu'un bien apparent; que toutes les vertus qui se pratiquent, ne sont que des vertus vides et sans mérite par rapport à l'éternité; qu'on n'est rien devant vous, et que rien ne profite pour s'avancer dans votre royaume. Tellement que séparé de l'église, en vain je ferois des miracles, en vain je transporterois les montagnes, je prédirois l'avenir, je répandrois tout ce que je possède en aumônes, je livrerois mon corps à la mort. Avec tout cela je ne pourrois être qu'un anathème, et je serois immanquablement rejeté, parce que, selon votre témoignage même, je n'entrerois pas par la porte et que je ne serois pas de vos brebis.

Je veux donc, Seigneur, comme le prophète, je veux confesser votre saint nom: mais je le veux *confesser dans votre église.* Je veux publier vos grandeurs, et célébrer vos louanges; mais je les veux *célébrer dans votre église.* Je veux annoncer votre parole et vos divines vérités; mais je les veux *annoncer dans votre église.*

Confitebor tibi in ecclesia. Ps. 84. 18.

C'est la sainte montagne d'où votre loi devoit sortir. C'est le temple auguste où les peuples devoient s'assembler de toutes les parties du monde, pour vous offrir leur encens, et vous adresser leurs vœux. C'est le sanctuaire où vous voulez recevoir notre culte, et c'est la chaire où vous nous enseignez vos voies par la bouche de vos prédicateurs et de vos prophètes. Tout autre assemblée, le dirai-je, après un de vos apôtres? tout autre assemblée n'est qu'une synagogue de Satan, et tout autre chaire qu'une chaire de pestilence. Heureux si, par une vie conforme aux divins enseignemens, et aux règles de cette église où nous avons eu l'avantage d'être élevés et adoptés parmi vos enfans, nous méritons d'être couronnés dans le séjour de votre gloire, et de participer au bonheur de vos élus. Ainsi soit-il.

Esprit de neutralité dans les contestations de l'église.

QUAI-JE à faire de telle et telle question qui cause tant de mouvemens dans l'église? Qu'ai-je à faire de toutes ces contestations? et qu'est-il nécessaire que je me déclare là-dessus? Je n'examine point qui a raison, ni qui ne l'a pas. Je ne suis pour personne, ni contre personne.

Tel est votre langage, et celui de bien d'autres comme vous. Mais voyons un peu quel principe vous fait demeurer dans cet état de neutralité. Ou c'est ignorance, ou c'est erreur, ou c'est politique, ou c'est insensibilité, ou c'est lâcheté : or, rien de tout cela n'est bon.

Ignorance, parce que ce sont des matières au-dessus de vous, et que vous n'êtes pas capable d'en juger. Erreur, parce que vous voulez vous persuader que les questions qu'on agite, et sur lesquelles il est intervenu un jugement de l'église, n'ont rien d'essentiel, et que chacun sur cela peut croire tout ce qu'il lui plaît, sans que la foi en soit altérée. Politique, parce que vous avez des intérêts particuliers à ménager ; parce que vous avez certaines liaisons de dépendance, de société, d'amitié, à quoi vous seriez obligé de renoncer ; parce que vous recevez de certaine part certains secours qui vous seroient refusés, et dont il faudroit vous passer ; parce que cet appui, cette protection vous manqueroient, et que vous en avez besoin : car voilà ce qui n'entre que trop souvent dans la conduite qu'on tient, même en matière de religion. Insensibilité, parce que, tout occupé des choses de la vie et des affaires du monde, vous n'êtes guère en peine de ce qui regarde l'église, et que tous les

outrages qu'elle peut recevoir vous tou
chent peu. Enfin lâcheté, parce que vou
n'avez pas le courage de parler ouverte
ment, et que, dominé par une crainti
humaine qui vous lie la langue et qui vou
ferme la bouche, vous ne vous sentez pa
assez de force, ni assez de résolution
pour résister au mensonge, et à ceux qu
le soutiennent. Mais encore une fois tou
cela est criminel, ou vous êtes crimine
en tout cela, et votre conscience devan
Dieu en doit être chargée. Si vous m'en
demandez les raisons, il est aisé de vou
les donner; et il est à propos que vou
les pesiez mûrement, et que vous les com
preniez, afin de vous détromper sur un
point d'une tout autre importance que
vous ne l'avez conçu jusqu'à présent. Re
prenons tous les principes, ou plutôt tous
les prétextes que je viens de marquer.
J'ose dire qu'il n'y en a pas un dont vous
ne reconnoissez d'abord l'illusion et le
désordre, si vous y faites l'attention con
venable.

I. Est-ce ignorance? Il est vrai : n'étant
pas assez éclairé pour approfondir les su
jets qui de part et d'autre sont contro
versés, et ne pouvant connoître par vous-
même, entre les divers sentimens, quel est
le mieux fondé et le plus conforme à la
saine

saine doctrine, vous seriez excusable de ne vous attacher à aucun, et de demeurer dans l'incertitude, si c'étoit par vos propres lumières que vous dussiez vous déterminer. Mais vous avez une autre règle qui vous doit suffire, et qui vous ôte toute excuse, parce qu'elle supplée parfaitement à l'ignorance où vous pouvez être. Règle générale; règle commune aux esprits les plus grossiers, comme aux plus pénétrans et aux plus subtils; règle visible et qui tombe sous les sens; règle qui ne vous peut tromper, et dont vous êtes obligé de reconnoître la supériorité, l'autorité, l'infaillibilité sur tout ce qui a rapport à votre croyance. Cette règle, c'est la décision de l'église. Dès là que l'église a parlé; dès là que le souverain pontife et les premiers pasteurs qui la conduisent, se sont fait entendre, il ne vous en faut pas davantage pour vous fixer; et si vous restez volontairement et opiniâtrément dans votre doute, vous êtes dès lors coupable, parce que vous ne vous soumettez pas à l'église.

Prenez donc bien garde à ce qu'on vous demande, et à ce qui est pour vous d'une obligation indispensable. On ne vous demande pas que vous examiniez en théologien les questions sur lesquelles on dispute. On ne vous demande pas que vous en fassiez une étude expresse, ni que vous

en ayez une claire connoissance. Cette étude, cette connoissance ne vous sont point nécessaires : mais c'est assez que vous sachiez que l'église a défini telle chose, et que vous devez adhérer d'esprit, de cœur, de vive voix à tout ce qu'elle a défini. Votre science sur les matières présentes, et dans la situation où vous êtes, ne doit point aller plus loin. Croyez, agissez selon cette créance, et vous croirez, vous agirez en catholique.

Ainsi il est inutile de dire : Je ne sais rien, et je ne suis pas d'un état et d'une profession à faire là-dessus de longues et de sérieuses recherches ; j'ai d'autres affaires. On veut que je condamne cet ouvrage, et je ne l'ai jamais lu. On veut que je rejette cette doctrine, et je ne l'entends pas. C'est aux savans et aux docteurs à produire leurs pensées, et à s'expliquer : mais cela me passe, et m'appartient-il de m'ingérer en ce qui n'est point de mon ressort? Non, encore une fois, il ne vous appartient pas de vous engager en de curieux examens, ni d'entreprendre de démêler la vérité au travers des nuages dont on l'enveloppe, et dont on tâche de l'obscurcir ; il ne vous appartient pas de vous ériger en juge de la doctrine. Mais il vous appartient d'écouter l'église, qui en a jugé, et de sous-

crire de bonne foi à ce qu'elle a jugé. Mais il vous appartient de condamner ce que l'église condamne, et de rejeter ce que l'église rejette, sans en vouloir d'autre raison, sinon que l'église l'a condamné et qu'elle l'a rejeté. Mais il vous appartient d'embrasser ouvertement et hautement ce que l'église vous propose à croire, et de vous y attacher. Voilà, dis-je, ce qui vous appartient; et pour vous en défendre, il n'y a point d'ignorance à alléguer; car il n'est pas besoin d'une grande pénétration pour savoir quels sont les sentimens de l'église, puisqu'elle les publie partout, et qu'elle les annonce dans tout le monde chrétien. Or, du moment que vous les savez, et que vous ne pouvez les ignorer; du moment que vous savez encore d'ailleurs que l'église de Jésus-Christ ne peut s'égarer, et ne veut point vous égarer, vous avez toute l'habileté et toute l'érudition qu'il faut pour vous résoudre, et pour bien prendre votre parti, qui est celui d'une ferme adhésion, d'une humble et parfaite obéissance. Hé! où en serions-nous, s'il en falloit davantage? Il faudroit donc que chacun, sans nulle différence ni de caractère ni de condition, allât s'instruire dans les écoles de théologie; que chacun s'appliquât à la lecture des saints pères; que chacun quittât son emploi pour

vaquer à l'étude de l'écriture et des saints canons? Ce seroit multiplier étrangement les docteurs, et à force de doctrine renverser toute l'économie et toute la conduite du monde.

II. Est-ce erreur? c'est-à-dire, est-ce que vous êtes dans l'opinion que telles et telles propositions, que les uns attaquent avec tant de zèle, et que les autres défendent avec tant de chaleur, ne sont d'aucune conséquence à l'égard de la foi, et que, de quelque manière que vous en pensiez, votre religion n'en sera pas moins pure, ni votre croyance moins orthodoxe? Je conviens que comme le sage a dit des choses du monde, qu'il a plu à Dieu de les abandonner aux découvertes et aux subtilités des philosophes, on peut dire aussi de certaines matières, que l'église les abandonne à nos vues particulières et à nos raisonnemens. Les esprits sont partagés en ce qui n'est point défini : l'un enseigne d'une façon, et l'autre d'une autre. L'un s'appuie sur un principe qu'il croit véritable ; et l'autre se fonde sur un principe tout contraire, et suit un système tout opposé, qui lui paroît plus juste et plus raisonnable. On apporte de part et d'autre ses preuves ; on propose ses difficultés ; on fait valoir ses pensées autant qu'on le peut, et l'on s'y arrête : mais la foi

en tout cela ne court aucun risque, parce que ce sont des questions problématiques, sur lesquelles l'église a gardé jusqu'à présent le silence, et n'a rien prononcé.

Que sur tous ces articles vous suspendiez votre jugement, sans incliner d'un côté plutôt que de l'autre, j'y consens, et l'église vous le permet. Je sais de plus, qu'on s'efforce de vous persuader qu'il en est de même des points dont il s'agit présentement. Car c'est là que tendent ces discours que vous entendez partout : Qu'on veut tyranniser les esprits, et leur ôter une liberté qui leur est acquise de plein droit ; qu'on veut bannir des écoles catholiques les plus grands maîtres, qui sont sans contredit saint Augustin et saint Thomas ; qu'on veut proscrire des opinions répandues de toutes parts, reçues dans les corps les plus célèbres et dans les plus savantes compagnies, établies par l'écriture, autorisées par la tradition et par la plus vénérable antiquité ; que ce sont, au reste, de ces sentimens qu'on peut embrasser ou contredire sans cesser d'être uni à l'église ; et qu'en un mot, soit qu'on les admette ou qu'on les combatte, le sacré dépôt de la doctrine de Jésus-Christ est toujours à couvert. Voilà ce qu'on vous rebat continuellement, et ce qu'on tâche de vous imprimer dans

l'esprit ; et voilà en même temps ce qui vous rassure. Mais n'est-ce point une fausse assurance que celle où vous êtes ? ne vous trompez-vous point ? ne vous trompe-t-on point ? Un doute de cette nature, et sur un sujet de cette importance, mérite bien que vous preniez soin de l'éclaircir. Or, où en chercherez-vous l'éclaircissement, et où le trouverez-vous ? Vous l'avez dans vos mains et sous vos yeux : car je vous renvoie toujours au même oracle, qui est l'église. Voyez quel jugement est émané de son tribunal ? lisez et convainquez-vous. Quoi ! ce que l'église, ce que son chef visible, ce que ses pasteurs qualifient de scandaleux, de faux, d'hérétique, vous le regarderez comme indifférent par rapport à la foi ? Ces anathèmes partis du siége apostolique, et secondés de tant d'autres qui les ont accompagnés ou suivis dans les églises particulières, tout cela ne vous étonne point : vous pouvez tenir contre tout cela ; vous pouvez vous figurer que tout cela ne tombe que sur de pures opinions, que sur des opinions permises et arbitraires. Vous me répondez qu'on vous le dit de la sorte ; mais qui sont ceux qui vous le disent ? Quels qu'ils puissent être, devez-vous compter sur leur témoignage, lorsque vous le voyez démenti par l'église universelle ?

III. Est-ce politique ? Car la politique se mêle dans les affaires de religion comme dans toutes les autres. On veut garder des mesures, et quoiqu'on pense ce qu'on doit penser, on prétend avoir de bonnes raisons pour ne pas parler de même. Il ne reste donc que l'une de ces deux choses à faire : ou de parler autrement qu'on ne pense, et ce seroit une mauvaise foi dont on n'est pas capable, et dont on ne pourroit porter le reproche au fond de sa conscience ; ou de ne point parler du tout et de ne rien dire, et c'est à ce milieu qu'on s'en tient, comme au tempérament le plus juste et le plus sage. Je ne suis, dit-on, ni ne veux être de rien ; j'ai mes vues, j'ai mes prétentions, et pour y réussir, il faut être ami de tout le monde. Ces gens-là peuvent m'être utiles dans les rencontres, ou ils me le sont même actuellement. D'ailleurs ce sont la plupart des personnes de connoissance, et j'ai toujours été en commerce avec eux. La prudence m'engage à les ménager. La prudence ? Mais quelle prudence ? La prudence de la chair. Or, selon saint Paul, *cette prudence de la chair est ennemie de Dieu ;* et puisqu'elle est ennemie de Dieu, il s'ensuit que c'est une prudence criminelle devant Dieu, et réprouvée de Dieu. *Rom.* 8. 7.

Comment ne le seroit-elle pas? Y a-t-il raison de fortune, de parenté, de société, y a-t-il considération et intérêt humain, qui doive vous lier la langue, et vous empêcher de vous déclarer, de vous élever pour la cause de l'église, et pour celle du Seigneur? On vous parle tant en d'autres conjonctures des engagemens de votre baptême; et ils sont grands en effet : à Dieu ne plaise que j'en diminue l'obligation. Mais plus ils sont grands, plus ils sont authentiques et solennels, et plus vous êtes coupable de les soutenir si mal. Est-ce là ce que vous avez promis à Dieu et à son église sur les sacrés fonts où vous fûtes régénéré en Jésus-Christ? Avez-vous renoncé au monde, pour vous conduire par des vues si mondaines? Du moins si c'étoit en ce qui regarde le monde : mais en matière de foi quelle part la sagesse du monde doit-elle avoir? *Qu'y a-t-il de commun entre la justice et l'iniquité, entre la lumière et les ténèbres! et qu'a le fidèle à partager avec l'infidèle!*

2. Cor. 6. 14.

Soyez sage et circonspect : je le veux, et je suis le premier à vous y exhorter : mais soyez-le avec cette sobriété que demande l'apôtre; soyez-le jusqu'à certain point, et non au delà. Ayez des égards, j'y consens; mais n'en ayez que jusqu'à l'autel. Car à l'autel, c'est-à-dire, quand

la religion est en compromis, et qu'il y va de l'honneur et de l'autorité de l'église, vous devez oublier tout le reste, et ne vous souvenir que des paroles du Fils de Dieu : *Quiconque aura quitté pour mon nom sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou sa femme, ou ses enfans, ou ses héritages*, je le mettrai au nombre de mes disciples, *et il possèdera la vie éternelle.* Voilà une promesse bien avantageuse; mais écoutez en même temps une menace bien terrible, et digne de toute votre réflexion : *Celui qui sauve sa vie, la perdra; et celui qui la perdra pour moi, la sauvera.* Dans le sens de l'évangile, qu'est-ce que cela signifie ? Ce que vous ne pouvez trop méditer : savoir, qu'en toutes choses, mais surtout dans les choses de Dieu, on ne doit point tant avoir de ménagemens pour le monde, et qu'en voulant se sauver pour le temps présent, on se perd pour l'éternité.

Matth. 19. 29.

Matth. 10. 39.

IV. Est-ce insensibilité ? Est-ce que vous vous souciez peu de tout ce qui concerne l'église et la religion ? Mais à quoi serez-vous donc sensible, si vous ne l'êtes pas à ce qui touche la foi que vous devez professer, où vous devez vivre, et où vous devez mourir ? Est-il rien qui vous soit

plus important que de la conserver pure, cette foi, laquelle doit être le fondement de votre sanctification et de votre salut ?

Vous me direz: Je ne l'attaque pas. Non : vous ne l'attaquez pas directement; mais vous souffrez qu'on l'attaque impunément; mais on l'attaque, et vous ne vous y opposez pas; mais vous ne la soutenez pas, mais vous ne la défendez pas. Or, quiconque n'est pas pour elle, est contre elle; de même que *quiconque n'est pas pour Jesus-Christ est contre Jésus-Christ.* Vous me direz : Il n'est question que de quelques points, et faut-il tant se remuer pour cela et se troubler ? Je le sais : ce n'est que de quelques points; mais ce sont des points essentiels, ce sont des points de foi. Or, à l'égard de la foi, tout est d'une extrême conséquence ; et il n'y a rien à négliger. Vous me direz : Ce n'est pas là mon affaire. Mais de qui sera-ce donc l'affaire ? Est-ce l'affaire des hérétiques ? Est-ce l'affaire des infidèles? Ou n'est-ce pas l'affaire de tous les enfans de l'église, de s'intéresser pour leur mère, et de résister en face à ses ennemis? Je dis l'affaire de tous les enfans de l'église; car c'est une affaire commune, et chacun y est pour soi, quoique différemment et par proportion. Ah! de tous ceux qui tiennent pour le parti contraire, j'ose avancer qu'il n'y en a pas

Matth. 12. 30.

un, ou presque pas un, qui ne se fasse une affaire de l'appuyer de toutes ses forces. On a du zèle pour le mensonge, on en manque pour la vérité. Vous me direz : Quand je me déclarerois, la cause de l'église n'en seroit pas meilleure. Et que suis-je en effet ? de quel poids peut être le suffrage d'un homme comme moi, d'un homme sans lettres et sans étude ? On vous l'accorde ; l'église peut fort bien se passer de votre suffrage ; et si l'on vous presse de vous déclarer, ce n'est point précisément afin que la cause de l'église en devienne meilleure : mais c'est afin que vous-même, en vous déclarant, vous en soyez meilleur ; c'est, dis-je, afin que vous vous acquittiez de votre devoir envers l'église ; afin que vous rendiez à l'église l'hommage d'une soumission publique qu'elle exige de vous, et que vous ne pouvez lui refuser sans violer ses droits et sans être coupable ; de sorte que je puis appliquer ici ce que disoit St. Augustin dans l'affaire du pélagianisme, et à l'occasion de quelques-uns qui gardoient le silence, et ne vouloient point donner à connoître ce qu'ils pensoient : *Faisons-leur*, écrivoit ce saint docteur à Sixte, seulement prêtre alors et depuis pontife, *faisons-leur une salutaire violence pour les attirer à nous, non point dans la*

crainte qu'ils ne nous nuisent, mais dan
la crainte qu'ils ne se perdent.

V. Est-ce lâcheté ? Elle seroit honteu
dans le service d'un prince de la terre
et pour en éviter la honte, il n'y a poin
de péril où l'on ne s'exposât : on n'y épa
gneroit pas sa vie. Mais présentement
qu'est-ce que je vous demande au nom d
l'église ? une parole, un simple témoi
gnage de votre déférence à ses sentimens
et vous n'avez pas assez de résolution pou
la prononcer cette parole, ni pour l
donner ce témoignage ! Où donc est l'es
prit du martyre, dont tout catholique doi
être animé ? mais encore que craignez
vous, et qui craignez-vous ? faut-il si pe
de chose pour vous étonner ?

Malheureuse neutralité, qui forme tan
de fausses consciences ! car sous le frivol
et vain prétexte qu'on demeure à l'écart
et qu'on ne prend part à rien, on croi
sa conscience en sûreté, comme si la fo
ne vouloit de nous point d'autre confessio
que le silence. Neutralité scandaleuse !
c'est un outrage que vous faites à l'église,
de n'oser pas vous ranger de son côté, n
professer ouvertement ce qu'elle vous en-
seigne. D'ailleurs, à combien de gens per-
suadez-vous par votre conduite, que vous
ne recevez pas le jugement que l'église a

porté, et que dans le cœur vous le rejetez, quoiqu'au dehors vous gardiez des mesures et que vous affectiez de paroître neutre ? A combien d'autres donnez-vous au moins lieu de penser qu'ils n'ont pas plus à se mettre en peine que vous, et que le mieux est de laisser toutes ces affaires comme indécises ? Ils se déclareroient, si vous vous étiez une bonne fois déclaré vous-même. Neutralité que l'église aussi, dans tous les temps, a condamnée et traitée de prévarication.

Enfin, neutralité favorable à toutes les hérésies, et qui sert à les établir et à les répandre : car de même que dans une guerre civile les factieux sont contens, pourvu qu'on ne s'oppose point à leurs entreprises ; ainsi les hérétiques ne souhaitent rien davantage, sinon qu'on ne les contredise point, et qu'on ne forme aucun obstacle à leurs progrès. Ils savent bien du reste s'aider et se fortifier : ce sont les premiers à demander la neutralité ; mais à condition qu'ils ne l'observeront pas, et qu'ils n'omettront rien pour agir sourdement et plus efficacement : ce sont les premiers à demander la paix ; mais bien entendu qu'ils profiteront de cette paix pour continuer la guerre avec d'autant plus de succès, qu'elle se fera avec moins d'éclat. Une infinité de personnes, même

de celles qui ne sont point mal intentionnées, se laissent surprendre à ce piége. Que ne vit-on en paix? disent-ils; et pourquoi tout ce bruit? J'aimerois autant, quand le loup est dans la bergerie, et que le berger crie de toutes ses forces pour appeler au secours, qu'on lui demandât pourquoi il se donne tant de mouvemens et fait tant de bruit. Sans ces mouvemens, sans ce bruit, que deviendroit le troupeau? La paix est à désirer; qui en doute! mais il faut que ce soit une bonne paix.

Pensées diverses sur l'église et sur la soumission qui lui est due.

Il y en a qui des intérêts de l'église font leurs propres intérêts; et il y en a qui de leurs intérêts propres font les intérêts de l'église. Grande différence des uns et des autres. La disposition des premiers est bonne et toute sainte, et celle des seconds est mauvaise et toute profane. Que veux-je dire? le voici: Les uns font des intérêts de l'église leurs propres intérêts; comment et par où? Par leur zèle pour l'église; par leur attachement inviolable à l'église; par la sensibilité de leur cœur sur tout ce qui a rapport à l'église, soit sur ses avantages, pour y prendre part et s'en réjouir; soit sur ses disgrâces, pour

s'en affliger et y compatir : de sorte que, sans égard à aucun intérêt personnel, ils envisagent d'abord en toutes choses les intérêts de l'église, et y adressent toutes leurs intentions et tous leurs désirs. Mais les autres se conduisent par un principe et un sentiment tout opposés. Ils font de leurs intérêts propres les intérêts de l'église; c'est-à-dire, que pour autoriser l'ardeur qu'ils témoignent à rechercher les dignités ecclésiastiques, ils se regardent volontiers comme des sujets utiles à l'église; comme des gens capables de rendre à l'église des services importans, et d'y faire beaucoup de bien. Beaucoup de bien! Hé! que ne sont-ils de meilleure foi, et que ne connoissent-ils mieux le fond de leur âme! Leur vue directe et primitive n'est pas tant le bien qu'ils feront dans l'église, que le bien et les revenus dont ils y jouiront.

¶ On ne peut trop respecter la primitive église; mais la haute idée qu'on en a, ne doit pas servir à nous faire mépriser l'église des derniers siècles. Dans la primitive église, parmi beaucoup de sainteté, il ne laissoit pas de se glisser des relâchemens; et dans l'église des derniers siècles, parmi les relâchemens qui s'y sont glissés, il ne laisse pas d'y avoir encore beaucoup de sainteté.

¶ Oserai-je faire une comparaison ? elle est odieuse, mais elle n'en est pas moins juste. N'avoir pour l'église et pour ses jugemens qu'une soumission de respect ; ne lui rendre qu'un honneur apparent et extérieur ; ne déférer à ses oracles que par le silence, lorsqu'en secret on s'élève contre elle, lorsqu'on lui résiste dans le cœur, et même par les effets ; n'est-ce pas traiter cette épouse de Jésus-Christ, comme Jésus-Christ lui-même, son divin époux, fut traité des soldats auxquels on l'abandonna dans sa passion ? Ils le couronnèrent, ils lui mirent un sceptre dans la main ; ils venoient tour à tour se prosterner à ses pieds, et l'adorer. Voilà de grands témoignages de respect : mais en même temps ils le frappoient au visage, et lui donnoient des soufflets.

¶ Cette grande lumière du monde chrétien, ce docteur par excellence, et ce défenseur de la grâce, cet homme d'un génie si élevé et d'une si haute réputation dans tous les siècles qui l'ont suivi, saint Augustin, en traitant des matières de religion, ne vouloit pas qu'on le crût sur son autorité particulière, ni sur sa parole ; mais il renvoyoit au témoignage de l'église. Aujourd'hui des troupes de femmes, faisant profession de piété, et conduites par un directeur qui certainement n'est rien moins

moins que saint Augustin, se laissent tellement prévenir en sa faveur, que dès qu'il a parlé, elles ne veulent déférer à nul autre tribunal, quel qu'il soit. Ce seul homme, souvent d'un savoir très-superficiel, voilà leur évêque, leur pape, leur église.

On me dira qu'elles agissent de bonne foi, et que leur simplicité les excuse. Qu'il y ait en cela de la simplicité, j'en conviens : mais il faut aussi convenir qu'il y a encore plus d'opiniâtreté. Or, je doute fort qu'une simplicité, accompagnée d'un tel aheurtement et de tant d'opiniâtreté, doive être traitée de bonne foi, ou qu'une telle bonne foi puisse être devant Dieu un titre de justification.

¶ Je m'en tiens à ce que m'enseigne mon directeur ; c'est le pasteur de mon âme : voilà ma règle. Mais selon cette règle, croyez-vous être en droit de rejeter toutes les décisions de l'église, auxquelles ce directeur n'est pas soumis ? Conduite pitoyable, et hors de toute raison. Car quand vous vous élevez contre l'église, pour vous attacher à ce directeur, cela montre que vous ne vous y attachez que par entêtement, et non par le vrai principe, qui est un principe de religion ; puisque la même religion qui vous ordonne d'écouter ce pasteur particulier, vous or-

donne encore beaucoup plus expressément d'écouter le commun pasteur des fidèles, et le corps des évêques qui lui sont unis de communion.

¶ Dieu, par le prophète Isaïe, se plaint qu'il a formé son peuple, qu'il a pris soin *de les nourrir comme ses enfans, de les élever, et qu'ils l'ont méprisé.* Les prédicateurs appliquent quelquefois ces paroles à l'église, et lui font dire dans un sens moral et spirituel, qu'elle nous a formés en Jésus-Christ; que dès notre naissance, et par la grâce de notre baptême, elle nous a reçus entre ses bras et dans son sein; qu'elle nous y a fait croître, et qu'elle n'a point cessé pour cela de nous fournir une nourriture toute céleste, qui sont ses divines instructions et ses sacremens: mais que nous ne lui témoignons que du mépris, que nous la déshonorons, que nous la scandalisons par notre conduite et par une perpétuelle transgression de ses commandemens. Cette application est juste, et cette plainte solide et bien fondée. Mais laissons ce sens spirituel et moral, et prenons la chose dans le sens des termes le plus littéral, dans le sens le plus propre; l'application n'en sera pas moins raisonnable. Et en effet, combien de gens ne sont distingués que par le rang qu'ils tiennent dans l'église, ne

Isaïe. 1. 2.

sont riches que des biens de l'église, ne vivent que du patrimoine de l'église, et sont toutefois les plus rebelles à l'église, et les plus déclarés contr'elle? C'est bien à leur sujet, et bien à la lettre, que l'église peut dire, des uns, *Je les ai nourris*, et la subsistance qui peut-être leur eût manqué dans le monde, ils l'ont trouvée à l'autel; des autres, *Je les ai élevés*, aggrandis, et sans l'éclat qui leur vient de moi, peut-être ne seroient-ils jamais sortis de l'obscurité et des ténèbres. Cependant, leur reconnoissance, à quoi se réduit-elle? à une obstination invincible contre mes plus sages et mes plus saintes ordonnances. *Enutrivi.* *Exaltavi.* *Spreverunt me.*

¶ On voit des femmes d'un zèle merveilleux pour la réformation de l'église: c'est là leur attrait, c'est leur dévotion. Elles entrent dans toutes les intrigues et tous les mystères; car certain zèle n'agit que par mystères et que par intrigues. Elles s'entremettent dans toutes les affaires: mais cependant si l'on vient à examiner ce qui se passe dans leur maison, on trouve que tout y est en désordre. Un mari, des enfans, des domestiques en souffrent; mais c'est de quoi elles sont peu inquiètes. Pour leur citer l'écriture qu'elles ont si souvent dans les mains, et où elles se piquent tant d'être versées et

intelligentes, on peut bien leur dire avec
1. Tim. 3. 5. saint Paul : *Celui qui ne prend pas soin de sa propre maison, comment veut-il prendre soin de l'église de Dieu?*

¶ Zèle pour l'église, zèle qu'on ne peut louer assez ni assez recommander ; mais, du reste, c'est une vertu, et toute vertu consiste dans un milieu et dans un juste tempérament qui évite toutes les extrémités. Vous prenez les intérêts de l'église, et en cela vous faites votre devoir, et le devoir de tout chrétien, de tout catholique. Mais ne les prenez-vous point quelquefois plus que l'église ne les prend elle-même? Pourquoi ces abattemens, ces désolations où vous tombez? pourquoi ces inquiétudes, ces alarmes continuelles? pourquoi ces aigreurs, ces amertumes de cœur? N'omettez rien de tout ce qui dépend de votre vigilance, de votre attention ; parlez, agissez : mais au regard du succès, laissez à Dieu le soin de son église; c'est son affaire plus que la vôtre. Le mal vient de ce qu'il se glisse dans la plupart de ces disputes, beaucoup de naturel, beaucoup d'humain. Si l'on n'y prend garde, une guerre de religion devient une guerre de passion.

¶ Ce n'est pas toujours par la profession que nous faisons d'être attachés à l'église, qu'on peut bien discerner si nous

sommes vraiment catholiques, ou si nous ne le sommes pas. Il n'y a point de langage plus ordinaire aux hérétiques et aux novateurs, que de témoigner dans leurs discours et dans leurs écrits un grand attachement à l'église, que de prêcher la soumission à l'église, que d'exhorter les fidèles à prier pour l'église. Mais quelle est cette église pour laquelle ils semblent si zélés? une église à leur mode, et qu'ils se sont faite; une église, ou plutôt une secte séparée de la vraie église. Voilà ce qu'ils entendent sous ce titre pompeux d'église; et voilà ce qui éblouit les simples, et ce qui les trompe. *La voix est de Jacob, mais les mains sont d'Esaü.* C'est donc à la règle et au caractère distinctif que nous a marqué saint Ambroise, qu'il faut s'en tenir. Ce père parle de Satyre, son frère, et voici ce qu'il en dit : Après un naufrage d'où il étoit échappé, il voulut en action de grâces participer au sacrement de l'autel, et dans cette pensée il s'adressa à l'évêque du lieu. Mais comme c'étoit un temps de division et de schisme, il s'informa d'abord si cet évêque étoit catholique; *c'est-à-dire*, ajoute saint Ambroise, expliquant ce terme de catholique, *s'il étoit uni de communion et de créance avec l'église romaine;* car sans cela Satyre ne reconnoissoit point de vraie

Gen. 27. 22.

Ambr.

catholicité, et n'en devoit point reconnoître.

¶ Tout est subordonné dans l'église mais ce grand principe, ce principe si raisonnable et si essentiel pour la conduite et le bon ordre de toute société, nous l'entendons diversement, selon les divers rapports sous lesquels nous le considérons. A l'égard de ceux qui dépendent de nous nous sommes les plus rigides et les plus implacables défenseurs de la subordination : mais s'il s'agit d'une puissance supérieure de qui nous dépendons nous-mêmes, c'est sous ce rapport que la subordination n'excite plus tant notre zèle il se ralentit beaucoup, et même il s'éteint absolument. Ainsi entendez parler un supérieur ecclésiastique de ceux qui sont soumis à sa juridiction : ce sont des plaintes perpétuelles du peu de docilité qu'il trouve dans les esprits ; ce sont de profonds gémissemens sur le renversement de la discipline, parce que chacun veut suivre ses idées et vivre à sa mode ce sont les discours les plus pathétiques et les plus belles maximes sur la nécessité de la dépendance, pour établir la règle et pour la maintenir. Tout ce qu'il dit est sage, solide, incontestable : mais il seroit question de voir si ce qu'il dit, il le pratique lui-même à l'égard d'une souverain

et légitime puissance dont il relève et à qui il doit se soumettre. Voilà néanmoins ce qui seroit bien plus efficace et plus persuasif, que tant de gémissemens et tant de plaintes, que tant de belles maximes et tant de discours. Peut-être croiroit-on, en se soumettant, affoiblir l'autorité dont on est revêtu; et c'est au contraire ce qui l'affermiroit. Voulons-nous qu'on nous rende volontiers l'obéissance qui nous est due, donnons nous-mêmes l'exemple, et rendons de bonne grâce l'obéissance que nous devons.

¶ Dans les troubles de l'état, le bon parti est toujours celui du roi et de son conseil; et dans les troubles de l'église, en matière de créance et de doctrine, le bon parti est toujours celui du vicaire de Jésus-Christ, du siége apostolique, et du corps des évêques.

¶ Un époux infidèle qui quitte son épouse pour en prendre une ou plus noble ou plus riche, voilà l'idée que je conçois d'un bénéficier qui, par un intérêt temporel et tout humain, quitte son église pour passer à une autre. Mais, dit-il, je ne fais rien contre les règles, dès que la puissance ecclésiastique et supérieure me donne sur cela les pouvoirs nécessaires. Pour lui répondre, je me servirai encore de la même figure; il en fera telle appli-

cation qu'il lui plaira. Des pharisiens vinrent demander au Fils de Dieu s'il étoit permis à un homme de renvoyer la femme qu'il avoit épousée. Qu'est-ce que Moïse a ordonné là-dessus, leur répondit le Sauveur du monde? Moïse, dirent-ils, a permis de faire un acte de divorce, et de se séparer ainsi de sa femme. Il est vrai, reprit Jésus-Christ, Moïse vous l'a accordé; mais il ne l'a accordé qu'*à la dureté de votre cœur.*

Matth. 19. 8.

D'autres n'ont garde d'abandonner un bénéfice qu'ils possèdent, et ne pensent point à le quitter: il est dans leurs mains, mais leurs mains n'en sont pas remplies. Que faut-il donc? accumuler bénéfices sur bénéfices. Ils disent aisément, et ils disent même bien haut: Ce n'est pas assez; mais on ne les entend jamais dire: C'est trop. Le prophète, parlant à ces riches qui entassent acquêts sur acquêts, et joignent maisons à maisons, s'écrioit: *N'y aura-t-il que vous sur la terre pour l'habiter?* Il me semble que je pourrois m'écrier: *N'y aura-t-il que vous dans l'église pour la servir?* Mais, que dis-je pour servir l'église? Elle seroit souvent bien mal servie, si elle ne l'étoit que par ceux qui veulent avoir plus de raisons et plus d'obligations de la servir.

Isaïe. 5. 8.

D

DE L'ÉTAT RELIGIEUX.

Véritable bonheur de l'état religieux.

Quand on parle du bonheur de l'état religieux, il me semble qu'on en donne quelquefois des idées bien humaines; et j'avoue que je n'entends pas volontiers des prédicateurs nous représenter la vie religieuse comme une vie douce, exempte de toutes peines et dégagée de tout soin. On diroit, à les en croire, que le religieux n'a rien à souffrir, rien à supporter; que rien ne lui manque, et que tout lui rit; que tout succède selon ses désirs. Pour une maison qu'il a quittée, cent autres et au delà lui sont ouvertes; pour un père et une mère dont il s'est séparé, autant d'autres qu'il y a de supérieurs chargés de sa conduite. Tout cela est beau : mais le mal est que tout cela n'est guère évangélique. Et pourquoi faudroit-il renoncer au monde, si c'étoit là le centuple que Jésus-Christ nous eût promis, et qu'on eût à attendre dans la religion? Outre qu'on trouveroit beaucoup à décompter des espérances qu'on auroit conçues en embrassant l'état religieux, il seroit sans doute

fort étrange qu'on cherchât hors du monde ce qu'on a prétendu fuir en sortant du monde, c'est-à-dire, des avantages purement temporels et des douceurs toutes naturelles.

Le grand avantage de la profession religieuse, c'est l'abnégation chrétienne, c'est la mortification des sens, c'est la croix; et voilà sous quel aspect on la doit envisager. Tout ce qui s'éloigne de cette vue, s'éloigne de la vérité, et par conséquent n'est qu'illusion. Je veux donc qu'on ne dissimule rien à une jeune personne, qui forme le dessein de se retirer dans la maison de Dieu, et qui s'y sent appelée. Je veux qu'on ne lui déguise rien par de brillantes, mais de fausses peintures; qu'on lui laisse voir toutes les suites du choix qu'elle fait; qu'on lui propose les objets tels qu'ils sont, et qu'on lui montre toutes les épines dont est semée la voie où elle entre. Car qu'est-ce en effet que la vie religieuse, sinon l'évangile réduit en pratique, et dans la pratique la plus parfaite? Et qu'est-ce que l'évangile, sinon une loi de renoncement à soi-même, de mort à soi-même, de guerre perpétuelle contre soi-même?

Mais on me dira que ces pensées peuvent décourager une âme et la rebuter; et moi je réponds, que c'est de là même

au contraire qu'elle peut et qu'elle doit tirer les motifs les plus propres à la résoudre et à l'affermir dans sa résolution : comment ? parce que c'est de là qu'elle apprend à estimer l'état religieux par où il est précisément et souverainement estimable, savoir, comme un état de sanctification, comme un état de perfection, comme un état de salut, comme un état où l'âme religieuse peut amasser chaque jour de nouveaux mérites pour l'éternité, et accumuler sans cesse couronnes sur couronnes. Point capital auquel elle doit uniquement s'attacher, et en quoi elle doit faire consister sur la terre tout son bonheur. Aussi est-ce sur cela seul que le prédicateur lui-même doit insister, et en cela seul qu'il doit renfermer les excellentes prérogatives de la profession religieuse. Quoi qu'il en soit de tout le reste, et quelques couleurs qu'on emploie à l'embellir et à le relever, dès qu'on s'écartera de cette importante considération du salut, je n'hésiterai point à dire en particulier de l'état religieux et des personnes qui s'y engagent, ce que S. Paul disoit en général du christianisme et des chrétiens qui le professoient : *Si l'espérance que nous avons se borne à cette vie, de tous les hommes nous sommes les plus malheureux.* 1. Cor. 15. 19.

Voilà ce que je dirai, sans craindre d'en

être désavoué par aucun de ceux qui ont quelque connoissance de la vie religieuse, et surtout de ceux qui en ont quelque expérience. Mais du moment qu'on m'alléguera le salut, qu'on me parlera de la vocation religieuse comme d'un gage de prédestination et de salut; qu'on m'y fera reconnoître une prédilection de Dieu, et une providence spéciale par rapport à mon salut; ah! c'est alors que je m'écrierai avec le même saint Paul : *Au milieu de mes tribulations* et dans les plus rudes épreuves de mon état, *je suis rempli de consolation, je suis comblé de joie.*

2. Cor. 7. 4.

J'ajouterai encore comme le prophète royal : *Un jour dans votre maison, ô mon Dieu, vaut mieux pour moi que mille années parmi les pécheurs du siècle.* Que j'y sois humilié, dans cette maison de mon Dieu, et que j'y occupe les dernières places; que j'y ressente toutes les incommodités d'une étroite pauvreté, et que j'y porte tout le poids d'une obéissance rigoureuse; que la nature, avec toutes ses convoitises, y soit combattue, domptée, immolée; il me suffit que ce soit une maison de salut, pour me la rendre, non-seulement supportable, mais agréable, mais aimable. Je n'y demande rien autre chose, et c'est là que je porte toutes mes prétentions. Traiter de la sorte

Ps. 83. 12.

le bonheur de la profession religieuse, c'est prendre dans le sujet ce qu'il y a de solide et de réel, et c'est toujours dans chaque sujet à ce qu'il y a de réel et de solide qu'un prédicateur doit s'arrêter. Autrement, il dira de belles paroles qui frapperont l'air, mais sans convaincre les esprits ni toucher les cœurs.

Et il ne faut point me répondre, que l'évangile, après tout, que tous les pères de l'église, fondés sur la parole de Jésus-Christ, promettent au religieux, non-seulement le centuple de l'autre vie, qui est le salut éternel, mais encore dès cette vie présente, un centuple qui ne peut être autre chose que le repos dont on jouit, et toutes les douceurs qui l'accompagnent. Il est vrai que le Sauveur du monde a parlé de ce double centuple, l'un de la vie future, l'autre du temps présent, puisqu'il a dit dans les termes les plus formels : *Personne ne quittera pour moi sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou ses héritages, qui dès à présent ne reçoive cent fois autant, et qui dans le siècle à venir n'obtienne la vie éternelle.* Il n'est pas moins vrai que le centuple de cette vie ne peut être pour une âme religieuse, que la paix qu'elle goûte dans son état, et qui seule vaut cent fois mieux que tous les héritages et tous *Marc.* 19. 29.

les biens auxquels elle a renoncé : car c'est ainsi que les interprètes vérifient ce beau passage de saint Marc, et qu'ils entendent la promesse du Fils de Dieu. Mais qu'est-ce que cette paix ? Voilà l'article essentiel, et sur quoi de jeunes personnes peuvent être dans une erreur dont il est bon de les détromper, au lieu de les y entretenir par des discours flatteurs et de vaines exagérations.

Quand J. C. donna la paix à ses disciples, il les avertit en même temps que ce n'étoit point une paix telle que le monde la conçoit, ni qu'il la désire. Je vous donne ma paix, leur dit ce divin maître; c'est la mienne, et non point la paix du monde. Cette paix du monde, cette paix fausse et réprouvée, est une paix oisive, molle, fondée sur les aises et les commodités de la vie, sur tout ce qui plaît à la nature et qui satisfait l'amour-propre ; mais la paix de l'âme religieuse est établie sur des principes tout contraires, sur la haine de soi-même, sur un sacrifice perpétuel de ses appétits sensuels, de ses inclinations, de ses passions, de ses volontés : tellement que le religieux ne peut être content dans sa retraite, qu'autant qu'il sait s'humilier, se crucifier, se vaincre, se rendre obéissant, pauvre, patient, assidu au travail, exact à ses devoirs, ne se dispensant de

rien, ne se ménageant en rien, ne voulant être épargné sur rien. Il lui en doit coûter pour cela; mais, par une espèce de miracle, moins il se ménage, moins il s'épargne lui-même, et plus il sent l'abondance de la paix se répandre dans son cœur.

Et ne voyons-nous pas aussi que c'est justement dans les communautés les plus régulières et les plus austères, qu'on témoigne plus de satisfaction, et qu'on trouve le joug de Jésus-Christ plus doux, et son fardeau plus léger? Tout contribue à ce contentement et à cette tranquillité d'une âme vraiment religieuse: l'indifférence où elle est à l'égard de toutes les choses humaines, et son dégagement de tous les intérêts qui causent aux mondains tant d'inquiétudes; l'entier abandonnement de sa personne entre les mains de ses supérieurs, pour se laisser conduire selon leur gré et selon leurs vues; le calme de la conscience; l'attente de cette souveraine béatitude où elle aspire uniquement, et vers laquelle elle travaille chaque jour à s'avancer par de nouveaux progrès; et surtout l'onction intérieure de la grâce divine qui la remplit. Car Dieu, fidèle à sa parole, a mille voies secrètes pour se communiquer à cette âme, et pour la combler des plus pures délices.

A en juger par les dehors, on ne voit

rien, dans tout le plan de sa vie, que de pénible et de rebutant; clôture, solitude, silence, dépendance continuelle, soumission aveugle, règle gênante, observances incommodes, fonctions laborieuses, exercices humilians, abstinences, jeûnes, macérations de la chair. Mais sous ces dehors capables d'effrayer des âmes qui n'ont jamais pénétré plus avant, et qui n'ont appris par nulle épreuve à connoître les mystères de Dieu, combien y a-t-il de ces consolations cachées, suivant le témoignage du prophète, et réservées à ceux qui craignent le Seigneur? Combien plus encore y en a-t-il pour ceux qui l'aiment et qui le servent en esprit et en vérité?

De là vient, par une merveille que l'homme terrestre et animal ne comprend pas et ne comprendra jamais, mais qui se découvre à l'homme religieux et spirituel, par l'expérience et le goût le plus sensible; de là, dis-je, il arrive qu'au lieu que les gens du monde, avec tous leurs biens, tous leurs honneurs, tous leurs plaisirs, sont presque toujours mal contens, et se plaignent incessamment de leur sort, le religieux, dans son dénuement, dans son obscurité, sous l'obédience la plus rigide et dans les pratiques les plus mortifiantes, ne cesse point de bénir sa condition, et fournit paisiblement toute

sa carrière. La paix qu'il possède, est la paix de Dieu, et l'apôtre, qui l'avoit lui-même éprouvé, nous assure que la paix de Dieu est au-dessus de tous les sens, et que rien en ce monde ne l'égale. Or, voilà encore une fois par où je veux qu'on représente aux personnes religieuses le bonheur de leur état. Voilà sur quoi je veux qu'on insiste, et ce qui servira à exciter leur zèle, leur vigilance, leur ferveur, en leur faisant conclure qu'elles ne seront heureuses que par là; mais que par là même aussi elles le seront pleinement et constamment.

Vocation religieuse : combien il est important de s'y rendre fidèle, et de la suivre.

CE n'est point une chose indifférente ni d'une légère importance, de manquer à la vocation de Dieu, quand il appelle à l'état religieux. Nous avons là-dessus, dans l'évangile même, un exemple qui seul suffira pour nous faire entendre à quoi s'expose quiconque ferme l'oreille à la voix du Seigneur, et résiste à l'attrait de sa grâce. Examinons-en toutes les circonstances, et il nous sera aisé de comprendre où peut enfin conduire une infidélité sur un point aussi essentiel que celui-ci,

et quelles en sont les suites malheureuses.

Cet exemple si convaincant, c'est celui de ce jeune homme qui s'adressa au Fils de Dieu, pour apprendre de ce divin maître, comment il pourroit parvenir à la vie éternelle. *Gardez les commandemens*, lui répondit le Sauveur du monde. Sur quoi ce jeune homme répliqua : *Seigneur, c'est ce que j'ai fait jusqu'à présent, et ce que je fais encore.* Sainte disposition où se trouvent communément ceux à qui Dieu inspire le dessein de la retraite, et qu'il veut s'attacher plus étroitement dans la religion. Ce sont de jeunes gens dont les mœurs sont assez réglées, et dont le monde jusque-là n'a corrompu ni l'esprit ni le cœur. Quoi qu'il en soit, Jésus-Christ parut touché de la réponse du jeune homme qui lui parloit; il témoigna concevoir pour lui une affection particulière; il l'envisagea d'un œil de bienveillance, et l'invitant à une sainteté plus relevée : *Si vous voulez*, lui dit-il, *être parfait, allez, vendez tous vos biens, donnez-les aux pauvres, et suivez-moi.* Voilà à peu près la vocation religieuse; mais c'est là même que le zèle de ce jeune homme commence à se refroidir : la proposition du Fils de Dieu l'étonne; il lui est dur d'abandonner tous ses héritages et de s'en défaire; cette pensée l'attriste, il ne sauroit s'y résou-

Matth. 19. 17.

dre, il se retire. De là que s'ensuit-il, et qu'en doit-on naturellement conclure, sinon que ce jeune homme quittoit les voies de la perfection qui lui étoient ouvertes, sans quitter néanmoins les voies du salut, puisqu'il gardoit les préceptes, et que pour être sauvé c'est assez de les avoir observés? Mais le Fils de Dieu conclut bien autrement; car se tournant vers ses disciples, *Je vous le dis en vérité*, s'écrie-t-il, v. 23. *difficilement un riche entrera dans le royaume des cieux*. Quelle conclusion! Quoiqu'elle regardât tous les riches en général, elle avoit un rapport particulier à ce jeune homme, qui possédoit de grands biens, et qui, par attachement aux richesses temporelles, avoit seulement refusé de tendre à une plus haute perfection que la simple pratique des commandemens. D'où il sembloit que le Sauveur du monde ne dût tirer d'autre conséquence que celle-ci : *Difficilement un riche parviendra à la perfection de mon évangile*. Cependant il ne s'en tient pas là; mais il déclare expressément que ce riche, de qui il s'agissoit, auroit bien de la peine à se sauver, et qu'il étoit fort à craindre qu'il ne se sauvât jamais : pourquoi? parce que si la perfection qu'on lui avoit proposée n'étoit pour les autres qu'un conseil, elle étoit devenue pour lui comme une obligation, en

vertu de la grâce spéciale qui l'y appeloit et qu'il rendoit inutile par sa resistance.

Il y va donc du salut ; et en faut-davantage pour déterminer une jeune personne que la vocation divine porte à la vie religieuse, et qui sur cela se croit suffisamment instruite des volontés du Seigneur? C'est là qu'elle doit imiter, autant qu'il lui est possible, la promptitude et l'ardeur de Magdeleine, qui dans le moment quitta tout, dès qu'on vint lui dire : *Le Maître est ici et il vous demande.* Et parce qu'une telle résolution est quelquefois sujette, ou par une considération de fortune, ou par une affection naturelle, à de grandes contradictions de la part d'une famille, c'est là que lui est non-seulement permise, mais en quelque façon ordonnée, une pieuse dureté pour voir, sans se troubler, le trouble d'un père, et sans s'attendrir, les larmes d'une mère ; car *je veux sauver mon âme* disoit dans une pareille conjoncture, la généreuse Paule. Cette seule raison répond à tout, et tout doit céder à un intérêt qui est au-dessus de tout.

Joan. 11

De là même nous devons juger combien de leur part des parens se rendent coupables, lorsqu'ils s'opposent à la vocation de leurs enfans, et qu'ils les empêchent de suivre la voix de Dieu qui se fait en-

tendre à eux. C'est s'opposer à Dieu même en s'opposant à ses desseins, et c'est détourner des enfans de la voie du salut qui leur est marquée. On me dira qu'on ne prétend point absolument les détourner de la profession religieuse, mais qu'on veut seulement éprouver leur vocation; c'est-à-dire, ainsi que s'en expliquent des parens même assez chrétiens d'ailleurs, qu'on veut, par exemple, que cette fille n'agisse point en aveugle; qu'on veut qu'elle sache ce qu'elle quitte, et pour cela qu'elle voie le monde, qu'elle le connoisse avant que d'y renoncer. Principe spécieux et raisonnable dans l'apparence, mais dans la pratique très-dangereux, et souvent en effet très-pernicieux. On en sera convaincu par une réflexion que peu de gens font, et qui néanmoins est solide et importante. Car à quoi se réduit cette connoissance du monde qu'on prétend donner à une jeune personne? Elle consiste à lui faire voir ce qui lui peut inspirer du goût pour le monde, sans lui faire en même temps connoître ce qui est capable de l'en dégoûter. De sorte que, d'une part, on lui présente le poison, sans lui présenter, d'autre part, le contrepoison; et de cette manière on la jette dans le péril le plus évident, et on l'expose à la tentation la plus forte. Développons

ceci davantage, et faisons-le mieux com
prendre.

Si l'on pouvoit dessiller les yeux à un
jeune fille, et lui révéler les secrets de
cœurs; si l'on pouvoit la rendre témoi
de ce qui se passe dans l'intérieur des fa
milles, et lui découvrir toutes les peines
tous les chagrins, toutes les traverses don
le faux bonheur du monde est accom
pagné, ce seroit pour elle un préservatif
mais tout cela ne s'apprend que par l'ex
périence; et cette expérience, elle ne peu
encore l'avoir acquise dans l'âge où ell
est. Cependant, on la produit dans l
monde; on la pare des ornemens d
monde; on la mène dans les compagnie
du monde; on la fait entrer dans les par
ties de plaisir, dans les jeux, dans le
spectacles du monde; elle n'aperçoit de
vant elle qu'une figure brillante et agréa
ble qui l'éblouit, et qui naturellemen
doit lui plaire. D'où il arrive de deu
choses l'une: ou qu'elle se laisse prendr
à l'attrait, et qu'elle succombe à l'occa
sion, perdant ses premiers sentimens, e
manquant aux desseins de Dieu sur elle
ou du moins que persistant dans sa réso
lution, et se mettant en devoir de l'accom
plir, elle emporte avec elle une idée d
monde, qui ne servira qu'à la troubler
à certains momens d'amertume et d'ennu

presque inévitables jusque dans les plus saintes communautés. Or, pour ne rien dire de plus, il vaudroit assurément beaucoup mieux la préserver de telles occasions, et prévenir de si mauvais effets. Mais elle ne connoîtra donc point le monde? Qu'est-il nécessaire qu'elle le connoisse, puisque Dieu même la retire justement du monde, afin qu'elle ne le connoisse point? Plût au ciel que bien d'autres ne l'eussent jamais connu! Quoi qu'il en soit, c'est une victime que le Seigneur s'est réservée. Contentez-vous que de votre côté son choix soit pleinement libre, et du reste laissez-la marcher à l'autel le bandeau sur les yeux. Dieu l'y attend, et il saura bien, dans sa sainte maison, l'éprouver lui-même, autant qu'il faut et selon qu'il faut: elle ne peut être en de meilleures mains.

J'ai dit que ce devoit être assez pour vous, qu'en se dévouant à l'état religieux, son choix de votre part fût pleinement libre; et en cela j'ai voulu marquer un autre excès où se portent des parens tout mondains, par des vues également contraires, et à l'esprit du christianisme et aux sentimens de l'humanité. Car, quelque respectable et quelque inviolable que soit la liberté des enfans au regard de la vocation, surtout de la vocation religieuse,

on abuse de l'autorité qu'on a sur eux
en l'étendant jusque sur leur volonté; e
sans les consulter, ni consulter Dieu, on
les détermine par une espèce de contrainte
à une profession qui ne leur convient en
aucune sorte, et à laquelle ils ne convien
nent point, puisque ce n'est point l'éta
où ils se sentent appelés. Or, qu'est-ce
que cela ? Je n'en puis donner une figure
plus juste, mais tout ensemble plus terri
ble, que ce qui nous est représenté dans
l'écriture : le voici.

On ne peut lire sans horreur ce qui est
dit au pseaume 105, où le prophète rap
porte que les Juifs, séduits par les nations
étrangères, et engagés dans leur idolâtrie
conduisoient eux-mêmes leurs propres en
fans aux pieds des idoles, et que là, sans
respect de la nature et de ses droits, ils
versoient le sang de ces innocentes victi
mes, et les immoloient aux démons. Quels
meurtres ! Quels parricides ! Mais je puis
le dire, et ce ne sera point une exagé
ration : voilà ce que nous voyons encore
de nos jours, quand des pères et des
mères, trompés par les fausses maximes
du monde, font violence à des enfans
pour les bannir de la maison paternelle
et les confiner dans un cloître. Que dis-
je, après tout ? Ce n'est point aux dé
mons, c'est à Dieu qu'ils les sacrifient !
Ah

Ah! c'est à Dieu! Hé! ne sait-on pas combien ces parens inhumains sont peu en peine de la gloire de Dieu, et de son service? Mais ce qui les touche, c'est leur cupidité et leur intérêt : ces enfans coûteroient trop à entretenir, et il faut à moins de frais s'en défaire. Ce qui les touche, c'est leur ambition démesurée, et la passion d'élever une famille : pour la mieux établir, il faut la soulager, et en réunir les biens, qui se trouveroient partagés entre trop d'héritiers. Ce qui les touche, c'est leur fol amour et leur prédilection pour un fils uniquement cher : il faut qu'il emporte tout, et que l'héritage des autres soit la retraite et la pauvreté religieuse. Ainsi cet intérêt, cette ambition, cette prédilection, voilà les idoles, voilà les démons auxquels sont immolées de tendres victimes dont le sang crie au tribunal de Dieu. Je dis immolées; car c'est leur donner la mort : une mort purement civile, j'en conviens; mais plus dure peut-être que ne le seroit la mort naturelle, dès que cette mort, quoique civile seulement, est une mort violente et forcée. Je m'exprime là-dessus en des termes bien forts et bien vifs; mais c'est que je conçois fortement et vivement la chose; et si dans le monde on la concevoit de même, tant de pères et de

mères-y feroient plus d'attention. Heureux ceux qui font au Seigneur un plein sacrifice d'eux-mêmes; mais il ne peut être saint ni agréé de Dieu, si le cœur n'y a part, et si ce n'est un sacrifice volontaire.

Esprit religieux; quels biens il produit, comment il s'éteint, et comment on peut le faire revivre.

COMME il y a une multitude infinie de chrétiens qui ne sont pas vraiment chrétiens, on peut dire qu'il y a bien des religieux qui ne sont pas vraiment religieux. Ainsi l'apôtre disoit en ce même sens, que *tous les descendans d'Israël, quoique descendans d'Israël, n'étoient pas pour cela des vrais Israélites* : et que leur manquoit-il pour l'être? L'esprit de la loi. Que manque-t-il de même à une infinité de chrétiens, pour être de vrais chrétiens? L'esprit chrétien. Et que manque-t-il à un grand nombre de religieux, pour être de vrais religieux? L'esprit religieux.

Rom. 6.

Mais qu'est-ce que cet esprit religieux? C'est une sincère estime de sa vocation, et une disposition intérieure et habituelle à remplir toute la mesure de perfection où l'on se sent appelé en qualité de religieux : si bien que cette perfection reli-

gieuse, qu'on sait être de la volonté de Dieu, soit la fin prochaine et immédiate de toutes nos attentions, de toutes nos affections et de toutes nos actions. Tel est l'esprit dont le religieux doit toujours être animé. Telle est l'âme qui doit lui donner la vie, je dis cette vie spirituelle, cette vie divine et surnaturelle, sans quoi il ne peut plus être dans la maison de Dieu, qu'un membre mort et inutile, soit pour la religion, soit pour lui-même. Il est donc d'une conséquence extrême d'entretenir, autant qu'il est possible, cet esprit dans une communauté religieuse, et dans le cœur de chaque personne religieuse. Quels biens n'est-il pas capable de produire? Quels abus au contraire, quels désordres s'introduisent dans les sociétés les plus régulières, dès qu'il commence à s'éteindre? Comment le perd-on? Comment peut-on le faire revivre et le ressusciter? Autant de points dignes des plus sérieuses réflexions, et dont il importe infiniment d'être instruit.

I. Et d'abord quels biens cet esprit religieux n'est-il pas capable de produire? On peut lui appliquer ce que Salomon a dit de la sagesse: *Tous les biens me sont venus avec elle.* En effet, qu'un religieux soit rempli de cet esprit, de là lui vient Sap. 7.

le goût de son état, la fidélité à tous les devoirs de son état, l'exactitude aux moindres pratiques de son état, le prix devant Dieu et la sanctification des exercices de son état; enfin, la paix et un parfait contentement de son état. Que d'avantages! comprenons-les bien, et considérons-les chacun en particulier.

Le goût de son état : pourquoi? parce qu'alors le religieux estime son état. Or, de l'estime suit naturellement le goût. Et c'est ainsi qu'on a vu, et que nous voyons encore de nos jours, tant de personnes religieuses de l'un et de l'autre sexe, s'affectionner à des états dont l'austérité révolte tous les sens, et semble être au-dessus des forces humaines : tellement que la nature des choses paroît changer à leur égard, et que ce qui devroit, selon les sentimens ordinaires, leur inspirer de l'horreur, et les rebuter, leur devient un attrait pour les engager et les attacher. La fidélité à tous les devoirs de son état : pourquoi ? parce qu'alors le religieux aspire à la perfection de son état, qu'il la désire véritablement et ardemment, qu'il la désire même uniquement. Or, n'ignorant pas d'ailleurs qu'elle est toute renfermée dans ses devoirs, il s'y porte avec un zèle infatigable, et une ferveur que rien n'arrête. Toute son étude, ce sont ses devoirs;

toute son occupation, ce sont ses devoirs; toute sa vie, ce sont ses devoirs. Il n'en omet pas un, et il n'y en a pas un où il n'apporte autant de vigilance, et autant de soin, que si c'étoit le seul dont il fût chargé, et dont il eût à répondre. L'exactitude aux moindres pratiques de son état: pourquoi? parce qu'alors le religieux n'ayant rien de plus à cœur que son avancement dans les voies de Dieu, et sachant combien y peuvent contribuer certaines pratiques, qui, sans être proprement des devoirs, ni d'une obligation étroite, sont néanmoins des usages communs, et des coutumes établies, il s'en fait à lui-même des règles, et comme des lois inviolables. Rien n'est petit pour lui, dès que c'est un moyen de s'élever à Dieu, et de faire quelques progrès dans l'humilité, dans la charité, dans l'obéissance, dans la mortification et la patience, dans toutes les vertus. Il embrasse tout, il se réduit à tout, il profite de tout. Le prix devant Dieu et la sanctification des exercices de son état: pourquoi? parce qu'alors le religieux ayant toujours Dieu présent, et en conservant partout le souvenir, il ne se conduit que par des vues supérieures et toutes religieuses. Point d'autre principe qui le fasse agir, point d'autre motif que le bon plaisir de Dieu. Or, ce qui donne

à toutes nos œuvres un caractère de sainteté plus excellent, et ce qui en rehausse particulièrement la valeur, c'est la sainteté même du principe d'où elles partent et l'excellence du motif qui les accompagne.

Enfin, la paix et un parfait contentement dans son état : dernier avantage qui est la suite immanquable des autres. Car le religieux aimant son état, goûtant tous les devoirs de son état, s'affectionnant aux moindres pratiques de son état, envisageant Dieu dans tous les exercices de son état, et y trouvant un trésor de mérite qu'il amasse, et qu'il grossit d'un jour à l'autre, doit, par une conséquence infaillible, se plaire dans son état, et y ressentir les plus solides consolations. C'est ce que mille exemples jusqu'à présent ont vérifié ; et comme le bras de Dieu n'est point raccourci, et que sa grâce, malgré l'iniquité du siècle, opère toujours avec la même onction, c'est encore maintenant ce que mille exemples vérifient. Ces consolations, au reste, cette onction que Dieu répand dans l'âme religieuse, n'ont rien de ces plaisirs grossiers, ni de ces vaines douceurs où les mondains font consister leur prétendu bonheur. Ce sont des consolations toutes pures, toutes célestes, qui, par l'alliance la plus merveilleuse, s'ac

cordent avec toutes les rigueurs de l'abnégation évangélique, et toute la sévérité de la pénitence. Car voilà le miracle que nous ne pouvons assez admirer : dans une vie où la nature est incessamment combattue; où chaque jour elle est domptée, mortifiée, crucifiée; on jouit d'un repos inaltérable, on ne cesse point de bénir son sort, et l'on s'y estime plus heureux qu'au milieu de toutes les pompes et de toutes les joies du monde.

Or, encore une fois, qui fait tout cela? Je l'ai dit : l'esprit religieux. Esprit intérieur, qui, du fond de l'âme où il réside, se communique au dehors, et se montre dans tout l'extérieur du religieux, dans ses discours, dans son air, dans sa marche, dans toutes ses manières. Les gens du monde s'en aperçoivent bien, et de deux religieux, ils savent bien distinguer celui qui se comporte en religieux, et celui qui parle, qui converse, qui se conduit en séculier : d'où vient le respect qu'ils ont pour l'un, et le mépris qu'ils témoignent quelquefois pour l'autre. Voilà pourquoi dans ce premier noviciat, par où, selon l'ordre et la sage discipline de l'église, il faut passer avant que de prendre avec la religion un engagement fixe et immuable, les maîtres à qui l'on confie le soin de former ces jeunes élèves que Dieu retire

du milieu de Babylone, et qu'il rassem
auprès de lui, s'étudient par-dessus tou
leur imprimer profondément cet esprit r
ligieux, et ne leur recommandent rien av
plus d'instance, que de le nourrir da
eux, de l'y fortifier, et de l'y mainten
jusqu'à la mort. Tant on est persuadé q
c'est le premier fondement de l'édifi
spirituel qu'ils ont à bâtir; et que de cet
racine doivent procéder tous les fruits
justice que Dieu attend d'une vie rég
lière et conforme à la profession religieus

II. Mais parce que les contraires ne p
roissent jamais mieux que lorsqu'on l
oppose à leurs contraires, après avoir v
quels biens produit l'esprit religieu
voyons quels abus et quels désordres s'i
troduisent dans une communauté, d
qu'il commence à s'éteindre. Il seroit
souhaiter qu'on en eût des preuves moi
fréquentes et moins éclatantes; mais c
est obligé de le reconnoître, quoiqu'av
une extrême douleur: c'est par là que so
tombées des maisons entières, où la rég
larité, depuis leur établissement, s'éto
conservée dans toute sa vigueur, et q
long-temps avoient été l'édification
l'église. Dieu y étoit servi fidèlement
saintement: la bonne odeur de leur piét
se répandoit de jour en jour, et se perp
tuoi

tuoit d'année en année. Tout le public en étoit instruit, et les regardoit comme des asiles de l'innocence chrétienne, et de la pureté des mœurs la plus parfaite. On vantoit de tous côtés la tranquillité, l'union, la charité qui y régnoit, et qui d'un grand nombre de sujets ne faisoit qu'un même cœur et qu'une même âme. Mais quelle malheureuse révolution a troublé cette harmonie, et renversé ce bel ordre? Comment est arrivé ce changement prodigieux, et cette triste décadence qui a perdu des communautés où l'observance étoit si exacte, et la règle si bien établie? C'est qu'on y a laissé entrer l'esprit du monde, et que l'esprit du monde en a banni l'esprit religieux. Je veux dire qu'il en a banni l'esprit de retraite; l'esprit d'oraison, l'esprit de dévotion, l'esprit de pauvreté, de pénitence, de soumission; l'esprit de détachement, de renoncement à soi-même; et qu'il y a porté avec lui un esprit de dissipation, un esprit de licence et d'indépendance, un esprit de tiédeur et d'éloignement des choses de Dieu; un esprit de propriété, de commodité, de paresse; un esprit vain, hautain, jaloux des préférences et des distinctions, impatient, délicat, sensible, et la source enfin de mille divisions: car voilà quel est cet esprit du

monde, qui prend la place de l'esprit de religion.

Faut-il alors s'étonner que cette ivraie, semée dans le champ du père de famille, y étouffe tout le bon grain? Faut-il, dis-je, être surpris qu'une maison se dérange, et qu'elle prenne une face toute nouvelle? que de maison de Dieu qu'elle étoit, elle devienne une maison de confusion, où les plus anciennes pratiques s'abolissent, où les plus saints règlemens sont négligés, où chacun vit selon son gré, et où les fautes demeurent impunies; où il n'y a plus ni subordination à l'égard des supérieurs, ni déférence à leurs avis et à leurs répréhensions, ni assiduité à la prière, ni zèle pour la fréquentation des sacremens, ni amour de la solitude, ni recueillement, ni pauvreté, ni austérités? S'il y reste encore quelques âmes vraiment religieuses, de quel œil voient-elles une défection si générale et si déplorable? et de quelle amertume sont-elles remplies dans le cœur, quand elles comparent l'état présent, où la communauté se trouve réduite, avec ce premier état, cet état florissant dont elles ont été témoins, et dont elles ne peuvent presque plus découvrir le moindre vestige? C'est le sujet de leurs gémissemens, d'autant plus douloureux qu'elles se croient moins capables de re-

médier au mal qui les afflige. Car souvent elles sont même obligées de se taire là-dessus, et n'osent s'en expliquer, ni déclarer leurs sentimens, parce qu'elles savent que tout ce qu'elles diroient, seroit mal reçu, et ne serviroit qu'à irriter les esprits. Cependant le désordre, bien loin de se corriger, croît tous les jours. A mesure que l'esprit religieux s'en va, une certaine crainte de Dieu s'efface, une certaine tendresse de conscience diminue; on s'enhardit, pour ainsi dire, à faire certains pas, à franchir certaines barrières; et en de telles conjonctures, à quoi n'est-on pas exposé, à quels égaremens, à quels scandales? Hélas! le souvenir du passé est sur cela une leçon bien terrible et bien touchante.

Il est vrai, après tout, que de pareilles chutes sont moins ordinaires et moins à craindre pour toute une maison religieuse, que pour quelques particuliers qui s'oublient et qui s'écartent de leur devoir. Car, quoique le corps d'une communauté se soutienne, il peut y avoir des membres infirmes et mal affectés; c'est-à-dire, qu'il peut y avoir de mauvais sujets qui se relâchent et qui dégénèrent de la sainteté de leur vocation. Or, n'y en eût-il qu'un seul, il est certain que la cause de son malheur est, ou de n'avoir jamais

bien pris l'esprit religieux, ou de l'avoir perdu. Peut-être, avec cet esprit, avoit-il eu d'abord les plus heureux commencemens. Peut-être étoit-il entré dans la carrière avec une ardeur et une résolution dont il sembloit qu'on dût tout espérer pour l'avenir. Mais ces espérances peu à peu se sont évanouies. Au milieu de sa course il s'est arrêté, il s'est dérouté, il a quitté son chemin ; et qui sait quand il le reprendra? Combien d'autres, après s'être égarés comme lui, n'en sont plus revenus! *O aveugles et insensés*, disoit saint Paul aux Galates, *vous êtes si dépourvus de raison, qu'ayant commencé par l'esprit, vous finissez maintenant par la chair. Vous marchiez bien : pourquoi n'avez-vous pas continué de même? et quel obstacle s'est opposé à votre persévérance?* Cet obstacle, à l'égard du religieux dont nous parlons, et à qui nous pouvons appliquer dans toute leur force les paroles de l'apôtre, c'est qu'il n'a plus le même esprit qui le dirigeoit et le gouvernoit. Trop de commerce et de distractions au dehors, trop de mouvemens même et d'agitations au dedans, omissions trop libres et trop fréquentes de l'observance régulière, négligences et tiédeurs dans ses exercices de piété, nouvelles idées, nouvelles inclinations, nouvelles prétentions;

Gal. 5.

tout cela insensiblement a déraciné de son cœur les principes de religion où il avoit été élevé.

Or, n'ayant plus le même esprit, il n'a plus les mêmes maximes : il ne pense plus comme il pensoit ; il ne goûte plus ce qu'il goûtoit, il n'agit plus dans les mêmes vues qu'il agissoit. Son état qu'il aimoit, lui devient ennuyeux et insipide ; ses devoirs, auxquels il étoit inviolablement attaché, lui paroissent incommodes et gênans ; mille petites pratiques qui ont passé en coutume, et qu'une sainte ferveur ajoute à la règle, ne sont plus dans son estime que des minuties et des dévotions de novice. Il se ménage, il s'épargne, et tâche de s'adoucir le joug en se déchargeant de tout ce qu'il peut. Ce qu'il observe même par une obligation dont il n'est pas en son pouvoir de se dispenser, il n'y satisfait qu'à-demi, que de mauvaise grâce, qu'avec une espèce de regret, que par un respect humain, que par une crainte servile, et qu'autant qu'il est éclairé de l'œil des supérieurs. Ainsi, dans une langueur mortelle il traîne une vie lâche, imparfaite, et sans mérite. Que dis-je! une vie sans mérite ? Plût au ciel qu'elle fût seulement inutile, et qu'elle ne fût pas aussi criminelle qu'elle l'est ! Car dans ce relâchement il n'est pas possible qu'on ne soit

exposé à bien des péchés, beaucoup plus griefs qu'on ne les conçoit, et qui, au jugement de Dieu, seront pour la conscience de rudes charges. Puissions-nous y faire présentement toute l'attention nécessaire, et n'attendre pas à y chercher le remède lorsqu'il n'y en aura plus! Il y en a encore, et quel est-il? ce seroit un esprit plus religieux. S'il est mort en nous, travaillons à le ranimer : c'est l'entreprise la plus digne de nos soins.

III. En effet, l'esprit religieux ne se retire point si absolument d'une âme, qu'on ne puisse le rappeler, et il ne s'amortit point de telle sorte, qu'on ne puisse le réveiller et le ressusciter. Vérité dont il est important avant toutes choses de se bien convaincre, et confiance qu'on ne doit jamais perdre, à quelque degré d'attiédissement et d'imperfection qu'on en soit venu. Car le démon, ennemi du progrès spirituel et de la sanctification du religieux, comme il est l'ennemi du salut de tous les hommes, n'a point d'artifice plus dangereux ni plus puissant, pour empêcher le retour d'une âme religieuse, et pour s'opposer à la grâce qui la sollicite intérieurement et qui l'attire, que de la décourager, de lui persuader qu'elle ne pourra rentrer dans ses premières voies,

ou qu'en y rentrant elle ne pourra s'y maintenir. Elle se représente là-dessus à elle-même des difficultés qu'elle n'ose espérer de vaincre. Elle se sent dans une aridité, une sécheresse, un dégoût et un abattement, où il lui semble qu'elle restera toujours, quelque bonne volonté qu'elle ait d'en sortir : mais c'est une illusion. Tout ne dépend que d'un seul point, qui est de faire revivre dans elle l'esprit religieux. Or, pourquoi ne le pourroit-elle pas ? Hé ! les plus grands pécheurs du siècle peuvent bien, avec l'assistance divine, reprendre l'esprit du christianisme ; pourquoi lui seroit-il plus difficile, avec le même secours, de reprendre l'esprit de sa vocation ? Il y a des moyens pour cela, et les plus efficaces se réduisent à trois, qui sont la réflexion, l'action, la prière.

Car si je veux me rétablir dans cet esprit de religion qui m'a fait renoncer au monde, et dont j'ai reçu les prémices en recevant l'habit religieux, ou si je veux le rétablir dans moi, le premier moyen que j'y dois employer, est la réflexion. C'est-à-dire, que je dois attentivement considérer, et me remettre devant les yeux ces grands objets dont j'ai ressenti l'impression à certains temps de ma vie, et en certaines rencontres, surtout depuis

que je me suis dévoué à Dieu dans sa sainte maison : que je dois me retracer vivement ces grandes vues que j'avois alors de l'importance de mon salut, du prix de mon âme, de la vanité du monde et de ses dangers, des avantages de la retraite et de la profession religieuse ; des desseins de Dieu sur moi, et de l'obligation d'y répondre ; de mes devoirs envers lui, soit généraux comme chrétien, soit particuliers comme religieux ; des hommages qui lui sont dûs ; des grâces dont il m'a comblé ; de la reconnoissance qu'il en attend, et qu'il a droit d'en attendre ; des promesses que je lui ai faites, de la fidélité constante à quoi elles m'engagent. Frappé de ces idées, je dois ensuite me tourner vers moi-même et contre moi-même. Je dois me dire : Où en suis-je ? et que fais-je dans mon état, dans cet état de sainteté et de perfection ? Je l'ai choisi ; mais, en le choisissant, que me suis-je proposé ? et en m'y consacrant, qu'ai-je prétendu ? J'ai voulu mettre en sûreté le salut de mon âme ; et jusque dans l'asile où elle devroit être à couvert de tout péril, je la perds, du moins je m'expose à la perdre. J'ai voulu me garantir de la contagion du monde ; et ce monde que je fuyois, je le recherche, je me rapproche de lui à toute occasion, ou

je tâche de le rapprocher de moi ; je ne me plais qu'avec lui, et tout sans lui m'est un désert, et m'ennuie. J'ai voulu me sanctifier par une vie religieuse; mais de bonne foi qu'est-ce que ma vie ? n'est-elle pas moins religieuse que séculière ? et combien de personnes séculières vivent beaucoup plus régulièrement et plus religieusement que je ne vis ? J'ai voulu me donner à Dieu, et m'y donner sans réserve ; j'ai voulu suivre sa voix qui m'appeloit, et remplir les desseins de sa providence; j'ai voulu l'honorer, le servir, m'unir à lui par les nœuds les plus étroits; je lui en ai fait au pied de son autel une protestation solennelle : mais en vérité puis-je croire que je sois à lui comme je le dois; que je marche dans ses voies, et que j'accomplisse ses desseins ; que je le serve selon qu'il le demande et qu'il le mérite; que je m'acquitte à son égard de tout ce que je lui ai promis, et que je lui garde la fidélité que je lui ai jurée ? Hélas ! comment pourrois-je me le persuader, lorsque je tiens une conduite dont je ne puis ignorer le déréglement ? Voilà, dis-je, quels reproches je dois me faire, et voici ce qu'il y faut ajouter. Car cette conduite si peu religieuse, où doit-elle enfin aboutir ? Demeurera-t-elle toujours impunie ? Après que mes supérieurs auront eu peut-

être assez de condescendance pour la to
lérer, Dieu en usera-t-il de même; e
quand je paroîtrai à son tribunal, aura
t-il la même indulgence? Toutes ces pen
sées, bien approfondies en de sérieuse
méditations, sont capables de rallume
le feu dans une âme; et c'est le premie
moyen d'y exciter par la réflexion, et d'
renouveler l'esprit religieux.

Le second est l'action. Saint Augustin
au sujet de la foi, parlant à un homm
qui dit, Si je *comprenois, je croirois*
lui répond, *Croyez, et vous compren
drez.* On peut faire la même réponse
un religieux : Si j'avois, dites-vous, l'es
prit religieux, j'agirois; mais pour l'avoir
agissez : c'est en agissant que vous le for
merez dans vous, et que vous l'y fere
renaître. Vous l'avez perdu, cet esprit
religieux, en cessant de pratiquer les exer
cices de votre état; et vous le retrouvere
en les reprenant. Mais puis-je agir sans
cet esprit? Vous le pouvez, aidé de la
vertu céleste. Vous pouvez, dis-je, indé
pendamment du goût, du sentiment, e
de la vivacité que donne cet esprit, vous
rendre assidu à tout ce qui est de votre
règle. Vous pouvez, aux heures et aux
temps prescrits, vous recueillir devant
Dieu, et méditer; lire de bons livres, et
vous y appliquer; rentrer en vous-même,

et faire l'examen de votre conscience; ap-
procher plus souvent du tribunal de la
pénitence, de la sainte table, et y appor-
er plus de préparation; assister plus exac-
tement aux divins offices, et les réciter
vec plus de révérence et plus de modes-
ie; vaquer à toutes vos fonctions, sans
n rien omettre, ni en rien négliger. Il
'est pas besoin de descendre là-dessus
ans un plus long détail. Vous savez assez
uelles sont les observances propres de
otre institut; vous en voyez la pratique
ans votre communauté : soumettez-vous
tout cela, et n'en passez pas un point,
uelque léger qu'il soit. Vous y aurez de
a peine, j'en conviens; vous n'agirez
u'avec répugnance : mais si vous vous
rmez d'une généreuse résolution, et que
ous teniez ferme, marchant toujours du
ême pas, et suivant toujours la même
oute, malgré toutes les épines qui s'y
encontreront, j'ose vous assurer que ce
e sera pas en vain, et je puis vous pro-
nettre que l'esprit religieux qui s'étoit
loigné, ou plutôt que vous aviez vous-
même éloigné de vous, reviendra; qu'il
amenera avec lui l'esprit de Dieu, ou,
our mieux dire, que l'esprit de Dieu le
amenera lui-même, et qu'il vous secon-
era. Vous serez surpris d'une si heureuse
onversion; vous en bénirez mille fois le

ciel, et vous vous écrierez comme le sai
Job. 6. homme Job : *Ce que mon âme rejeto*
7. *avec horreur, est maintenant ma pl*
douce nourriture. Votre profession et to
ses engagemens, bien loin d'être enco
pour vous un fardeau aussi pesant qu'
l'étoient ou qu'ils vous le sembloien
vous deviendront aisés, et vous porter
le joug du Seigneur avec une sainte al
gresse.

Mais achevons, et disons quelque cho
du troisième moyen, qui est la prière.
n'y a rien qu'elle ne puisse obtenir ;
voilà ce que le Sauveur des hommes no
a fait entendre dans son évangile, par c
paroles si expresses : *Demandez, et vo*
recevrez. Or, si Dieu est toujours dispo
à nous écouter, lors même qu'il n'
question que d'affaires humaines et d'i
térêts temporels, que sera-ce quand no
voudrons attirer sur nous les dons de s
esprit, et que dans ce dessein nous élev
rons vers lui nos cœurs ? Ainsi l'âme re
gieuse, concevant les dommages infi
que lui a causés la perte qu'elle a faite
l'esprit religieux, et touchée d'un v
désir de les réparer, n'a point de re
source plus prompte ni plus solide q
de recourir à Dieu. Qu'elle lui représen
sa misère : Hélas ! Seigneur, elle est e
trême et vous en êtes témoins ; vous voy

a désolation de mon cœur et le triste
bandonnement où il se trouve. Il est en
otre présence *comme une paille sans suc* Job. 13.
t toute desséchée. Ah! mon Dieu, il n'y 25.
plus rien en moi de religieux que le nom.
u'elle se reconnoisse coupable, et qu'elle
ii en témoigne humblement et affec-
ieusement son repentir: Non, Seigneur,
e n'est point à vous que je puis imputer
désordre de mon état, mais à moi-
ême; ce n'est point à vous que je puis
'en prendre, mais je n'en dois accuser
ue moi-même. Je m'en accuse à vos
eds, et je confesse devant vous que j'ai
éché. Juste sujet de mes regrets et de
es gémissemens! S'ils ne sont point en-
re aussi vifs que je le voudrois, du
oins ils sont sincères, et vous le savez.
u'elle implore avec confiance sa miséri-
rde, et qu'elle lui redemande cet esprit
grâce, qui peut seul la relever ou la
ettre en disposition de se relever elle-
ême: Jusques à quand, ô mon Dieu!
sques à quand? n'y a-t-il donc pas assez
temps que je languis dans le fond de
on indolence, et ne sortirai-je point
mon assoupissement? Daignez me ren-
yer votre esprit, et l'esprit de la sainte
ligion où il vous a plu de m'appeler,
vec cet esprit religieux vous me ren-
ez la vie; mais sans cet esprit reli-

gieux je n'ai ni sentiment ni mouvemen
Qu'elle le fasse souvenir de ses bont
passées, et des miracles que sa grâce
opérés en faveur de tant d'autres : Pou
quoi, Seigneur, ne ferez-vous pas po
moi ce que vous avez fait pour eux.
s'étoient égarés comme moi, et peut-êt
plus que moi; mais au premier sig
qu'ils ont donné d'un retour véritabl
au premier désir qu'ils en ont marqu
vous leur avez tendu les bras, vous
avez recueillis dans votre sein, vous
avez embrasés d'un feu céleste, et
vêtus d'une force divine. Leur chan
ment a comblé de consolation toute u
communauté; et après en avoir été
scandale, ils en sont devenus l'exemp
Hé, mon Dieu, puissiez-vous répan
sur moi les mêmes bénédictions! J'en
le même besoin, je les désire avec la mê
ardeur; il ne tient qu'à vous que j
ressente les mêmes effets. Enfin,
l'âme religieuse insiste toujours, et qu'e
ne cesse point de prier, jusqu'à ce
Dieu se soit laissé fléchir, et qu'il l'
exaucée. Il n'éprouvera pas long-tem
sa persévérance : car il n'est point
prière qu'il agrée davantage, parce q
n'en est point qui soit plus selon ses vu
Quoi qu'il en soit, on ne peut recherc
avec trop d'empressement, ni demand

avec trop d'instance un aussi grand don que l'esprit religieux. C'est le trésor évangélique : trésor caché et tout intérieur; mais si nécessaire et si précieux, qu'il faut tout vendre pour l'acheter. Heureux, quiconque le possède; plus heureux, quiconque le conserve, l'entretient, le fait croître jusqu'à la mort.

Habit religieux : ce qu'il signifie, et à quoi il engage.

CE que l'apôtre saint Paul recommandoit aux premiers fidèles, il nous le recommande à tous, qui est *de nous revêtir de notre Seigneur Jésus-Christ.* Or, dans un sens spirituel, se revêtir de Jésus-Christ, c'est se remplir l'esprit et le cœur des maximes de Jésus-Christ, et de ses sentimens; c'est conformer sa vie à la vie de Jésus-Christ, et régler toute sa conduite sur ce divin modèle. Mais prenant les paroles du grand apôtre plus à la lettre, on peut bien les appliquer à l'habit religieux, et dire plus proprement d'une personne appelée à la religion, et admise à ce saint état, que dans la cérémonie de la vêture, c'est de Jésus-Christ qu'elle se revêt. En effet, elle se revêt de la pauvreté de Jésus-Christ, puisque l'habit religieux est un habit pauvre; elle se revêt

Rom. 13. 14.

de l'humilité de Jésus-Christ, puisqu
l'habit religieux est un habit modeste e
humble ; elle se revêt de la pénitence d
Jésus-Christ, puisque l'habit religieux e
un habit pénitent. Ainsi du reste.

Mais entrons en quelque détail, e
voyons plus en particulier quel est le my
tère du saint habit que nous portons e
qualité de religieux. Voyons quels en so
les engagemens, quels en sont les ava
tages, comment il nous instruit de n
obligations, comment il condamne n
relâchemens ; de quelle manière il no
honore, et de quelle manière nous l'hon
rons, ou nous le déshonorons, selon l'e
prit qui nous anime, et la bonne ou ma
vaise édification que nous donnons a
dehors. De tout ceci nous pourrons tir
des leçons très-salutaires, et de puissa
motifs pour allumer toute notre ferve
dans la pratique de nos devoirs.

Qu'est-ce que l'habit religieux? C'es
pour user de cette expression, une espè
de sacrement; je veux dire, que c'est
signe visible des dispositions intérieure
et des sentimens invisibles de l'âme re
gieuse. Le religieux touché de Dieu,
sentant l'efficace de cette parole évang
lique, *Bienheureux les pauvres*, ne
contente pas d'une pauvreté en espri
mais embrasse réellement la pauvreté
Jésus-Chris

Jésus-Christ, par un dépouillement absolu de toutes choses ; et c'est pour en faire une profession ouverte, qu'il se revêt d'un habit pauvre, afin de donner ainsi à entendre que toute la fortune du monde ne lui est rien, qu'il y a renoncé, et qu'il n'aspire qu'aux richesses immortelles qui lui sont réservées dans le ciel. Le religieux, disciple d'un Dieu humilié, et connoissant toute la vanité du faste et de l'orgueil humain, s'attache à l'humilité de Jésus-Christ ; et c'est pour en faire une déclaration publique, qu'il se revêt d'un habit modeste et humble, afin de témoigner par là combien il est ennemi de tout ce qui s'appelle pompes du siècle, combien il les méprise, et qu'au lieu de chercher à paroître et à se distinguer par un faux éclat, toute son ambition est de tendre sans cesse vers l'héritage éternel, et d'y briller dans la splendeur des saints. Le religieux mort à lui-même, ou désirant d'y mourir, et sachant quelle est la corruption des sens, et combien il importe de les tenir dans la sujétion, prend pour son partage la mortification de J. C. et c'est pour notifier le choix qu'il fait, qu'il se revêt d'un habit grossier et pénitent ; comme s'il disoit : Que les mondains, idolâtres de leur chair, la flattent et l'entretiennent dans une mollesse criminelle ;

pour moi, je suivrai mon Sauveur crucifié; et chaque jour je me chargerai de sa croix, et la porterai sur mon corps.

A cet habit religieux les personnes du sexe ajoutent le voile, ce sacré voile que Tertullien compare à un bouclier, qui sert de défense à l'âme contre tous les scandales où elle pourroit être exposée et contre tous les assauts de la tentation qu'elle auroit à soutenir. Mais, quoi qu'il en soit de la pensée de ce père, ce qui est de certain, c'est qu'en se couvrant de ce voile, une vierge chrétienne fait une protestation authentique et solennelle de la résolution où elle est, de fermer désormais les yeux à tous les objets terrestres et profanes; d'étouffer dans elle les deux désirs les plus pernicieux, et néanmoins les plus ordinaires, qui sont le désir de voir et le désir d'être vue; de s'ensevelir toute vivante, et de se cacher dans l'obscurité de la retraite, pour n'être plus du monde, et n'avoir plus de rapport avec le monde; de ne s'occuper que du soin de plaire à son divin époux, et de le gagner; de se dévouer uniquement à Dieu, et de n'avoir plus de conversation et de commerce qu'avec Dieu.

Voilà, dis-je, de quoi l'habit religieux est un témoignage sensible; voilà ce qu'il signifie et ce qu'il annonce. Et de là même

ce respect qu'il inspire communément aux gens du monde, qui le regardent comme un habit d'honneur. Je dis comme un habit d'honneur : car s'il y a des habits pour le seul usage et la seule commodité, il y en a aussi pour marquer la distinction et la dignité. Ainsi voyons-nous les rois porter dans les grandes solennités le manteau royal, comme le symbole et le caractère de la majesté de leur personne. Ainsi voit-on les souverains pontifes vêtus de leur habit de cérémonie, qui les fait reconnoître entre tous les prélats de l'église. Ainsi les bienheureux, même dans le ciel, ont-ils, selon l'expression de l'écriture, un *vêtement de gloire*, proportionné au degré de leur béatitude et de leur sainteté. Or, tel est, par comparaison, l'habit religieux, et c'est ce qui en fait l'ornement et le prix. Car le prix et l'ornement d'un habit ne doit point précisément consister dans la matière qui le compose ; mais dans le ministère auquel il est affecté, mais dans la condition, dans l'élévation, dans le rang et la prééminence qu'il représente. D'où vient donc que l'habit de la religion, avec toute sa simplicité, et toute sa pauvreté, est cependant si respectable et si honorable? Ce ne peut être que parce qu'il représente des amis de Dieu, des hommes spécialement engagés et consacrés à Dieu,

des serviteurs et des servantes de Dieu par état, des épouses de Jésus-Christ, des vierges de Jésus-Christ, des pauvres de Jésus-Christ, de fidèles imitateurs de Jésus-Christ, dont ils ont pris les livrées, et à qui seul ils font gloire d'appartenir.

Ce sont là en effet les premières idées que le monde conçoit d'une personne religieuse, à en juger par son habit. Mais allons plus avant, et de tout cela que doit apprendre le religieux ? Que doit-il conclure ? Quel retour doit-il faire sur lui-même ? Qu'a-t-il à se reprocher, et de quoi doit-il se confondre ? C'étoit la pratique de S. Bernard ; il se remettoit sans cesse devant les yeux les devoirs de sa profession, et il se demandoit : *Où êtes-vous venu, et pourquoi y êtes-vous venu ?* Solide réflexion et utile souvenir qui ne devroit jamais s'effacer de l'esprit d'un religieux.

Car c'est à peu près comme saint Bernard, et même avec plus de sujet que saint Bernard, qu'il doit s'interroger souvent lui-même et se demander : Quel est l'habit que je porte ? et qu'ai-je prétendu, ou qu'ai-je dû me proposer en le recevant ? C'est un habit pauvre, par où je professe devant le monde la pauvreté de Jésus-Christ : hé ! qu'est-ce donc d'avoir sous cet habit pauvre des sentimens tout opposés à la pauvreté que j'ai choisie ; de

veiller avec tant de soin à ce que rien ne me manque ; de trouver si étrange que quelque chose me soit refusée ; de ne pouvoir me réduire au nécessaire, mais de rechercher avec un empressement extrême des superfluités qui m'accommodent ; de n'avoir point de repos, qu'elles ne me soient accordées, et d'imaginer mille prétextes pour m'en justifier l'usage ; d'affecter même quelquefois, (pitoyable foiblesse dont les sociétés religieuses ne sont pas toujours exemptes !) d'affecter, pour ainsi dire, jusque dans le sac et le cilice, un arrangement, un air de propreté, qui se ressent de l'esprit mondain dont mon cœur ne s'est encore jamais bien dégagé? C'est un habit modeste et humble, par où je professe l'humilité de Jésus-Christ : hé! qu'est-ce donc de conserver sous cet habit humble et modeste des sentimens tout contraires à l'humilité chrétienne ; de savoir si peu m'abaisser, céder dans les rencontres, supporter un mépris, écouter un avertissement ; de désirer avec tant d'ardeur certaines préférences, certaines places qui piquent mon orgueil, et de prendre tant de mesures pour les emporter ; de nourrir au fond de mon cœur tant de jalousies secrètes contre ceux ou celles à qui l'on donne l'ascendant sur moi, et qui sont dans une certaine estime à laquelle

je n'ai pu encore parvenir ; de faire tant d'attention à tout ce qui est capable, ou de me causer le moindre désavantage, ou de me procurer le moindre éclat, parce que l'un blesse ma vanité, et qu'elle se repaît de l'autre? C'est un habit grossier et pénitent, par où je professe devant le monde la mortification de Jésus-Christ : hé! qu'est-ce donc dans cet habit pénitent et grossier, d'être d'une si grande délicatesse sur ce qui concerne ma personne, mes aises, mes commodités : ne voulant me gêner en rien ; fuyant, autant que je le puis, la peine et le travail ; usant de toutes les fausses raisons que mon imagination me suggère, pour m'adoucir la rigueur de l'observance régulière, et pour m'en décharger ; me laissant abattre à la plus légère infirmité qui m'arrive, et m'en servant pour demander des dispenses, et obtenir des soulagemens dont je pourrois fort bien me passer ; enfin, vivant au gré de mes sens, et ne leur faisant aucune violence?

Mais qu'est-ce encore, sous un voile qui me consacre à la solitude et au silence d'une vie retirée, et qui me fait disparoître aux yeux du monde pour me séparer du monde ; sous un voile qui marque le détachement, le recueillement, l'esprit intérieur si propre de ma vocation ; qu'est

e, dis-je, sous ce voile, d'aimer toute-
ois le monde; c'est-à-dire, d'aimer les
isites du monde, les conversations du
ıonde, les liaisons avec le monde; d'y
rendre un goût qui m'attache le cœur,
ui me distrait et me dissipe, qui me dé-
ɔurne de mes exercices, et me les rend
nnuyeux; qui me refroidit dans l'orai-
ɔn, dans la communion; qui peu à peu
teint dans moi toute la ferveur de la dé-
otion et tout le zèle de mon avancement
t de ma perfection; qui peut-être à cer-
ains heures me retrace assez vivement
es pensées du monde, pour me faire sou-
irer dans mes liens, et regretter presque
a liberté que j'ai sacrifiée?

Qu'est-ce en effet que tout cela? Quelle
ontrariété entre l'habit et les sentimens!
t dans cette contrariété, à qui peut-on
ıieux comparer le religieux, qu'à ces faux
rophètes qui, selon l'expression de l'é-
angile, se montroient sous des vêtemens
e brebis, mais qui dans le fond n'étoient
ien moins que ce qu'ils paroissoient?
'habit religieux n'est donc alors qu'une
ypocrisie, qui peut imposer aux hommes,
ıais qui ne peut tromper Dieu.

C'est bien pis, quand le monde même
ient à s'apercevoir d'une telle contra-
iction; et comment ne s'en apercevroit-
pas? Car outre qu'il est d'une critique

et d'une pénétration extrême à l'égar
des religieux, il faut convenir, que comm
il y a des séculiers qui, sous l'habit d
monde, font voir des sentimens tout rel
gieux, il n'y a que trop de religieux qui
sous l'habit de religion, font voir d
sentimens tout séculiers. On les découvr
à leurs manières libres, à leurs airs éva
porés, à leurs paroles peu mesurées
peu discrètes, sans retenue et sans null
considération. Le monde qui les voit
qui les entend, en est surpris; et s'il n
leur témoigne pas la surprise où il est,
même devant eux il semble leur applau
dir, il sait bien s'en expliquer dès qu'i
se sont retirés. Sont-ce là, dit-on, d
religieux? Ils pensent comme nous, i
parlent comme nous, ils agissent comm
nous : à l'habit près, quelle différence
a-t-il entre eux et nous?

Scandale qui retombe sur l'habit mêm
et qui le déshonore : mais faisons-le cesse
ce scandale qui se répand si aisément
si vite. Il ne tient qu'à nous, et nous
pouvons par une conduite digne de not
profession. Ne soyons pas religieux seul
ment par l'habit; mais que notre hab
et nos mœurs s'accordent parfaitemen
ensemble. Craignons que ce saint hab
ne devienne un témoin irréprochable
quand nous paroîtrons au jugement d
Dieu

Dieu. Soutenons-en la sainteté, et honorons-le de telle sorte, par une fidélité entière et une exacte régularité, que ce soit pour nous une robe de noces, avec laquelle nous puissions être reçus au festin de l'époux, et avoir part au banquet céleste.

Vœux de religion, ou sacrifice religieux.

CE qui fait essentiellement le religieux, ce sont les trois vœux de religion; et il faut bien que la profession de ces vœux soit quelque chose de grand et de relevé, puisque les pères de l'église en ont parlé avec tant d'éloges, et qu'ils lui attribuent des qualités si glorieuses et si avantageuses. Car les uns l'ont appelée un second baptême, qui efface les péchés, et qui ne fait pas seulement renaître l'âme chrétienne à la vie de la grâce, mais à une vie sainte et à un état de perfection. Les autres l'ont regardée comme un vrai martyre, non point de la foi, mais de la charité: martyre, dit saint Bernard, qui, sans effusion de sang, et sans l'horreur apparente de toutes ces cruautés que les tyrans exerçoient contre les défenseurs du nom chrétien, n'est pas dans le fond, ni raison de sa durée, moins rigoureux,

et semble même plus difficile à soutenir. Voilà quels ont été les sentimens de ces saints docteurs. Pensées nobles et sublimes, mais auxquelles je ne crois pas néanmoins devoir ici m'attacher, parce qu'il me paroît que le prophète royal, plus directement encore inspiré du ciel, nous donne de cette profession des vœux une idée plus naturelle et plus propre, lorsqu'il nous la représente comme un sacrifice : *Offrez au Seigneur votre Dieu*, ce sont ses paroles, *offrez-lui un sacrifice de louange, et présentez vos vœux au Très-Haut.*

Ps. 49. 14.

Sacrifice tout religieux : comment ? en deux manières dont l'alliance est remarquable. En premier lieu, parce que, dans ce sacrifice, c'est le religieux qui, lui-même et en personne, fait la fonction de sacrificateur et de prêtre. Et en second lieu, parce que, dans ce sacrifice, c'est le religieux qui, lui-même et en personne, tient la place d'hostie et de victime. Le religieux est donc, dans la profession de ses vœux, prêtre et victime tout ensemble. Prêtre qui offre, et victime qui est offerte. Prêtre qui offre, et qui, par cette oblation et ce sacrifice, s'engage à Dieu solennellement et authentiquement victime qui est offerte, et qui, en conséquence de cette oblation et de ce sacri-

fice, appartient désormais à Dieu spécialement et totalement. Deux rapports sous lesquels toute âme religieuse peut se considérer : deux vues qui lui doivent servir de règle dans la conduite de toute sa vie, et qui l'une et l'autre ont de quoi lui fournir sur son état, et sur les devoirs de son état, des réflexions très-édifiantes et de très-salutaires instructions.

I. C'est le religieux qui lui-même, et en personne, dans la profession de ses vœux, fait la fonction de sacrificateur et de prêtre : pourquoi? parce que c'est lui-même qui s'oblige, lui-même qui se voue, lui-même qui se donne, lui-même, en un mot, qui s'immole et se sacrifie. Dieu est présent à ce sacrifice pour l'agréer; le ministre député de l'église y assiste, pour l'accepter; le peuple fidèle en est spectateur, pour en rendre témoignage, et pour le vérifier : mais celui qui le fait, c'est le religieux même; et nul pour lui ne le peut faire. La preuve en est manifeste : car, selon la maxime de la théologie, le vœu est un acte de la volonté, et d'une volonté libre; par conséquent d'une volonté qui agit elle-même, qui se détermine elle-même, qui, en vertu du pouvoir qu'elle a reçu de Dieu sur elle-même, dispose en effet d'elle-même et se lie elle-

même. Il est vrai qu'elle est pour cela prévenue et soutenue de la grâce; il est vrai que la vocation divine la presse, la sollicite, l'attire; mais après tout, cette grâce, cet attrait, cette vocation d'en haut, ce n'est point ce qui forme l'engagement que le religieux contracte avec Dieu. Il faut que la volonté acquiesce, qu'elle consente, qu'elle se livre, et que dans cet acquiescement de la volonté, que dans ce consentement, dans ce dévouement, il n'y ait ni violence, ni contrainte, ni nécessité, ni erreur, ni surprise, rien enfin qui puisse en aucune sorte préjudicier à la liberté de l'homme et à ses droits.

Droits tellement inviolables, et condition si absolument requise dans le religieux, que de là dépend la vérité de son sacrifice, la sainteté de son sacrifice, le mérite et l'utilité de son sacrifice, la stabilité de son sacrifice et sa perpétuité. Tout ceci est important. 1. La vérité de son sacrifice : car comme il s'agit de la personne du religieux, si ce n'est pas lui qui, de son gré et d'une volonté pure, vient s'offrir et se consacrer, ce ne peut être un vrai sacrifice, puisque ce ne peut être un vrai engagement. En vain paroîtra-t-il au pied de l'autel; en vain, au milieu d'une compagnie attentive à l'écouter, prononcera-t-il d'une voix haute et dis-

tincte la formule prescrite et les paroles essentielles : si elles ne sont que dans la bouche, et que ce ne soit point de l'intérieur qu'elles partent, tout cet appareil ne sera plus qu'une montre spécieuse et qu'une cérémonie sans effet. Ainsi le décident tous les maîtres de la morale; et c'est conformément à cette doctrine, qu'ils rejettent, comme promesse vaine et de nulle valeur, tout vœu qui n'auroit eu d'autre principe qu'un respect humain, qu'une crainte servile, que de trompeuses espérances, que des menaces capables de troubler le religieux et de le forcer dans son choix. 2. La sainteté de son sacrifice : la raison est que ce qui sanctifie, c'est l'intention, c'est l'esprit. D'où il faut conclure que le sacrifice du religieux n'étant pas accompagné de cette intention, ni animé de cet esprit, il ne devroit être censé au jugement de Dieu que pour une action indifférente et morte. Quel honneur en reviendroit à Dieu, qui ne se tient honoré que de la disposition de l'âme? Et qu'ai-je affaire, disoit-il aux Juifs, des fruits de la terre que vous apportez dans mon temple, et du sang des animaux qui coule sur mes autels? Tout cela ne m'est rien, tandis que vos cœurs ne sont point à moi, et ne se portent point vers moi. 3. Le mérite et l'utilité de son sacrifice :

Jésus-Christ a promis le centuple en ce monde et la vie éternelle dans l'autre ; mais à qui ? non pas à celui qu'on aura dépouillé de ses terres, et de tous ses héritages ; mais à celui qui, lui-même et volontairement, les aura quittés. Non pas à celui qu'on aura éloigné de son père, de sa mère, de ses frères, de ses sœurs ; mais à celui qui, lui-même et volontairement, se sera séparé d'eux. Non pas à celui qu'on aura entraîné après lui ; mais à celui qui, lui-même et volontairement, se sera mis à sa suite. Et en effet, il n'y a rien de méritoire auprès de Dieu, que ce qui nous est volontaire ; et Dieu ne mesure le prix de ce que nous faisons, que par l'affection avec laquelle nous le faisons. 4. La stabilité de son sacrifice et sa perpétuité : les vœux de religion sont irrévocables, et par là même ils sont perpétuels et en quelque manière éternels. Or, ils ne le peuvent être, qu'autant que la volonté s'est engagée. Par conséquent, si ce n'étoit pas elle-même qui se fût engagée, et que l'engagement du religieux n'eût été qu'un engagement faux et apparent, il pourroit le désavouer, il pourroit le révoquer ; il pourroit secouer un joug auquel il ne se seroit pas soumis, et où il ne se croiroit attaché par aucun lien. Il en faut donc revenir à ce point capital, que pour

être véritablement, dignement, constamment à Dieu, c'est le religieux qui lui-même doit se présenter et se consacrer; et voilà le sens de ma proposition, quand je dis que dans son sacrifice il doit faire lui-même l'office de sacrificateur et de prêtre.

Grande vérité, qui fournit à l'âme religieuse bien des sujets de consolation et d'instruction, soit dans le temps même où elle s'engage par la profession de ses vœux, soit dans toute la suite et tout le cours de ses années. Et d'abord quel fonds de consolation, lorsqu'après les épreuves ordinaires, appelée devant le Seigneur, pour se déclarer à la face de l'église, et pour consommer son sacrifice par une promesse et une protestation publiques, elle peut se dire à elle-même et le dire à Dieu, que ce qui la conduit, ce n'est point un esprit de servitude, qui est l'esprit des esclaves; mais un esprit d'amour, qui est l'esprit des enfans: que ce n'est point un esprit d'intérêt, qui est l'esprit des mercenaires; mais un esprit de religion, qui est l'esprit des élus? Oui, Seigneur, me voici: je viens; mais vous me permettrez en même temps de me porter à moi-même le doux témoignage, que je viens parce que je le veux; que c'est mon cœur qui vous désire, mon cœur qui vous recherche; et que le don qu'il vous fait, n'est

point un bien qu'on lui arrache, mais un hommage qu'il vous rend. Bénie soit, mon Dieu, votre miséricorde, qui sait ainsi me mettre en état de goûter le plaisir le plus solide, quand je puis penser que je fais quelque chose pour vous, et que c'est moi qui le fait, sans y être autrement déterminé que par le mouvement de votre divin esprit, et par ma fidélité à en suivre la sainte impression. Fidélité qui vous honore d'autant plus, et fidélité qui m'est d'autant plus salutaire et plus méritoire, que c'est le fruit d'une volonté plus maîtresse d'elle-même et de ses résolutions.

Telle est, dis-je, et telle doit être la consolation de l'âme religieuse. Consolation durable, qui, de ce premier moment où l'âme commence son sacrifice, s'étend jusqu'au dernier moment où elle sort de cette vie mortelle pour passer dans le sein de Dieu. Car il n'en est pas du sacrifice religieux comme des autres sacrifices, qui, sur l'heure et dans un espace de temps très-court, se consomment par l'entière consommation de la victime. Le religieux, tout immolé et tout sacrifié qu'il est, subsiste encore, et peut avoir une nombreuse suite de jours à remplir ; mais avec cet avantage, que chaque jour il peut aussi renouveler le même sacrifice. Ce n'est pas

un nouvel engagement qu'il contracte, mais c'est le même qu'il confirme. Il n'est plus désormais en son pouvoir de s'en dispenser; mais il est toujours vrai, et il lui suffit de savoir que c'est lui-même qui se l'est imposé : tellement que cet état, par une heureuse et sainte propagation, se perpétue de jour en jour, ou d'âge en âge, et se communique à toutes ses observances, à toutes ses fonctions, à tous ses emplois, jusqu'à ce qu'il plaise au ciel de finir sa course et de couronner ses mérites.

Ce n'est pas assez : mais de là même quelles instructions tire le religieux? quels motifs pour se soutenir dans la pratique de ses devoirs, et pour se reprocher ses relâchemens et ses tiédeurs? Hé quoi, j'ai dit, j'ai promis, j'ai voulu! j'ai dit à Dieu : Vous êtes mon Dieu, et je n'ai point d'autre maître à servir. Je lui ai promis une soumission et un attachement sans réserve. Comme je le promettois, je le voulois. Je voulois vivre selon ma règle : je voulois en accomplir toute l'obligation, et en acquérir toute la perfection. Or, ce que j'ai voulu si justement et d'une vue si délibérée, ai-je cessé de le vouloir? ou, si je le veux encore, pourquoi ne le veux-je plus avec le même zèle et la même ardeur? Le poids de la régularité me devient rude

et pénible, surtout à certains temps : une longue persévérance est sujette à bien des dégoûts et bien des ennuis ; mais j'ai dû prévoir tout cela : que dis-je ? je l'ai même en effet prévu ; et en le prévoyant, je l'ai accepté. J'en ai donné généreusement et hautement ma parole. Etoit-ce pour la révoquer ? étoit-ce pour me démentir ? étoit-ce pour manquer de courage dans l'exécution ? Malheur à moi, si je détruisois de la sorte et j'anéantissois la vertu d'un sacrifice où, moi-même et en personne, j'ai fait la fonction de sacrificateur et de prêtre.

II. C'est le religieux qui, lui-même et en personne, dans la profession des vœux, tient la place d'hostie et de victime. Car dans son sacrifice, ce qu'il offre, ce n'est rien autre chose que lui-même et tout ce qui lui peut appartenir. Or, en s'offrant lui-même, il fait à Dieu l'offrande la plus précieuse, la plus honorable, la plus universelle.

1. Offrande la plus précieuse : je dis la plus précieuse, non point absolument et en soi ; mais par rapport à celui qui l'a faite. Expliquons-nous. A me considérer moi-même tel que je suis, et dans le fond de mon être, je ne suis rien, je ne puis rien, je ne dois me compter pour rien :

mais ce rien, après tout, c'est ce que j'ai de plus cher, puisque c'est moi-même, et qu'à tout être rien, après Dieu, n'est plus cher que soi-même. Quand donc je me donne moi-même, je fais de ma part le don le plus grand. Dieu dit à Abraham : *Prends Isaac ; c'est ton fils unique et tu l'aimes : cependant je veux que tu le conduises sur la montagne, et que là tu me le sacrifies :* car je te le demande. Le saint patriarche obéit ; il mena son fils au lieu qui lui étoit marqué ; il éleva lui-même le bûcher où il devoit l'immoler, se mit en état de le frapper selon l'ordre qu'il en avoit reçu ; et si l'ange du Seigneur ne lui eût arrêté le bras, c'étoit fait d'Isaac, et bientôt le sang de ce fils bien-aimé alloit être répandu, et sa vie terminée. Voilà ce que toute la postérité a comblé d'éloges et canonisé, comme un des sacrifices les plus saints et les plus mémorables. Voilà ce qui plut singulièrement à Dieu, et ce qu'il regarda comme un des monumens les plus certains et les plus sensibles de la religion d'Abraham et de sa foi : *C'est maintenant que je connois combien tu me crains, puisque tu n'as pas même épargné ton fils unique.* Le Seigneur n'en demeure pas là ; mais sa libéralité le porte encore plus loin : *Parce que tu as fait cela, et que pour me té-* Gen. 22. 2.

moigner ton amour, tu n'as point eu d'égard à ton propre fils, je te bénirai, je multiplierai ta race, je la rendrai aussi nombreuse que les étoiles du ciel.

Or, sans prétendre rabaisser en aucune manière un sacrifice dont l'écriture a tant exalté le mérite, et que Dieu récompensa si abondamment et si magnifiquement, il est vrai du reste qu'Abraham, en sacrifiant Isaac, ne se sacrifioit pas lui-même. Il sacrifioit un fils. Dans ce fils, le seul appui de sa famille, et le seul par qui son nom dût se perpétuer, il sacrifioit toutes ses espérances pour l'avenir : mais encore une fois, ce fils, ce n'étoit pas lui-même; et il en faut toujours revenir à la maxime de l'évangile, qu'il n'y a point de sacrifice pareil à celui de donner sa vie pour ses amis, et de se donner soi-même. Avantage inestimable du religieux ; et c'est par là qu'il pratique à la lettre, et dans toute la force de son sens, cette grande leçon du Sauveur des hommes : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même.* Prenez garde, remarque St. Grégoire pape : c'est beaucoup de renoncer à ce qu'on possède, mais ce n'est pas tout ; le point difficile et le souverain degré, c'est de renoncer à ce qu'on est et à sa personne.

Matth. 16. 24.

Minus est abnegare quod habet; validè autem est abnegare quod

2. Offrande la plus honorable : com

ment? par la raison même que c'est l'offrande la plus précieuse. Et en effet, le prix de la victime augmente le prix du sacrifice ; et le prix du sacrifice honore le maître à qui il est présenté. Dans l'ancienne loi on offroit à Dieu les fruits de la terre ; on lui offroit le sang des boucs et des taureaux. Il ne rejetoit point ces victimes, il vouloit bien les accepter : mais dans le fond, étoit-ce des victimes dignes de ce souverain Être, et de quel œil voyoit-il ses autels ensanglantés de telles hosties ? Il n'y a qu'à l'entendre s'en déclarer à son peuple par la bouche du roi prophète, dans les termes les plus énergiques et les plus formels. *Écoute, Israël, et reçois ce témoignage de ma part. Je ne dédaigne point tes sacrifices ; je veux même les avoir continuellement devant mes yeux, afin qu'ils me sollicitent sans cesse à te faire du bien. Mais sais-tu,* poursuit le Seigneur, *sais-tu ce que j'agréerois au delà de tout le reste, et ce qui conviendroit mille fois plus à ma grandeur? Ce ne sont point les prémices de tes campagnes ou de tes troupeaux. Et que m'importe tout cela? si j'ai faim, si je suis pressé de la soif, est-ce à toi que j'aurai recours, et tout l'univers n'est-il pas à moi ?* Mais par où donc, ô le Dieu de nos pères, reconnoîtrons-

est. Greg. hom. 32. in evan.

Ps. 49.

nous votre suprême puissance, et ce domaine absolu qui soumet à votre empire tous les êtres créés ? Quel tribut exigez-vous pour cela de nous ? point d'autre que vous-même, répond le Dieu tout-puissant. De tout ce que vous pouvez m'offrir entre les êtres sensibles et dépourvus de raison, rien ne vous égale vous-même, et rien ne doit plus servir à ma gloire. Car ma gloire, c'est que l'homme, que cet homme, l'une des plus nobles créatures qui soient sorties de mon sein, que cet homme, formé à la ressemblance et marqué du sceau de son Créateur, que cet homme que *j'ai mis dans les mains de son conseil*, et à qui j'ai laissé la disposition de lui-même, n'en veuille point autrement disposer que pour moi et que pour se dévouer à moi. Voilà le sacrifice dont je suis jaloux. Or, ce que Dieu, dès les premiers temps, disoit aux Israélites, c'est avec bien plus de sujet ce que dans la loi évangélique il dit à l'âme religieuse ; et ce qu'elle fait en se sacrifiant, selon le langage de l'apôtre, comme une *hostie vivante, sainte, agréable à Dieu, et lui rendant* par ce sacrifice d'elle-même le *culte raisonnable* qu'elle lui doit, et qui lui est le plus glorieux.

Eccli. 15. 14.

Rom. 12. 1.

3. Offrande la plus universelle : se donner soi-même, c'est tout donner. Il

n'y a pour l'homme que trois sortes de biens naturels : biens de la fortune, biens du corps, biens de l'âme. Biens de la fortune, qui sont les richesses temporelles ; biens du corps, qui sont les plaisirs des sens ; biens de l'âme, qui sont l'entendement et la volonté. Or, le religieux, en se donnant lui-même, donne et sacrifie tout cela. Biens de la fortune, c'est ce qu'il donne et ce qu'il sacrifie par le vœu de pauvreté. Biens du corps, c'est ce qu'il donne et ce qu'il sacrifie par le vœu de chasteté. Biens de l'âme, c'est ce qu'il donne et ce qu'il sacrifie par le vœu d'obéissance. Que lui reste-t-il donc ? rien. Mais je me trompe ; et s'il ne lui reste rien en effet, mille choses peuvent lui rester en espérances, en prétentions, en désirs. C'est la belle pensée de l'abbé Rupert, et la voici. Car, quand je me trouverois, par le malheur de ma naissance et de ma condition, dans un dénuement entier, et que de tous les biens humains je n'en posséderois aucun, du moins pourrois-je en prétendre la possession, par une infinité de droits légitimes que je serois capable d'acquérir ; du moins pourrois-je en espérer la possession, par mille voies justes et mille moyens qu'il me seroit permis de mettre en usage ; du moins pourrois-je en désirer la possession, et,

sans bornes, porter mes souhaits à tout ce que je verrois et à tout ce que j'imaginerois. Je le pourrois, dis-je, comme tout autre que moi le pourroit de même : pourquoi ? parce que si l'être de l'homme est limité, sa convoitise ne l'est pas, et que son cœur, quelque étroite qu'en soit l'étendue, a néanmoins assez de capacité pour renfermer tout le monde.

On me dira que ces prétentions, ces espérances, ces désirs, n'ont rien de réel, que ce sont de simples idées, et communément de vaines chimères : je le veux ; mais c'est justement en quoi je crois devoir admirer davantage l'efficace et la vertu du sacrifice religieux. Car c'est dans ce sacrifice où le religieux se donne lui-même, qu'il donne conséquemment, et qu'il sacrifie toutes ces prétentions, toutes ces espérances, tous ces désirs; et c'est là même aussi ce que Dieu, dans l'acceptation qu'il fait de ce sacrifice, considère ces prétentions comme si c'étoient de titres solides, reçoit ces espérances comme si c'étoient des biens assurés et présens, compte ces désirs comme si c'étoient de possessions actuelles et véritables. Et voilà comment les pères entendent ces paroles de saint Pierre à Jésus-Christ : *Seigneur, nous avons tout quitté pour vous suivre.* Quelle confiance, dit saint Jérôme ! Qu'a-t-il-ce

Matth. 19. 27.

toit-ce que Simon-Pierre? un pauvre pêcheur : qu'avoit-il quitté? des filets qui faisoient toute sa richesse, et qui lui servoient à gagner sa vie. Cependant il semble qu'il eût quitté l'état le plus opulent et le plus abondant : *Nous avons tout quitté.* Ah! il est vrai, Pierre, dans le fond, et à proprement parler, n'avoit rien quitté : mais selon l'esprit, et dans la préparation de son cœur, il avoit tout quitté, parce qu'il avoit quitté l'affection de tout avoir, ou, pour mieux dire, toute affection d'avoir. Il avoit quitté toute la terre, parce que s'il eût eu le domaine de toute la terre, il y eût renoncé en vue de Dieu, et en vue de Jésus-Christ son sauveur et fils de Dieu. Ainsi, ce ne doit point être une proposition outrée, si j'avance, selon que je viens de l'expliquer, que le religieux, par l'offrande qu'il fait de soi-même à Dieu, lui offre dans soi-même, et avec soi-même, tout l'univers.

Sacrifice dont la gloire, quoique rapportée à Dieu seul, réjaillit néanmoins sur l'âme religieuse, puisque c'est en vertu de cette offrande que le religieux devient, non-seulement devant Dieu, mais devant les hommes, et dans l'estime des hommes, une personne sacrée. Sacrifice auquel sont attachées les plus grandes récompenses de Dieu, soit pour ce monde, soit pour

l'autre. Et sacrifice aussi qui, depuis le jour de la profession des vœux, jusqu'au dernier jour de la vie, engage indispensablement le religieux à se tenir dans un état perpétuel de victime. Or, qu'est-ce que cet état? Il y en a peu qui le comprennent bien, et encore moins qui veuillent bien s'y réduire, et en embrasser toute la perfection. Car, être victime, j'entends victime de Dieu, et l'être par état, c'est n'être plus à soi, ne plus disposer de soi, n'avoir plus aucun droit sur soi, et n'en plus prétendre; c'est être uniquement au pouvoir de Dieu, ne plus dépendre que de Dieu, ne plus agir que selon les ordres de Dieu et ses adorables volontés, par quelque organe, et de quelque manière qu'il nous les fasse déclarer; c'est être dans un état de mort, et comme un mort se laisser conduire, gouverner, placer au gré de Dieu et des puissances supérieures à qui Dieu nous a soumis: de sorte que chaque jour nous puissions dire avec l'apôtre, et dans le même sens
Rom. 8. 39. timent que l'apôtre: *Seigneur, tous les jours nous sommes livrés à la mort pour l'amour de vous*, et à chaque moment *nous sommes regardés* et nous nous regardons *comme des victimes qu'on immole*. Vue admirable pour l'âme religieuse: je suis une victime de mon Dieu. Vue

capable de la soutenir dans toutes ses observances, quelque pénibles qu'elles soient, et quelques efforts qu'elles demandent. Dans cette considération, à quoi n'est-elle pas préparée? S'il faut prier, veiller, travailler, s'humilier, se mortifier aux dépens de son repos, aux dépens de sa santé, aux dépens de toutes ses inclinations, et à quelque prix que ce puisse être; rien ne l'étonne, quand elle pense que c'est en tout cela qu'elle est victime. Qualité qui la touche d'autant plus, qu'elle voit tant de mondains se faire les victimes de leur ambition, les victimes de leurs intérêts, les victimes de leurs plaisirs et de leurs plus honteuses cupidités, les victimes du monde qui les tyrannise et qui les perd : au lieu qu'étant la victime de Dieu et d'un saint amour de Dieu, elle est la victime de son devoir, la victime de sa perfection, la victime de son salut, la victime de l'éternelle félicité qui lui est réservée, et qu'elle s'efforce de mériter.

Voilà pour quoi elle s'estime heureuse, et par où elle l'est en effet. Voilà par où nous pouvons l'être dans la religion. Notre sacrifice n'est point un simple sacrifice; mais c'est un holocauste où toute la victime doit être consommée. Vouloir en retenir quelque chose ou le reprendre après l'avoir sacrifié, ce seroit un larcin, que

Dieu, selon le terme de l'écriture, auroit en horreur, et qui nous exposeroit à ses plus rigoureux châtimens. Si là-dessus nous nous sentons coupables par quelque endroit, rougissons de notre infidélité, réparons-la, et, par une protestation toute nouvelle, rendons à Dieu ce que nous lui avons enlevé. Point de réserve avec vous, Seigneur : car vous êtes un maître trop grand, pour vous contenter d'un partage indigne de vous. C'est même beaucoup que vous daigniez agréer le sacrifice que je vous ai fait, et que je vous fais encore. Hé! mon Dieu, ce que j'en voudrois retrancher, à qui le donnerois-je? et ce que j'en ai retranché jusqu'à présent, à qui l'ai-je donné? Quoi que ce soit, il est toujours temps de le rapporter à votre autel, et vous êtes toujours prêt à le recevoir. Ne le rejetez pas, Seigneur; et si je l'ai profané, si je l'ai employé, contre vos ordres, à me relâcher de la rigueur de ma règle, ne le méprisez pas, puisque je ne veux plus désormais l'employer, et tout ce que je suis, qu'à vous obéir et à vous plaire.

Jugement du religieux, ou le religieux au jugement de Dieu.

C'est une promesse bien consolante pour le religieux, que celle de Jésus-Christ aux apôtres : *Je vous dis en vérité qu'au temps de la résurrection, lorsque le Fils de l'homme sera assis sur le siége de sa majesté, vous qui m'avez suivi, vous serez vous-mêmes assis sur douze siéges, et que vous jugerez les douze tribus d'Israël. Et quiconque aura quitté pour moi sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, tous ses héritages, recevra le centuple et la vie éternelle.* Le religieux, comme les apôtres, a tout quitté. Il a même, dans un sens, beaucoup plus quitté que les apôtres, puisqu'ils ne quittèrent que leurs barques et leurs filets, n'étant que de pauvres pêcheurs. Enfin, c'est au nom de Jésus Christ et pour Jésus-Christ, qu'il a renoncé au monde et à tous les biens du monde. Il a donc part à la promesse du Fils de Dieu ; et elle n'exprime rien de si grand qu'il ne puisse s'appliquer, et où il n'ait droit de prétendre. Quelle espérance ! quelle récompense ! Mais voici d'ailleurs une autre parole bien terrible, sortie de la bouche du même Sauveur, et qui fournit au reli- Matth. 19. 28.

gieux un fonds inépuisable de réflexions
Luc. et de réflexions les plus sérieuses: *On exi-*
12. 28. *gera beaucoup de celui à qui l'on a beaucoup donné ; et plus on lui aura confié de talens, plus on lui en redemandera.* C'est-à-dire, que nous serons jugés selon notre état, et selon les grâces attachées à notre état : de sorte que plus l'état aura été saint et capable de nous sanctifier, plus nous aurons de comptes à rendre et de châtimens à craindre. Car suivant ce
Ib. 47. qui est encore écrit dans l'évangile : *Le serviteur qui a connu la volonté de son maître, et qui, ayant eu plus de moyens pour l'accomplir, l'aura néanmoins négligée, et n'aura mis ordre à rien, en sera plus criminel et plus rigoureusement puni.*

Voyons donc un religieux au jugement de Dieu, je dis un religieux tiède, lâche, imparfait, peu soigneux de ses devoirs, et peu zélé pour son avancement et pour sa perfection. Voyons-le à ce jugement redoutable, où Dieu ne distinguera les conditions et les professions, que pour en faire la matière et la règle de ses arrêts. C'est là que nous comparoîtrons tous, et que le religieux, comme le reste des hommes, viendra répondre de toute sa vie, et recevoir sa sentence. Ne nous flattons pas que ce soit toujours une sen-

tence favorable. Jusque dans le sacré collége des apôtres, il y a eu un apostat et un réprouvé : nous étonnerons-nous, après cela, que dans les plus saints ordres il se trouve des sujets indignes de l'habit qu'ils portent, et réservés aux vengeances du Seigneur ?

Quoi qu'il en soit, il sera jugé, ce religieux, quel qu'il puisse être : et comment Dieu y procédera-t-il ? quelle forme de jugement observera-t-il ? que lui remettra-t-il devant les yeux pour le convaincre ? quatre choses : le bienfait de sa vocation, les devoirs de sa vocation, les moyens qui lui auront été fournis pour remplir sa vocation, enfin l'abus criminel qu'il aura fait des grâces de sa vocation. Tout cela formera contre lui un témoignage qui l'accablera, et qui ne lui laissera nulle excuse pour se justifier.

I. Le bienfait de sa vocation. Dieu ne s'étoit pas contenté de l'appeler au christianisme, et de l'aggréger par le baptême au corps de son église, de lui révéler les vérités de son évangile, et de le faire instruire de ses mystères, de ses commandemens, des voies ordinaires du salut. Grâces communes, qui doivent suffire à tout chrétien pour l'attacher inviolablement à Dieu. Mais à l'égard de cette âme

religieuse, Dieu avoit eu des vues encore plus relevées et plus particulières. Il l'avoit regardée comme sa vigne choisie, selon la figure dont il se servoit lui-même, en parlant de Jérusalem. Cette vigne qu'il vouloit faire profiter au centuple, et dont il prétendoit recueillir des fruits de sainteté les plus excellens, il l'avoit plantée dans une terre de bénédiction. Il se proposoit de la voir croître, monter, s'élever; et voilà pourquoi il l'avoit distinguée et spécialement élue. C'étoit de sa part une faveur, une élection toute gratuite; et c'est aussi ce qu'il représentera au religieux; c'est de quoi il lui retracera l'idée la plus vive et le souvenir le plus touchant.

Il lui développera les secrets de sa providence et toute sa conduite; comment il l'avoit prédestiné de toute éternité pour être associé à son peuple chéri et à ses plus fidèles amis; comment il l'avoit prévenu dès ses plus jeunes années, pour lui inspirer le dégoût du monde et pour l'en séparer; comment, dans un âge foible, il lui avoit donné assez de force et assez de courage pour rompre tous les liens de la chair et du sang, et pour vaincre tous les obstacles qui pouvoient le retenir; comment il l'avoit reçu dans sa maison, dans son sanctuaire, pour n'y être occupé que des choses divines, et pour ne vaquer

vaquer qu'à de pieux exercices ; comment il l'avoit appelé aux plus hauts degrés de la sainteté, et lui en avoit ouvert les voies ; comment il avoit eu en vue de lui faire mener sur la terre, autant qu'il étoit possible, la vie des anges dans le ciel, de le tenir toujours auprès de lui comme ces esprits bienheureux, et de l'admettre, en quelque manière, dans sa confidence et dans sa plus intime familiarité. Car telle est, en effet, l'excellence de la vocation religieuse ; en voilà les prérogatives et les plus précieux avantages.

II. Les devoirs de sa vocation. Les grâces de Dieu, surtout certaines grâces, portent avec elles leurs obligations ; et selon le prix et la mesure de ces grâces, les obligations croissent et s'étendent à des pratiques plus parfaites. De là vient que la sainteté d'un religieux doit autant surpasser la sainteté d'un homme du siècle, que la vocation de l'un est au-dessus de la vocation de l'autre : et c'est pour cela même aussi que l'état religieux consiste essentiellement dans ce sacrifice entier que nous faisons de nous-mêmes, par les trois vœux de pauvreté, de chasteté, d'obéissance ; de pauvreté, en dévouant à Dieu tous nos biens ; de chasteté, en dévouant à Dieu tous nos sens ; d'obéissance,

en dévouant à Dieu tout notre cœur et toute notre volonté.

C'est encore pour cela que les saints instituteurs, éclairés et inspirés de Dieu, ont ajouté à ces trois engagemens chacun une règle, où, dans un cours d'observances ordonnées et solennellement approuvées, sont contenus et réduits en acte tous les conseils évangéliques, toutes les vertus; le plus pur amour de Dieu, la charité du prochain la plus désintéressée; une mortification continuelle, soit intérieure, soit extérieure; l'humilité, le mépris de sa personne, la patience, la soumission, le recueillement, la retraite, le silence, la modestie, le jeûne, les abstinences; l'assiduité à l'oraison, à l'office divin, aux lectures de piété, aux examens de la conscience, à la confession, à la communion, au travail et aux fonctions de son emploi; en un mot, tout ce qui peut servir à perfectionner l'âme religieuse et à la sanctifier. Devoirs que Dieu détaillera, pour ainsi dire, de point en point, au religieux, sans en omettre un seul article. Voilà votre règle, reconnoissez-la. Voilà ce que vous deviez faire, et ce que vous deviez être; vous l'aviez promis, et je l'avois exigé de vous. Et qu'y avoit-il en tout cela que de juste, que de convenable à votre profession? Il

falloit l'honorer comme elle vous honoroit ; il falloit en soutenir la sainteté. La route vous étoit tracée : il y falloit marcher.

III. Les moyens qui lui auront été fournis pour remplir sa vocation. Non-seulement Dieu ne nous demande rien d'impossible ; mais tout ce qu'il nous demande, quelque difficulté qui s'y rencontre, eu égard à notre foiblesse, il prend soin de nous le faciliter par sa grâce, et de nous le rendre praticable. C'est ce qui paroît dans l'état religieux. Si le religieux doit tendre à toute la perfection de l'évangile, combien de moyens la religion lui met-elle en main pour y parvenir ? Qu'épargne-t-elle pour l'instruire, pour l'éclairer, pour l'animer, pour le fortifier, pour le préserver des occasions, pour le relever de ses chutes, pour le régler par de bons modèles, pour allumer sans cesse dans son âme une sainte ferveur, et pour l'avancer ?

Temps d'épreuve, où, tout récemment sorti du monde, et novice dans les choses de Dieu, de sages maîtres n'ont d'autre occupation que de le dresser, de l'exercer, de lui former l'esprit et le cœur, de lui enseigner la science des saints, et de lui apprendre à la pratiquer. Temps de retraite, où, rentrant en lui-même et repas-

sant par ordre les vérités les plus touchantes, il revient de ses dissipations, il se remet de ses langueurs, il pleure ses infidélités et ses négligences; il reprend sa première ardeur, et redouble le pas dans la carrière qui lui est marquée. Temps de renouvellement, où, pour se lier plus étroitement à Dieu que jamais, et pour serrer les sacrés nœuds qui l'attachent, il ratifie toutes les promesses qu'il a faites; il se reproche les plus légères atteintes qu'il peut y avoir données; il s'engage par de nouvelles protestations, et se rétablit ainsi auprès du Seigneur dont il commençoit à s'éloigner. Exercices journaliers, la méditation, la prière, la visite des autels, l'assistance au chœur, les louanges divines, l'approche des sacremens, les fréquentes revues, les œuvres de pénitence, les entretiens spirituels, les conférences, les exhortations, l'usage de bons livres. Vigilance des supérieurs, exemples des égaux, concours unanime des sujets dont une communauté est composée, qui vivent sous la même règle et qui, par une édification mutuelle et une sainte émulation, se soutiennent les uns les autres. Ajoutez les grâces du ciel, grâces intérieures, grâces particulières, grâces plus abondantes dans les maisons religieuses que partout ailleurs, lumières, sentimens, inspirations.

Que faut-il de plus? et ce que Dieu disoit à Israël, n'aura-t-il pas droit de le dire à un religieux : *Qu'ai-je pu faire pour vous, que je n'aie pas fait?* Je vous ai sauvé de l'Egypte, je vous ai conduit dans une terre de bénédiction, je vous ai nourri de la manne céleste ; ma miséricorde vous environnoit de toutes parts, et je vous ai recueilli sous mes ailes, pour vous défendre de tous vos ennemis. Quelles barrières n'aviez-vous pas à leur opposer? De quelles armes n'étiez-vous pas muni pour les combattre? Que vous demandois-je au-dessus de vos forces? et, pour vous seconder, quelle protection, quels soins, quels appuis vous ont été refusés? Vous ne vous plaindrez pas de moi et de ma providence; mais c'est à moi maintenant d'examiner quelles plaintes j'ai à former contre vous, et combien vous êtes redevable à ma justice. Isaïe, 5. 4.

IV. L'abus criminel qu'il aura fait des grâces de sa vocation. Voici le point capital et décisif; voici le terme fatal et le dénouement de cette dangereuse procédure. L'évangile ne nous annonce rien sur cela que d'effrayant, que de sinistre. Le Fils de Dieu cherche du fruit dans un figuier, et, n'y en trouvant point, il le maudit. Le cep de la vigne qui ne produit

que des feuilles, est coupé, desséché et mis au feu. Le serviteur qui ne rend que le talent qu'on lui a confié, et qui ne l'a pas fait valoir, est réprouvé du maître. Ainsi, que sera-ce au moment de la mort, à ce moment où le religieux, cité au tribunal de Dieu, paroîtra devant cette souveraine majesté, et aux pieds de ce juge inexorable qui n'a acception de personne? que sera-ce, dis-je, quand Dieu, s'adressant à lui, il lui dira comme ce seigneur à son intendant : *Rendez-moi compte de votre recette.* Car voilà ce que vous aviez reçu, et à quelles conditions vous l'aviez reçu. Tel étoit le bienfait de votre vocation ; tels étoient les devoirs de votre vocation ; tels ont été les moyens qu'on vous a fournis pour remplir votre vocation : à quoi tout cela s'est-il terminé? et de votre part quels en ont été les effets?

Luc. 16. 2.

Que sera-ce quand Dieu, reprenant le fil et toute la suite de sa vie pendant les trente, les quarante années, et peut-être davantage, il lui fera voir une vie passée dans l'oisiveté, dans la paresse, dans une tiédeur mortelle et habituelle; une vie dissipée, immortifiée, quelquefois plus sensuelle, par proportion, et plus mondaine que la vie même du monde ; une vie sans attention sur soi-même, sans zèle de sa perfection, sans goût pour toutes les pra-

tiques de piété, et sans dévotion; des vœux très-imparfaitement gardés, et souvent tout à fait violés; des règles, ou méprisées et hautement transgressées, ou observées par nécessité, par crainte, par bienséance, par respect humain; des actions toutes naturelles, des intentions toutes serviles, des passions très-vives, des conversations très-libres, des paroles très-médisantes et très-malignes, des animosités nourries et invétérées dans le cœur, des impatiences au dehors, et des saillies de colère qui n'ont que trop éclaté dans les rencontres, et que trop causé de trouble et de scandale.

Car nous parlons d'un religieux de ce caractère; c'est-à-dire, (et faut-il, helas! que nous soyons contraints de faire un tel aveu), c'est-à-dire, que nous parlons d'un grand nombre de religieux, sans y en comprendre d'autres, dont il seroit à souhaiter que les égaremens, plus affreux encore et plus déplorables, fussent ensevelis dans un éternel oubli. Or, encore une fois, que sera-ce quand ce religieux se trouvera chargé de répondre à Dieu d'une telle vie, et d'une conduite si peu religieuse? Est-ce là ce que Dieu attendoit de lui, et ce qu'il devoit en attendre? Est-ce là ce que lui-même il avoit eu d'abord en vue, lorsqu'il sortit de la maison pa-

ternelle, et qu'il se dégagea, avec une détermination si ferme et si constante, de tous les liens du monde, pour se consacrer uniquement au service de Dieu? Etoit-ce là que devoit se réduire ce service de Dieu, et en cela qu'il devoit consister? Hé! s'il ne s'agissoit d'autre chose, qu'étoit-il nécessaire de faire tant d'efforts, de rompre tant de nœuds, de s'enfermer dans le cloître, et de recevoir, pendant une année de probation, tant de leçons; de prendre des engagemens si saints, si étroits, si irrévocables? Pourquoi tout cet appareil? Il n'avoit qu'à rester dans le siècle, et qu'à y jouir de sa liberté.

Mais allons plus avant; et que sera-ce encore quand, pour achever de confondre le religieux, et pour lui ôter toute excuse, Dieu formera contre lui un jugement de comparaison? Je veux dire, quand Dieu l'opposera lui-même à lui-même; quand Dieu le comparera avec tant de justes qui vivoient dans le monde, et qui s'y sont sanctifiés; quand Dieu fera même servir à sa condamnation les pécheurs du monde, et toute leur conduite selon le monde? Témoignages qu'il ne pourra récuser, et dont il sera accablé. Reprenons.

1. Comparaison de lui-même avec lui-même. Et en effet, il n'y a point ou presque point de si mauvais religieux, qui,

vivant au milieu de ses frères, et les voyant assidus à leurs observances, n'ait eu quelquefois certains sentimens, et ne se soit trouvé en certaines dispositions où Dieu le touchoit, où il comprenoit le bonheur de son état, où il en considéroit la sainteté, où il s'affectionnoit à ses devoirs, où il étoit résolu de s'y rendre plus fidèle, et où il les remplissoit véritablement. C'étoit pour les supérieurs une consolation, pour la communauté un sujet d'édification, et pour lui-même un repos de conscience, dont il goûtoit toute la douceur et toute l'onction. C'est donc là, c'est à ces heureux jours que Dieu, pour ainsi dire, le renverra. Que pensiez-vous alors? A quoi étiez-vous disposé? Que faisiez-vous? Qu'y avoit-il dans la règle que je vous avois imposée, et que vous aviez embrassée, qui vous étonnât, qui vous rebutât, qui vous arrêtât? Vous couriez dans mes voies, et vous vouliez y persévérer et y mourir: pourquoi vous en êtes-vous retiré, et d'où est venu ce changement? Ce qui étoit un devoir pour vous, a-t-il cessé de l'être? ne vous étiez-vous donné à moi que pour un temps? et n'étiez-vous pas toujours engagé par la même profession et les mêmes vœux? Ces grands motifs qui vous attachoient à vos obligations, ont-ils perdu

toute leur force? et le joug que vous portiez si délibérément et avec tant de courage, est-il devenu plus pesant et moins soutenable? Soyez vous-même votre juge; car c'est à vous-même que j'en appelle. Ce que vous avez voulu en telle conjoncture et ce que vous avez pratiqué, vous avez toujours dû le pratiquer, et toujours dû le vouloir.

2. Comparaison avec les justes du siècle. Le monde est bien corrompu; mais c'est cela même qui relève la gloire et le mérite de tant de saintes âmes qu'on voit dans le monde, tout corrompu qu'il est, et malgré tous ses dangers, s'adonner constamment à toutes les œuvres de la piété chrétienne, et vivre selon toute la perfection de l'évangile. Quelle innocence! quelle pureté de mœurs! Quelle dévotion vive et ardente dans l'oraison, dans la communion, dans toutes les pratiques de religion! Quelle fidélité aux moindres exercices que leur a prescrits un ministre de Jésus-Christ, en qui elles ont mis leur confiance! Quelle docilité aux leçons de ce directeur! et quelle obéissance à ses ordres comme aux ordres de Dieu même! Quel esprit de pénitence, que d'austérités secrètes, que de rigueurs qu'on est plutôt obligé de modérer que d'exciter! Combien d'autres opérations de la grâce qui

ne paroissent point! parce que ce sont des âmes sans ostentation, et plus soigneuses de se cacher, que de se produire aux yeux du public. Il n'y a que les prêtres du Seigneur, dans le sein desquels elles déposent leur conscience, qui soient bien instruits de ces mystères : et je ne dissimulerai point que moi-même j'en ai cent fois rougi devant Dieu, voyant dans le plus grand monde des saints et des saintes, et y découvrant d'éminentes vertus qui me reprochoient mes imperfections et mes foiblesses.

Mais ce reproche, combien sera-t-il encore plus pressant au jugement de Dieu? et quels prétextes le religieux pourra-t-il là-dessus alléguer pour sa défense? Le Fils de Dieu, parlant des Juifs, disoit : *Les Ninivites s'éleveront au jugement contre cette nation, et la condamneront. Car dès qu'ils entendirent la prédication de Jonas, ils firent pénitence; et voici plus que Jonas.* Le même Sauveur ajoutoit : *Plusieurs viendront de l'orient et de l'occident, et auront place au festin avec Abraham, Isaac et Jacob dans le royaume des cieux : mais les enfans du royaume seront rejetés.* Tristes figures dont le sens ne peut que trop s'appliquer à notre sujet, et qui n'en sont qu'une trop sensible démonstration. Car voilà ce

Matth. 12. 41.

Matth. 8.

qui doit s'accomplir à l'égard du religieux, et voilà comment Dieu, pour ainsi parler, lui confrontera des troupes de séculiers, dont la vie et les exemples feront sa honte et sa condamnation. Dans la terre des pécheurs ils se sont sanctifiés ; et vous, dans la terre des saints, quel degré de sainteté avez-vous acquis ? Ils étoient au milieu des périls, et ils se sont sauvés ; vous, dans un lieu d'asile et gardé de toutes parts, en combien de manières avez-vous exposé et hasardé votre salut ? Tout conspiroit à les détacher de moi, et jamais ils ne se sont départis de ma loi, et de la perfection de ma loi ; vous, tout vous portoit vers moi, et combien de fois m'avez-vous oublié, combien de temps ? Cette perfection où ils sont parvenus, n'étoit pour eux qu'un conseil, et ils n'en ont pas néanmoins négligé, ni volontairement omis un seul point : pour vous, c'étoit un devoir indispensable, c'étoit un précepte de la désirer, de la rechercher, d'y tendre sans cesse, et de vous y avancer ; mais quel effort avez-vous fait pour cela, mais y avez-vous pensé, mais vous en êtes-vous occupé, mais en mille rencontres, et sur mille sujets, avez-vous même observé l'essentiel de l'évangile, et satisfait au commandement ?

3. Comparaison avec les pécheurs du

siècle. Ce sont ces mondains, qui, possédés du monde dont ils se sont rendus esclaves, donnent aux affaires du monde, et à son service, toute leur attention et tous leurs soins. Que ne font-ils point pour lui plaire? et que ne leur en coûte-t-il point pour acquérir ses biens, pour obtenir ses récompenses, pour parvenir à ses honneurs, pour s'insinuer dans sa faveur, et pour s'y maintenir? On peut dire qu'il y a peu d'ordres religieux, et qu'il n'y en a peut-être point, quelque austères qu'ils soient, qui exigent autant de vigilance et de réflexions, autant de veilles et de fatigues, autant d'exercices pénibles et laborieux, autant de sujétion et de dépendance, autant de sacrifices de ses aises, de son repos, de sa santé, de sa propre volonté, qu'il en faut dans la cour d'un prince, dans la profession des armes, dans un ministère, dans une charge, dans un négoce, partout où l'on cherche à établir sa fortune et à réussir. Or, toutes ces peines, tous ces mouvemens, tous ces assujétissemens, sont-ce des obstacles capables d'arrêter un mondain dans la poursuite de ses prétentions et de ses projets? Autre conviction contre le religieux, et autre sujet de confusion en la présence de Dieu. Hé quoi! lui dira Dieu; n'étois-je pas un maître assez grand?

et le monde devroit-il être mieux servi que moi ? Étoit-il plus puissant, plus riche que moi ? Étoit-il plus libéral dans ses promesses, plus magnifique dans ses dons ? Avoit-il sur tant de mondains qui l'adoroient ou qui l'idolâtroient, des droits plus sacrés, plus inviolables que je n'en avois sur vous ? Lui appartenoient-ils autant que vous m'apparteniez ? car vous étiez mon héritage, vous étiez dans ma maison, de mon peuple particulier. Le joug qu'il leur imposoit, étoit-il moins pesant que le mien ? et en le portant, ce joug du monde, n'avoient-ils nul chagrin, nulle contradiction, nul ennui, nul dégoût à dévorer ? Toutefois comment le portoient-ils ? Ils servoient le monde comme leur divinité ; m'avez-vous servi comme votre Dieu ?

De là quelle décision, quel arrêt ? c'est ce que toute personne religieuse doit mûrement considérer : car qui sait s'il est digne de haine ou d'amour ? Mais du reste il est certain qu'il y en a dans chaque communauté, à qui cette matière convient davantage, et que par un aveuglement bien déplorable, peut-être même par une espèce d'endurcissement, ce sont justement ceux-là qui en paroissent moins touchés que les autres, et moins en peine. De quelque espérance qu'ils osent se flatter,

parce qu'après tout on ne leur voit point faire de chutes grossières, et qu'ils suivent, disent-ils, le train ordinaire de la maison, nous lisons néanmoins dans l'évangile une parabole qui les regarde, et qui devroit rabattre leur confiance. C'est celle des dix vierges. Il est constant que toutes étoient vierges, et il n'est point écrit que dans leur vie il y eût rien de scandaleux. Cependant de ces dix vierges, lorsqu'il fut question d'entrer dans la salle du festin, il y en eut cinq que l'époux rejeta, et à qui il répondit : *Je ne vous connois point.* Affreuse réponse pour une âme religieuse, que la mort aura conduite au tribunal de Dieu! Dans un désir ardent d'être admise à la béatitude céleste, elle s'écriera : *Seigneur, Seigneur, ouvrez-moi ;* mais quel coup de tonnerre, quel anathème, si Dieu vient à lui dire : *Je ne vous connois point !* Hé ! Seigneur, je suis de ces vierges que vous avez appelées. Il est vrai : mais vous êtes de celles qui se sont endormies. Ce n'étoit d'abord qu'un léger assoupissement; mais bientôt vous êtes tombée dans un sommeil oisif et plein de paresse. *Bienheureux le serviteur que le maître en arrivant trouvera sur ses gardes et dans le devoir : il lui donnera l'administration de tous ses biens.* Mais vous qui n'avez rien fait de

Matth. 25. 12.

Matth. 24. 26.

ce que j'attendois de vous, que pouvez-vous attendre de moi? *Je ne vous connois point.*

Ce ne sont point là de vaines terreurs; et plaise au ciel qu'elles fassent sur nous une impression salutaire! St. Paul craignoit d'être réprouvé; et ce que ce maître des gentils, ce vaisseau d'élection craignoit pour lui-même, tout apôtre qu'il étoit, nous pouvons bien le craindre pour nous, tout religieux que nous sommes. D'avoir demeuré à Jérusalem, et dans les saints lieux, écrivoit saint Jérôme, ce n'est pas un mérite ni un sujet de louange; mais le mérite et ce qui est digne de louange, c'est d'avoir mené dans ces lieux saints une vie sainte. Disons-le même de la profession religieuse; et si nous voulons que le jugement de Dieu nous soit favorable, prévenons-le. Entrons nous-mêmes en jugement avec nous-mêmes: mais entrons-y sérieusement, sans ménagement, sans retardement. Rappelons dans l'amertume de notre âme toutes nos années; supputons toutes nos pertes; tâchons de les réparer; rachetons le temps; et, sans faire aucun fonds sur le passé, con-
Ps. 76. 11. cluons comme David: *C'est maintenant, Seigneur, que je vais commencer.*

Saintes

Saintes résolutions d'une âme religieuse qui reconnoît la perfection de son état, et se confond de ses infidélités.

JE vois, Seigneur, ce que je suis et ce que je devrois ne pas être, comme aussi je ne vois que trop ce que je devrois être, et ce que je ne suis pas. Que d'infidélités dans tout le cours de ma vie! que de tiédeurs et de lâchetés! voilà, mon Dieu, ce que je ne devrois pas être, mais ce que je suis néanmoins, et de quoi je me confonds à vos pieds. Au contraire, quelles vues de sanctification, quels desseins votre providence a-t-elle formés sur moi? A quelle perfection m'appelez-vous? et qu'exige de moi l'état religieux, ce saint état où votre grâce m'a conduit? Voilà ce que je devrois être, mais ce que je ne suis pas; et de ne l'être pas, c'est mon humiliation et ma condamnation. Car je ne puis me dissimuler à moi-même combien je me trouve encore loin du terme où vous vouliez m'élever, et combien peu j'ai avancé jusqu'à présent dans les voies que vous m'avez tracées. Il n'a tenu qu'à moi d'y marcher; et si je les avois constamment et fidèlement suivies, je serois un saint: hélas! mon Dieu, que suis-je qu'un prévaricateur et un pécheur?

Je le reconnois; mais après tout, Seigneur, je puis par votre miséricorde, non à ma gloire, mais à la vôtre, me rendre à moi-même, en me reprochant mes foiblesses, ce témoignage bien consolant, que toutes foiblesses qu'elles sont, ce ne sont point de ces désordres si ordinaires dans le monde, je dis dans le monde corrompu. Je vous sers très-imparfaitement, il est vrai; mais enfin je n'ai point, comme une multitude innombrable de mondains, quitté votre service; je n'y ai point renoncé. Je crains de vous perdre en perdant votre amour, je redoute vos jugemens, j'ai horreur du vice, je tâche à me tenir exempt de certaines passions, et je ne m'y laisse point entraîner; je ne donne point entrée dans mon cœur à des objets capables de l'attacher criminellement, et de l'infecter d'une contagion mortelle; je ne me livre point à ces injustices, à ces fraudes, à ces violences, à ces excès honteux, où portent une convoitise insatiable, un intérêt sordide, une ambition désordonnée, une molle sensualité, un libertinage de mœurs et de croyance. Ah! Seigneur, qu'éternellement vous soyez béni de tout cela, puisque tout cela vient de vous, et que ce sont les prérogatives inestimables de ma vocation à la vie religieuse. Sans cette prédilection que vous

avez eue pour moi, et ce choix que vous avez fait de moi, comment n'aurois-je point été emporté par le torrent du monde? Comment aurois-je échappé à l'incendie le plus général, et n'aurois-je point été malheureusement consumé par le feu avec des millions d'autres?

Car il faudroit, mon Dieu, que je fusse l'homme le plus présomptueux et le plus ingrat, si, me connoissant tel que je me connois, j'osois m'attribuer à moi-même un avantage dont je ne suis redevable qu'à votre bonté infinie. Je n'ignore pas la conduite du monde, et je suis assez instruit des iniquités qui s'y commettent. De quoi n'ai-je point entendu parler? et de quoi n'ai-je pas souvent été témoin? Le crime y règne dans toutes les manières, et il y règne ouvertement. Non-seulement il ne cherche point à se cacher; mais il lève la tête, mais il se montre au grand jour, mais il devient un sujet de gloire, et une espèce de triomphe. Tout mon zèle s'allume là-dessus; et, sans être assez téméraire pour me comparer à votre prophète, je crois pouvoir dire que je me sens touché de la même douleur que lui, et pouvoir m'écrier comme lui: *Seigneur, j'ai vu les pécheurs de la terre;* je les ai vus transgresser hautement votre loi, la mépriser, la profaner, et j'en ai été ému Ps. 119.

jusque dans le fond de l'âme; *j'en ai séché de regret et de tristesse.* Je le dis en effet; mais, dans le plus vif sentiment de mon indignation, je fais un retour sur moi-même, je m'examine moi-même, je considère les dispositions de mon cœur, et de là j'apprends quelle doit être pour vous ma reconnoissance, et à quoi elle m'engage. Car tout ce que j'aperçois dans ces mondains dont je déplore l'aveuglement et les prodigieux égaremens, c'est, mon Dieu, ce que je pouvois devenir, et, selon les apparences, ce que j'aurois été comme eux, si j'avois eu à vivre parmi eux et avec eux; c'est où la passion, où l'occasion, où la coutume, où l'exemple, où mille engagemens m'auroient précipité.

Quand donc, Seigneur, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme le commun des hommes, ce n'est point par le même esprit que le pharisien, qui vous remercioit de n'être pas comme le reste des hommes, et qui par là prétendoit se mettre au-dessus de tous les hommes. Loin de moi cette confiance orgueilleuse, qui se prévaudroit de vos dons, et qui, par une présomption insoutenable, et sans se contenter du fruit que j'en retire, vous en raviroit encore l'honneur. C'est dans une vue toute contraire, que je reconnois, et qu'à ma confusion je fais devant

vous cet aveu, que si vous m'aviez confondu avec le commun des hommes, et qu'il ne vous eût pas plu de me recueillir par une faveur singulière dans votre sainte maison, je me serois peut-être abandonné à de plus grands désordres, et rendu plus criminel qu'ils ne le sont ; ou que s'il vous eût agréé de traiter comme moi le commun des hommes, et de les rassembler auprès de vous, et dans votre sanctuaire, ils y auroient beaucoup mieux rempli que moi la place que j'occupe, et y auroient acquis bien d'autres mérites que moi.

Cependant, mon Dieu, en vous bénissant de tout le mal que je n'ai pas fait jusqu'à présent, et que je pouvois faire, quand pourrai-je également vous bénir du bien que je pratique? Je ne demande pas quand je pourrai vous bénir du bien que vous m'avez mis en état de pratiquer : dès maintenant, Seigneur, je vous en bénis, puisque j'ai pour cela les moyens les plus abondans et les plus puissans. Mais de pouvoir pratiquer le bien, et de le pratiquer, ce n'est pas une même chose, et l'un n'est pas une conséquence de l'autre. Je ne l'éprouve que trop, et je n'ai que trop lieu de craindre le sort de ce serviteur inutile, qui fut rejeté et condamné, non point pour avoir perdu son talent, mais pour n'en avoir pas usé selon les in-

tentions de son maître. Hé! mon Dieu, quand viendra ce temps que j'attends, auquel j'aspire depuis longues années, que j'ai cent fois désiré, et qui par ma faute n'est pas encore arrivé ; quand, dis-je, viendra-t-il cet heureux temps où je sortirai de mon assoupissement et de ma langueur, où je reprendrai un feu tout nouveau, où j'accomplirai fidèlement tous mes devoirs, où je suivrai de point en point toute ma règle, où je penserai, je parlerai, j'agirai, je vivrai en religieux?

J'ai de bons momens, où je veux tout cela, où je me propose tout cela, où je forme sur tout cela des desseins : mais que le passage est difficile de la résolution à l'exécution, et qu'il est ordinaire d'y échouer! Si je prends d'abord quelques mesures, si je fais quelques efforts, ce sont des efforts semblables à ceux de saint Augustin, lequel se comparoit à un homme endormi qui se réveille, et qui voudroit se lever, mais que l'appesantissement où il est, replonge aussitôt dans son premier sommeil. C'est ainsi que le poids de ma fragilité me rentraîne, et, malgré tous mes projets, me fait retomber dans mes premiers relâchemens. Grand Dieu, créateur des âmes, et leur sanctificateur, donnez à l'ouvrage que vous avez commencé dans moi, sa dernière perfection. D'être

dans la terre des saints, selon l'expression d'un de vos prophètes, et de n'y point commettre l'iniquité, c'est un avantage des plus précieux; mais ce ne sera, Seigneur, un avantage complet, que lorsque dans cette terre des saints je travaillerai efficacement moi-même à me sanctifier.

Je dis, mon Dieu, à me sanctifier selon toute la sainteté de mon état; car ce qui peut me suffire comme chrétien, seroit trop peu pour moi comme religieux. Au simple chrétien vous n'avez, ce semble, donné qu'un talent ou deux : mais c'est au religieux que vous en donnez jusqu'à cinq. Mieux il est partagé, plus il est obligé de rapporter; et si celui des serviteurs qui avoit reçu deux talens, dût les rendre, et deux autres au delà, c'est avec la même proportion, qu'en ayant reçu cinq, je dois les faire valoir et les consacrer à votre gloire et à mon avancement dans vos voies.

Quels progrès j'aurois fait, Seigneur, si j'avois ainsi employé toutes mes années, depuis que vous m'avez appelé à votre service, et que je m'y suis engagé! Où en serois-je? où en sont tant d'autres, que je vois comblés de vertus et de grâces? Chaque jour ils croissent, ils montent, ils s'élèvent, tandis que je demeure en arrière, et que, chargé comme eux de votre joug, au lieu de le porter avec la même

alégresse, je ne fais que le traîner. Étoit-ce donc là, mon Dieu, ce que vous vous proposiez, quand vous m'avez séparé du monde, et que par une distinction aussi glorieuse pour moi, qu'elle m'est favorable et avantageuse, vous m'avez admis au nombre de tant d'âmes choisies? Est-ce là cette perfection propre de l'état religieux, et cette sainteté particulière qui le relève au-dessus de l'état séculier? Ne vous ai-je promis rien autre chose, en me dévouant à vous? N'aspirois-je à rien autre chose dans ce temps d'épreuve par où j'ai passé, et qui a précédé la profession de mes vœux? Sont-ce là les leçons qu'on me faisoit, et n'est-ce qu'à cela qu'on me formoit? Tout me condamne, Seigneur, tout rend témoignage contre moi, et je n'imagine point d'excuse, que mon cœur malgré moi ne démente.

Du reste ma vie s'en va, mes jours s'écoulent, et peut-être mon heure est-elle plus proche que je ne le pense. Quoi qu'il en soit, elle vient cette dernière heure; et que sera-ce, si je la laisse venir, et qu'elle arrive, sans que je l'aie prévenue, ni que j'aie presque rien fait de tout ce que je devois? Car, à parler de bonne foi et pour le dire à ma confusion, le peu que je fais, n'est rien; ou si c'est quelque chose, ce n'est point, à beaucoup près,

ce

ce que demande ma vocation, ni ce que vous attendez de moi. Mais n'est-il pas temps enfin, Seigneur, de commencer? N'est-il pas temps d'être religieux en pratique et en effet, après ne l'avoir été depuis tant d'années que d'habit et de nom?

C'est bien tard que je prends une résolution si salutaire et si nécessaire. C'est bien tard que je commence, ou que je veux commencer: mais, Seigneur, entre les ouvriers du père de famille, ceux qui ne vinrent travailler à sa vigne que vers la moitié du jour, eurent la même récompense que les autres, parce qu'ils regagnèrent, par l'activité de leur travail, ce qu'ils avoient perdu par leur retardement et leur lenteur. Or, voilà ce que j'ai à faire présentement; et de cette sorte mes pertes passées, au lieu de me décourager, m'exciteront, m'animeront, se tourneront à bien. Moins j'ai avancé, plus je redoublerai ma course. Moins j'ai été religieux, plus je m'efforcerai de le devenir. Car je le puis encore, et malheur à moi si je ne le voulois pas; si désormais je n'y donnois pas tous mes soins; si je ne suivois pas la sainte ardeur que votre grâce m'inspire, et que je sens se rallumer dans mon âme. Faites, mon Dieu, que ce ne soit point une ferveur passagère. Toute vive qu'elle est, ou qu'elle paroît, je ne saurois me

répondre de ma persévérance, qu'autant qu'il vous plaira de me seconder, et que je serai soutenu de votre secours tout-puissant.

Gouvernement religieux, et quelles vertus y sont plus nécessaires.

Quand on traite de l'obéissance religieuse, on ne s'attache communément qu'à instruire ceux qui doivent obéir, et l'on ne parle presque jamais à ceux qui doivent commander. Cependant les supérieurs ne sont point impeccables, non plus que les inférieurs. Les fautes des uns ne sont pas moins importantes, et ne causent pas moins de dommage dans une communauté, que celles des autres; et l'on peut dire au sujet de l'obéissance, qu'il est aussi difficile, et même plus difficile, de bien savoir la faire pratiquer, que de bien savoir la pratiquer.

L'autorité supérieure, dans une maison religieuse, est une prérogative : c'est une distinction, mais une distinction à titre onéreux, et une charge plus qu'un honneur. Les fondateurs, inspirés de Dieu dans l'institution de leurs ordres, y ont établi une forme de gouvernement, nécessaire pour lier ensemble le chef et les

membres, et pour maintenir tout le corps dans un bon état, en le maintenant dans la règle. Cette forme de gouvernement n'est pas la même partout; et comme il y a une diversité de grâces et de voies par où la divine Providence conduit ses élus, il y a pareillement une diversité d'observances et d'instituts, qui fait un des plus beaux ornemens de l'église. Mais tous, quelque différens qu'ils soient d'ailleurs, conviennent en ce point, qu'il y ait à la tête de chaque société régulière une puissance qui préside, qui ordonne, qui tienne la place de Dieu, de qui l'on reçoive l'impression, et qui dirige toutes les démarches et tous les mouvemens. Or, que ce premier mobile vienne à manquer, qu'il se dérange, qu'il s'arrête; (et afin de ne considérer la chose que par rapport à vous, qui m'engagez à vous écrire mes pensées, et à vous donner cette courte instruction, touchant la place que vous occupez présentement), qu'une supérieure n'ait que les talens requis pour gouverner, ou que les ayant, elle ne les mette pas en œuvre, on voit assez quels désordres il doit de là s'ensuivre. Car, voilà comment des communautés entières sont tombées dans une triste décadence, et dans un relâchement qui les a perdues.

Il est donc pour vous d'une conséquence

infinie, qu'étant obligée de tenir les autr
dans le devoir, vous fassiez vous-mêm
une étude très-sérieuse de vos devoirs
que vous vous les imprimiez vivement
et dans l'esprit et dans le cœur; dans l'es
prit, pour les connoître; dans le cœu
pour vous y affectionner; que vous e
confériez souvent avec Dieu, et qu'aus
souvent vous en confériez avec vous-mêm
et vous vous en demandiez compte devan
Dieu; que vous appreniez ainsi à bie
mesurer tous vos pas dans la route où vou
commencez à marcher. Elle est périlleuse
les écueils y sont communs, et des écueil
qu'on ne peut éviter sans une grande at
tention. De toutes celles qui vous ont pr
cédée, combien peut-être y ont échoué
Quoi qu'il en soit, si le pilote s'endort a
milieu des rochers où il se trouve engagé
il est fort à craindre que, par sa négli
gence, le vaisseau ne périsse; et si vou
n'avez toujours les yeux ouverts pou
prendre garde à vous, et pour vous ob
server, non-seulement vous vous égarerez
mais, au jugement de Dieu, vous devien
drez responsable de vos égaremens.

Ce qui doit être d'abord le sujet d
votre consolation et de votre confiance
c'est que vous ne vous êtes point ingéré
dans le gouvernement; que vous ne l'ave
point recherché; et, pour m'exprimer ave

saint Paul, que *vous ne vous êtes point attribué l'honneur.* D'où vous avez droit de conclure, que vous y êtes appelée de Dieu; et que Dieu étant fidèle à ceux qui suivent sa vocation, il ne vous abandonnera point, mais que sa grâce vous éclairera, qu'elle vous soutiendra, qu'elle consommera la bonne œuvre qu'il a commencée dans votre personne, par le choix qu'il a fait de vous. Sans cette vocation d'en haut vous ne pourriez vous répondre si assurément de l'assistance du ciel: que dis-je! vous devriez vous attendre, de la part du ciel, à un funeste abandonnement. Car ce ne seroit plus Dieu alors qui vous auroit tracé le chemin où vous entrez, et il diroit de vous ce qu'il disoit des faux prophètes : *Je ne les envoyois point, et ils couroient; voilà pourquoi ils seront rejetés et livrés à eux-mêmes.* Heb. 5. 5. Jer. 23. 21.

D'autres que vous l'ont éprouvé, ou s'exposent à l'éprouver. Et ne le savez-vous pas? ne le voyez-vous pas? L'envie de dominer, disons mieux, et ne craignons point d'user du terme propre, une pitoyable ambition n'est pas tout-à-fait bannie des maisons religieuses; mais elle s'entretient et se nourrit jusque dans l'obscurité de la retraite, et comme dans le sein de l'humilité. On veut être quelque chose, quoiqu'en se séparant du monde on ait

déclaré qu'on ne prétendoit plus à rien. C
divorce avec le monde a été plus de corp
que d'esprit; et parce que, selon le sentt
ment naturel, qui est partout le même
on aime à se voir considéré, ménage
craint, respecté, de là vient que, sans r
sistance et sans combat, on succombe
la tentation, et qu'on se laisse aisémen
surprendre au vain éclat de la supériorit
Mais le moyen d'y parvenir? et commen
y procéder? Il est rare qu'on s'y porte ou
vertement, et qu'on témoigne sur cela so
désir. Au contraire on a bien soin de l
cacher, et l'on affecte, en toutes ses pa
roles et toutes ses manières, de marque
là-dessus une indifférence parfaite, e
même une espèce d'éloignement. Rien d
plus modeste que les expressions dont on
se sert en parlant de soi-même, et recon
noissant son peu de suffisance et son in-
dignité; mais ce sont des discours; et avec
ces beaux discours, le désir qu'on a dans
le cœur, tout caché qu'il est, n'en est
pas moins vif. On le dissimule; mais il
agit, et il fait agir. On prépare de loin
les esprits, le parti se forme, l'une attire
l'autre. Cependant une élection approche,
et c'est alors qu'il faut redoubler ses at-
tentions, et se montrer plus affable et
plus officieuse que jamais, envers tout le
monde, surtout envers les amies. Enfin le

jour arrive où la communauté s'assemble, et où il est question de décider. Les voix se recueillent, la pluralité l'emporte, la supérieure est élue, bien contente de sa destinée, et peut-être encore voulant se persuader que c'est Dieu qui l'a choisie, et qu'elle n'y a contribué en aucune sorte.

Tout ceci au reste ne doit point étonner, depuis qu'on a vu les apôtres même, élevés à l'école de Jésus-Christ, disputer entre eux de la préséance, et ambitionner les premiers rangs de son prétendu royaume temporel. Mais de quoi l'on ne doit pas non plus être surpris, c'est que Dieu se retire, et qu'il ne bénisse point un gouvernement qui n'est pas dans l'ordre de sa providence. C'est qu'il permette que cette supérieure s'égare, qu'elle s'aveugle en mille rencontres, et qu'elle fasse mille fautes, qui détruisent toute l'estime qu'on en avoit conçue, et qui la décréditent dans une maison dont elle croyoit devoir être l'oracle et la directrice. C'est que, dans une place où elle espéroit trouver de la douceur et de la satisfaction, il lui laisse sentir toute l'amertume et tout le déboire de mille événemens fâcheux, de mille contradictions, de mille inquiétudes dont elle est sans cesse agitée, troublée, désolée, et qui lui donnent bien lieu de regretter l'état de dépendance d'où elle a voulu sortir, et

où elle vivoit mille fois plus tranquille e
plus heureuse. C'est que, pour la punir, c
pour punir le grand nombre de celles qu
l'ont appuyée de leurs suffrages, plus pa
inclination que par raison, il prive la com
munauté d'une protection spéciale dont i
la favorisoit, et que de cette sorte tou
l'esprit de Dieu s'éteigne, et toute la dis
cipline religieuse se dérègle. Châtimen
aussi juste, qu'il est terrible et que le
suites en sont malheureuses.

Mais revenons, et puisque de bonne
foi vous pensez n'avoir rien à vous repro
cher sur cet article, ne nous y arrêtons
pas davantage. Il s'agit maintenant de
répondre à la vocation de Dieu, et d'en
remplir tous les devoirs. Le premier pas
est fait, et bien fait : je le veux ; et je
n'en puis douter, connoissant votre droi
ture et votre esprit religieux. Vous voilà
dans la carrière ; mais le point est de la
fournir heureusement et dignement, soit
pour la gloire de Dieu, soit pour le bien
de votre maison, soit pour la sanctifica
tion de votre âme. Vous voulez donc sa
voir comment vous devez vous comporter,
dans une fonction d'autant plus critique
pour vous, qu'elle vous est toute nouvelle,
et que vous n'en avez eu jusqu'à présent
nul usage. Vous me demandez quelles
sont les conditions les plus essentielles

d'une bonne supérieure, et par où elle peut se mettre en état de réussir. Je comprends tout en cinq paroles, dont chacune mérite une réflexion particulière : exemple, vigilance, charité, fermeté, prudence. Avec cela j'ose vous annoncer un succès tel que vous le pouvez désirer : car, à l'égard de la profession religieuse, c'est dans l'assemblage de ces qualités que consiste toute la science du gouvernement.

I. Exemple. Jésus-Christ lui-même a commencé par là : avant que d'enseigner, il a pratiqué. Vous êtes supérieure, il est vrai : mais en devenant supérieure, vous n'avez pas cessé d'être religieuse ; c'est-à-dire, que vous êtes toujours dans la même obligation de travailler à votre perfection particulière et à votre avancement spirituel, selon l'esprit de votre règle, et par les moyens qu'elle vous prescrit. Vous n'êtes donc pas plus exempte des observances ordinaires, que le reste de la communauté. Vous pouvez vous en dispenser plus impunément ; mais vous ne le pouvez pas avec plus de droit, ni plus légitimement. Vous le pouvez plus impunément, puisque, dans la maison dont la conduite vous est confiée, il n'y a personne qui puisse vous demander compte de vos ac-

tions, ni entreprendre de vous corriger; mais vous ne le pouvez pas plus légitimement ni avec plus de droit, puisque vous êtes liée par les mêmes engagemens que les autres, et qu'en vous chargeant de la supériorité, on n'a pas prétendu vous décharger de la régularité. Vous avez des pouvoirs que n'ont pas les autres; je le sais, et on ne vous les conteste point; mais comme vous ne devez user de ces pouvoirs en faveur des autres, qu'avec poids et mesure, qu'avec raison et pour de justes sujets, vous n'en devez pas plus aisément ni plus librement user par rapport à vous-même.

Et ce seroit sans doute une chose assez étrange, qu'une supérieure, préposée pour maintenir la règle dans toute sa vigueur, fût la première à la transgresser. Est-ce là l'exemple qu'elle doit lui donner, et qu'on attend d'elle? Saint Paul disoit aux fidèles : *Soyez mes imitateurs, comme je le suis de Jésus-Christ;* et c'est ainsi par proportion que la supérieure dans une communauté religieuse, doit être en état de dire à toutes les personnes qui lui sont soumises : Agissez comme vous me voyez agir. Car, sans cet exemple, de quel poids seront toutes ses paroles et toutes ses exhortations? Osera-t-elle même parler? osera-t-elle exhorter à la pratique de la pau-

1. *Cor.* XI. 1.

vreté, lorsqu'on verra qu'elle ne veut manquer de rien ? osera-t-elle recommander la mortification des sens, lorsqu'on verra qu'elle s'accorde tous les soulagemens, et se ménage toutes les douceurs qu'elle est en pouvoir de se procurer ? osera-t-elle exiger l'exactitude, l'assiduité, la fidélité à tous les exercices, soit publics, soit intérieurs, lorsqu'on verra qu'elle abuse de son autorité pour vivre à sa mode et selon qu'il lui plaît, ayant toujours des prétextes, et se prévalant de tout pour excuser sa dissipation et son dérangement perpétuel ? Pour peu qu'elle raisonne et qu'elle rentre en elle-même, ne sera-t-elle pas forcée de se taire ? ou si, malgré tout cela, elle venoit à s'expliquer et à se plaindre des relâchemens qu'elle aperçoit, et des fautes qui se commettent, ne seroit-on pas tenté de lui alléguer ce proverbe cité par Jésus-Christ, dans l'évangile de saint Luc : *Médecin, guérissez-vous vous-même.* Luc. 4. 23.

II. Vigilance. Tout supérieur est responsable de ceux que Dieu a mis sous son obéissance. Par conséquent il doit veiller sur eux : un père sur sa famille, un pasteur sur son troupeau, et vous sur votre maison. Devoir que vous ne pouvez négliger sans une offense très-grièvе : car c'est de

là que dépend, ou le soutien, ou la ruin
d'une communauté. Un tel intérêt n'es
il pas assez grand pour engager la cons
cience, et ne devez-vous pas trembler e
y pensant? Ce n'est pas mon dessein d
vous troubler par de vaines frayeurs; mais
en vérité, bien des supérieures vivent là
dessus dans une sécurité pire que tou
les scrupules et toutes les frayeurs que j
vous donnerois. Elles sont dans leur plac
comme ces idoles que dépeint le prophète
au pseaume 113. On leur présente de l'en
cens : mais du reste *elles ont des yeux e*
Ps. 113. 5. *ne voient point, elles ont des oreilles*
et n'entendent point, elles ont des main
et n'agissent point, elles ont des pieds
et ne marchent point. C'est-à-dire, qu'en
nemies de tout soin et de toute peine, elles
n'entrent presque en rien, elles ne s'in-
forment de rien, elles ne prennent garde
à rien : leur unique vue est de couler en
repos le temps de leur supériorité; pourvu
qu'on ne les importune point, et qu'on les
laisse en repos, elles sont contentes. Mais
cependant tout le temporel d'une maison
est mal administré et se dissipe; mais
cependant mille usages s'introduisent, et
chacune se donne des libertés qui pas-
sent en coutume, et qui sont de véritables
abus; mais cependant les anciens règle-
mens s'abolissent, la discipline domesti-

que se renverse, le recueillement se perd, la ferveur se refroidit; plus de zèle pour le service de Dieu, plus de silence, plus de retenue, plus d'oraison; et plaise au ciel que d'autres désordres ne succèdent pas à ceux-ci, et que l'abomination de la désolation ne s'établisse pas dans le lieu saint!

Or, rien de tout cela ne retombera-t-il sur la supérieure? et sera-t-elle dûment justifiée devant Dieu, quand elle dira: Seigneur, je n'en étois pas instruite? Non, elle ne l'étoit pas; mais parce qu'elle ne vouloit pas l'être, ou qu'elle ne le vouloit pas bien; mais parce qu'elle se soucioit peu de l'être; mais parce qu'elle ne prenoit pas les mesures raisonnables pour l'être. Quel poids aura-t-elle donc à porter! et n'est-il pas à craindre qu'elle n'en soit accablée! Gardez-vous au reste de donner dans une extrémité tout opposée; et apprenez à distinguer la vigilance, qui est une vertu, et l'inquiétude, qui est une foiblesse. Rendez-vous attentive et vigilante; c'est ce que je vous demande: mais je n'entends point que vous soyez de ces supérieures timides et trop recherchantes, qui prennent ombrage de tout, et que tout alarme. Esprits défians et soupçonneux; leurs vivacités, leurs mouvemens, leurs agitations continuelles les

fatiguent beaucoup, quoiqu'assez inutile-
ment; et par là même elles ne fatiguent
pas moins une communauté composée
de très-bons sujets, qui n'ont pas besoin
d'une inspection si scrupuleuse et si in-
commode. Il y a de la modération en toutes
choses, et des bornes où il faut se contenir.

III. Charité. Que ne puis-je vous l'ins-
pirer dans toute la perfection que vous
devez l'avoir! ou puissiez-vous travailler
solidement à l'acquérir, et la mettre par-
tout en œuvre! Remarquez, s'il vous
plaît, ce que je dis : dans toute la perfec-
tion que vous devez l'avoir. Et en effet,
cette charité commune et fraternelle, que
nous nous devons les uns aux autres en
qualité de chrétiens, ne suffit pas à une
supérieure au regard de ses filles; mais
puisque ce sont ses filles en Jésus-Christ,
elle leur doit une charité de mère. Je veux
dire qu'elle leur doit une charité tendre,
pour compatir à leurs infirmités; une cha-
rité bienfaisante, pour leur faire tous les
plaisirs, et leur procurer tous les soulage-
mens conformes à leur état; une charité
affable et prévenante, pour leur ouvrir
le cœur et leur donner la confiance de lui
exposer leurs sentimens; une charité
douce et patiente, pour les écouter à tou-
tes les heures, et ne les rebuter jamais,

malgré l'ennui que quelques-unes peuvent lui causer; une charité universelle, qui les embrasse toutes en notre Seigneur, sans distinction et sans prédilection. De cette sorte vous aurez dans votre gouvernement la plus solide et la plus sensible consolation que puisse désirer une supérieure, qui est de voir ses filles venir à elle avec confiance; lui obéir par amour, et non par crainte; chercher auprès d'elle leur soutien dans toutes leurs peines, et leur conseil dans toutes leurs résolutions; lui faire part de leurs pensées les plus intimes, et déposer leurs âmes dans ses mains.

Mais que seroit-ce, si vous étiez de ces supérieures hautes et impérieuses, qui pensent bien plus à relever leur autorité, qu'à l'adoucir et à la tempérer; de ces supérieures indifférentes, dures, sans pitié, (car il y en a de ce caractère, et je ne crois pas m'exprimer trop fortement); de ces supérieures très-indulgentes pour elles-mêmes, très-peu touchées des besoins d'autrui, et traitant volontiers d'imaginations tous les maux dont on se plaint; de ces supérieures brusques dans leurs manières, sèches dans leurs paroles, aigres dans leurs réprimandes, fâcheuses dans leurs humeurs, partiales dans leurs affections, accordant tout aux unes, et refusant tout aux autres? Pour-

riez-vous alors trouver mauvais que le
cœurs vous fussent fermés, et que cha
que particulière, après avoir essuyé vo
rebuts et vos rigueurs extrêmes, se tînt
l'écart, et attendît une conduite plus cha
ritable et plus engageante que la vôtre?
Souvenez-vous que le joug de la religio
est le joug de Jésus-Christ, et que Jésus
Christ nous assure, dans les termes les plu
formels, que son joug est doux et son fa
deau léger. Ne démentez pas cette paro
de la vérité même, et n'appesantisse
pas, ne rendez pas insupportable u
joug qui, selon la promesse de notre d
vin Maître, doit être aisé à porter. Il n
faut pécher par aucun excès; mais il m
semble, après tout, que dans une supé
rieure il seroit moins condamnable d
pécher par un peu trop de bonté, qu
par trop de sévérité. Pensez que vos fille
ne sont pas des esclaves; qu'elles n
sont pas nées dans la dépendance, ma
qu'elles s'y sont réduites volontairemen
et par choix; que ce sont les servante
de Dieu, qui est un Dieu de miséricorde
que c'est le plus cher troupeau du Fil
de Dieu, qui en a fait ses épouses. Peut
être quelqu'une vous paroîtra-t-elle tro
délicate, trop occupée de sa santé; mais
à moins que vous n'en ayez une certitud
bien fondée, penchez plutôt à la conten
ter

ter, autant que cela se peut, qu'à lui retrancher ce qu'elle croit lui être nécessaire. Dans le danger d'être trompée, il vaut mieux que vous le soyez en faisant du bien, que de l'être en contristant une personne et la mortifiant.

IV. Fermeté. C'est le correctif d'une lâche et molle condescendance : car la charité ne doit point dégénérer dans une tolérance aveugle et pusillanime, ni affoiblir le gouvernement. Les puissances du siècle ont le glaive en main pour punir les coupables, et vous avez en main l'autorité pour réprimer les esprits indociles, et pour les tenir dans le devoir. Quand donc l'occasion se présente, et qu'il y va de la gloire de Dieu, et du bon ordre de votre communauté, c'est alors que vous devez vous armer d'une sainte assurance; que vous devez avertir, reprendre, user de tout votre pouvoir, et vous opposer comme un mur d'airain à tous les scandales et à toutes les nouveautés. Vous me direz qu'il faut à tout cela de l'assaisonnement et de l'onction : j'en conviens ; mais je vous dis aussi qu'il y faut de la force et de la résolution. Voyez quelle menace Dieu faisoit à son prophète : elle est terrible, et elle vous regarde. *Prophète, je vous ai établi sur la maison* Ezech. 35. 17.

d'Israël, pour lui annoncer mes ordres et lui déclarer mes volontés. Si, par une considération humaine, et par une timidité indigne de votre ministère, vous demeurez dans le silence; si vous manquez de vous faire entendre à ce peuple, et que quelqu'un s'égare et se perde, il périra dans son péché et par son péché; mais ce péché même vous sera imputé, vous y participerez, et le sang de ce pécheur frappé de mon indignation et de ma colère, réjaillira sur vous pour votre ruine et votre condamnation. C'est ainsi que Dieu vous parle à vous-même dans la situation présente où vous êtes, et il n'y a rien là que vous ne puissiez vous appliquer.

Si, par une trop grande réserve, vous avez des ménagemens où vous n'en devez point avoir; si, par votre extrême facilité, c'est la communauté qui vous gouverne, au lieu qu'on vous a constituée pour la gouverner, qu'arrivera-t-il de là? ce sera bientôt un renversement universel, parce qu'il n'y aura plus de frein qui arrête. Or, dans ce renversement que vous auriez pu et dû prévenir, jugez ce qu'il y auroit à craindre pour vous de la part de Dieu. Mais je voudrois ne faire de peine à personne: vous le voudriez, et moi je vous dis qu'il y a des personnes à qui l'on

est quelquefois obligé d'en faire. Mais je les choquerai, j'attirerai bien des murmures contre moi, et je prévois que cela fera du bruit : vous le prévoyez, et moi, je vous réponds qu'il y a des conjonctures où le bruit est nécessaire ; que les murmures retomberont sur celles qui s'y laisseront emporter ; qu'ils passeront, et que vous aurez acquitté votre conscience. Mais il est fâcheux de s'exposer, en parlant, à des réponses désagréables, et à de secrètes animosités dont il ne sera pas aisé dans la suite d'effacer l'impression. La chose est fâcheuse, je le sais ; mais je vous demande : Qui parlera donc si vous vous taisez ? et comme vous avez les avantages de la supériorité, n'est-il pas juste que vous en ayez les désagrémens ? Enfin, vous souhaiteriez de gagner les cœurs, et de vous affectionner la maison : votre intention est bonne, elle est louable ; mais vous êtes dans l'erreur, si vous comptez de vous faire aimer par une indulgence qui souffre tout, et qui accorde tout. On vous méprisera ; et celles même qui vous témoigneront plus d'attachement, parce que vous ne les contredirez en rien, perdront pour vous toute estime dans le fond de l'âme. Car voilà comment nous sommes faits. En même temps que nous voulons, par le sentiment naturel, jouir de

notre liberté et satisfaire nos désirs, néanmoins un supérieur nous lâche tro la bride, et nous abandonne à nous-mêmes, notre raison le condamne. Ayez pour toutes vos filles beaucoup d'honnêteté, beaucoup de douceur, je vous l'ai déjà dit : mais d'ailleurs faites-leur comprendre que vous savez vous faire craindre, respecter et obéir. Elles ne vous en aimeront pas moins, et elles vous en estimeront davantage.

V. Prudence. De toutes les vertus requises pour le gouvernement, voilà sans contredit la plus importante : voilà l'âme de tout gouvernement, soit séculier, soit religieux. Aussi dans un supérieur la préfère-t-on à la sainteté même ; et c'est une maxime générale, qu'il vaut mieux être gouverné par un homme sage, quoique moins saint, que par un saint dépourvu d'une certaine sagesse. En effet, suivant la remarque de saint Augustin, un saint n'est saint que pour lui-même ; mais un supérieur sage l'est pour le bien et l'utilité de sa maison. Avec cette prudence on est presque toujours assuré du succès ; ou, si le succès n'est pas tel qu'on pouvoit l'attendre, on est au moins toujours exempt de reproche, parce qu'on n'a point agi témérairement, et qu'on n'a rien en-

trepris mal à propos. Mais, sans cette prudence, combien fait-on de fautes, et combien en fait-on faire aux autres? Observez ces dernières paroles : Combien de fautes fait-on faire aux autres? Souvent une fille, qui du reste étoit un très-bon sujet, ou avoit toutes les qualités pour l'être, s'oublie, s'échappe, se déroute, et se précipite dans un égarement d'où peut-être elle ne reviendra jamais : pourquoi? c'est qu'elle a eu le malheur d'avoir affaire à une supérieure indiscrète et inconsidérée, qui n'a pris nulle précaution à son égard ; qui n'a fait nulle attention au caractère de son esprit, à son tempérament, à ses dispositions ; qui n'a pas su se modérer, s'étudier, choisir le temps, les conjonctures favorables, prévoir les suites d'un avertissement mal placé, et qui s'est livrée à un zèle trop impétueux pour la pousser et pour l'humilier.

C'est par cette raison qu'un très-saint religieux, assez connu de nos jours, et dont la mémoire est en vénération, prioit Dieu, dans la défiance qu'il avoit de lui-même, de ne lui point donner de supérieurs qui fussent pour lui des occasions de chutes. Il est vrai que la prudence dont je vous parle, et dont vous concevez la nécessité, est un don de Dieu, qui départ

ses grâces à qui il lui plaît, et comme
lui plaît : mais il n'est pas moins vrai
qu'avec le secours d'en haut on peut s'
former, on peut l'acquérir. On l'acquier
par la réflexion, et par de fréquens re
tours sur soi-même. On l'acquiert par le
épreuves passées, et par les exemples don
on a été témoin. On l'acquiert en prenan
conseil, et ne déférant point trop à so
propre sens ; en consultant des personne
d'âge, d'expérience, de vertu, et qu'o
sait être les plus capables de nous diriger
Mais surtout on l'obtient par la prière : ca
si quelqu'un a besoin de sagesse, di
Jac. 1. S. Jacques, *qu'il en demande à Dieu.* Qu
ce soit là votre grande ressource. Dan
tous vos desseins, dans toutes vos vues
dans toutes vos délibérations, implore
l'assistance de Dieu, et les lumières d
son esprit. Tâchez d'abord à vous déga
ger de toute passion, de tout intérêt, d
tout préjugé, qui pourroit vous séduire
puis dites à Dieu comme Salomon : *Vou*
Sap. 9. 10. *voyez, Seigneur, la droiture de mo
âme. Je ne veux que ce que vous vou
lez : mais comment connoîtrai-je votr
divine volonté, et comment l'accompli
rai-je, si vous ne m'éclairez et si vou
ne m'aidez? Envoyez-moi donc votre sa
gesse, ô mon Dieu! envoyez-la-moi d
plus haut des cieux, afin qu'elle tra

vaille avec moi, et que je travaille avec elle. Dieu vous écoutera, il vous conduira, il répandra sur vous ses bénédictions; et tout votre gouvernement tournera à sa gloire, à l'avantage de votre communauté, et à votre sanctification.

Pensées diverses sur l'état religieux.

DE tous les titres dont le docteur des nations, sans blesser en aucune sorte l'humilité chrétienne et apostolique, a cru pouvoir se glorifier selon Dieu et en Dieu, il ne paroît pas qu'il y en ait eu un qui lui fût plus cher, que celui de *prisonnier pour Jesus-Christ*, de *prisonnier dans le Seigneur, et pour le Seigneur.* Aussi est-ce la qualité la plus ordinaire qu'il prend en divers endroits de ses épîtres; tant il s'estimoit heureux dans ses fers, et tant il trouvoit de goût et d'onction à penser qu'il les portoit pour la cause et l'amour de son divin Maître. C'est encore dans le même esprit, qu'étant à Rome, où il avoit été conduit par l'ordre de Festus, gouverneur de Judée, et ayant assemblé devant lui une troupe de Juifs, afin de leur rendre compte de son état, il leur montroit sa chaîne, et leur disoit: *Cette chaîne que vous voyez, mes freres,* *Ephes.* 3. 1. 14. *ad Philem. v.* 1. *et* 9. *Act.* 28. 29.

autour de moi, c'est pour l'espéranc
d'Israël que j'en suis chargé. Cet
espérance d'Israël, cette vue des bien
éternels qui lui étoient réservés, voilà c
qui lui adoucissoit toutes les rigueurs d
la captivité. Bien loin d'en gémir et d
s'en plaindre, il en triomphoit de joie
il en étoit pénétré et rempli de consolatio

Or, pourquoi, dans un sens moins li
téral, ne pourrois-je pas appliquer c
mêmes sentimens à une âme religieuse
surtout à l'une de ces sages et saintes vie
ges qui, volontairement et d'elles-mêmes
si j'ose user de cette expression, se son
condamnées à une clôture éternelle? C
seul terme de clôture marque déjà, pa
soi-même, quelque chose de triste, et don
la nature ne doit pas s'accommoder; ma
qu'est-ce, quand à cette clôture la perp
tuité se trouve jointe? Certainement un
fille, quoique née libre, ainsi que l'éto
saint Paul, peut bien dire alors, comm
ce grand apôtre, qu'elle est liée, qu'ell
est enchaînée, qu'elle est captive. Mai
aussi ne puis-je douter qu'elle ne soit éga
lement animée, consolée, et même atten
drie, lorsqu'elle vient à faire devant Die
cette réflexion si touchante : Qu'elle es
captive *pour Jésus-Christ;* qu'elle es
captive *dans le Seigneur, et pour le Sei*
gneur; qu'elle est captive et enchaînée *pou*
l'espéranc

l'espérance d'Israël. Espérance qu'elle conserve précieusement dans son sein, et qu'elle ne voudroit pas risquer pour tous les plaisirs du monde. Elle considère la clôture où sa profession la retient, comme un rempart contre la licence des enfans du siècle; et plus elle conçoit le danger de cette licence mondaine, plus elle aime ses liens. Elle voudroit, s'il étoit possible, les serrer toujours davantage. Elle en rend sans cesse à Dieu de nouvelles actions de grâces; et mille fois elle se félicite elle-même d'avoir su perdre sa liberté, afin que sa liberté ne la perdît pas.

¶ Qu'est-ce que la volonté de l'homme? et qu'est-ce surtout ce qu'on appelle propre volonté? Cette volonté propre est une volonté particulière, qui se renferme tout entière dans elle-même, et ne suit en toutes choses que son gré et que ses affections. Rien n'est plus dangereux, et ne cause de plus grands maux dans une communauté religieuse. Car, comme les affections sont aussi différentes que le sont les caractères, et que le gré de l'un est souvent tout opposé à celui de l'autre, on voit assez quelle confusion ce seroit, et quelles divisions s'ensuivroient, si chacun, dans toute sa conduite, n'avoit point d'autre principe que d'agir selon qu'il lui plaît. Voilà pourquoi les pères, et, entre les au-

tres, saint Bernard, ont tant déclamé contre cette propre volonté, et l'ont regardée comme la ruine des sociétés les plus régulières. Mais voici l'avantage inestimable de l'obéissance religieuse; c'est que toutes ces volontés particulières, elle les réunit dans une même volonté, dans une volonté universelle et commune, qui est la volonté de Dieu, et qui nous est déclarée dans nos règles et par la bouche de nos supérieurs. Ainsi, malgré la diversité et même la contrariété des esprits et des inclinations, elle conserve l'ordre, l'unanimité, la paix.

Pour mieux comprendre ce précieux avantage d'obéissance, et pour mieux reconnoître la sagesse de Dieu dans l'institution des ordres religieux, il n'y a qu'à considérer les dérèglemens de notre volonté, et ses égaremens, lorsqu'elle est abandonnée à elle-même. C'est une volonté aveugle : elle réside dans le cœur qui lui-même n'est que ténèbres et qu'obscurité. C'est une volonté inconstante et volage : aujourd'hui nous voulons, et demain nous ne voulons plus; maintenant un exercice est de notre goût, et bientôt ensuite il nous ennuie et nous rebute. C'est une volonté incertaine et irrésolue : en mille rencontres on ne sait à quoi s'en tenir, ni quel parti prendre. C'est une

volonté capricieuse et bizarre : souvent on veut sans raison, et même contre toute raison. C'est une volonté dure et opiniâtre : on a toutes les peines du monde à céder, jusque dans les moindres sujets; et il suffit qu'on nous contredise, pour nous obstiner davantage. C'est une volonté hautaine et impérieuse, jalouse de ses prétendus droits, et délicate sur tout ce qui les blesse : si vous entreprenez de la gêner en quoi que ce soit, elle s'élève, et ne cherche qu'à secouer le joug. Que dirai-je de plus ? C'est une volonté violente et précipitée dans ses désirs : s'ils ne sont promptement satisfaits, elle s'impatiente, elle murmure, elle éclate. C'est une volonté artificieuse et trompeuse : les prétextes ne lui manquent jamais pour séduire l'esprit, et pour le prévenir en sa faveur. Mais, par-dessus tout, c'est une volonté perverse et criminelle : tout ce qui lui est défendu, c'est là qu'elle se porte par un penchant de la nature corrompue et ennemie de la loi. Telles sont, dis-je, les malignes qualités de la volonté humaine; telles en sont les dispositions; et pour les connoître, nous n'avons qu'à nous consulter nous-mêmes. Or, à tout cela il faut un correctif; et ce correctif si nécessaire, c'est l'obéissance.

En effet, cette volonté aveugle, l'obéis-

sance la dirige ; cette volonté inconstante et volage, l'obéissance la fixe ; cette volonté incertaine et irrésolue, l'obéissance la détermine ; cette volonté capricieuse et bizarre, l'obéissance la redresse ; cette volonté dure et opiniâtre, l'obéissance la fléchit ; cette volonté impérieuse et hautaine, l'obéissance la soumet ; cette volonté violente et précipitée, l'obéissance la réprime ; cette volonté artificieuse et trompeuse, l'obéissance la dévoile ; enfin, cette volonté perverse et criminelle, l'obéissance la sanctifie. Que de merveilles ! et de là que d'heureux fruits doivent naître ! Car toutes les volontés, dirigées de la sorte, et conduites par l'obéissance, fixées, déterminées, redressées, fléchies, soumises, réprimées, éclairées, sanctifiées, s'ajustent alors et s'accordent aisément entr'elles. C'est une même main qui leur donne l'impression, un même moteur qui les remue, un même guide qui leur trace la voie, un même législateur qui les gouverne, et qui, à la faveur de la lumière divine qu'il reçoit d'en haut, prend soin de les assortir tellement ensemble, qu'elles ne heurtent point les unes contre les autres. De cette manière se vérifie ce qu'a prédit autrefois le prophète ; savoir, qu'on verroit le lion et l'agneau paître en repos dans les mêmes

pâturages, et se ranger sous le même pasteur; c'est-à-dire, que, sans égard à la différence des pays, des tempéramens, des humeurs, on verroit parmi des personnes religieuses, et sous le même chef, la concorde et l'uniformité la plus parfaite.

¶ Quel est l'état du monde où l'on soit exempt de toute dépendance, et où l'on fasse toutes ses volontés? Je dis plus, et je demande quel est même l'état du monde où l'on ne soit pas continuellement obligé de rompre sa volonté, de renoncer à sa volonté, d'agir contre sa volonté, et dans les choses souvent les plus rebutantes et les plus contraires à notre sens?

Cet état de franchise dont je parle, cet état de pleine liberté, est-ce la cour? mais qui ne sait pas quelle est la vie de la cour? et y a-t-il esclave plus esclave que tout ce qui s'appelle gens de cour? Est-ce la profession des armes? mais toute la discipline militaire n'est-elle pas fondée sur l'obéissance, et sur l'obéissance la plus héroïque, jusqu'à braver les périls, jusqu'à répandre son sang, jusqu'à risquer sa vie, et à la perdre? Sont-ce les dignités, les charges, les ministères publics? mais n'est-il pas évident que, sous une spécieuse apparence, ce sont, dans la pratique, des

assujétissemens perpétuels et très-réels, à moins qu'on ne veuille, par un abus énorme, en négliger toutes les fonctions, et en abandonner tous les devoirs? Est-ce la conduite particulière de chaque maison, de chaque famille? mais est-il une famille qui puisse bien se soutenir, si la subordination y manque? et peut-on vivre sans trouble dans une maison, si l'on n'use incessamment de condescendance les uns envers les autres, aux dépens de ses propres inclinations? Est-ce le commerce ordinaire du monde? mais ce commerce du monde, tout aisé et tout agréable qu'il paroît, n'a-t-il pas ses lois, et des lois très-importunes et très-onéreuses? quelles mesures et quels égards n'exige-t-il pas? à combien de coutumes et de modes, de bienséances et de complaisances n'asservit-il pas? Il faut donc partout savoir se captiver, savoir prendre sur soi et se gêner, savoir obéir et plier. Il le faut, et voici où tout cela tend, voici le point où j'en veux venir. Car c'est une leçon sensible et palpable pour nous; je dis pour nous, soumis à la règle et à l'observance religieuse. Nous sommes dans un état de sujétion, nous portons le joug : mais c'est le joug du Seigneur; et pour nous l'adoucir, si quelquefois il nous semble pesant

et incommode, tournons les yeux vers le monde. Voyons, dans le monde, comment des hommes dépendent d'autres hommes, comment des hommes obéissent à d'autres hommes ; et quels sont enfin ces hommes de qui l'on dépend, et à qui l'on obéit. De là bientôt nous apprendrons comment, dans la maison de Dieu, nous devons obéir à Dieu même.

¶ On hait le monde dans soi-même, mais on l'aime dans autrui. Parlons plus clairement. On renonce au monde, à tout rang, à toute distinction ; et l'on se réduit, en se dévouant à Dieu, dans un état humble, obscur, dépendant. Voilà, ce semble, le monde détruit dans nous, le voilà comme anéanti. Mais cependant on sait qu'une famille où l'on a pris naissance, et à qui l'on appartient par une étroite proximité, prospère dans le monde; on sait qu'elle parvient à des places honorables, et c'est à quoi l'on est extrêmement sensible, de quoi l'on s'applaudit intérieurement dans l'âme, sur quoi l'on fait au dehors éclater sa joie. Si c'étoit par une pure affection du sang et de la nature, ce sentiment seroit plus tolérable, quoiqu'il ne fût pas assez religieux. Mais il y a plus : car on est bien aise de savoir que des proches sont dans la splendeur, parce qu'il doit en réjaillir sur nous quel-

que rayon, parce qu'on acquiert ainsi une nouvelle considération ; parce que des égaux dans une communauté, et même des supérieurs, nous traiteront avec plus de ménagement et plus de circonspection. Secrète complaisance qu'on nourrit dans le fond du cœur, malgré les airs modestes dont on s'étudie à la couvrir. Or, est-ce là un détachement parfait ? ou plutôt, n'est-ce pas une des plus subtiles illusions de l'amour-propre, qui veut sauver du débris tout ce qu'il peut, et d'une part se dédommager de ce qu'il a perdu de l'autre?

¶ Le monde nous quitte beaucoup plus vîte que nous ne le quittons. A-t-il besoin de nous ? malgré notre éloignement, il sait bien nous retrouver : mais avons-nous besoin de lui ? il commence à nous méconnoître. Ainsi, du moment qu'une jeune personne a pris le saint voile, et qu'elle s'est engagée au Seigneur, c'est une illusion, si désormais elle se persuade qu'une famille et des proches s'intéressent fort à ce qui la regarde. Je conviens qu'il y a là-dessus des exceptions à faire ; mais les exceptions ne servent qu'à confirmer la règle générale. Saint Bernard l'éprouvoit lui-même de son temps, et le témoignoit à une dame de piété, en la remerciant de ses aumônes et de ses largesses. *Vous nous prévenez*, lui écrivoit-il, *vous*

nous comblez de vos grâces ; et nous en sommes d'autant plus touchés, qu'il n'y a entre vous et nous aucune autre alliance que celle de la charité. Car pour ce qui est de nos parens, ajoutoit ce père, *en est-il un seul qui ait soin de nous ? En est-il un, je ne dirai pas qui s'informe de nous, ni qui soit en peine de nous, mais même qui pense à nous ? Nous sommes pour eux comme un vase cassé, qu'on jette et dont on ne fait nul usage.*

Propinquis nostris facti sumus tanquam vas perditum. Bernar. ep. 118.

Ces expressions, quoique fortes, ne nous marquent rien dont une fréquente et longue expérience n'ait dû nous convaincre. Toutefois il est étonnant de voir avec quel empressement, quelle vivacité, quelle ardeur, des personnes religieuses entrent dans les intérêts de leurs familles, je dis dans les intérêts temporels. D'aimer ses parens, on le doit ; pourvu que ce ne soit point un amour trop naturel, et qu'on se contente de les aimer en Dieu, et selon Dieu. Aidons-les de nos prières, donnons-leur les conseils du salut, contribuons de tout notre pouvoir à la sanctification de leurs âmes : mais du reste qu'avons-nous à faire de leurs desseins, de leurs vues ambitieuses, de leur établissement, de leur fortune, de leurs prétentions, de leurs procès ? pourquoi nous ingérer en tout cela, et nous inquiéter de tout cela ? Hé!

du moins mourons au monde, comme le monde meurt en nous.

¶ Le Fils de Dieu disoit à ses apôtres : *Joan. 7. 15. 19.* *Vous êtes dans le monde, mais vous n'êtes pas du monde.* N'y a-t-il point des personnes religieuses au regard de qui l'on devroit renverser la proposition, et à qui, dans un sens tout opposé, l'on pourroit dire : *Vous n'êtes pas dans le monde, mais vous êtes du monde.*

¶ Il n'est point absolument contre l'état d'un religieux de voir le monde et de converser avec le monde ; mais dans quelle vue doit-il y aller ? et comment y doit-il paroître ? comme l'ambassadeur d'un prince va dans un pays étranger. Cette comparaison est d'autant plus juste, qu'elle est fondée sur la parole même de St. Paul : *2. Cor. 5. 20.* *Nous faisons la fonction d'ambassadeurs au nom de Jésus-Christ, et pour Jésus-Christ.* Or, le ministre d'un prince, pourquoi va-t-il dans une cour étrangère, et de quelle manière s'y comporte-t-il ? Il y va, non point de son mouvement, ni par une inclination particulière, mais précisément parce qu'il y est envoyé. Il ne pense point à y ménager d'autres intérêts, que les intérêts de son maître. S'il y fait des liaisons, des connoissances, ce n'est que par rapport à son maître, et qu'autant qu'elles peuvent être utiles au service de

son maître. C'est de concert avec son maître qu'il agit en tout ; de son maître qu'il prend tous les ordres ; à son maître qu'il rend compte de toutes ses démarches. Car il est l'homme du prince qui le députe, et pourvu que ce maître qu'il sert, soit content de son ministère, il lui importe peu que ceux auprès de qui il l'exerce, l'approuvent ou ne l'approuvent pas : ce ne sont pour lui que des étrangers, et ce n'est point d'eux qu'il fait dépendre sa fortune, ni chez eux qu'il a dessein de s'établir.

Belle image d'un religieux qui, par une vocation apostolique, sort de sa retraite pour se communiquer au monde. Le monde lui est comme étranger, et néanmoins il y va ; mais pourquoi et comment ? Parce que Dieu l'y destine, selon que Dieu l'y destine, dans le même esprit que Dieu l'y destine. Il est l'homme de Dieu, et par conséquent il ne s'emploie dans le monde qu'à ce qui regarde Dieu, et qu'à ce qui peut glorifier Dieu. Voilà le point où il dirige toutes ses réflexions, toutes ses intentions, tous ses soins : le reste, quoi que ce soit, ne l'affectionne et ne le touche en aucune sorte. Tellement que s'il cessoit de trouver cette gloire de Dieu, et ce bon plaisir de Dieu, dans le commerce qu'il a avec le monde,

il renonceroit à toute habitude au dehors, et se tiendroit profondément enseveli dans l'obscurité d'une vie retirée et cachée. Disposition toute religieuse et toute sainte. Mais que seroit-ce, si prenant l'essor, et s'émancipant volontiers d'une certaine observance régulière, il voyoit le monde par goût: si, dis-je, il voyoit le monde, parce que le monde lui plaît, parce que le silence et la solitude l'ennuient, parce qu'ennemi d'un travail qui applique, il cherche d'oisives conversations qui l'amusent; s'il voyoit le monde pour se faire un nom, pour acquérir du crédit et de la réputation, pour s'insinuer auprès des grands, et en être reçu avec distinction; s'il voyoit le monde pour avoir part à ses douceurs, pour en tirer des soulagemens et des secours, pour se rendre la vie plus agréable et plus commode? Chose bien déplorable, quand le monde, par un usage trop fréquent, devient à un religieux comme une demeure propre, tandis que sa propre maison, par le dégoût qu'il en conçoit, n'est plus pour lui que comme un lieu de passage ou comme un exil.

¶ Que de scènes se passent dans le monde, surtout à certains temps, et en certaines conjonctures! Guerres entre les états, batailles sanglantes, victoires et

défaites, négociations, traités de paix, alliances, intrigues de cour, établissemens de fortunes, décadences et révolutions : mille autres événemens dans la société humaine, plus particuliers et moins éclatans, mais très-connus toutefois, et très-remarquables : les uns qui s'avancent, et les autres qui demeurent; les uns qui gagnent, et les autres qui perdent; les uns qui se réjouissent, et les autres qui gémissent; ceux-là qui brillent dans une haute réputation, et ceux-ci qui tombent dans le décri et la confusion; morts subites, coups imprévus, procès, dissensions : que dirai-je encore, ou que n'aurois-je pas à dire, si j'entreprenois d'en venir à un détail immense dans son étendue? Or, là-dessus quelle diversité de sentimens selon la diversité des intérêts! Que de discours et de raisonnemens! Que d'agitations et de mouvemens! On va, on vient, on délibère, on prend des mesures; tout est en alarmes, tout est en feu dans une cour, dans un royaume, dans une province, dans un quartier.

Cependant une âme religieuse, dans le fond de la solitude où elle se plaît et qu'elle aime, ignore tout cela, et par conséquent n'en ressent pas le moindre trouble : ou si peut-être, pour m'expri-

mer de la sorte, à travers les murs qui lui servent de remparts contre le monde, et où elle se tient close et à couvert, le bruit de tout cela pénètre enfin jusqu'à ses oreilles, son cœur n'en est pas plus ému, ni son repos plus altéré : pourquoi ? parce qu'elle n'a personnellement aucune part à tout cela. Ce n'est pas néanmoins qu'elle soit absolument insensible à tout ce qui arrive parmi le monde. Elle s'y intéresse assez pour recommander à Dieu les affaires publiques, assez pour s'employer auprès de Dieu, en faveur de ceux qu'elle sait être, ou dans l'égarement, ou dans la peine, et avoir plus besoin de l'assistance divine : mais du reste, a-t-elle satisfait là-dessus à ce que la charité lui inspire, elle reprend tranquillement ses exercices ordinaires, et ne s'inquiète pas davantage, s'appliquant l'oracle du Fils de Dieu, et se disant à elle-même : *Laissez les morts ensevelir les morts.*

Matth. 8. 22.

Il est donc vrai, et ce n'est point une contradiction de dire, que si, dans un sens, nul n'est plus sujet ni plus dépendant que le religieux, nul aussi, dans un autre sens, et un sens très-réel, n'est plus libre ni plus indépendant.

¶ La demeure, le vêtement, l'aliment, c'est à quoi saint Paul veut qu'un chré-

tien borne ses espérances en cette vie, et c'est aussi, à plus juste titre, où la pauvreté religieuse doit se renfermer. Mais en cela même il faut distinguer trois choses, le nécessaire, le commode, le superflu : le nécessaire, que la raison demande; le commode, que la sensualité recherche; le superflu, dont l'orgueil se pare et qui entretient le faste. Or, quelle est la différence du mondain et du religieux? C'est que l'homme du monde, sans se resserrer précisément à ce qui suffit, et ne le comptant pour rien, prétend avoir toutes ses commodités, et aller jusqu'à l'abondance et à la superfluité; au lieu que le religieux, fidèle observateur de la pauvreté qu'il a vouée, s'en tient au pur nécessaire. D'où vient encore une autre différence très-essentielle. Car comme le commode et le superflu n'ont point de bornes, et qu'au contraire le simple nécessaire par lui-même est limité, il arrive de là que les gens du monde ne goûtent jamais ce qu'ils ont, étant sans cesse agités de nouveaux désirs, et voulant toujours être plus à leur aise et dans une plus grande abondance; tandis que le religieux, qui a su se fixer, use tranquillement de ce que son état lui accorde. Il est content, parce qu'il ne souhaite rien

davantage; et il ne souhaite rien davantage, parce qu'il est content. A force de vouloir être heureux, on cesse de l'être; et dès que l'on consent à l'être moins, surtout qu'on y consent par principe de religion, c'est alors qu'on l'est véritablement et solidement.

Fin du second tome.

SUJET

252 9125

B 666
BOURDALOUE, L.
AUTHOR

Pensee du P. Bourdaloue II
TITLE

DATE LOANED	BORROWER'S NAME	ROOM NUMBER
	Jos Geary	OCT 10
	Mull	
	JUN 3	
	STORAGE - CBUL	

9125